3 1761 07748490 5

Mostellaire de Plaute.
La Répétition par Desfauchers
La femme jalouse de Desforges.
Le Couvent par Layon.
Le Vieil amateur par Duval
Plaute par Lemercier.

MOSTELLARIA,

COMÉDIE

DE PLAUTE.

MOSTELLARIA,

COMÉDIE

DE PLAUTE.

TRADUCTION

DE LA

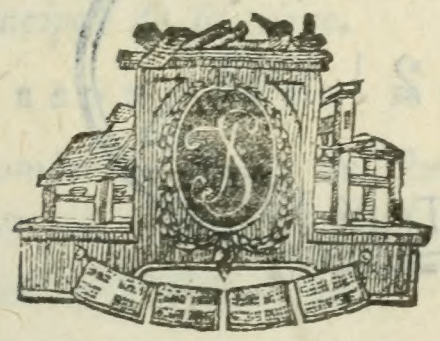
COMÉDIE DE PLAUTE,

INTITULÉE

MOSTELLARIA,

Avec le Texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions.

REGNARD *a imité cette Comédie dans le* RETOUR IMPRÉVU, *Pièce en un acte.*



A VERSAILLES,

Chez J.-P. JACOB, Imprimeur-Libraire de l'École Centrale, Place d'Armes, N.° 8 ;

Et à PARIS, chez les frères LEVRAULT, Libraires, quai Malaquai.

AN XI.

PA
6568
M7
1803

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

ACTEURS.

THEUROPIDÈS, *vieux Commerçant fort riche.*
PHILOLACHÈS, *Fils de* Theuropidès.
PHILEMATIUM, *Courtisane.*
SCAPHA, *Suivante de* Philematium.
CALLIDAMATE, *Ami de* Philolachès.
DELPHIUM, *Courtisane.*
PHANISCUS, *Valet de* Callidamate.
Un autre Valet de Callidamate.
SIMON, *riche Voisin de* Theuropidès.
GRUMION, *jeune Valet, Intendant de la métairie de* Theuropidès.
TRANION, *Surintendant de sa maison de ville, Acteur principal de la pièce.*

PERSONNAGES MUETS.

Un grand nombre de Valets de Theuropidès *chargés de balots à son retour d'Egypte.*
Un petit Valet de Philematium.

La scène est dans une grande place d'Athènes. On voit en face l'hôtel de THEUROPIDÈS et celui de SIMON, qui est beaucoup plus grand. L'action dure depuis neuf à dix heures du matin jusqu'au soir.

MOSTELLARIA.

ACTUS PRIMUS.

SCENA PRIMA.

GRUMIO, TRANIO.

GRUMIO.

Exi è culina, sis, foràs mastigia,
Qui mihi inter patinas exhibes argutias.
Egredere, herilis pernicies, ex ædibus.
Ego pol te ruri, si vivam, ulciscar probè.
Exi, inquam, nidor è culinâ. Quid lates?

TRANIO.

Quid tibi, malum, hîc antè ædes clamitatio est?
An ruri censes te esse? Abscede ab ædibus.
Abi rus: abi dierecte: abscede ab janua.
Hem, hoccine volebas?

GRUMIO.

Perii! cur me verberas?

TRANIO.

Quia tu vis.

LE REVENANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRUMION, TRANION.

GRUMION frappant à la porte.

VEUX-TU bien sortir de la cuisine? Dehors, belître, qui, entouré de plats, ne me réponds que par des calembours. Sors de l'hôtel, ruine-maison de tes maîtres. Va, si les dieux me prêtent vie, je me vengerai bien de toi dans notre métairie. Sors, te dis-je, *vapeur succulente*, sors de la cuisine. Pourquoi te caches-tu?

TRANION sortant brusquement.

Que, diable, as-tu à crier tant à la porte de l'hôtel? Te crois-tu dans ta campagne? Laisse notre hôtel. Retourne aux champs. Va te faire pendre. Quitte cette porte. (Il le frappe.) Voila sans doute ce que tu voulois.

GRUMION pleurant.

Hai! je suis mort. Pourquoi me frappes-tu?

TRANION.

C'est que tu le veux.

GRUMIO.

Patiar. Sine modo adveniat senex.
Sine modò venire salvom, quem absentem comes.

TRANIO.

Nec versimile loquere, nec verum, frutex,
Comesse quenquam ut quisquam absentem possiet.

GRUMIO.

Tu urbanus verò scurra (*), deliciæ popli,
Rus mihi tu objectas? Sanè credo, Tranio,
Quod te in pistrinum scis actutum tradier.
Cis, hercle, paucas tempestates, Tranio,
Augebis ruri numerum, genus ferratile.
Nunc, dùm tibi lubet licetque, pota, perde rem,
Corrumpe herilem filium, adolescentem optumum.
Dies noctesque bibite, pergræcamini,
Amicas emite, liberate, pascite
Parasitos, obsonate pollucibiliter.
Hæccine mandavit tibi, quom peregre hinc iit, senex?
Heccine modo hic rem curatam offendet suam?
Heccine boni esse officium servi existimas,
Ut heri sui corrumpat et rem et filium?
Nam ego illum corruptum duco, cum his factis studet,
Quo nemo adæque juventute ex omni Atticâ

(*) *Scurra*, un *bel esprit*, un *diseur de bons mots*. Cette expression se prenoit en bonne part du temps de

GRUMION.

Patience. Attends seulement que notre vieux maître soit de retour. Attends seulement que celui que tu manges en son absence, revienne ici plein de vie.

TRANION.

Ce que tu dis, butor, ronce des champs, n'est pas même vraisemblable. Peut-on manger un absent?

GRUMION.

Est-ce bien toi, bel esprit de la ville (*), délices du peuple, qui me railles de ce que j'habite la campagne? Tu n'ignores pourtant pas qu'on t'y enverra bientôt tourner la meûle. Oui, Tranion, tu grossiras dans peu le nombre de ces honnêtes gens qu'on y retient chargés de fers. Maintenant que tu le peux, que tu le veux, bois, dissipe tout, achève de perdre notre jeune maître qui étoit si sage. Buvez nuit et jour, menez joyeuse vie, achetez des courtisanes, affranchissez-les, nourrissez une foule de complaisans et faites toujours chère splendide.

Est-ce-là ce que t'avoit recommandé notre vieux maître à son départ? Trouvera-t-il que c'étoit là le moyen de bien soigner ses affaires? Penses-tu qu'il est du devoir d'un fidèle serviteur de perdre et son bien et son fils? Je regarde en effet ce jeune homme comme perdu, puisqu'il se livre à de tels excès. Personne de son âge dans toute l'Attique ne l'égaloit

---

Plaute; mais vers le siècle d'Auguste elle ne signifioit plus qu'un bouffon.

Antehac est habitus parcus, nec magis continens :
Is nunc in aliam partem palmam possidet.
Virtute id factum tuâ et magisterio tuo.

TRANIO.

Quid tibi, malum, me, aut quid ego agam, curatio'st ?
An ruri quæso non sunt, quos cures, boves?
Lubet potare, amare, scorta ducere.
Mei tergi facio hæc, non tui, fiduciâ.

GRUMIO.

Quam confidenter loquitur ! fue.

TRANIO.

At te Juppiter
Diique omnes perdant ! oboluisti allium ;
Germana illuvies, rusticus, hircus, hara suis,
Canes capro commista (*).

GRUMIO.

Quid tu vis fieri ?
Non omnes possunt olere unguenta exotica,
Si tu oles : neque superior accumbere,
Neque tam facetis, quàm tu vivis, victibus :
Tu tibi istos habeas turtures, pisces, aves.
Sine me alliato fungi fortunas meas.
Tu fortunatus, ego miser : patiunda sunt.
Meum bonum me, te tuum maneat malum !

(*) J'ai été tenté de supprimer dans la traduction ces grossièretés ; mais j'ai fait réflexion qu'elles ne sont pas contagieuses, et qu'elles donnent une idée du peu de délicatesse des

en retenue, en sobriété ; maintenant il obtient la palme sur les plus débauchés, et c'est à tes talens et à tes leçons qu'il en est redevable.

TRANION.

Pourquoi, diable, t'inquiètes-tu de moi ou de mes actions? N'as-tu pas tes bœufs à soigner aux champs? Il me plaît de boire, d'avoir des maîtresses, de me réjouir avec elles. En agissant ainsi, je ne crains rien pour mon dos, et je ne compromets pas le tien.

GRUMION.

Avec quelle confiance il parle ! *pouha.*

TRANION.

Que tous les diables t'emportent ! *Tu m'as lâché une bouffée d'ail, vrai cloaque, rustre, animal infect, toît à porc, chien de bouc* (*).

GRUMION.

Que veux-tu ? Il n'est pas donné à tout le monde, comme à toi, d'avoir des parfums d'Arabie, d'occuper la place d'honneur dans un festin, de faire une chère aussi délicate. Garde pour toi tes tourtereaux, tes poissons, tes oiseaux, et laisse-moi me consoler de mon sort avec mes ragoûts à l'ail. Tu es heureux: je suis misérable ; je m'y résigne. Mon peu de bonheur et le malheur que tu mérites, puissent-ils durer long-temps !

Romains, qui les toléroient sur leur théâtre, dans les beaux siècles de la république.

TRANIO.

Quasi invidere mihi hoc vidêre, Grumio,
Quia mihi benè est, et tibi malè est; dignissumum est.
Decet me amare et te bubulcitarier:
Me victitare pulchre, te miseris modis.

GRUMIO.

O carnificum cribrum, quod credo fore:
Ità te forabunt patibulatum per vias
Stimulis, si huc reveniat senex.

TRANIO.

Quî scis an tibi istuc priùs eveniat quàm mihi?

GRUMIO.

Quia nunquam merui: tu meruisti, et nunc meres.

TRANIO.

Orationis operam compendiface,
Nisi te malâ re magnâ mactari cupis.

GRUMIO.

Ervom daturin'estis, bubus quod feram?
Date æs, si non estis. Agite porro, pergite
Quomodo occœpistis: bibite, pergræcamini,
Este, effercite vos, saginam cædite.

TRANION.

Tu m'as pourtant l'air d'envier mon sort, parce qu'il est bon et le tien fort mauvais. Mais en cela, chaque chose est à sa place. Il est juste que je vive avec des personnes aimables, toi avec des bœufs; que je me nourrisse splendidement, toi d'une manière mesquine.

GRUMION.

Ah ! que les bourreaux travailleront bien sur ta peau, lorsque tout du long des rues jusqu'à la potence ils en feront un crible ! C'est ce qui t'arrivera, si notre vieux maître revient.

TRANION.

D'où sais-tu si tu n'éprouveras pas ce traitement plutôt que moi?

GRUMION.

C'est que je ne l'ai jamais mérité : toi, tu l'as mérité, et tu le mérites.

TRANION.

Termine en bref ce que tu avois à me dire, si tu ne veux pas qu'il t'en cuise.

GRUMION.

Je viens demander du fourrage pour mes bœufs. Il m'en faut, soit en nature, soit en argent. Au surplus, bon courage. Continuez comme vous avez commencé; faites débauche, tuez vos volailles grasses, mettez-vous en jusqu'au nœud de la gorge.

TRANIO.

Tace, atque rus abi: ego ire in Piræeum volo,
In vesperum parare piscatum mihi.
Ervom tibi aliquis cras faxo ad villam afferat.
Quid est? quid tu me nunc obtuere, furcifer?

GRUMIO.

Pol tibi istuc credo nomen actutum fore.

TRANIO.

Dum interea sic sit, istuc actutum sino.

GRUMIO.

Ita est. Sed unum hoc scito, nimio celeriùs
Venire quod molestum est, quàm id quod cupidè petas.

TRANIO.

Molestus ne sis: nunc jam i rus, teque amove.
Ne tu erres, hercle præterhac mihi non facies moram.

GRUMIO.

Satin'abüt, neque quod dixi flocci existumat!
Pro Dî immortales! obsecro vostram fidem.
Facite huc ut redeat noster quàm primùm senex,
Triennium qui jam hinc abest: priùs quàm omnia
Perîêre, et ædes et ager: qui nisi huc redit,
Paucorum mensium sunt relictæ reliquiæ.
Nunc rus abibo. Nam eccum herilem filium
Video corruptum hîc ex adolescente optumo.

TRANION.

Tais-toi, retourne aux champs : je veux aller au Pirée, choisir du poisson pour mon souper. J'ordonnerai qu'on te porte demain du fourrage à la métairie. Eh bien, qu'as-tu à me regarder, gibier de potence?

GRUMION.

Voilà comme on te nommera bientôt.

TRANION.

Pourvu qu'en attendant je vive comme je fais, ton *bientôt* ne m'inquiète guères.

GRUMION.

Je le sais; mais apprends de moi que ce qu'on avoit à craindre, se réalise bien plutôt que ce qu'on desire ardemment.

TRANION.

Ne m'importune plus: va aux champs, débarrasse-nous de toi, et si tu comptes m'arrêter encore, voici le moyen de te détromper. (Il s'en va.)

GRUMION resté seul.

Le voilà donc parti, et il ne fait aucun cas de ce que j'ai dit. Dieux immortels! c'est à vous que je m'adresse. Faites que notre vieux maître, absent depuis trois ans, revienne enfin; sans quoi tous ses biens de la ville et de la campagne seront dissipés. Il suffit de quelques mois pour achever ce qu'il en reste. Je retourne à la métairie; car j'apperçois le fils de notre maître, ce jeune homme autrefois si vertueux et maintenant si corrompu.

SCENA II.

PHILOLACHES.

RECORDATUS multùm et diu cogitavi,
Argumentaque in pectus multa institui
Ego : atque in meo corde, si est quod mihi cor,
Eam rem volutavi et diu disputavi,
Hominem quojus rei, quando natus est,
Similem esse arbitrarer, simulacrumque habere.
Id reperi jam exemplum.
Novarum ædium esse arbitror similem ego hominem,
Quando hîc natus est. Ei rei argumenta dicam.
Atque hoc haud videtur verisimile vobis :
At ego id faciam esse ità ut credatis.
Profectò ita esse, ut prædico, vero vincam.
Atque hoc vosmetipsi, scio,
Proinde uti nunc ego esse autumo, quando
Dicta audietis mea, haud aliter id dicetis.
Auscultate argumenta dum dico ad hanc rem :
Simul gnarures vos volo esse hanc rem mecum.

Ædes quom extemplo sunt paratæ, expolitæ,
Factæ probè, examussim;
Laudant fabrum, atque, ædes probant. Sibi quisque
Indè exemplum expetunt : sibi quisque simile,
Suo usque sumtu : operæ ne parcunt suæ.
Atque ubi illò immigrat nequam homo indiligensque,

SCÈNE II.

PHILOLACHÈS.

En me rappelant le passé, pensant et repensant en moi-même, et entassant réflexions sur réflexions, j'ai interrogé mon cœur (si je puis dire qu'il me reste un cœur), et je me suis demandé long-temps si, à considérer l'homme depuis sa naissance, je trouverois quelque objet auquel on pût le comparer et qui le représentât trait pour trait. Athéniens, j'en ai enfin trouvé un. L'homme en naissant ressemble à un bâtiment neuf. Je vais vous le prouver. Vous n'y trouvez aucune vraisemblance; mais je le démontrerai, et je suis sûr que quand vous m'aurez entendu, vous penserez comme moi. Ecoutez bien mon raisonnement; car je veux que sur ce point vous en sachiez autant que moi.

Lorsque tous les appartemens d'un bâtiment neuf sont crépis, lambrissés, si bien appropriés que rien n'y manque, on applaudit à l'architecte, on approuve son ouvrage, on le prend pour modèle, et chacun n'épargne ni soin ni peine pour s'en procurer un semblable. Mais que cette maison soit occupée par

Cum pigrâ familiâ, immundus, instrenuus,
Illic jam ædibus vitium additur,
Bonæ cum curantur malè.
Atque illud sæpe fit, tempestas venit,
Confringit tegulas, imbricesque: ibi
Dominus indiligens reddere alias nevolt.
Venit imber, lavit parietes, perpluunt
Tigna, putrefacit aër operam fabri.
Nequior factus jam est usus ædium:
Atque haud est fabri culpa. Sed magna pars
Moram hanc induxerunt: si quid nummo sarciri potest,
Usque mantant: neque id faciunt, donicum
Parietes ruunt. Ædificantur ædes totæ denuo.
Hæc argumenta ego ædificiis dixi. Nunc etiam volo
Dicere, ut homines ædium esse similes arbitremini.

Primùm dum parentes fabri liberûm sunt,
Et fundamentum substruunt liberorum:
Extollunt, parant sedulò in firmitatem,
Ut et in usum boni, et in speciem populo
Sint: sibique aut materiæ ne parcunt.
Nec sumtus sibi sumtui esse ducunt:
Expoliunt, docent litteras, jura, leges,
Sumtu suo et labore nituntur, ut
Alii sibi esse illorum similes expetant.
Ad legionem quom itant, adminiculum eis danunt,
Tum jam aliquem cognatum suum.
Eatenus abeunt à fabris.
Unum ubi emeritum est stipendium, igitur tum

un maître négligent, mal propre, sans attention et sans activité, et servi par des paresseux, on s'indigne d'abord de ce que ces beaux appartemens sont mal entretenus. Ensuite, comme il arrive souvent, survient un ouragan qui brise les tuiles et les faîtières : si le maître néglige d'en faire remettre d'autres, vient la pluie : elle inonde les murs, perce à travers les planchers : l'humidité de l'air pourrit la charpente, les boiseries, tous les ornemens que l'architecte y avoit mis, et la maison devient inhabitable, sans qu'il y ait de sa faute. La première réparation auroit pu se faire pour un sesterce ; mais par une négligence qui n'est que trop commune, on la diffère si longtemps, qu'enfin tout l'édifice s'écroule, et qu'il faut le rebâtir à neuf. Voilà ce que j'avois à vous dire sur les bâtimens. Présentement je veux vous prouver qu'il en est de même des hommes.

Les pères et mères sont les architectes de l'éducation. Ils en jètent les fondemens, la continuent, l'affermissent de leur mieux, n'épargnent ni soins ni dépenses pour que leurs enfans soient utiles à la patrie et goûtés du peuple. A cet effet ils comptent pour rien tout ce qu'il en coûte à leur faire enseigner les belles-lettres, le droit, les lois du pays, et à les rendre tels, que chacun desire d'en avoir de semblables. Ils ont encore l'attention de les mettre sous l'inspection d'un de leurs parens à leur première campagne. Au retour de l'armée, l'inspection cesse. C'est le moment critique de l'édifice. Moi, par exemple, j'étois fort actif et fort sage tant que les architectes ont veillé sur moi ; mais à peine livré à moi-même, j'ai perdu tout le

Specimen cernitur, quò eveniat ædificatio.
Nam ego ad illud frugi usque et probus fui,
In fabrorum potestate dum fui.
Posteaquam immigravi in ingenium meum,
Perdidi operam fabrorum illico oppidò.
Venit ignavia, ea mihi tempestas fuit:
Ea mihi adventu suo grandinem imbremque attulit;
Hæc verecundiam mihi et virtutis modum
Deturbavit, texit detexitque à me illico.
Postillà obtigere eam neglegens fui.
Continuò pro imbre amor advenit in cor meum.
Is usque in pectus permanavit, permadefecit
Cor meum. Nunc simul res, fides, fama, virtus,
Decusque deseruerunt: ego sum in usu
Factus nimiò nequior. Atque edepol ita
Hæc tigna humidè putrent. Non videor mihi
Sarcire posse ædeis meas, quin totæ
Perpetuæ ruant, quin cum fundamento
Perierint, nec quisquam esse auxilio queat.
Cor dolet, quom scio ut nunc sum, atque ut fui:
Quo neque industrior de juventute erat
Arte gymnastica, disco, hastis, pila,
Cursu, armis, equo. Victitabam volupe:
Parcimonia et duritia disciplinæ aliis eram.
Optumi quique expetebant à me doctrinam sibi.
Nunc postquàm nihili sum, id verò meopte ingenio reperi.

fruit de leurs soins. La nonchalance est venue, voilà ma tempête. Elle a fait tomber sur moi la grêle et la pluie qui m'ont enlevé la pudeur et le sentiment des vertus. J'en ai été inondé, mis à nu. Ayant négligé de me recouvrir, de folles amours ont été la pluie qui a pénétré jusqu'au fond de mon ame, et liquéfié mon cœur. Les biens, la bonne foi, la renommée, la vertu, l'honneur m'ont abandonné. Je ne suis plus bon à rien. Oui ma foi, toute la charpente de mon édifice est pourrie, je me vois hors d'état de réparer mes appartemens, d'empêcher leur ruine jusques dans les fondemens, et personne ne peut plus venir à mon secours: le cœur me saigne lorsque je compare ce que je suis avec ce que j'étois. Je l'emportois sur tous mes camarades dans les exercices de la gymnastique, du disque, de la lance, du javelot, de la course, des armes et de l'équitation. Je vivois heureux: ma retenue, ma patience dans les travaux servoient de modèle, les plus habiles me consultoient pour s'instruire. Présentement je ne suis propre à rien et je ne puis m'en prendre qu'à moi seul.

SCENA III.

PHILEMATIUM. SCAPHA. PHILOLACHES.

PHILEMATIUM.

JAMPRIDEM ecastor frigidâ non lavi magis lubenter,
Nec unde me meliùs, mea Scapha, rear esse defæcatam.

SCAPHA.

Eventus rebus omnibus, velut horno messis magna
Fuit.

PHILEMATIUM.

Quid ea messis attinet ad meam lavationem?

SCAPHA.

Nihilo plus, quàm lavatio tua ad messim.

PHILOLACHES.

Oh, Venus venusta!
Hæc illa est tempestas mea, mihi quæ modestiam omnem
Detexit, tectus quâ fui, quam mihi Amor et Cupido
In pectus perpluit meum: neque jam unquam obtigere possum.

SCÈNE III.

PHILOLACHÈS. PHILEMATIUM. SCAPHA. (IIe. partie.)

PHILOLACHÈS est supposé voir et entendre PHILEMATIUM et SCAPHA, qui ne le voient ni ne l'entendent dans toute cette première partie.

PHILEMATIUM vient s'asseoir en déshabillé de toilette à une des tables qui sont en dehors, près de la porte.

PHILÉMATIUM.

En vérité, Scapha, le bain froid ne m'avoit jamais fait tant de plaisir. Je ne m'étois jamais lavée plus à mon gré.

SCAPHA.

Chaque évènement a toujours tourné pour vous, comme une moisson abondante pour un grenier.

PHILEMATIUM.

Quel rapport trouves-tu entre une moisson et mon bain?

SCAPHA.

Le même qu'entre votre bain et une moisson.

PHILOLACHÈS.

Oh, charmante Vénus! voilà la tempête qui m'a enlevé toute la retenue qui me servait d'abri. L'amour, les passions ses compagnes ont inondé mon ame. Il n'est plus temps de recouvrir l'édifice;

Madent jam in corde parietes. Periêre hæ oppidò ædeis.

PHILEMATIUM.

Contempla, amabo, mea Scapha, satin'hæc me vestis deceat?
Volo meo placere Philolachi, meo ocello, meo patrono.

SCAPHA.

Quin tu te exornas moribus lepidis, quom lepida tota es?
Non vestem amatores mulieris amant, sed vestis fartum.

PHILOLACHES.

Ita me Dî ament, lepida est Scapha! sapit scelesta multùm.
Ut lepidè res omnes tenet, sententiasque amantum!

PHILEMATIUM.

Quid nunc?

SCAPHA.

Quid est?

PHILEMATIUM.

Quin me adspice et contempla, ut hæc me dec

SCAPHA.

Virtute formæ id evenit, te ut deceat, quicquid habeas.

PHILOLACHES.

Ergo hoc ob verbum te, Scapha, donabo ego profectò hodie aliq
Neque patiar te istanc gratis laudasse, quæ placet mihi.

ses murailles en sont totalement imbibées. Il est détruit sans ressource.

PHILEMATIUM mettant une robe que Scapha vient de lui apporter.

Considère, je te prie, ma Scapha, si cette robe me sied assez? Je desire de plaire à mon cher Philolaches, mon amant et mon libérateur.

SCAPHA.

Ne songez à plaire que par les qualités de l'ame, votre beauté n'exige point d'autre ornement : l'amant ne s'attache point à la robe, mais à la personne qui la porte.

PHILOLACHÈS.

En vérité, Scapha est charmante. Que la coquine a de sens! Comme elle est au fait de ce qui concerne l'amour et les amans!

PHILEMATIUM.

Eh bien?

SCAPHA.

Quoi?

PHILEMATIUM.

Regarde si elle me va bien.

SCAPHA.

Il n'est point de robe qui ne vous aille bien. C'est un privilège de la beauté.

PHILOLACHÈS.

Voilà un mot, Scapha, qui te vaudra un présent. Je ne dois pas laisser sans récompense un éloge de ma maîtresse.

PHILEMATIUM.

Nolo ego te assentari mihi.

SCAPHA.

Nimis tu quidem stulta es mulier.
Eho mavis vituperari falsò, quàm verò extolli?
Equidem pol vel falsò tamen laudari multò mâlo,
Quàm verò culpari, aut alios meam speciem irridere.

PHILEMATIUM.

Ego verum amo: verum volo dici mihi: mendacem odi.

SCAPHA.

Ita tu me ames, ita Philolaches tuus te amet, ut venusta es!

PHILOLACHES.

Quid ais scelesta? quomodo adjurasti? ita ego istam amarem?
Quid? istæc me; id cur non additum est? infecta dona facio.
Periisti: quod promiseram tibi donum, perdidisti.

SCAPHA.

Equidem pol miror tam catam, tam doctam te, et bene eductam
Non stultam stultè facere.

PHILEMATIUM.

Quin mone quæso, si quid erro.

PHILEMATIUM.

Je ne veux pas que tu me flattes.

SCAPHA.

Vous êtes folle. Préféreriez-vous des mensonges désagréables à des vérités flatteuses? Pour moi, j'aime encore mieux être louée faussement, que blâmée à juste titre, ou raillée sur ma figure.

PHILEMATIUM.

J'aime la vérité. Je veux qu'on me la dise. Un menteur me déplaît.

SCAPHA.

Puissiez-vous m'aimer et être aimée de Philolachès, comme il est vrai que vous êtes à ravir!

PHILOLACHÈS.

Comment, coquine, quel souhait as-tu fait? *Puisse Philolachès vous aimer*, dis-tu, et tu n'ajoutes pas *puissiez-vous aussi l'aimer!* Je retire mon présent. C'en est fait; tu n'auras pas ce que j'avois promis.

SCAPHA.

Je suis étonnée que, malgré votre prudence, vos lumières, et la bonne éducation que vous avez reçue, vous vous comportiez comme si vous manquiez d'esprit.

PHILEMATIUM.

Si je me trompe sur quelque point, fais-moi l'amitié de m'en avertir.

SCAPHA.

Tu ecastor erras, quæ quidem illum exspectes unum, atque illi
Morem præcipuè sic geras, atque alios asperneris.
Matronæ, non meretricium est, unum inservire amantem.

PHILOLACHES.

Pro Juppiter! nam quod malum vorsatur meæ domi illud?
Dii Deæque omnes me pessumis exemplis interficiant,
Nisi ego illam anum interfecero siti, fameque, atque algu.

PHILEMATIUM.

Nolo ego mihi malè te, Scapha, præcipere.

SCAPHA.

Stulta es planè, quæ
Illum tibi æternum putes fore amicum et benevolentem.
Moneo ego te: te deseret ille ætate et satietate.

PHILEMATIUM.

Non spero.

SCAPHA.

Insperata accidunt magis sæpe quàm quæ speres.
Postremò, si dictis nequis perduci, ut vera hæc credas,
Mea dicta ex factis nosce. Rem vides, quæ sim, et quæ fui ante

SCAPHA.

Oui ma foi, vous vous trompez, en ce que vous comptez uniquement sur Philolachès. Il est le principal objet de vos attentions et de vos déférences, et vous négligez tous ses camarades. On se fixe à un seul en mariage, et non dans votre état.

PHILOLACHÈS.

Grand Dieu ! quel monstre j'ai chez moi ! Que tous les Dieux et Déesses me rendent le plus malheureux des hommes, si je ne fais mourir cette vieille sorcière de faim, de soif et de froid !

PHILEMATIUM.

Je vous défends, Scapha, de me prêcher une mauvaise morale.

SCAPHA.

Allez, vous êtes folle de croire qu'il persévèrera dans son amour, ou même dans sa bonne volonté pour vous. Je vous le prédis : avec le temps il se lassera de vous et vous abandonnera.

PHILEMATIUM.

J'espère que non.

SCAPHA.

Ce qu'on a lieu de craindre, arrive bien plus souvent que ce qu'on espère. Si mes paroles ne suffisent pas pour vous en convaincre, jugez-en par les faits. L'exemple est sous vos yeux. Vous savez ce que je suis maintenant et ce que j'étois autrefois. Je n'ai été

Nihil ò ego, quàm nunc tu, amata sum, atque uni modò gessi morem:
Qui pol me, ubi ætate hoc caput colorem commutavit,
Reliquit, deseruitque me. Tibi idem futurum crede.

PHILOLACHES.

Vix comprimor, quin involem illi in oculos stimulatrici.

PHILEMATIUM.

Solam illi me soli censeo esse oportere obsequentem,
Solam ille me soli sibi suo liberavit.

PHILOLACHES.

Pro Dî immortales! mulierem lepidam, et pudico ingenio!
Bene hercle factum, et gaudeo mihi nihil esse hujus caussâ.

SCAPHA.

Inscita ecastor tu quidem es.

PHILEMATIUM.

Quapropter?

SCAPHA.

Quæ istuc cures;
Ut te ille amet.

PHILEMATIUM.

Cur obsecro non curem?

SCAPHA.

Libera es jam.
Tu jam quod quærebas habes: ille, te nisi amabit ultro,
Id pro capite tuo quod dedit, perdiderit tantum argenti.

ni moins aimée que vous, ni moins fidelle à un seul homme. Eh bien, dès que l'âge eut commencé à décolorer mes cheveux, il me quitta, m'abandonna totalement. Soyez persuadée qu'il vous en arrivera de même.

PHILOLACHÈS.

Je ne sais ce qui m'empêche de me jeter sur cette infâme séductrice pour lui arracher les deux yeux.

PHILEMATIUM.

Je me fais une loi de n'être attachée qu'à lui, puisque je suis la seule dont il ait acheté la liberté pour lui.

PHILOLACHÈS.

Dieux immortels! l'aimable femme! quel naturel vertueux! Oui, j'ai fait une bonne action, et je me réjouis de m'être ruiné pour elle.

SCAPHA.

Au moins je vous crois mal avisée.

PHILEMATIUM.

En quoi?

SCAPHA.

En ce que vous vous donnez du souci pour lui plaire.

PHILEMATIUM.

Pourquoi, je te prie, ne m'en donnerois-je pas?

SCAPHA.

C'est que vous voilà libre. Vous avez ce que vous desiriez. S'il s'avise de ne vous plus aimer, ce qu'il a payé pour vous affranchir, sera perdu pour lui.

PHILOLACHES.

Perii hercle, nî ego illam pessumis exemplis enicasso.
Illa hanc corrumpit mulierem malesuada vitilena.

PHILEMATIUM.

Nunquam ego illi possum gratiam referre, ut meritu'st de me.
Scapha, id tu mihi ne suadeas, ut illum minoris pendam.

SCAPHA.

At hoc unum facito cogites, si illum inservibis solum,
Dum tibi nunc hæc ætatula est, in senectâ male querêre.

PHILOLACHES.

In anginam ego nunc velim vorti, ut veneficæ illi
Fauces prehendam, atque enicem scelestam stimulatricem.

PHILEMATIUM.

Eundem animum oportet nunc mihi esse gratum, ut impetravi,
Atque olim, priùs quàm id extudi, quom illi subblandiebar.

PHILOLACHES.

Dii me faciant quod volunt, ni ob istam orationem
Te liberasso denuo, et nisi Scapham enicasso.

SCAPHA.

Si tibi sat acceptum est, fore victum tibi sempiternum,

PHILOLACHÈS.

C'en est fait de moi, si je n'invente quelque supplice assez grand pour me venger de l'empoisonneuse qui veut corrompre les mœurs de cette jeune femme.

PHILEMATIUM.

Tout ce que je puis pour lui, sera toujours au-dessous de ce que je lui dois, et tu me conseilles d'en faire moins.

SCAPHA.

Mais pensez donc quels regrets vous attendent au retour de l'âge, si vous ne vous attachez qu'à lui dans votre jeunesse.

PHILOLACHÈS.

Je voudrois être une *esquinancie*, je m'insinuerois dans la gorge de la vieille sorcière. J'étranglerois l'infâme séductrice.

PHILEMATIUM.

Je ne dois pas lui être moins attachée par reconnaissance, que lorsque je lui faisois la cour pour en obtenir la liberté.

PHILOLACHÈS.

Que les Dieux me punissent comme il leur plaîra, si, d'après ce que je viens d'entendre, je ne dépense encore autant pour elle, et si je n'étrangle Scapha!

SCAPHA.

Si vous êtes bien assurée d'avoir toujours de quoi

Atque illum amatorem tibi proprium futurum in vita,
Soli gerundum censeo morem, et capiundos crines.

PHILEMATIUM.

Ut fama est homini, exin solet pecuniam invenire.
Ego si bonam famam mihi servasso, sat ero dives (*).

PHILOLACHES.

Siquidem hercle vendundum est, pater vænibit multo potiùs,
Quàm te, me vivo, unquam sinam egere, aut mendicare.

SCAPHA.

Quid illis futurum est ceteris, qui te amant?

PHILEMATIUM.

Magis amabunt,
Quom videbunt gratiam referri.

PHILOLACHES.

Utinam meus nunc mortuus pater ad me nuntietur (**)?
Ut ego exheredem meis bonis me faciam, atque hæc sit heres.

SCAPHA.

Jam ista quidem absumta res erit: diesque noctesque estur,
Bibitur, neque quisquam parcimoniam adhibet: sagina planè

(*) Une courtisane, libre de naissance, ou affranchie, jouis
d'assez de considération et même de quelque estime, lorsqu'elle s'imp
la loi de n'attirer à elle aucun homme marié, et de rester fidel
celui qui lui procuroit une honnête aisance.

vivre, et de conserver votre amant, je vous conseille de lui être fidelle, et de vous coiffer en femme mariée.

PHILEMATIUM.

Les ressources sont ordinairement en proportion de la renommée. Si je conserve la mienne (*) sans tache, je serai toujours assez riche.

PHILOLACHÈS.

Oui, s'il le faut, je vendrai jusqu'à mon père, plutôt que de te voir réduite a l'indigence ou à la mendicité.

SCAPHA.

Que penseront de vous vos autres amoureux ?

PHILEMATIUM.

Ils m'aimeront encore plus, voyant que je suis reconnoissante.

PHILOLACHÈS.

(**) Que ne m'annonce-t-on dans cet instant la mort de mon père ! Je renoncerois à sa succession pour la lui donner.

SCAPHA.

Voici déjà une de vos ressources prête à vous manquer. On boit et mange nuit et jour chez Philolachès ; personne n'y met ordre au ménage; chacun y est comme à l'engrais.

(**) Il ne faut prendre au sérieux presque rien de ce que dit *Philolachès*. Cette observation s'étend à tout son rôle; c'est un jeune fou qui ne pense qu'à tuer le temps.

PHILOLACHES.

In te hercle certum'st principium, ut sim parcus, experiri.
Nam neque edes quicquam, neque bibes apud me hisce diebus.

PHILEMATIUM.

Si quid tu in illum bene voles loqui, id loqui licebit:
Nec rectè si illi dixeris, jam ecastor vapulabis.

PHILOLACHES.

Edepol si summo Jovi vivo argento sacruficassem,
Pro illius capite quod dedi, nunquam æquè id bene collocassem
Ut videas eam medullitus me amare! oh! probus homo sum.
Quæ pro me caussam diceret, patronum liberavi.

SCAPHA.

Video te nihili pendere præ Philolache omnes homines.
Nunc, ne ejus caussâ vapulem, tibi potiùs assentabor,
Si acceptum sat habes, tibi fore illum amicum sempiternum.

PHILEMATIUM.

Cedo mihi speculum, et cum ornamentis arculam actutum Scap
Ornata ut sim, quom huc veniat Philolaches, voluptas mea.

SCAPHA.

Mulier quæ se suamque ætatem spernit, speculo ei usus est.
Quid opu'st speculo tibi, quæ tute speculo speculum es maxum

PHILOLACHÈS.

Je commencerai par y mettre ordre à ton égard ; car je te tiendrai quelques jours sans boire et sans manger.

PHILEMATIUM.

Si tu veux me dire du bien de lui, tu peux parler ; mais tu seras châtiée si tu continues d'en dire du mal.

PHILOLACHÈS.

En vérité, l'argent que j'ai donné pour sa liberté, eût été moins bien placé, si j'en avois fait un sacrifice à Jupiter, en beaux deniers comptans. Voyez comme elle m'aime du fond de son cœur ! Oh ! que j'ai été bien avisé de tirer de l'esclavage ce défenseur de ma cause !

SCAPHA.

Je vois que, de tous les hommes, il est le seul qui vous plaise. De peur d'être battue à cause de lui, je consens d'entrer dans vos vues, si vous êtes certaine qu'il vous aimera toujours.

PHILEMATIUM.

Apporte-moi mon miroir et mon cofret à toilette. Je veux être parée lorsqu'il viendra.

SCAPHA.

Une femme sur le retour de l'âge, ou manquant d'appas, a besoin d'un miroir. Mais qu'en feriez-vous? On lit mieux sur votre visage, que dans un miroir, les traits les plus capables de charmer (*).

(*) Un des principaux exercices de la toilette étoit d'étudier dans le miroir les minauderies les plus capables de plaire.

PHILOLACHES.

Ob istuc verbum, ne nequicquam, Scapha, tam lepidè dixeris
Dabo aliquid hodie tibi peculî, Philematium mea.

PHILEMATIUM.

Suo quique loco viden' capillus satis compositu'st commodè?

SCAPHA.

Ubi tu commoda es, capillum commodum esse credito.

PHILOLACHES.

Vah, quid illâ pote pejus quicquam muliere memorarier?
Nunc assentatrix scelesta est, dudum advorsatrix erat.

PHILEMATIUM.

Cedo cerussam.

SCAPHA.

Quid cerussa opus nam?

PHILEMATIUM.

Quî malas oblinam.

SCAPHA.

Unâ operâ ebur atramento candefacere postules.

PHILOLACHES.

Lepidè dictum de atramento atque ebore: euge plaudo Scaph

PHILEMATIUM.

Tum tu igitur cedo purpurissum.

PHILOLACHÈS.

Pour qu'un si joli compliment, Scapha, ne reste pas sans récompense, Philematium, tu recevras aujourd'hui un présent de moi.

PHILEMATIUM.

Vois si tous mes cheveux sont bien en ordre?

SCAPHA.

Tant que vous y serez vous-même, soyez persuadée que vos cheveux y seront aussi.

PHILOLACHÈS.

Vit-on jamais plus maligne femelle? La coquine la contrarioit tout-à-l'heure; maintenant elle la flatte.

PHILEMATIUM.

Donne-moi du fard?

SCAPHA.

Qu'en voulez-vous faire?

PHILEMATIUM.

M'en mettre sur les joues.

SCAPHA.

C'est comme si vous prétendiez blanchir de l'ivoire avec de l'encre.

PHILOLACHÈS.

Jolie comparaison. Fort bien, Scapha, fort bien!

PHILEMATIUM.

Donne-moi donc au moins du vermillon?

SCAPHA.

Non do : scita es tu quidem.
Nova pictura interpolare vis opus lepidissumum ,
Non istanc ætatem oportet pigmentum ullum attingere :
Neque cerussam, neque melinum, neque ullam aliam offuciam.
Cape igitur speculum.

PHILOLACHES.

Hei mihi misero ! savium speculo dedit.
Nimis velim lapidem, quî ego illi speculo diminuam caput.

SCAPHA.

Linteum cape, atque exterge tibi manus.

PHILEMATIUM.

Quid ita, obsecro?

SCAPHA.

Ut speculum tenuisti, metuo ne oleant argentum manus :
Ne usquam argentum te accepisse suspicetur Philolaches.

PHILOLACHES.

Non videor vidisse lenam callidiorem ullam alteram.
Ut lepidè atque astutè in mentem venit de speculo malæ !

PHILEMATIUM.

Etiamne unguentis unguendam censes?

SCAPHA.

Minimè feceris.

PHILEMATIUM.

Quapropter?

SCAPHA.

Non, vous êtes très-bien. Irez-vous barbouiller de couleurs postiches un excellent original? A votre âge, il ne faut s'appliquer aucune couleur, ni blanche, ni rouge, ni blonde. Tenez, prenez donc ce miroir? (Philematium le prend et l'approche de ses levres).

PHILOLACHÈS.

Ah miséricorde! elle a baisé le miroir. Je voudrois avoir une pierre pour le mettre en pièces.

SCAPHA.

Prenez cette serviette pour vous essuyer les mains.

PHILEMATIUM.

A quel propos?

SCAPHA.

Je crains qu'il n'y reste une odeur d'argent, parce que vous avez touché le miroir. Philolachès pourroit soupçonner que vous en avez reçu de quelqu'un.

PHILOLACHÈS.

Jamais femme de ce métier s'en acquitta-t-elle mieux? Quelle finesse, quel enjouement dans ce qu'elle vient de dire du miroir!

PHILEMATIUM.

Prendrai-je des essences?

SCAPHA.

Non.

PHILEMATIUM.

Pourquoi?

SCAPHA.

Quia ecastor mulier recte olet, ubi nihil olet.
Nam istæc veteres quæ se unguentis unctitant, interpoles,
Vetulæ, edentulæ, quæ vitia corporis fuco occulunt,
Ubi sese sudor cum unguentis consociavit, illico
Itidem olent, quasi cum unà multa jura confudit cocus.
Quid oleant nescias, nisi id unum, ut malè olere intellegas.

PHILOLACHES.

Ut perdoctè cuncta callet! nihil hac doctâ doctius.
Verum illud est, maxumaque adeò pars vostrorum intellegit,
Quibus anus domi sunt uxores, quæ vos dote meruerunt.

PHILEMATIUM.

Agedum: contempla aurum et pallam, satin' hæc me deceat, Sc

SCAPHA.

Non me curare istuc oportet.

PHILEMATIUM.

Quem obsecro igitur?

SCAPHA.

Eloqu

Philolachem, is ne quid emat, nisi quod tibi placere censeat.
Nam amator meretricis mores sibi emit auro et purpurâ,
Quid opus est, quod suum esse nolit, ei ultro ostentarier?

SCAPHA.

Une femme, pour sentir bon, ne doit sentir rien du tout. Lorsque de vieilles édentées, qui croient réparer la perte de leurs attraits en se plâtrant le visage, se sont parfumées d'essences, et que leur transpiration s'est amalgamée avec les parfums, il en est de l'odeur qu'elles exhalent, comme d'une multitude de sauces différentes qu'un cuisinier mêleroit ensemble. Vous trouvez qu'elles sentent mauvais sans pouvoir dire ce qu'elles sentent.

PHILOLACHÈS.

Que la drôlesse est bien au fait de tout. Elle en donneroit des leçons aux plus habiles. Un grand nombre d'entre vous, Athéniens, qui se sont laissés prendre à l'amorce de leur dot, savent trop bien qu'elle dit vrai.

PHILEMATIUM.

Examine si ces bijoux et ce manteau me vont bien?

SCAPHA.

Ce n'est pas mon affaire.

PHILEMATIUM.

De qui donc?

SCAPHA.

Je vais vous le dire: c'est à Philolachès à consulter votre goût sur les emplettes qu'il fait pour vous. La pourpre et les bijoux sont la monnoie dont un amant achète la fidélité de sa maîtresse. Est-il besoin de lui montrer des parures qu'il désapprouveroit? Il convient

Purpurâ ætas occultanda est : aurum turpe mulieri.
Pulchra mulier nuda erit quàm purpurata pulchrior :
Postea nequicquam exornata est benè, si morata est malè :
Pulchrum ornatum turpes mores pejus cœno collinunt.
Nam si pulchra est, nimis ornata est.

PHILOLACHES.

Nimis diu abstineo manum.
Quid hic vos duæ agitis ?

PHILEMATIUM.

Tibi me exorno ut placeam.

PHILOLACHES.

Ornata es sa
Abi hinc tu intrò, atque ornamenta hæc aufer. Sed voluptas m
Mea Philematium, potare tecum collubitum est mihi.

PHILEMATIUM.

Lubet et edepol mihi tecum : nam quod tibi lubet, idem mihi lul
Mea voluptas.

PHILOLACHES.

Hem, istuc verbum vile est viginti minis.

PHILEMATIUM.

Cedo, amabo, decem : bene emtum tibi dare hoc verbum v

à la vieillesse de se cacher sous la pourpre. Une femme honnête doit rougir de porter des bijoux. La beauté plaît davantage sans ornemens, que sous la pourpre. D'ailleurs une femme se pareroit en vain, si elle est sans conduite : de la boue souilleroit moins ses ornemens que des mœurs dépravées. Si elle est belle, elle est toujours assez parée.

PHILOLACHÈS. (2ème. partie.)

(Il se montre tout-à-coup en mettant la main sur l'épaule de Philematium).

Je suis las de me retenir la main. A quoi vous occupez-vous là toutes deux?

PHILEMATIUM.

Je me parois pour vous plaire.

PHILOLACHÈS.

Tu es assez parée. Rentre au logis, Scapha, et remporte tout cet attirail. Mon petit cœur, ma chère Philematium, je veux boire aujourd'hui avec toi.

PHILEMATIUM.

Et moi, avec vous, mon bien-aimé; car tout ce qui vous fait plaisir, m'en fait aussi.

PHILOLACHÈS.

Cette réponse vaut plus de vingt mines.

PHILEMATIUM.

Donnez-m'en seulement dix. Je veux vous en faire bon marché.

PHILOLACHES.

Etiam nunc decem minæ apud te sunt : vel rationem puta.
Triginta minas pro capite tuo dedi.

PHILEMATIUM.

Cur exprobras ?

PHILOLACHES.

Egone id exprobrem ? quin mihimet cupio id opprobrarier ?
Nec quicquam argenti locavi jam diu usquam æquè bene.

PHILEMATIUM.

Certè ego, quod te amo, operam nusquam meliùs potui ponere.

PHILOLACHES.

Bene igitur ratio accepti atque expensi inter nos convenit.
Tu me amas, ego te amo; meritò id fieri uterque existumat.
Hæc qui gaudent, gaudeant perpetuo suo semper bono.
Qui invident, ne unquam eorum quisquam invideat prorsus commo

PHILEMATIUM.

Age accumbe igitur. Cedo aquam manibus, puer : appone hîc mensul
Vide tali ubi sint. Vin'unguenta ?

PHILOLACHES.

Quid opus est? cum stacta accubo.
Sed estne hic meus sodalis, qui huc incedit cum amica sua ?

PHILOLACHÈS prenant un air sérieux.

Vous en avez encore dix à moi ; comptez un peu. J'en ai donné trente pour votre liberté.....

PHILEMATIUM.

Pourquoi me les reprocher?

PHILOLACHÈS reprenant l'air tendre.

Moi, te les reprocher? Je veux au contraire que le reproche de cette dépense tombe sur moi. Cependant je ne pouvois mieux placer mon argent.

PHILEMATIUM.

Ni moi, mon amour.

PHILOLACHÈS.

Voilà donc nos comptes de recette et de dépense bien arrêtés. Tu m'aimes et je t'aime ; nous nous applaudissons l'un et l'autre de notre choix; que ceux qui se réjouissent de notre bonheur, jouissent en paix du leur, et que personne ne soit tenté de porter envie au sort de nos envieux.

PHILEMATIUM.

Allons, prenez donc votre place. Garçon, apportenous à laver. Pose ici une petite table. Vois où sont les osselets. Voulez-vous des parfums?

PHILOLACHÈS.

A quoi bon. Ne suis-je pas proche d'un myrthe? Ah ! je crois appercevoir mon camarade qui vient ici avec sa maîtresse. Oui, c'est Callidamate lui-même

Is est. Callidamates cum amica eccum incedit. Euge, oculus meus:
Conveniunt manuplares, eccos: prædam participes petunt.

SCENA IV.

CALLIDAMATES. DELPHIUM. PHILOLACHES. PHILEMATIUM.

CALLIDAMATES.

ADVORSUM venire mihi ad Philolachem
Volo tempori. Audi: hem, tibi imperatum est.
Nam illîc ubi fui, inde effugi foras.
Ita me ibi malè convivii sermonisque
Tæsum est: nunc comissatum ibo ad Philolachetem,
Ubi nos hilari ingenio et lepidè accipiet.
Ecquid tibi videor, mamma, madere?

DELPHIUM.

Semper
Istoc modo moratus vivere debebas.

CALLIDAMATES.

Visne ego te, ac tute me amplectare?

DELPHIUM.

Si tibi cordi est facere, licet.

avec Delphium. Courage, ma chère, nos troupes se rassemblent. Les voici. Elles viennent prendre part au butin.

SCÈNE IV.

CALLIDAMATE. DELPHIUM. PHILOLACHÈS. PHILEMATIUM.

CALLIDAMATE à un de ses gens.

Quand il en sera temps, qu'on vienne nous ramener de chez Philolachès. Entends-tu : c'est à toi que je parle. Je me suis esquivé de l'endroit où j'étois, tant leur festin et leur conversation m'ennuyoient. A présent je vais faire débauche chez Philolachès. Oh ! c'est celui-là qui nous recevra bien et de grand cœur. Est-ce que tu crois, ma poule, que je suis ivre ?

DELPHIUM.

Bon ! voilà comme vous auriez toujours dû vivre.

CALLIDAMATE.

Veux-tu que nous nous embrassions ?

DELPHIUM.

Volontiers, si cela vous fait plaisir.

CALLIDAMATES.

Lepida es.

Duce me, amabo.

DELPHIUM.

Cave ne cadas, adsta.

CALLIDAMATES.

Oh! ocellus es meus, tuus sum alumnus, mel meum.

DELPHIUM.

Cave modò, ne priùs in via accumbas,
Quàm illîc, ubi lectus est stratus, coimus.

CALLIDAMATES.

Sine, sine cadere me.

DELPHIUM.

Sino: sed et hoc quod mihi in manu e
Si cades, non cades quin cadam tecum.
Jacentes tollet postea nos ambos aliquis.
Madet homo.

CALLIDAMATES.

Tun' me ais, mamma, madere?

DELPHIUM.

Cedo manum, nolo equidem te affligi.

CALLIDAMATES.

Hem tene, age, i simul: quò'd ego eam, an scis?

CALLIDAMATE.

Tu es charmante. Conduis-moi, je t'en prie.

DELPHIUM.

Prenez garde de tomber. Appuyez sur vos jambes.

CALLIDAMATE.

Ah ! mon petit cœur, je suis ton nourrisson, ma mie.

DELPHIUM.

Tâchez seulement de vous soutenir d'ici au lit du festin.

CALLIDAMATE.

Non, non, laisse-moi tomber.

DELPHIUM.

Je le veux bien; mais ce bras que je tiens, ne peut aller à terre que je ne tombe aussi. Ensuite il faudra que quelqu'un nous relève tous deux. Mon Dieu ! qu'il est ivre !

CALLIDAMATE.

Tu dis, ma poule, que je suis ivre ?

DELPHIUM.

Donnez-moi cette main ? Je n'ai pas dessein de vous fâcher.

CALLIDAMATE.

La voilà, courage, viens avec moi : sais-tu où je vas ?

DELPHIUM.

Scio.

CALLIDAMATES.

In mentem venit modò : nempe domum eo
Comissatum.

DELPHIUM.

Imò.

CALLIDAMATES.

Istuc quidem jam memini.

PHILOLACHES.

Num non vis obviam me hisce ire, anime mi?
Illi ego ex omnibus optumè volo : jam
Revortar.

PHILEMATIUM.

Diu est jam id mihi.

CALLIDAMATES.

Ecquis hic est?

PHILOLACHES.

Adest.

CALLIDAMATES.

Eu, Philolaches, salve amicissume
Mihi hominum omnium.

PHILOLACHES.

Dii te ament. Accuba,
Callidamates. Unde agis te?

DELPHIUM.

Oui.

CALLIDAMATE.

Ah ! je m'en souviens à présent : nous allons au logis faire débauche.

DELPHIUM.

Fort bien.

CALLIDAMATE.

Je viens de me le rappeler.

PHILOLACHÈS.

Me permets-tu, ma chère, d'aller au devant d'eux ? C'est le meilleur de mes amis. Je ne m'arrêterai qu'un instant.

PHILEMATIUM.

Il me paroîtra long.

CALLIDAMATE.

Y a-t-il là quelqu'un ?

PHILOLACHÈS.

Oui, regarde.

CALLIDAMATE.

Ah ! Philolachès, la fleur de mes amis, bonjour.

PHILOLACHÈS.

Que les Dieux te soient propices : d'où viens-tu ?

CALLIDAMATES.

Unde homo ebrius.

PHILOLACHES.

Probè quin amabo accubas, Delphium mea.

CALLIDAMATES.

Date illi quod bibat: dormiam ego jam.

PHILOLACHES.

Num mirum aut novom quippiam facit? quid ego
Hoc faciam postea, mea?

DELPHIUM.

Sic sine eumpse.

PHILOLACHES

Age tu,
Interim da ab Delphio citò cantharum circum.

CALLIDAMATE.

D'où l'on sort ivre.

PHILOLACHÈS.

Que ne vous placez-vous à votre aise, ma chère Delphium?

CALLIDAMATE.

Fais-lui donner à boire : moi, je vais dormir.

PHILOLACHÈS.

Cela n'a rien qui m'étonne ; c'est son ordinaire : mais que vais-je faire de lui ?

DELPHIUM.

Laissez-le dormir.

PHILOLACHÈS.

Allons ; en attendant, garçon, verse à boire à la ronde, en commençant par Delphium.

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

TRANIO. PHILOLACHES. CALLIDAMATES. DELPHIUM. PHILEMATIUM. PUER.

TRANIO.

Juppiter supremus summis opibus atque industriis
Me perisse, et Philolachetem cupit herilem filium.
Occidit spes nostra, nusquam stabulum est Confidentiæ,
Nec Salus nobis saluti jam esse, si cupiat, potest:
Ita mali mœroris montem maxumum ad portum modò
Conspicatus sum. Herus advenit peregre: periit Tranio.
Ecquis homo est, qui facere argenti cupiat aliquantum lucri,
Qui hodie sese excruciari meam vicem possit pati?
Ubi sunt isti plagipatidæ, ferritribaces viri?
Vel isti qui hastis trium nummorum caussâ subeunt sub falas?
Ubi aliqui quindenis hastis corpus transfigi solent.
Ego dabo ei talentum, primus qui in crucem excucurrerit.
Sed eâ lege, ut affigantur bis pedes, bis brachia.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRANION. PHILOLACHÈS. CALLIDAMATE. DELPHIUM. PHILEMATIUM, ET UN JEUNE GARÇON.

TRANION. (Il est supposé n'être vu ni entendu.)

Le souverain des Dieux a résolu de nous enlever à mon jeune maître et à moi nos immenses richesses et mon savoir faire. Nos espérances viennent d'expirer. La Confiance n'a plus où poser le pied chez nous, et la Déesse *Salus* elle-même ne pourroit nous sauver, quand elle le voudroit, tant est violent l'orage que j'ai vu se former contre nous au port. Mon vieux maître est de retour de son grand voyage. C'en est fait de Tranion. Qui veut gagner ici de l'argent? qu'il endure à ma place les châtimens qu'on me destine. Où sont ces souffre-douleurs plus durs que les fers dont on les charge, ou ces gens qui pour trois sesterces affrontent les coups de javelines, et se font percer de cinquante piques sur la brèche d'un rempart. Je promets un talent à celui qui accourra le premier pour se faire mettre en croix, mais à condition qu'on lui clouera doublement les mains, doublement les pieds.

Ubi id erit factum, à me argentum petito præsentarium.
Sed ego sumne ille infelix, qui non curro curriculo domum?

PHILOLACHÈS.

Adest obsonium. Eccum Tranio à portu redit.

TRANIO.

Philolaches.

PHILOLACHES.

Quid est?

TRANIO.

Et ego et tu.

PHILOLACHES.

Quid et ego et tu?

TRANIO.

Periimus.

PHILOLACHES.

Quid ita?

TRANIO.

Pater adest.

PHILOLACHÈS.

Quid ego ex te audio?

TRANIO.

Absumti sumus.

Pater, inquam, tuus venit.

Alors je l'inviterai à venir chercher son argent. Mais ne risquerai-je pas de subir mon malheur en personne, si je ne cours de toute ma force au logis ?

PHILOLACHÈS.

Nous allons faire bonne chère ; j'apperçois Tranion qui revient du marché.

TRANION (essoufflé)

Philolachès....

PHILOLACHÈS.

Qu'y a-t-il ?

TRANION.

Vous et moi. . . . .

PHILOLACHÈS.

Eh bien, quoi? vous et moi. . . . .

TRANION.

Nous sommes perdus.

PHILOLACHÈS.

Pourquoi?

TRANION.

Votre père est de retour.

PHILOLACHÈS.

Que me dis-tu?

TRANION.

C'en est fait de nous, vous dis-je ; votre père est arrivé.

PHILOLACHES.

Ubi est is, obsecro te?

TRANIO.

Adest.

PHILOLACHES.

Quis id ait? quis vidit?

TRANIO.

Egomet, inquam, vidi.

PHILOLACHES.

Væ mihi!

Quid ego ago?

TRANIO.

Nam quid tu, malum! me rogitas, quid agas? accuba

PHILOLACHES.

Tun' vidisti?

TRANIO.

Egomet, inquam.

PHILOLACHES.

Certè?

TRANIO.

Certè, inquam.

PHILOLACHES.

Occid

Si tu vera memoras.

TRANIO.

Quid mihi sit boni, si mentiar.

PHILOLACHÈS.

Où est-il, je te prie?

TRANION.

Ici.

PHILOLACHÈS.

Qui est-ce qui le dit? qui l'a vu?

TRANION.

Moi-même, je l'ai vu.

PHILOLACHÈS.

Malheur à moi ! où suis-je?

TRANION.

Parbleu, faut-il le demander? vous êtes à table.

PHILOLACHÈS.

Tu l'as vu !

TRANION.

De mes deux yeux, vous dis-je.

PHILOLACHÈS.

Assurément ?

TRANION.

Très-assurément.

PHILOLACHÈS.

Je suis mort ! si tu dis vrai.

TRANION.

Que gagnerois-je à vous mentir?

PHILOLACHES.

Quid ego nunc faciam?

TRANIO.

Jube hæc hinc omnia amolirier,
Quis istîc dormit?

PHILOLACHES.

Callidamates.

TRANIO.

Suscita istum, Delphium.

DELPHIUM.

Callidamates! Callidamates! vigila.

CALLIDAMATES.

Vigilo: cedo ut bibam.

DELPHIUM.

Vigila: pater advenit peregre Philolachæ.

CALLIDAMATES.

Valeat pater.

PHILOLACHES.

Valet ille quidem, atque ego disperii.

CHLLIDAMATES.

Disperisti? qui pote'st?

PHILOLACHES.

Quæso edepol exsurge: pater advenit.

PHILOLACHÈS.

Que faire maintenant ?

TRANION.

Faites enlever d'ici tout cet étalage. Quel est cet endormi ?

PHILOLACHÈS.

C'est Callidamate.

TRANION.

Delphium, éveillez-le ?

DELPHIUM.

Callidamate ! Callidamate ! éveillez-vous.

CALLIDAMATE.

Je suis éveillé : à boire.

DELPHIUM.

Son père est de retour de son grand voyage.

CALLIDAMATE.

Je lui souhaite bonne santé.

PHILOLACHÈS.

Sa santé est bonne ; mais je suis perdu.

CALLIDAMATE.

Tu es perdu ! cela se peut-il ?

PHILOLACHÈS.

Lève-toi, je te prie : mon père arrive.

CALLIDAMATES.

Tuus venit pater?
Jube abire rursum. Quid illi reditio etiam huc fuit?

PHILOLACHES.

Quid ego agam? pater jam hîc me offendet miserum adveniens ebr.
Ædeis plenas convivarum et mulierum. Miserum est opus,
Igitur demum fodere puteum, ubi sitis fauces tenet.
Sicut ego adventu patris nunc quæro, quid faciam miser.

TRANIO.

Ecce autem hic deposuit caput, et dormit. Suscita.

PHILOLACHES.

Etiam vigilas? pater inquam aderit jam hic meus.

CALLIDAMATES.

Ain' tu, pater
Cedo soleas mihi, ut arma capiam. Jam pol ego occidam patrem

PHILOLACHES.

Perdis rem, tace. Amabo, abripite hunc intrò actutum inter manus

CALLIDAMATES.

Jam, hercle, ego vos pro matula habebo, nisi mihi matulam datis

PHILOLACHES.

Perii!

CALLIDAMATE.

Ton père arrive ! Dis-lui de s'en retourner. Il lui sied bien de venir dans notre société.

PHILOLACHÈS.

Que ferai-je ? Mon père en arrivant va trouver son malheureux fils échauffé par le vin, son hôtel plein de convives et de femmes. Oh ! qu'il est fâcheux de s'aviser de creuser un puits au moment de la soif ! C'est où j'en suis à l'égard de mon père. Je pense à ce que je ferai, lorsqu'il paroît.

TRANION.

Ne voilà-t-il pas qu'il s'est encore étendu tout de son long et rendormi ! Eveille-le.

PHILOLACHÈS.

Veux-tu bien te lever ? mon père sera tout-à-l'heure ici.

CALLIDAMATE.

Ton père, dis-tu ? Apportez mes pantoufles ; je vais prendre mes armes. Je tuerai ton père.

PHILOLACHÈS.

Tu me perds ; tais-toi. Prenez-le à brasse corps et emportez-le dans le logis ?

CALLIDAMATE.

Si vous ne me donnez un pot à pisser, vous allez m'en servir.

PHILOLACHÈS.

Je suis perdu.

TRANIO.

Habe bonum animum : ego istum lepidè medicabor metun

PHILOLACHES

Nullus sum.

TRANIO.

Taceas : ego , quî istæc sedem , meditabor , tibi.
Satin' habes , si ego advenientem ita patrem faciam tuum ,
Non modò ne introeat , verùm etiam ut fugiat longè ab ædibu
Vos modò hinc abite intrò , atque hæc hinc properè amolimini.

PHILOLACHES.

Ubi ego ero ?

TRANIO.

Ubi maxumè esse vis , cum hac , cum istac er

DELPHIUM.

Quid est igitur ? abeamus hinc nos.

TRANIO.

Non hoc longè , Delphiu
Nam intus potate haud tantillo hac quidem caussâ minus.

PHILOLACHES.

Hei mihi ! quàm istæc blanda dicta quò eveniant , madeo met

TRANIO.

Potin' animo ut sies quieto , et facias quod jubeo ?

PHILOLACHES.

Pote'st.

TRANION.

Bon courage : je me fais un jeu de remédier à vos craintes.

PHILOLACHÈS.

Je suis anéanti.

TRANION.

Silence : je me charge de pacifier tout. Serez-vous content, si votre père, loin d'entrer d'emblée, s'enfuit loin de l'hôtel. Tout ce que je demande, c'est que vous y rentriez après avoir emporté d'ici tout cet attirail.

PHILOLACHÈS.

Où serai-je ?

TRANION.

Suivant vos desirs, avec elle, et avec elle.

DELPHIUM.

Comment, il faut donc nous en aller d'ici !

TRANION.

Pas bien loin. Continuez de boire au logis comme vous auriez fait ici.

PHILOLACHÈS.

Hélas ! voilà de belles promesses ; mais quelle en sera l'issue ?

TRANION.

Voulez-vous bien vous calmer et m'obéir ?

PHILOLACHÈS.

J'obéirai.

TRANIO.

Omnium primum, Philematium, intrò abi, et tu Delphium.

DELPHIUM.

Morigeræ tibi erimus ambæ.

TRANIO.

Ita ille faxit Juppiter!
Animum advorte nunc tu jam, quæ volo accurarier.
Omnium primùmdum ædes jam fac occlusæ sient:
Intus cave mutire quenquam siveris.

PHILOLACHES.

Curabitur.

TRANIO.

Tanquam si intus natus nemo in ædibus habitet.

PHILOLACHES.

Licet.

TRANIO.

Neu quisquam responset, quando hasce ædes pultabit senex.

PHILOLACHES.

Nunquid aliud?

TRANIO.

Clavem mihi harunce ædium Laconicam
Jamjube efferri intus: hasce ego ædes occludam hinc foris.

PHILOLACHES.

In tuam custodiam meque et meas spes trado, Tranio.

TRANION.

D'abord, Philematium et vous Delphium, rentrez toutes les deux.

DELPHIUM.

Nous exécuterons vos ordres.

TRANION.

Dieu le veuille ! *(On enlève les lits, les tables, etc. Philolachès et Tranion restent seuls).*

Présentement écoutez sur quoi je vous recommande de veiller : que tous les appartemens soient fermés ; que personne en dedans n'y fasse le moindre bruit.

PHILOLACHÈS.

J'y veillerai.

TRANION.

Qu'il semble n'y pas rester ame qui vive.

PHILOLACHÈS.

Oui.

TRANION.

Que personne ne réponde lorsque votre père frappera.

PHILOLACHÈS.

Est-ce tout ?

TRANION.

Faites-moi apporter la grosse clef de la porte pour que je la ferme en dehors.

PHILOLACHÈS.

Je confie à tes soins ma personne et mes espérances.

TRANIO.

Pluma haud interest, patronus, an cliens propior siet
Homini, quoi nulla in pectore est audacia.
Nam quoivis homini, vel optumo, vel pessumo,
Quamvis desubito facile est facere nequiter:
Clavem cedo, atque abi intrò, atque occlude ostium.
Verùm id videndum'st: id viri docti est opus,
Ne quid patiatur, quamobrem pigeat vivere:
Quæ designata sint et facta nequitiâ,
Tranquillè cuncta, et ut proveniant sine malo.
Sicut ego efficiam, quæ facta hîc turbabimus,
Profectò ut liqueant omnia et tranquilla sint;
Neque quicquam nobis pariant ex se incommodi.
Sed quid tu egrederis? perii. O! jam jam optumè
Præceptis paruisti!

PUER.

Jussit maxumo
Opere orare, ut patrem aliquo absterreres modo,
Ne introiret. Adest.

TRANIO.

Quin etiam illi hoc dicito,
Facturum me, ut ne etiam aspicere ædes audeat;
Capite obvoluto ut fugiat cum summo metu.
Clavim cedo, atque abi hinc intrò, atque occlude ostium;
Et ego hinc occludam. Jube venire nunc jam.

TRANION (resté seul.)

L'appui d'un client ou d'un patron ne sert presque de rien à qui n'a pas la hardiesse de se soutenir par lui-même. Car il n'est personne, honnête homme ou fripon, qu'on ne jète dans l'embarras quand on le prend à l'improviste. (*Un petit garçon lui apporte une très-grosse clef*). Bon, donne cette clef, rentre vîte, et barricade la porte. (*Il pose cette clef à terre et continue*). Mais ce qui demande des réflexions et ne peut être opéré que par un très-habile homme, c'est d'écarter de soi tout ce qui peut rendre la vie désagréable, et d'empêcher que les fautes, quand elles ont éclaté, ne portent quelque dommage à leurs auteurs. J'y vais réussir en jetant d'abord de l'obscurité sur les faits, pour que le tout s'éclaircisse ensuite et se pacifie, sans qu'il en résulte le plus léger inconvénient pour nous. (*Le petit garçon revient*). Mais pourquoi reviens-tu? je suis perdu. On exécute déjà bien mes ordres.

LE PETIT GARÇON.

C'est qu'il m'ordonne de vous conjurer instamment de trouver un moyen d'écarter son père. Le voici.

TRANION.

Dis-lui que je ferai si bien, qu'il n'osera pas même regarder l'hôtel, et qu'il s'enfuira saisi de frayeur, en s'enveloppant la tête. Donne cette clef, rentre vîte, et barricade la porte en dedans. Je vais la fermer par dehors. (*Il la ferme*). Qu'il vienne maintenant.

Ludos ego hodie vivo præsenti hîc seni
Faciam, quod credo mortuo nunquam fore.
Concedam à foribus huc : hinc speculabor procul,
Unde advenienti sarcinam imponam seni.

SCENA II.

THEUROPIDES. TRANIO.

THEUROPIDES.

Habeo, Neptune, gratiam magnam tibi,
Quom me amisisti à te vix vivom modò.
Verùm si posthac me pedem latum modò
Scies imposisse in undam, haud causa illico'st,
Quod nunc voluisti facere, quin facias mihi.
Apage : apage te à me. Nunc jam post hunc diem,
Quod crediturus tibi fui, omne credidi.

TRANIO.

Edepol, Neptune, peccavisti largiter,
Qui occasionem hanc amisisti tam bonam.

THEUROPIDES.

Trienno post Ægypto advenio domum :
Credo, exspectatus veniam familiaribus.

TRANIO.

Nimiò edepol ille potuit exspectatior
Venire, qui te nuntiaret mortuum.

Je ne crois pas qu'on célèbre des jeux pour lui après sa mort ; ainsi je vais lui en donner de son vivant. Je m'écarte de la porte par ici. Là, je me tiendrai en embuscade pour le charger d'un bât à son arrivée.

SCÈNE II.

THEUROPIDÈS. TRANION.

THEUROPIDÈS

(suivi de plusieurs valets chargés de ballots qu'ils posent à terre.)

GRAND merci, Neptune, tu viens de me laisser échapper de ton empire presque aussi mort que vif. Si j'y remets seulement le bout du pied, je consens que tu exécutes tes projets contre moi. Serviteur, serviteur ; jamais, à compter d'aujourd'hui, n'attends plus rien de moi. Ce que j'avois à confier à ta garde, y a été mis.

TRANION. (Il n'est ni vu ni entendu de Theuropidès.)

En vérité, Neptune, tu as fait une grande sottise de manquer une si belle occasion.

THEUROPIDÈS.

Me voilà donc enfin de retour d'Egypte. Je crois qu'après trois ans d'absence on aura bien du plaisir à me revoir.

TRANION.

Celui qui nous auroit annoncé ta mort, nous en auroit fait bien plus.

THEUROPIDES.

Sed quid hoc? occlusa janua est interdius?
Pultabo. Heus! ecquis istas aperit mî fores?

TRANIO.

Quis homo est, qui nostras ædes accessit prope?

THEUROPIDES.

Meus servos hic quidem est Tranio.

TRANIO.

O Theuropides
Here, salve: salvom te advenisse gaudeo.
Usquène valuisti?

THEUROPIDES.

Usque, ut vides.

TRANIO.

Factum optumè.

THEUROPIDES.

Quid vos, insanine estis?

TRANIO.

Quîdum?

THEUROPIDES.

Sic quia
Foris ambulatis. Natus nemo in ædibus
Servat, neque qui recludat, neque qui respondeat.
Pultando pedibus pæne confregi hasce ambas.

THEUROPIDÈS.

Qu'est-ce donc ? La porte est fermée en plein jour. Frappons. Oh là ! oh ! qui est-ce qui m'ouvre. (*Il frappe à coups redoublés des pieds et des mains*).

TRANION (se montrant.)

Quel est cet homme qui s'approche de l'hôtel ?

THEUROPIDÈS.

Ah ! voici Tranion, un de mes serviteurs !

TRANION.

Ah ! mon cher maître, je vous salue : que je me réjouis de vous revoir en bonne santé ! Vous êtes-vous toujours bien porté ?

THEUROPIDÈS.

Toujours comme tu vois.

TRANION.

C'est fort bien fait.

THEUROPIDÈS.

Mais qu'est-ce, êtes-vous foux?

TRANION.

Pourquoi ?

THEUROPIDÈS.

C'est que vous courez ainsi les rues sans laisser ame qui vive pour garder la maison, ouvrir la porte, ou répondre. Peu s'en faut que je n'en aie brisé les deux battans à grands coups de pieds.

TRANIO.

Eho,

An tu tetigisti has ædes?

THEUROPIDES.

Cur non tangerem?

Quin pultando, inquam, pæne confregi fores.

TRANIO.

Tetigistin'?

THEUROPIDES.

Tetigi, inquam, et pultavi.

TRANIO.

Vah!

THEUROPIDES.

Quid est?

TRANIO.

Malè hercle factum.

THEUROPIDES.

Quid est negotii?

TRANIO.

Non potest

Dici quàm indignum facinus fecisti, et malum.

THEUROPIDES.

Quid jam?

TRANIO.

Fuge, obsecro, atque abscede ab ædibus.

Fuge huc, fuge ad me propiùs. Tetigistin' fores?

TRANION.

Ah ciel! est-ce que vous avez touché cet hôtel?

THEUROPIDÈS.

Pourquoi n'y toucherois-je pas. J'ai pensé, te dis-je, en briser la porte?

TRANION.

Vous y avez touché!

THEUROPIDÈS.

Touché, te dis-je, et frappé.

TRANION.

Ah Dieu!

THEUROPIDÈS.

Qu'est-ce?

TRANION.

En vérité, vous avez mal fait.

THEUROPIDÈS.

Qu'y a-t-il donc?

TRANION.

Je ne puis vous exprimer combien votre action est indigne, exécrable.

THEUROPIDÈS.

En quoi?

TRANION.

Fuyez, je vous en conjure; (*on entend du bruit dans l'hôtel*) écartez-vous de l'hôtel. Fuyez par ici, fuyez proche de moi. Sérieusement vous avez touché l'hôtel.

THEUROPIDES.

Quo modo pultare potui, si non tangerem?

TRANIO.

Occidisti, hercle.

THEUROPIDES.

Quem mortalem?

TRANIO.

Omnes tuos.

THEUROPIDES.

Dî te Deæque omnes faxint cum isto omine....

TRANIO.

Metuo, te atque istos expiare ut possies.

THEUROPIDES.

Quamobrem? aut quam subitò rem mihi apportas novam?

TRANIO.

Et heus, jube illos illinc, amabo, abscedere.

THEUROPIDES.

Abscedite.

TRANIO.

Ædes ne attingite. Tangite

Vos quoque terram.

THEUROPIDÈS.

Ai-je pu frapper sans toucher?

TRANION.

Vous avez assassiné....

THEUROPIDÈS.

Qui?

TRANION.

Tout votre monde.

THEUROPIDÈS.

Que tous les Dieux et les Déesses, avec ta diable d'idée.....

TRANION.

J'ai peur que vous ne puissiez détourner les fléaux qui vous menacent, (*le bruit redouble*) vous et les vôtres.

THEUROPIDÈS.

Pourquoi? Quel évènement nouveau prétends-tu donc m'annoncer?

TRANION.

Hélas! faites, je vous prie, éloigner vos gens.

THEUROPIDÈS.

Éloignez-vous! (*en disant ces mots il touche la terre du bout du doigt pour appaiser les dieux infernaux*).

TRANION.

Gardez-vous de toucher l'hôtel, imitez votre maître en touchant aussi la terre.

THEUROPIDES.

Obsecro, hercle, quin eloquere.

TRANIO.

Quia septem menses sunt, quom in hasce ædes pedem
Nemo intrò tetulit, semel ut emigravimus.

THEUROPIDES.

Eloquere: quid ita?

TRANIO.

Circumspicedum: nunquis est
Sermonem nostrum qui aucupet.

THEUROPIDES.

Tutum probè est.

TRANIO.

Circumspice etiam.

THEUROPIDES.

Nemo est: loquere nunc jam.

TRANIO.

Capitalis ædis facta est.

THEUROPIDES.

Quid est? non intellego.

TRANIO.

Scelus, inquam, factum'st jamdiu antiquom et vetus.
Antiquom. Id adeò nos nunc factum invenimus.

THEUROPIDÈS.

Mais dis-moi donc, je t'en conjure, de quoi s'agit-il ?

TRANION.

Personne n'a mis le pied dans l'hôtel depuis sept mois que nous l'avons quitté.

THEUROPIDÈS,

Pourquoi cela ?

TRANION.

Regardez bien tout autour si personne ne nous écoute.

THEUROPIDÈS.

(*Après avoir regardé d'un air inquiet*), tu peux parler en sûreté.

TRANION.

Regardez encore.

THEUROPIDÈS.

Il n'y a personne ; parle maintenant.

TRANION.

Votre hôtel est *expiatoire*.

THEUROPIDÈS.

Que veux-tu dire ? je n'y comprends rien.

TRANION.

Il s'y est commis un forfait *antique*, ancien, fort antique. Nous ne l'avons appris que depuis peu.

THEUROPIDES.

Quid istuc est, sceleste? aut quis id fecit? cedo.

TRANIO.

Hospes necavit hospitem captum manu;
Iste, ut ego opinor, qui has tibi ædes vendidit.

THEUROPIDES.

Necavit?

TRANIO.

Aurumque eii ademit hospiti,
Eumque hic defodit hospitem ibidem in ædibus.

THEUROPIDÈS.

Quapropter id vos factum suspicamini?

TRANIO.

Ego dicam: ausculta. Ut foris cenaverat
Tuus gnatus, postquam rediit à cena domum;
Abimus omnes cubitum: condormivimus.
Lucernam fortè oblitus fueram exstinguere:
Atque ille exclamat derepente maxumùm.

THEUROPIDES.

Quis homo? an gnatus meus?

TRANIO.

St, tace: ausculta modò.
Ait venisse illum in somnis ad se mortuum.

THEUROPIDÈS.

Dis-moi donc, pendard, quel est ce forfait, et qui l'a commis.

TRANION.

Un hôte de sa propre main a poignardé son hôte. C'est, je crois, celui-là même qui vous a vendu l'hôtel.

THEUROPIDÈS.

Il l'a poignardé !

TRANION.

Et lui a enlevé son or; il a enterré le cadavre dans l'endroit même où il avoit commis le meurtre.

THEUROPIDÈS.

Quel indice en avez-vous ?

TRANION.

Je vais vous le dire : écoutez. Votre fils étoit allé souper en ville. A son retour nous allons nous coucher; nous nous endormons. J'avois par hasard oublié d'éteindre la lampe : le voilà tout-à-coup qui jète un grand cri.

THEUROPIDÈS.

Qui ? mon fils ?

TRANION.

Chut, laissez-moi dire : écoutez seulement. Il dit que ce mort lui est apparu en songe.

THEUROPIDES.

Nempe ergo in somnis?

TRANIO.

Ita. Sed ausculta modò;
Ait illum hoc pacto sibi dixisse mortuum.

THEUROPIDES.

In somnis?

TRANIO.

Mirum quin vigilanti diceret;
Qui abhinc sexaginta annis occisus foret.
Interdum ineptè stultus es.

THEUROPIDES.

Taceo.

TRANIO.

Sed ecce quæ ille inquit:
Ego transmarinus hospes sum Diapontius.
Hìc habito. Hæc mihi dedita est habitatio.
Nam me Acheruntem recipere Orcus noluit,
Quia præmaturè vitâ careo. Per fidem
Deceptus sum: hospes hìc me necavit, isque me
Defodit insepultum clam ibidem in hisce ædibus,
Scelestus auri caussâ. Nunc tu hinc emigra:
Scelestæ hæ sunt ædes: impia est habitatio.
Quæ hìc monstra fiunt, anno vix possum eloqui.
St, st!

THEUROPIDÈS.

Oui en songe.

TRANION.

Sans doute, mais écoutez seulement ; il dit qu'il avoit entendu le mort lui parler ainsi.

THEUROPIDÈS.

En songe.

TRANION.

Voudriez-vous qu'un homme poignardé depuis soixante ans pût parler autrement qu'en songe ? En vérité vous avez quelquefois des distractions singulières.

THEUROPIDÈS.

Je me tais.

TRANION.

Voici ce qu'il lui dit : « Je suis Diapontius, étranger d'au-delà des mers ; j'habite désormais cet » hôtel. Pluton vient de me l'adjuger, ne voulant » pas que je passe le Styx, parce que je suis mort » avant le terme prescrit. Un hôte perfide auquel je » me fiois, m'a poignardé ici pour avoir mon or, » et m'a enterré au même endroit, sans aucune des » cérémonies funéraires. Jeune homme, va loger » ailleurs ; ces appartemens sont prophanés ». Un an entier ne suffiroit pas pour vous raconter les merveilles qui s'y passent. (*Le tintamarre redoublant dans l'hôtel, Tranion effrayé s'approche et crie :* chut chut).

THEUROPIDES.

Quid, obsecro hercle, factum est?

TRANIO.

Concrepuit foris.

Hiccine percussit?

THEUROPIDES.

Guttam haud habeo sanguinis:
Vivom me arcessunt ad Acheruntem mortui.

TRANIO.

Perii. Illisce hodie hanc conturbabunt fabulam:
Nimis quàm formido, ne manifestò hic me opprimat.

THEUROPIDES.

Quid tute tecum loquere?

TRANIO.

Abscede ab janua.

Fuge, obsecro hercle!

THEUROPIDES.

Quò fugiam? etiam tu fugis?

TRANIO.

Nihil ego formido: pax mihi est cum mortuis.

THEUROPIDES.

Heus Tranio.

THEUROPIDÈS (s'approchant aussi.)

Qu'est-il donc arrivé, je te prie?

TRANION.

La porte vient de faire du bruit. (*A un des gens de Theuropidès.*) Est-ce toi qui as frappé?

THEUROPIDÈS (s'écartant avec frayeur.)

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines: les morts m'entraînent tout vivant vers l'Achéron.

TRANION.

(*Comme le bruit continue, Tranion dit à part*): je suis perdu. Ces enragés feront aujourd'hui manquer la comédie; tout va se découvrir. J'en tremble de peur.

THEUROPIDÈS (se rapprochant.)

Que dis-tu donc, tu te parles à toi-même?

TRANION.

Écartez-vous de la porte: fuyez, je vous en conjure.

THEUROPIDÈS.

Où fuir? ne fuis-tu pas aussi?

TRANION.

Moi, je n'ai rien à craindre; je suis en paix avec les morts.

THEUROPIDÈS (s'étant écarté, crie à Tranion:)

Hola, Tranion!

TRANIO.

Non me appellabis, si sapis.
Nihil ego commerui, neque istas percussi fores.

THEUROPIDES.

Quæso, quid ægre est? quæ res te agitat, Tranio?
Quîcum istæc loquere?

TRANIO.

An quæso tu appellaveras?
Ita me Dî amabunt, mortuum illum credidi
Expostulare, quia percussisses fores.
Sed tu etiamne adstas? nec quæ dico obtemperas?

THEUROPIDES.

Quid faciam?

TRANIO.

Cave respexis: fuge, atque operi caput.

THEUROPIDES.

Cur non fugis tu?

TRANIO.

Pax mihi est cum mortuis.

THEUROPIDES.

Scio. Quid modò igitur? cur tantopere extimueras?

TRANIO.

Nihil me curassis, inquam: ego mihi providero:

TRANION (feignant de parler au revenant.)

Vous ferez sagement de ne me pas appeller; je n'ai pas mérité votre courroux, ce n'est pas moi qui ai frappé votre porte.

THEUROPIDÈS (se rapprochant un peu)

Qu'est-ce qui te chagrine? pourquoi te vois-je si troublé? A qui parlois-tu donc?

TRANION.

Ah! est-ce que c'est vous qui m'avez appellé? Ma foi! j'ai cru entendre le mort se plaindre de ce que j'avois frappé à sa porte. Mais vous restez encore et vous ne suivez pas mon conseil?

THEUROPIDÈS.

Que ferai-je?

TRANION.

Fuyez et couvrez-vous la tête sans regarder en arrière.

THEUROPIDÈS.

Pourquoi ne fuis-tu pas aussi?

TRANION.

Je suis en paix avec les morts.

THEUROPIDÈS.

Je le sais; mais pourquoi donc à l'instant montrois-tu tant de frayeur?

TRANION.

Ne vous inquiétez pas de moi, vous dis-je:

Tu, ut occepisti, tantum quantum quis, fugies,
Atque Herculem invocabis.

THEUROPIDES.

Hercules! te invoco.

TRANIO.

Et ego, tibi hodie ut det, senex, magnum malum.
Pro Dii immortales! obsecro vostram fidem:
Quid ego hodie negotii confeci! malùm!

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

DANISTA. THEUROPIDES. TRANIO.

DANISTA.

Scelestiorem ego annum argento fenori
Nunquam ullum vidi, quàm hic mihi annus obtigit.
A mane ad noctem usque in foro dego diem,
Locare argenti nemini nummum queo.

TRANIO.

Nunc pol ego perii planè in perpetuum modum.

j'aurai soin de pourvoir à ma sûreté; pour vous, continuez de fuir de toutes vos forces, en invoquant Hercule.

THEUROPIDÈS (se couvrant la tête de son manteau, s'enfuit en criant.)

Hercule! je t'invoque.

TRANION (le regardant fuir avec tous ses gens.)

Et moi je l'invoque aussi, vieux radoteur, pour qu'il te rompe le col. Dieux immortels! vous en êtes témoins, dans quelle diable d'affaire je me suis engagé!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRANION. UN USURIER. THEUROPIDÈS.

TRANION est sur le devant du théâtre, L'USURIER s'avance d'un côté, THEUROPIDES de l'autre.

L'USURIER.

JE n'ai pas encore vu d'année plus diabolique pour un usurier; je passe la journée entière, du matin jusqu'au soir, sur la place, sans trouver à qui prêter un sesterce.

TRANION.

Ah! pour le coup je suis perdu sans ressource.

Danista adest, qui dedit *argentum fenori,*
Quî amica est emta, quoque *opus in sumtus fuit.*
Manifesta res est : nisi quod occuro priùs,
Ne hoc senex resciscat. Ibo huic obviam.
Sed quidnam hic sese tam citò recipit domum?
Metuo ne de hac re quippiam inaudiverit.
Accedam atque appellabo. Hei quàm timeo miser!
Nihil est miserius, quàm animus hominis conscius,
Sicut me habet. Verùm utut res hæc sese habet,
Pergam turbare porrò. Ita hæc res postulat.
Unde is?

THEUROPIDES.

Conveni illum, unde hasce ædes emeram.

TRANIO.

Numquid dixisti de illo, quod dixi tibi?

THEUROPIDES.

Dixi hercule verò omnia.

TRANIO.

Væ misero mihi!
Etiam fatetur de hospite?

THEUROPIDES.

Imò pernegat.

TRANIO.

Cape, hercle obsecro, cum eo unà judicem.
Sed eum videto ut capias qui credat mihi.

J'apperçois l'usurier qui nous a prêté ce qu'il nous falloit pour l'achat de notre maîtresse et nos autres dépenses; tout est découvert si je ne le préviens. . . si je ne l'empêche de parler en présence du bonhomme. Je vais au-devant de lui. (*Il apperçoit Theuropidès.*) Baste! pourquoi ce retour si prompt? Je crains qu'il n'ait appris quelqu'une de nos fredaines. C'est vers lui que j'irai. Je tremble de frayeur. La terrible chose de n'avoir pas la conscience nette! Je ne le sens que trop. Quoi qu'il en soit, je continuerai d'embrouiller nos affaires, notre intérêt le veut. (*A Theuropidès.*) D'où venez-vous donc?

THEUROPIDÈS.

De voir celui qui m'a vendu l'hôtel.

TRANION.

Est-ce que vous lui avez raconté ce que je vous ai dit?

THEUROPIDÈS.

D'un bout à l'autre.

TRANION (à part. Malheur à moi.)

Il convient sans doute du meurtre.

THEUROPIDÈS.

Point du tout; il le nie fortement.

TRANION.

Prenez, je vous prie, un arbitre pour traiter avec lui. La seule précaution à prendre, est d'en choisir

Tam facilè vinces, quàm pirum volpes comest.
Metuo ne technæ meæ perpetuò perierint.

THEUROPIDES.

Quid tute tecum?

TRANIO.

Nihil enim. Sed dic mihi:
Dixtin' quæso?

THEUROPIDES.

Dixi, inquam, ordine omnia.

TRANIO.

Etiam fatetur de hospite?

THEUROPIDES.

Imò pernegat.

TRANIO.

Negat?

THEUROPIDES.

Negat, inquam.

TRANIO.

Perii oppidò, quom cogito.
Non confitetur?

THEUROPIDES.

Dicam, si confessus sit.
Quid nunc faciundum censes?

un qui s'en rapporte à moi. Il vous sera aussi facile de gagner votre cause, qu'à un renard de manger une poire. (*A part.*) J'appréhende que le fil de mes trames ne soit coupé net.

THEUROPIDÈS.

Que dis-tu entre tes dents?

TRANION.

Moi, rien: mais dites donc; lui avez-vous raconté ce que je vous ai dit?

THEUROPIDÈS.

D'un bout à l'autre, te dis-je.

TRANION.

Sans doute qu'il convient du meurtre.

THEUROPIDÈS.

Au contraire, il le nie fortement.

TRANION.

Il le nie!

THEUROPIDÈS.

Il le nie, te dis-je.

TRANION (*à part.*)

Quand j'y pense, c'en est fait de moi. (*Haut.*) Il ne l'avoue pas?

THEUROPIDÈS.

S'il l'avouoit, je te le dirois. Que me conseilles-tu maintenant?

TRANIO.

Egon'? quid censeam?
Cape, obsecro hercule, cum eo unà judicem:
Sed eum videto ut capias, qui credat mihi:
Tam facilè vinces, quàm pirum volpes comest.

DANISTA.

Sed Philolachetis eccum servom Tranium:
Qui mihi neque fenus, neque sortem argenti danunt.

THEUROPIDES.

Quò te agis?

TRANIO.

Nec quòquam abeo. Næ ego sum miser,
Scelestus; natus Diis inimicis omnibus.
Jam, illo præsente, adibit. Næ ego homo sum miser.
Ita et hinc et illinc mihi exhibent negotium.
Sed occupabo adire.

DANISTA.

Hic ad me it, salvos sum:
Spes est de argento.

TRANIO.

Hilarus est frustra istic homo.
Salvere jubeo te, Misargyrides (*), bene.

(*) *Misargyridès. Ennemi de l'argent.* Sobriquet donné

TRANION.

Moi, ce que je vous conseille? C'est de prendre un arbitre. Il ne s'agit que d'en choisir un qui s'en rapporte à moi : vous gagnerez votre affaire aussi facilement qu'un renard mange une poire.

L'USURIER.

Ah ! voici Tranion, le valet de Philolachès, ces bonnes pratiques qui ne me paient ni intérêt ni principal.

THEUROPIDÈS (retenant Tranion qui veut aller vers l'usurier.)

Où vas-tu?

TRANION.

Moi, je ne bouge. (*Apart.*) Je suis un malheureux coquin, maudit des Dieux dès la naissance. Il va me parler devant lui. Que je suis malheureux ! Embarras à droite, embarras à gauche. Hâtons-nous de prévenir celui-ci.

L'USURIER.

Il vient à moi; c'est bon signe : il va me payer.

TRANION (à part.)

Ce belitre se réjouit mal-à-propos. (*Haut.*) Misargyridès (*), je te souhaite le bonjour.

à l'usurier par contre-vérité.

DANISTA.

Salve et tu. Quid de argento?

TRANIO.

Abi sis, bellua:
Continuò adveniens pilum injecisti mihi.

DANISTA.

Hic homo est inanis.

TRANIO.

Hic homo est certè ariolus.

DANISTA.

Quin tu istas mittis tricas?

TRANIO.

Quin, quid vis, cedo.

DANISTA.

Ubi Philolaches est?

TRANIO.

Nunquam potuisti mihi
Magis opportunus advenire, quàm advenis.

DANISTA.

Quid est?

TRANIO.

Concede huc.

DANISTA.

Quin mihi argentum redditur?

L'USURIER.

Bonjour. Et mon argent ?

TRANION.

Au diable, le brutal ! me décocher un trait de prime abord !

L'USURIER.

Cet homme est à sec.

TRANION.

Cet homme est sorcier, ma foi.

L'USURIER.

Laisse-là tes sornettes ?

TRANION.

Eh bien, que veux-tu, je te prie ?

L'USURIER.

Où est Philolachès ?

TRANION.

Tu ne pouvois me trouver plus à propos.

L'USURIER.

Comment cela ?

TRANION.

Viens à l'écart.

L'USURIER (d'un ton fort haut.)

Me rend-on mon argent?

TRANIO.

Scio te bonâ esse voce, ne clama nimis.

DANISTA.

Ego hercle verò clamo.

TRANIO.

Ah, gere morem mihi.

DANISTA.

Quid tibi ego morem vis geram?

TRANIO.

Abi, quæso, hinc domum.

DANISTA.

Abeam?

TRANIO.

Redito huc circiter meridie.

DANISTA.

Reddeturne igitur fenus?

TRANIO.

Reddetur: nunc abi.

DANISTA.

Quid ego huc recursem? aut operam sumam? aut conteram?
Quid, si hìc manebo potiùs ad meridiem?

TRANIO.

Imò abi domum: verum hercle dico: abi modò.

TRANION.

Je sais que tu as bonne voix, ne crie pas si fort.

L'USURIER.

Moi, je veux crier.

TRANION.

Ah! fais ce que je te dis.

L'USURIER.

Que me dis-tu de faire?

TRANION.

De t'en aller chez toi.

L'USURIER.

M'en aller?

TRANION.

Oui, et revenir vers midi.

L'USURIER.

Me paiera-t-on alors l'intérêt?

TRANION.

Oui: va-t-en maintenant.

L'USURIER.

A quoi bon m'en aller pour revenir? C'est peine perdue; ne vaut-il pas mieux que je reste ici jusqu'à midi?

TRANION.

Non, va chez toi: je te dis vrai: va-t-en maintenant.

DANISTA.

Quin vos mihi fenus date: quid nugamini?

TRANIO.

Eu, hercle, næ tu abi modò. Ausculta mihi.

DANISTA.

Jam, hercle, ego illunc nominabo.

TRANIO.

Euge strenuè.

Beatus verò es nunc, quom clamas.

DANISTA.

Meum peto.

Multos me hoc pacto jam dies frustramini.
Molestus si sum, reddite argentum, abiero.
Responsiones omnes hoc verbo eripite.

TRANIO.

Sortem accipe.

DANISTA.

Imò fenus: id primum volo.

TRANIO.

Quid tu, homo hominum omnium teterrime,
Venisti huc extentatum? agas quod in manu est.
Non dat, non debet.

DANISTA.

Non debet?

L'USURIER.

Que ne me payez-vous l'intérêt? A quoi bon niaiser?

TRANION.

En vérité, va-t-en maintenant. Crois-moi.

L'USURIER.

Morbleu, je vais le faire assigner.

TRANION.

Courage. Tu t'enrichis beaucoup en criant ainsi.

L'USURIER.

Je demande ce qui m'appartient. Voici plusieurs jours que vous vous jouez de moi. Si vous me trouvez importun, payez-moi; c'est le moyen de terminer tout.

TRANION.

Accepte le principal.

L'USURIER.

L'intérêt d'abord : c'est par-là qu'il faut commencer.

TRANION.

Homme le plus rapace de tous les hommes, que viens-tu solliciter ici? Fais comme tu pourras. Il ne te payera pas; il ne te doit rien.

L'USURIER.

Il ne me doit rien?

TRANIO.

Nec erit quidem.
Ferre hoc potes? an *mavis ut* aliquò abeat foras?
Urbem exul *linquat factus* hic caussâ tui,
Quoi sortem *vix dare* licebit?

DANISTA.

Quin non peto.

THEUROPIDES.

Eia, mastigia, ad me redi.

TRANIO.

Jam istìc ero.
Molestus ne sis, nemo dat: age quid lubet.
Tu solus, credo, fenore argentum datas.

DANISTA.

Cedo fenus. Redde fenus. Fenus reddite.
Daturin' estis fenus actutum mihi?
Date mihi fenus.

TRANIO.

Fenus illìc, fenus hìc.
Nescit quidem nisi fenus fabularier
Veterator. Neque ego tetriorem belluam
Vidisse me unquam quemquam, quàm te, censeo.

DANISTA.

Non edepol nunc me tu istis verbis territas.
Calidum hoc est: etsi procul abest, urit malè.

TRANION.

Au moins, il ne te donnera rien. Tu peux t'en passer. Aimes-tu mieux qu'il lève le pied, qu'il s'exile de sa patrie à cause de toi? A peine pourra-t-il payer le capital.

L'USURIER.

Je ne le demande pas.

THEUROPIDÈS (s'impatientant crie à Tranion :)

Coquin, reviens donc vers moi.

TRANION.

Tout-à-l'heure. (*A l'usurier*) Cesse de m'importuner; tu n'auras rien : fais ce qu'il te plaira. Crois-tu qu'on ne trouve à emprunter que chez toi.

L'USURIER (crie à tue-tête :)

Mon intérêt. Payez mon intérêt. Rendez-moi l'intérêt. Me payerez-vous mon intérêt tout-à-l'heure? Donnez-moi mon intérêt.

TRANION.

Intérêt par ici, intérêt par là. Ce maraud ne sait parler qu'intérêts. Je ne crois pas avoir jamais vu d'animal plus féroce que toi.

L'USURIER.

Tu cherches en vain à m'effrayer. Mon argent est fort chaud : il me brûle, quoiqu'il soit loin de moi.

THEUROPIDES.

Quod illuc est fenus, obsecro, quod illic petit

TRANIO.

Pater eccum advenit peregre non multò priùs
Illius: is tibi et fenus et sortem dabit.
Ne inconciliare quid nos porro postules.
Vide: num moratur?

DANISTA.

Quin feram, si quid datur.

THEUROPIDES.

Quid ais tu?

TRANIO.

Quid vis!

THEUROPIDES.

Quis illic est? quid illic petit?
Quid Philolachetem gnatum compellat
Sic? et præsenti tibi facit convicium?
Quid illi debetur?

TRANIO.

Obsecro hercle; jube
Obici argentum huic ob os impuræ belluæ.

THEUROPIDES.

Jubeam?

TRANIO.

Jube homini argento os verberarier.

THEUROPIDÈS (s'approchant de Tranion.)

Quel est, je te prie, l'intérêt que cet homme demande?

TRANION

[faisant semblant de ne l'avoir pas entendu, dit à l'oreille de l'usurier.]

Son père arrive fraîchement d'un grand voyage : il te payera l'intérêt et le principal. Ne va donc pas te brouiller mal-à-propos avec nous. Regarde: balance-t-il?

L'USURIER.

Qu'il me donne un à-compte, je l'accepterai.

THEUROPIDÈS (à Tranion.)

Que dis-tu?

TRANION.

Plaît-il?

THEUROPIDÈS.

Qu'est-ce? que demande-t-il? Pourquoi cherche-t-il mon fils? Pourquoi te querelle-t-il en face? Est-ce qu'on lui doit?

TRANION.

Ordonnez, je vous en conjure, qu'on jète quelque argent dans la gueule de cet animal immonde.

THEUROPIDÈS.

Que je l'ordonne?

TRANION.

Oui, qu'on lui en batte le museau.

DANISTA.

Perfacilè ego ictus perpetior argenteos.

THEUROPIDES.

Quod illud argentum est?

TRANIO.

Huic debet Philolaches Paulum.

THEUROPIDES.

Quantillum?

TRANIO.

Quasi quadraginta minas.

DANISTA.

Ne sanè id multum censeas, paulum id quidem est.

TRANIO.

Audin? videturne, obsecro hercle, idoneus,
Danista qui sit? genus quod improbissumum est.

THEUROPIDES.

Non ego istuc curo, qui sit, unde sit.
Id volo mihi dici, id me scire expeto:
Adeò etiam argenti fenus creditum audio.

TRANIO.

Quatuor quadraginta illi debentur minæ.
Dic te daturum, ut abeat.

L'USURIER.

Je souffre volontiers des coups de pistoles.

THEUROPIDÈS.

De quel argent s'agit-il donc?

TRANION.

Philolachès lui en doit quelque peu.

THEUROPIDÈS.

Combien peu?

TRANION.

Environ quarante mines.

L'USURIER (voyant combien Theuropidès en est effrayé.)

Ne croyez pas que cette somme soit forte : elle est très-modique.

TRANION.

L'entendez-vous? N'est-il pas bien digne d'être usurier, c'est-à-dire, du métier le plus détestable de tous les métiers.

THEUROPIDÈS.

Je ne m'embarasse ni de ce qu'il est, ni d'où il vient. Ce que je veux savoir, et que je prétends qu'on me dise; c'est combien il est dû : on parle aussi d'intérêts.

TRANION.

Nous lui devons quarante-quatre mines en tout. Engagez-vous à les lui payer, afin qu'il s'en aille.

THEUROPIDES.

Egon'? dicam dare

TRANIO.

Dic.

THEUROPIDES.

Egone?

TRANIO.

Tu ipsus: dic modò, ausculta mihi.
Promitte: age, inquam: ego jubeo.

THEUROPIDES.

Responde mihi:
Quid eo est argento factum?

TRANIO.

Salvom est.

THEUROPIDES.

Solvite
Vosmet igitur, si salvom est.

TRANIO.

Ædes filius
Tuus emit.

THEUROPIDES.

Ædes?

TRANIO.

Ædes.

THEUROPIDES.

Euge! Philolaches

THEUROPIDÈS.

Moi ! que je m'engage?

TRANION.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Moi?

TRANION.

Vous-même : promettez à l'instant, croyez-moi. Engagez-vous, vous dis-je ; c'est moi qui vous l'ordonne.

THEUROPIDÈS.

Réponds-moi : qu'est devenu cet argent?

TRANION.

Il est en sûreté.

THEUROPIDÈS.

Servez-vous en donc pour payer vous-mêmes.

TRANION (lui dit à l'oreille.)

Votre fils en a acheté un hôtel.

THEUROPIDÈS.

Un hôtel !

TRANION.

Oui, un hôtel.

THEUROPIDÈS.

Fort bien ! Mon fils chasse de race : il

Patrissat. Jam homo in mercatura vortitur.
Ain tu, ædes?

TRANIO.

Ædes, inquam: sed scin' cujusmodi?

THEUROPIDES.

Qui scire possim?

TRANIO.

Vah!

THEUROPIDES.

Quid est?

TRANIO.

Ne me roga.

THEUROPIDES.

Nam quid ita?

TRANIO.

Speculo claras: clarorem merum.

THEUROPIDES.

Benè hercle factum. Quid? eas quanti destinat?

TRANIO.

Talentis magnis totidem, quot ego et tu sumus.
Sed arrhaboni has dedit quadraginta minas.
Hinc sumsit quas ei dedimus. Satin' intelligis?
Nam postquam hæce ædeis ita erant, ut dixi tibi,
Continuò est alias ædeis mercatus sibi.

prend goût aux affaires. Un hôtel, dis-tu?

TRANION.

Un hôtel, vous dis-je: mais savez-vous de quelle importance?

THEUROPIDÈS.

Comment le saurois-je?

TRANION.

Ah!

THEUROPIDÈS.

Eh bien?

TRANION.

Ne m'en parlez pas.

THEUROPIDÈS.

Pourquoi?

TRANION.

Magnifique! la magnificence même!

THEUROPIDÈS.

C'est bien fait. Mais combien coûte-t-il?

TRANION.

Pas plus de grands talens, que nous ne sommes de personnes, vous et moi. Les quarante mines ont été livrées au vendeur pour les arrhes. C'est lui (*en montrant l'usurier*) qui les a prêtées. Etes-vous au fait? Sitôt que votre hôtel eut été dans l'état que je vous ai dit, votre fils en a acheté un autre pour s'y loger.

THEUROPIDES.

Benè hercle factum.

DANISTA.

Heus, jam appetit meridies.

TRANIO.

Absolve hunc quæso vomitum, ne hic nos enecet.
Quatuor quadraginta illi debentur minæ,
Et sors et fenus.

DANISTA.

Tantum est: nihilo plus peto.

TRANIO.

Velim quidem hercle, ut uno nummo plus petas.

THEUROPIDES.

Adolescens, mecum rem habe.

DANISTA.

Nempe abs te petam.

THEUROPIDES.

Petito cras.

DANISTA.

Abeo: sat habeo, si cras fero....

TRANIO.

Malum, quod isti Dî Deæque omnes duint:
Ita mea consilia perturbat pænissumè.
Nullum edepol hodie genus est hominum tetrius;
Nec minus bono cum jure, quàm Danisticum.

THEUROPIDÈS.

Il a parbleu bien fait.

L'USURIER (se rapprochant, dit à Tranion.)

Oh là, il est près de midi.

TRANION.

Payez, je vous prie, ce coquin, de peur qu'il ne nous assomme de ses criailleries. Nous lui devons quarante-quatre mines, intérêt et principal.

L'USURIER.

C'est le compte : je ne demande rien de plus.

TRANION.

Je te conseillerois de demander une obole de plus.

THEUROPIDÈS.

Jeune homme, c'est à moi que vous avez affaire.

L'USURIER.

C'est à vous que je m'adresserai.

THEUROPIDÈS.

A demain.

L'USURIER.

Je serai content, si je reçois demain. . . . .

TRANION (à part, ajoute.)

Le châtiment que lui puissent infliger tous les diables de l'enfer, tant cet animal a bouleversé mes projets. Il n'y a pas aujourd'hui de gens plus cruels ni plus injustes que les usuriers.

THEUROPIDES.

Quâ in regione istas ædeis emit filius?

TRANIO.

Ecce autem perii.

THEUROPIDES.

Dicisne hoc quod te rogo?

TRANIO.

Dicam: sed nomen domini quæro quid siet.

THEUROPIDES.

Age, comminiscere ergo.

TRANIO.

Quid ego nunc agam,
Nisi, ut in vicinum hunc proxumum mendacium?
Eas emisse ædeis hujus dicam filium.
Calidum hercle audivi esse optumum mendacium.
Quicquid Dei dicunt, id rectum est dicere.

THEUROPIDES.

Quid igitur? jam commentu's?

TRANIO.

Dii istum perduint!
Imò istunc potiùs. De vicino hoc proxumo
Tuus emit ædeis filius.

THEUROPIDES.

Bonan' fide?

THEUROPIDÈS.

Dans quel quartier est l'hôtel que mon fils a acheté?

TRANION (à part)

A l'autre : je suis perdu.

THEUROPIDÈS.

Veux-tu bien me répondre?

TRANION.

Je ne demande pas mieux ; mais je cherche le nom du propriétaire.

THEUROPIDÈS.

Tâche de te le rappeller.

TRANION (à part.)

A quel expédient recourir maintenant, sinon à un mensonge que je placerai sur notre plus proche voisin? Je vais dire qu'il nous a vendu son hôtel. Le mensonge le plus prompt est, dit-on, le meilleur. Il est juste de suivre ce que les Dieux nous inspirent subitement.

THEUROPIDÈS.

Eh bien, l'as-tu trouvé?

TRANION.

Que les diables l'emportent (*à part*), ou plutôt toi. (*Haut.*) C'est l'hôtel de votre plus proche voisin.

THEUROPIDÈS.

Le marché est-il bien conclu?

TRANIO.

Siquidem es argentum redditurus, tum bonâ :
Si redditurus non es, non emit bonâ.

THEUROPIDES.

Non in loco emit perbono has.

TRANIO.

Imò optumo.

THEUROPIDES.

Cupio hercle inspicere has ædes. Pultadum foreis :
Atque evocato aliquem intus ad te, Tranio.

TRANIO.

Ecce autem iterum nunc, quid ego dicam, nescio :
Iterum jam ad unum saxum me fluctus ferunt.
Quid nunc? non hercle, quid nunc faciam, reperio :
Manifestò teneor.

THEUROPIDES.

Evocadum aliquem foras :
Roga, circumducat.

TRANIO.

Heus tu! at hîc sunt mulieres :
Videndum est primùm, utrum eæ velintne, an non velint.

THEUROPIDES.

Bonum æquomque oras. Percontare et roga.
Ego hìc tantisper, dum exis, te opperiar foris.

TRANION.

Oui, si vous payez la somme; sinon il sera nul.

THEUROPIDÈS.

La situation ne m'en paroît pas bien bonne.

TRANION.

Que dites-vous? Admirable.

THEUROPIDÈS.

Je suis curieux d'en voir les appartemens : va frapper à la porte, et demande à parler à quelqu'un du logis.

TRANION (à part.)

Me voici encore réduit à ne savoir que dire : les vagues me poussent contre un nouvel écueil. Je ne sais plus comment m'en tirer; je suis pris comme un sot.

THEUROPIDÈS.

Appelle quelqu'un : prie-le de me conduire.

TRANION.

Vous en parlez à votre aise; mais il y loge des femmes : il faut demander si elles y consentent.

THEUROPIDÈS.

Ton observation est juste et décente. Entre pour t'en informer. Moi, je vais t'attendre quelque temps en dehors. (*Il s'écarte.*)

TRANIO.

Dii te Deæque omnes funditus perdant, senex:
Ita mea consilia undique oppugnas mala.
Euge, optume: eccum dominus ædium foras
Simo progreditur ipsus. Huc concessero:
Dum mihi senatum consilii in cor convoco.
Igitur tum accedam hunc, quando quid agam invenero.

SCENA II.

SIMO. THEUROPIDES. TRANIO.

SIMO.

Melius anno hoc mihi non fuit domi,
Nec quando escâ unâ meruerit magis.
Prandium uxor mihi perbonum dedit.
Nunc dormitum jubet me ire. Minumè.
Non mihi forè visum illico fuit,
Melius quom prandium, quàm solitum, dedit.
Voluit in cubiculum abducere me anus.
Non bonus somnus est de prandio: apage:
Clanculum ex ædibus me edidi foras.
Tota turget mihi uxor nunc, scio, domi.

TRANION (à part.)

Que tous les diables t'emportent, malheureux vieillard, qui démontes sans cesse toutes mes batteries. Courage, mon brave : j'apperçois Simon, le maître du logis, qui sort en personne. Je vais me tenir à l'écart pour rassembler dans ma tête les membres de mon conseil. Je ne l'acosterai que quand j'aurai trouvé ce que je dois lui dire.

SCÈNE II.

SIMON. THEUROPIDÈS. TRANION.

THEUROPIDÈS se tient fort à l'écart, et TRANION observe SIMON.

SIMON (qui se croit seul.)

JE n'avois pas été traité si bien chez moi de toute l'année, et jamais aucun repas ne m'avoit fait tant de bien. Ma femme m'a donné un excellent dîner. Présentement elle veut que nous allions dormir. Néant à la requête. Je n'avois pas soupçonné d'abord dans quelle intention elle me régaloit mieux que de coutume. La vieille a voulu m'entraîner ensuite dans notre chambre à coucher. Il est mal-sain de dormir aussitôt après le repas. Serviteur : je me suis esquivé tout doucement. Maintenant elle est toute bouffie de colère contre moi, j'en suis bien sûr.

TRANIO.

Res parata est mala in vesperum huic seni.
Nam et cenandum, et cubandum est intus malè.

SIMO.

Quò magis cogito ego cum meo animo,
Si quis dotatam uxorem.... habet,
Neminem solicitat sopor.....
Ire dormitum odio est. *Nunc* verò *mihi*
Exsequi certa res est, ut abeam
Potiùs hinc ad forum, quàm domi cubem.
Atque pol nescio, ut moribus sient
Vostræ. Hæc sat scio, quàm me habeat malè:
Pejusque posthac fore, quàm fuit mihi.

TRANIO.

Si abitus tuus tibi, senex, fecerit malè,
Nihil erit quod Deorum ullum accusites:
Te ipse jure optimo meritò incuses licet.
Tempus nunc est senem hunc alloqui mihi.
Hoc habet: reperi, quî senem ducerem:
Quo dolo à me dolorem procul pellerem.
Accedam. Dii te ament plurimùm, Simo.

SIMO.

Salvos sis, Tranio.

TRANIO.

Ut vales?

TRANION.

Ce vieillard passera une triste soirée. Le voilà condamné à souper et à se coucher fort mal à son aise chez lui.

SIMON.

Plus je réfléchis en moi-même, plus je trouve qu'on se condamne à une cruelle servitude, en épousant une femme dotée richement. *(Le texte est mutilé dans cet endroit)*. Quoi qu'il en soit, j'aime encore mieux aller dormir au barreau que dans mon lit; c'est un parti pris. J'ignore, Athéniens, de quelle humeur sont vos femmes; mais je sais combien j'ai à souffrir de la mienne, et mon mal n'ira qu'en croissant.

TRANION.

Si ton escapade, vieux barbon, t'attire du chagrin, n'en accuse aucun des Dieux; tu dois ne t'en prendre qu'à toi seul. Voici le moment de le joindre; je viens d'inventer une ruse pour faire entrer mon maître dans l'hôtel, et me décharger sur le dos de l'un et de l'autre, du fardeau qui m'accable. Approchons. Que les Dieux vous comblent de leurs bénédictions!

SIMON.

Bonjour, Tranion.

TRANION.

Comment vous portez-vous?

SIMO.

Non malè.

Quid agis?

TRANIO.

Hominem optumum teneo.

SIMO.

Amicè facis,

Quom me laudas.

TRANIO.

Decet certè.

SIMO.

Hercle at te ego

Haud bonum teneo servom.

TRANIO.

Quid ita verò, Simo?

SIMO.

Quid nunc, quàm mox?

TRANIO.

Quid est?

SIMO.

Quod solet fieri.

TRANIO.

Dic *igitur quod solet fieri*, quid id est?

SIMO.

Quod facitis vos: sed ut verum, Tranio, loquar,

SIMON.

Assez bien. *(Tranion lui prend la main)*. Que fais-tu?

TRANION.

Je prends la main d'un excellent citoyen.

SIMON.

Cette louange est un effet de ton bon cœur.

TRANION.

Elle vous est due.

SIMON.

La main que je tiens, moi, n'est pas celle d'un excellent serviteur.

TRANION.

Que voulez-vous dire ?

SIMON.

Et mais quand? . . .

TRANION.

Quoi?

SIMON.

Quand reprendrez-vous votre train de vie ordinaire?

TRANION.

De quel train parlez-vous? qu'entendez-vous par là?

SIMON.

J'entends ce que vous faites tous les jours ; mais à dire vrai, Tranion, tu n'as pas tort ; il faut se plier

Sic decet. Ut homines sunt, ita morem geras.
Vita quàm sit brevis, simul cogita.

TRANIO.

Quid? ehem, vix tandem
Percepi super his rebus nostris te loqui.

SIMO.

Musicè hercle agitis ætatem: ita ut vos decet.
Vino et victu, piscatu probo, electili,
Vitam colitis.

TRANIO.

Imò vita antehac erat:
Nunc nobis omnia hæc exciderunt.

SIMO.

Quîdum?

TRANIO.

Ita oppidò occidimus omnes, Simo.

SIMO.

Non taces? prosperè vobis cuncta usque adhuc
Processerunt.

TRANIO.

Ita ut dicis, facta haud nego.
Nos profectò probè, ut voluimus, viximus.
Sed, Simo, ita nunc ventus navem
Deseruit.

au caractère des gens avec qui l'on vit. Songe d'ailleurs que la vie est courte.

TRANION.

Quoi? ah! ah! je conçois enfin que vous voulez parler de nos affaires.

SIMON.

Vous vivez, parbleu, avec la magnificence et la délicatesse qui vous conviennent; tout ce qu'il y a d'exquis en vins, volailles, poissons, abonde chez vous.

TRANION.

Hélas! nous vivions ainsi! maintenant tout cela nous manque.

SIMON.

Comment?

TRANION.

Un seul instant nous a ruiné tous.

SIMON.

Tais-toi donc, tout vous a réussi jusqu'à ce jour.

TRANION.

J'en conviens : nous avons aussi bien vécu que nous le desirions; mais le vent a cessé tout d'un coup d'enfler nos voiles.

SIMO.

Quid est? quo modo pessume?
Quæne subducta erat tutò in terra (*)?

TRANIO.

Hei!

SIMO.

Quid est?

TRANIO.

Me miserum! occidi.

SIMO.

Quî?

TRANIO.

Quia
Venit navis, nostram vi quæ frangit ratem.

SIMO.

Velim ut velles, Tranio : *sed* quid est negotii?
Eloquere.

TRANIO.

Herus peregrè venit.

SIMO.

Tunc tibi
Chorda tenditur : inde *in* ferriterium :
Postea *in crucem rectâ*.

TRANIO.

Nunc te ego per genua
Obsecro ; ne indicium hero facias meo.

(*) *In terrâ*, à terre. Les anciens retiroient leurs navires

SIMON.

Comment? que dis-tu, fripon? votre vaisseau n'est-il pas en sûreté dans le port (*)?

TRANION.

Hélas!

SIMON.

Eh bien! quoi?

TRANION.

Malheur à moi, je suis perdu.

SIMON.

Pourquoi?

TRANION.

C'est qu'il survient un gros navire qui a brisé notre esquif.

SIMON.

Je voudrois, Tranion, que tout allât à ton gré. Mais de quoi s'agit-il? Explique-toi.

TRANION.

Mon vieux maître arrive d'un grand voyage.

SIMON.

J'entends : le piège est dressé; tu y seras pris, chargé de fers, et tout de suite pendu.

TRANION.

J'embrasse vos genoux, et vous supplie de ne pas me dénoncer à mon maître.

à sec sur le bord du rivage.

SIMO.

E me,

Ne quid metuas, nihil sciet.

TRANIO.

Patrone, salve.

SIMO.

Nihil moror mihi istiusmodi clientes.

TRANIO.

Nunc hoc quod ad te noster me misit senex.

SIMO.

Hoc mihi responde primùm, quod ego te rogo:
Jam de istis rebus voster quid sensit senex?

TRANIO.

Nihil quicquam.

SIMO.

Numquid increpavit filium?

TRANIO.

Tam liquidus est, quàm liquida esse tempestas solet.
Nunc te hoc orare jussit opere maxumo,
Ut sibi liceret inspicere has ædes tuas.

SIMO.

Non sunt venales.

TRANIO.

Scio equidem istuc. Sed senex
Gynæceum ædificare volt hîc in suis,
Et balneas et ambulacrum et porticum.

SIMON.

Il n'apprendra rien de moi; ne crains pas.

TRANION.

Mon protecteur, je vous salue.

SIMON.

Je ne me charge pas volontiers de tels protégés.

TRANION.

Que je vous dise à présent pourquoi mon maître m'envoie vers vous.

SIMON.

Commence par répondre à une question : le bonhomme sait-il quelqu'une de vos fredaines?

TRANION.

Aucune.

SIMON.

Est-ce qu'il n'a pas grondé son fils?

TRANION.

Non. Un beau jour sans nuages n'est pas plus tranquille. Il me charge de vous prier en grace de lui laisser voir votre hôtel.

SIMON.

Il n'est pas à vendre.

TRANION.

Je le sais : mais il veut ajouter au sien un appartement pour les femmes, une galerie pour la promenade, et un portique.

SIMO.

Quid consomniavit ?

TRANIO.

Ego dicam tibi.

Dare volt uxorem filio quantùm potest :
Ad eam rem facere volt novum gynæceum.
Nam sibi laudasse hasce ait architectonem
Nescio quem, esse ædificatas has sanè bene.
Nunc hinc exemplum capere volt, nisi tu nevis.

SIMO.

Næ ille malo quidem ab opere exemplum petit.

TRANIO.

Quia hîc *audivit* esse æstatem perbonam :
Subdiu coli *absque Sole* perpetuum diem.

SIMO.

Imò edepol verò, cùm usquequaque umbra est, tamen
Sol semper hìc est usque à mani ad vesperum,
Quasi flagitator adstat usque ad ostium.
Nec mihi umbra usquam est, nisi in puteo quæpiam est.

TRANIO.

Quid ? Sarsinatis (*) ecqua est ? si Umbram non habes.

SIMO.

Molestus ne sis : hæc sunt sicut prædico.

(*) Ce mauvais calembourg de Tranion seroit inintelligible, si l'on ne se rappelloit pas que Sarsine est en Ombrie. *Si*

SIMON.

Est-ce qu'il rêve?

TRANION.

Je vais vous dire : il compte marier son fils au plutôt; en conséquence, il veut un nouvel appartement pour les femmes. Or, il dit qu'un architecte, je ne sais lequel, lui a fort vanté vos appartemens; il souhaite donc, avec votre bon plaisir, les prendre pour modèles.

SIMON.

Il choisit assez mal.

TRANION.

Pardonnez-moi : il a ouï dire qu'il y faisoit fort bon l'été, qu'on y est à l'ombre toute la journée.

SIMON.

Bon, ah! c'est tout au rebours. Lorsqu'il fait de l'ombre par-tout ailleurs, le soleil ne nous quitte pas plus du matin jusqu'au soir, qu'un créancier le seuil de son débiteur; et nous n'avons de l'ombre nulle part, si ce n'est peut-être un peu au fond de mon puits.

TRANION.

Mais, au défaut d'ombre, n'avez-vous pas quelque servante de Sarcines (*) *en Ombrie?*

SIMON.

Ne m'importune pas; mes appartemens sont tels que j'ai dit.

---

vous n'avez pas d'ombre, au moins vous avez de l'Ombrie.

TRANIO.

Attamen inspicere volt.

SIMO.

Inspiciat, si lubet.
Si quid erit, quod illi placeat, de exemplo meo
Ipse ædificato.

TRANIO.

Eon'? voco huc hominem?

SIMO.

I, voca.

TRANIO.

Alexandrum magnum, atque Agathoclem aiunt maxumas
Duo res gessisse : quid mihi fiet tertio ?
Qui solus facio facinora immortalia ?
Vehit hic clitellas, vehit hic autem alter senex.
Novitium mihi quæstum institui non malum :
Nam muliones mulos clitellarios
Habent : ego habeo homines clitellarios.
Magni sunt oneris : quicquid imponas, vehunt.
Nunc hunc haud scio an colloquar. Congrediar.
Heus Theuropides !

THEUROPIDES.

Quis nominat me?

TRANIO.

Hero servos multùm suo fidelis.
Quò me miseras, affero omne impetratum.

TRANION.

Il veut pourtant les voir.

SIMON.

Qu'il les voie, puisqu'il le souhaite; s'il y trouve quelque chose de son goût, il pourra l'imiter.

TRANION.

Consentez-vous que je l'appelle?

SIMON.

Tu le peux.

TRANION.

Deux grands hommes, Alexandre et Agathocles, ont fait, dit-on, de très-belles actions. Je suis le troisième; et que ne dira-t-on pas de moi, qui, sans armée, en fais d'immortelles? Je viens de bâter ce vieillard, j'ai déjà bâté l'autre : je ne réussis pas mal pour mon apprentissage. Les muletiers font porter le bât à des mulets; moi à des hommes. Mes animaux bâtés ont les reins forts; quelque charge que je leur mette sur le dos, ils la portent. Je ne sais si je dois parler maintenant à celui-ci. Oui, je vais le joindre. Oh là! Theuropidès.

THEUROPIDÈS.

Qui est-ce qui m'appelle?

TRANION.

Un valet très-fidèle. J'apporte un plein consentement à vos demandes.

THEUROPIDES.

Quid illic, obsecro, tam diu restitisti?

TRANIO.

Seni non otium erat, id sum opperitus.

THEUROPIDES.

Antiquom hoc obtines tuum, tardus ut sis.

TRANIO.

Heus tu! si voles verbum hoc cogitare;
Simul flare sorbereque haud facile
Est: ego hìc esse et illic simul haud potui.

THEUROPIDES.

Quid nunc?

TRANIO.

Vise: specta tuo arbitratu.

THEUROPIDES.

Age, duc me.

TRANIO.

Num moror?

THEUROPIDES.

Subsequor te.

TRANIO.

Senex ipse te ante ostium, eccum, opperitur.
Sed mœstus est se hasce vendidisse.

THEUROPIDÈS.

Pourquoi, je te prie, as-tu tardé si long-temps?

TRANION.

Il étoit en affaire, il m'a fallu l'attendre.

THEUROPIDÈS.

Ou plutôt c'est que tu lambines toujours, suivant ton ancien usage.

TRANION.

Mais rappellez-vous, je vous prie, ce dictum : on ne peut avaler et souffler en même temps. Voulez-vous que je sois tout-à-la-fois ici et là?

THEUROPIDÈS.

Eh bien, maintenant?

TRANION.

Vous pouvez tout voir et examiner à votre aise.

THEUROPIDÈS.

Allons, mène-moi.

TRANION.

A qui tient-il?

THEUROPIDÈS.

Je te suis.

TRANION.

Voici le propriétaire de l'hôtel, qui vous attend à sa porte. Il est bien fâché de l'avoir vendu.

THEUROPIDES.

Quid tandem?

TRANIO.

Orat ut suadeam Philolacheti,
Ut istas remittat sibi.

THEUROPIDES.

Haud opinor.
Sibi quisque ruri metit. Si malè emtæ
Forent, nobis istas redhibere haud liceret.
Lucri quicquid est, id domum trahere oportet.
Misericordias *jam habere haud* hominem oportet.

TRANIO.

Morare hercle, *cum verba* facis. Subsequere.

THEUROPIDES.

Fiat.
Do tibi ego operam.

TRANIO.

Senex illic est. Hem adduxi tibi hominem.

SIMO.

Salvom te advenisse peregre gaudeo, Theuropides.

THEUROPIDES.

Dii te ament.

SIMO.

Inspicere te ædes has velle aiebat mihi.

THEUROPIDÈS.

Eh bien, après.

TRANION.

Il m'a prié d'engager Philolachès à renoncer au marché.

THEUROPIDÈS.

Ce n'est pas mon avis. Chacun récolte ce qu'il peut de son champ. Si le marché nous étoit désavantageux, nous ne serions pas maîtres de le rompre ; le gain doit nous revenir, s'il s'y en trouve : la compassion dans ce cas n'est plus de mode.

TRANION.

Vous perdez le temps en paroles. Suivez-moi.

THEUROPIDÈS.

Volontiers ; je suis à tes ordres.

TRANION.

Voici le vendeur. *(A Simon.)* Je vous amène mon maître.

SIMON.

Je suis ravi de vous voir revenu de si loin en bonne santé.

THEUROPIDÈS.

Que les Dieux vous soient propices!

SIMON.

Ce garçon m'a dit que vous vouliez voir cet hôtel.

THEUROPIDES.

Nisi tibi incommodum est.

SIMO.

Imò commodum. I intrò, atque inspice.

THEUROPIDES.

At enim mulieres.

SIMO.

Cave tu ullam floccifaxis mulierem.
Qualibet perambula ædes oppidò tanquam tuas.

THEUROPIDES.

Tanquam?

TRANIO.

Ah cave tu illi objectes nunc in ægritudine
Te has emisse. Non tu vides hunc: voltu ut tristi est senex?

THEUROPIDES.

Video.

TRANIO.

Ergo irridere ne videare, et gestire admodum;
Noli facere mentionem te emisse.

THEUROPIDES.

Intellego.
Et bene monitum duco, atque te existumo humano ingenio.
Quid nunc?

SIMO.

Quin tu is intrò, atque otiosè perspectas, ut lubet

THEUROPIDÈS.

Si vous l'agréez.

SIMON.

De tout mon cœur. Entrez et considérez à votre aise.

THEUROPIDÈS.

Mais les femmes ?....

SIMON.

Ne vous inquiétez pas d'elles. Entrez dans tous les appartemens comme s'ils étoient à vous.

THEUROPIDÈS (gromelant entre ses dents.)

Comme si....

TRANION (lui parlant à l'oreille.)

Gardez-vous d'aigrir sa douleur, en lui rappellant qu'il les a vendus. Ne voyez-vous pas comme le bonhomme est triste?

THEUROPIDÈS.

Je le vois.

TRANION.

Vous sembleriez le railler, ne pouvoir contenir votre joie, si vous lui parliez de l'achat.

THEUROPIDÈS.

J'entends. L'avis est à propos, et fait honneur à ton humanité.

SIMON.

Eh bien, entrez donc, et considérez chaque chose à votre aise.

THEUROPIDES.

Bene benignèque arbitror te facere.

SIMO.

Factum edepol volo.

Vin' qui perductet (*)?

THEUROPIDES.

Apage istum perductorem: non placet.

SIMO.

Quid? quid est?

THEUROPIDES.

Errabo potiùs, quàm perductet quispiam.

TRANIO.

Viden' vestibulum ante ædeis hoc? et ambulacrum? quojusmodi

THEUROPIDES.

Luculentum edepol profectò.

TRANIO.

Age; specta: postes cujusmodi!
Quantâ firmitate facti, et quantâ crassitudine!

THEUROPIDES.

Non videor vidisse postes pulcriores.

(*) Il plaît au vieux Theuropidès de jouer mal-à-propos sur ce mot, auquel on donnoit quelquefois une signification indécente. Il y revient même jusqu'à deux fois. Nous avons

THEUROPIDÈS

On ne peut répondre avec plus d'égard et de politesse.

SIMON.

C'est mon intention. Voulez-vous un conducteur *)?

THEUROPIDÈS.

Au diable cette espèce de gens ; ils me déplaisent.

SIMON.

Comment? que voulez-vous dire ?

THEUROPIDÈS.

J'aime mieux m'égarer que de me servir d'aucun d'eux.

TRANION.

Voyez-vous ce vestibule à l'entrée du logis? et ce promenoir ? que vous en semble!

THEUROPIDÈS.

On ne peut mieux, ma foi.

TRANION.

Tenez ; considérez ces jambages : quelle épaisseur, quelle solidité !

THEUROPIDÈS.

Je ne crois pas en avoir jamais vu de plus beaux.

---

aussi nos Theuropidès; mais on ne les entendroit pas volontiers sur nos théâtres.

SIMO.

Pol mihi
Eo pretio emti fuerant olim.

TRANIO.

Audin', FUERANT, dicere?
Vix videtur continere lacrumas.

THEUROPIDES.

Quanti hosce emeras?

SIMO.

Tres minas pro istis duobus, præter vecturam, dedi.

THEUROPIDES.

Hercle, quin multùm improbiores sunt quàm a primo credidi

SIMO.

Quapropter?

THEUROPIDES.

Quia edepol ambo ab infimo tarmes secat.

TRANIO.

Intempestivos excisos credo; id eis vitium nocet:
Atque etiam nunc satis boni sunt, si sint inducti pice.
Non enim hæc pultifagus opifex opera fecit barbarus.
Viden' coagmenta in foribus?

THEUROPIDES.

Video.

TRANIO.

Specta: quam arctè dormi it

SIMON.

Aussi m'avoient-ils coûté bien cher.

TRANION (bas à l'oreille de Theurcpidès.)

M'avoient-ils ? L'entendez-vous? Il a peine à retenir ses larmes.

THEUROPIDÈS.

Combien les aviez vous payés?

SIMON.

Trois mines, sans les frais de voiture.

THEUROPIDÈS.

Ils sont pourtant moins bons que je ne les ai crus d'abord.

SIMON.

D'où vient ?

THEUROPIDÈS.

Tous deux sont attaqués des vers du haut en bas.

TRANION.

Le bois en aura été coupé à contre-temps; c'est ce qui leur a nui : mais ils dureront encore long-temps, si on les enduit de poix. L'ouvrage n'est pas d'ailleurs d'un vil artisan. Voyez le lambris des portes.

THEUROPIDÈS.

Je le vois.

TRANION.

Voyez comme toutes les pièces se baisent étroitement.

THEUROPIDES.

Dormiunt?

TRANIO.

Illud quidem, UT CONNIVENT! volui dicere.
Satin' habes?

THEUROPIDES.

Ut quidque magis contemplor, tantò magis pla

TRANIO.

Viden' pictum, ubi ludificatur cornix una volturios duo?
Cornix adstat: ea volturios duo vicissim vellicat.
Quæso, huc ad me specta, cornicem ut conspicere possies.
Jam vides?

THEUROPIDES.

Profectò nullam equidem illic cornicem intuor

TRANIO.

At tu istò ad vos obtuere: quoniam cornicem nequis
Conspicari, si volturios forte possis contui.

THEUROPIDES.

Omnino, ut te absolvam, nullam pictam conspicio hìc aven

TRANIO.

Age, jam mitto, ignosco: ætate non quis obtuerier.

THEUROPIDES.

Hæc, quæ possum, ea mihi profectò cuncta vehementer plac

THEUROPIDÈS.

Se baisent !

TRANION.

Se joignent ! c'est ce que je voulois dire ; concevez-vous ?

THEUROPIDÈS.

Plus je considère en détail, plus je suis satisfait.

TRANION.

Distinguez-vous dans ces peintures une corneille qui se joue de deux vautours? La corneille se tient sur ses deux pattes ; elle donne tour-à-tour des coups de bec aux deux vautours. Regardez, je vous prie, de mon côté pour appercevoir la corneille : la voyez-vous ?

THEUROPIDÈS.

Non en vérité.

TRANION.

Eh bien ! regardez de votre côté, vous découvrirez du moins les vautours.

THEUROPIDÈS.

Pour tout dire en un mot, je ne distingue aucun oiseau dans ces peintures.

TRANION.

N'en parlons plus : à votre âge on est excusable d'avoir la vue foible.

THEUROPIDÈS.

Tout ce que je puis voir, est fort de mon goût.

SIMO.

Latius demum est operæ pretium ivisse.

THEUROPIDES.

Rectè edepol mones.

SIMO.

Eho istum, puer, circumduce hasce ædes et conclavia.
Nam egomet ductarem, nisi mihi esset ad forum negotium.

THEUROPIDES.

Apage istum à me perductorem: nihil moror ductarier.

SIMO.

Quid? quid est?

THEUROPIDES.

Errabo potiùs, quàm perductet quispiam.

SIMO.

Ædes dico.

THEUROPIDES.

Ergo intrò eo sine perductore.

SIMO.

I, licet.

THEUROPIDES.

Ibo intrò igitur.

TRANIO.

Mane sis: videam ne canis.....

SIMON.

Si vous vous donnez la peine de passer plus avant, peut-être ne la regretterez-vous pas.

THEUROPIDÈS.

L'avis est bon.

SIMON.

Holà! garçon, conduis ce citoyen dans les salles et dans toutes les chambres. Je vous y conduirois moi-même, si je n'avois pas affaire au barreau.

THEUROPIDÈS.

Au diable le *conducteur*: je n'aime pas ces gens-là.

SIMON.

Qu'est-ce? que voulez-vous dire?

THEUROPIDÈS.

J'aime mieux m'égarer que de me servir d'eux.

SIMON.

Je parle d'un conducteur dans les appartemens.

THEUROPIDÈS.

J'irai bien sans lui.

SIMON.

Eh bien, allez.

THEUROPIDÈS.

Je vais donc entrer.

TRANION.

Attendez que je voie si le chien....

THEUROPIDES.

Agedum, vide

TRANIO.

Est.

THEUROPIDES.

Ubi canis est?

TRANIO.

Abi dierecta. St! abin' hinc in malam crucem
At etiam restas? st! abi istinc.

SIMO.

Nihil pericli est, age.
Tam placida est, quàm est aqua: vise. Ire intrò audacter licet.
Eo ego hinc ad forum.

THEUROPIDES.

Fecisti commodè: bene ambula.
Tranio age, canem istam à foribus abducat face,
Etsi non metuenda est.

TRANIO.

Quin tu illam aspice: ut placidè accuba
Nisi molestum vis videri te, atque ignavom.

THEUROPIDES.

Jam ut lube
Sequere hàc igitur.

TRANIO.

Equidem haud usquam à pedibus abscedam tuis.

THEUROPIDÈS.

Oui, oui. (*On voit un gros chien.*)

TRANION.

Il y est.

THEUROPIDÈS (en tremblant.)

Où?

TRANION (au chien.)

Va-t-en au diable. St! que la peste te crève. Eh bien, tu restes? St! hors d'ici.

SIMON.

Il n'y a rien à craindre; il est doux comme un mouton. (*Il caresse son chien.*) Voyez, passez hardiment: je vais au barreau.

THEUROPIDÈS.

Sensible à vos politesses, je vous souhaite un bon succès. (*Simon part pour le barreau.*) Tranion, écoute, engage-le à emmener son chien, quoiqu'il ne soit pas à craindre.

TRANION.

Baste! regardez donc comme il est couché paisiblement; voulez-vous passer pour un importun et un poltron?

THEUROPIDÈS.

Allons, comme tu voudras. (*Il entre en se tenant le plus loin qu'il peut du chien.*) Suis-moi donc par là.

TRANION.

Je ne m'écarterai pas de vous d'un seul pas.

SCENA III.

TRANIO. THEUROPIDES.

TRANIO.

QUID tibi visum est hoc mercimonii?

THEUROPIDES.

Totus gaudeo.

TRANIO.

Num nimio emtæ tibi videntur?

THEUROPIDES.

Nunquam edepol me scio
Vidisse usquam abjectas ædes, nisi modò hasce.

TRANIO.

Ecquid placent?

THEUROPIDES.

Ecquid placeant, me rogas? imò hercle verò perplacent.

TRANIO.

Cujusmodi gynæceum? quid porticum?

THEUROPIDES.

Insanùm bonam.
Non equidem ullam in publico esse majorem hac existumo.

SCÈNE III.

TRANION. THEUROPIDÈS.

TRANION.

Que pensez-vous de cet achat ?

THEUROPIDÈS.

J'en suis tout joyeux.

TRANION.

Le trouvez-vous trop cher ?

THEUROPIDÈS.

Je crois que jamais hôtel n'a été vendu si bas prix.

TRANION.

Vous plait-il ?

THEUROPIDÈS.

Parbleu, s'il me plait ? J'en suis enchanté.

TRANION.

L'appartement des femmes? le portique ?

THEUROPIDÈS.

Admirable. Je ne crois pas qu'il y en ait d'aussi grand dans aucun édifice public.

TRANIO.

Quin ego ipse et Philolaches in publico omnes porticus
Sumus commensi.

THEUROPIDES.

Quid igitur?

TRANIO.

Longè omnium longissuma est.

THEUROPIDES.

Dii immortales mercimonii lepidi! si hercle nunc ferat
Sex talenta magna argenti pro istis præsentaria,
Nunquam accipiam.

TRANIO.

Si, here, te accipere cupies, ego nunquam sinam.

THEUROPIDES.

Bene res nostra collocata est istoc mercimonio.

TRANIO.

Me suasore atque impulsore id factum audacter dicito:
Qui subegi, fenore argentum ab Danistâ ut sumeret,
Quod isti dedimus arrhaboni.

THEUROPIDES.

Servavisti omnem ratem,
Nempe octoginta debentur huic minæ.

TRANIO.

Haud nummo amplius.

TRANION.

Bah ! Nous les avons tous mesurés, Philolachès et moi.

THEUROPIDÈS.

Eh bien?

TRANION.

Il n'y en a pas un qui ne paroisse chétif en comparaison de celui-ci.

THEUROPIDÈS.

Grands Dieux, l'excellent marché ! Si l'on m'en offrait tout-à-l'heure six grands talens, argent comptant, je ne les accepterois pas.

TRANION.

Et moi, si vous vouliez les recevoir, je m'y opposerois.

THEUROPIDÈS.

Voilà ce qui s'appelle bien placer son argent.

TRANION.

Assurez hardiment que c'est par mon conseil et à mon instigation ; car c'est moi qui ai forcé votre fils d'emprunter à usure la somme qu'il a livrée pour les arrhes.

THEUROPIDÈS.

Le navire te doit son salut : nous devons encore quatre-vingts mines à Simon.

TRANION.

Pas un sol de plus.

THEUROPIDES.

Hodie accipiat.

TRANIO.

Ita enim verò: ne qua caussa subsiet,
Vel mihi denumerato: ego illi porrò denumeravero.

THEUROPIDES.

At enim, ne quid captioni mihi sit, si dederim tibi.

TRANIO.

Egone te joculo modò ausim, dicto aut facto fallere?

THEUROPIDES.

Egon' abs te ausim non cavere, ne quid committam tibi?

TRANIO.

Quia tibi unquam quicquam, postquam tuus sum, verborum ded

THEUROPIDES.

Ego enim cavi rectè. Eam mihi debeo gratiam atque animo me
Sat sapio, si abs te modò uno caveo.

TRANIO.

Tecum sentio.

THEUROPIDES.

Nunc abi, i rus: dic me advenisse filio.

THEUROPIDÈS.

Je les paierai dès aujourd'hui.

TRANION.

Crainte de chicane, comptez-moi cet argent; je le lui remettrai tout de suite.

THEUROPIDÈS.

N'aurois-je pas quelque supercherie à craindre de ta part?

TRANION.

Est-ce que j'oserois jamais dire ou faire quoi que ce soit pour vous tromper, même en badinant?

THEUROPIDÈS (sur le même ton.)

Est-ce que j'oserois jamais me tenir si peu sur mes gardes que de te confier quoi que ce soit?

TRANION.

Apparemment que je vous ai déjà dupé quelquefois, depuis que je suis a votre service?

THEUROPIDÈS.

Non, parce que j'y avois l'œil; j'en suis redevable à moi-même, à ma prudence; et je ne serai pas mécontent de ma sagacité, si je me garantis du moins de tes pièges.

TRANION.

J'en tombe d'accord.

THEUROPIDÈS.

Va vîte à ma campagne; instruis mon fils de mon arrivée.

TRANIO.

Faciam ut voles.

THEUROPIDES.

Curriculo abi, jube in urbem veniat jam simul tecum.

TRANIO.

Licet.

Nunc ego me illà per postîcum ad congerrones conferam.
Dicam ut hìc res sint quietæ, atque ut hunc hinc amoverim.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

PHANISCUS.

SERVI qui quom culpâ carint, tamen malum
Metuunt, hi solent esse heris utibiles.
Nam illi qui nihil metuunt, postquam sunt malum
Meriti, stulta sibi expetunt consilia.
Exercent sese ad cursuram: fugiunt. Sed
Hi, si reprehensi sunt, faciunt à malo
Peculium quod nequeunt *facere de suo.*
Augent ex pauxillo: *thesaurum inde* parant.
Mihi, in pectore consilii *quod est,*
Lubet cavere malam rem priùs,

TRANION.

Volontiers.

THEUROPIDÈS.

Cours promptement. Dis-lui de ma part de revenir à la ville avec toi.

TRANION.

Soit. (*Aux spectateurs.*) Je vais maintenant par cette porte de derrière me joindre à nos buveurs. Je leur apprendrai que tout est calme, et comment j'ai écarté le bon-homme.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHANISCUS.

Un esclave qui, sans avoir mérité le châtiment, le craint néanmoins, sert son maître ponctuellement; mais ceux qui ne craignent rien, recourent à des expédiens insensés quand ils sont coupables; et se fiant à la célérité de leurs jambes, ils prennent la fuite. Lorsqu'on les ratrappe, on leur fait sentir qu'ils avoient placé à très-gros intérêts, non leur argent, mais les punitions qui leur étoient dues: ils en perçoivent la rente, et le capital en est inépuisable. Pour moi, j'ai formé dans mon cœur la résolution de m'abstenir de toute mauvaise action, afin de conserver ma peau

Quàm ut meum *tergum exsinceratum fiat.*
Ut adhuc fuit, mihi corium esse oportet
Sincerum, atque uti vetem verberari.
Si huic imperabo, probè tectum habebo.
Malum cum impluit ceteros, non impluat mihi.
Nam ut servi volunt esse herum, ita solet.
Bonis boni sunt: improbi, qui malus fuit.
Nam nunc domi nostræ tot pessumi vivont:
Peculî sui prodigi, plagigeruli: ubi advorsùm ut
Eant vocantur hero: Non eo, molestus ne sis.
Scio quò properas: gestis aliquò jam hercle:
Ire vis, mula, foras pastum. Bene merens
Hoc pretium inde abstuli. Ita abii foras. Solus
Nunc eo advorsùm hero ex plurimis servis.
Hoc die crastini quom herus resciverit,
Mane castigabit eos bubulis exuviis.
Postremò minoris pendo tergum illorum, quàm meum.

SCENA II.

PHANISCUS. SERVOS. THEUROPIDES.

PHANISCUS.

Illi erunt bucædæ multò potiùs, quàm ego
Sim restio.

toujours intacte. Elle l'est jusqu'à présent, et je veux qu'elle continue de l'être. J'y réussirai, si je sais me commander à moi-même. Les coups pleuvront sur mes camarades, sans parvenir jusqu'à moi; car le maître est ordinairement tel que les serviteurs le veulent. Il est bon avec les bons, méchant envers les méchans: mes compagnons d'esclavage sont tous des libertins et des dissipateurs qu'on ne cesse de punir; je les avertis d'aller au-devant de mon maître, ils me répondent: je n'y vas pas, ne m'importune point. Je sais pourquoi tu fais l'empressé, c'est pour quelque rendez-vous; tu veux, bonne bête, aller au pâturage. Voilà ce que je gagne avec eux à faire mon devoir : aussi les ai-je laissés là ; et d'un grand nombre de domestiques, je suis le seul qui vienne au-devant de notre maître. Lorsqu'il l'apprendra demain, il les régalera dès le matin à grands coups de nerfs de bœuf ; mais j'aime mieux qu'il leur en cuise qu'à moi.

SCÈNE II.

PHANISCUS. UN DE SES CAMARADES. THEUROPIDÈS (qui se tient à l'écart.)

PHANISCUS.

Ils gagneront plutôt cent coups d'étrivières que moi une chiquenaude.

SERVOS.

Mane tu, atque assiste ilico:
Phanisce, etiam respice.

PHANISCUS.

Mihi molestus ne sis.

SERVOS.

Vide: ut fastidit simia!

PHANISCUS.

Mihi sum; libet esse. Quid id curas?

SERVOS.

Manesne ilico, impure parasite?

PHANISCUS.

Qui parasitus sum?

SERVOS.

Ego enim
Dicam: cibo perduci poteris quòvis.
Ferocem facis, quia te herus tam amat.

PHANISCUS.

Vah!
Oculi dolent.

SERVOS.

Cur?

PHANISCUS.

Quia fumus molestus.

UN VALET (à Phaniscus.)

Halte-là ! Demeure, camarade ; regarde-moi.

PHANISCUS.

Ne m'importune pas.

LE VALET.

Voyez comme ce sapajou fait l'important.

PHANISCUS.

Je suis maître de moi, je veux l'être ; que t'importe ?

LE VALET.

Veux-tu bien t'arrêter, vilain parasite ?

PHANISCUS.

Moi parasite ! Comment cela ?

LE VALET.

Je vais te le dire : on peut t'entraîner par-tout, pourvu qu'on t'y nourrisse ; tu fais le fier, parce que notre maître t'aime tant.

PHANISCUS.

Les yeux me font mal quand je te regarde.

LE VALET.

Pourquoi ?

PHANISCUS.

C'est que la fumée est contraire à la vue.

SERVOS.

Tace sis, faber, qui cudere soles plumbeos
Nummos.

PHANISCUS.

Non potes tu cogere me, ut tibi
Maledicam: novit herus me.

SERVOS.

Suam
Quidem pol culcitullam oportet....

PHANISCUS.

Si sobrius sis,
Malè non dicas.

SERVOS.

Tibi obtemperem, quom tu mihi
Nequeas?

PHANISCUS.

At tu mecum, pessume, i advorsùs.

SERVOS.

Quæso hercle, Phanisce, abstine jam sermonem
De istis rebus.

PHANISCUS.

Faciam, et pultabo fores.
Heus! ecquis hìc est, maxumam qui his injuriam
Foribus defendat? ecquis? ecquis huc exit atque aperit?

LE VALET.

Veux-tu te taire, faux-monnoyeur, fabricateur d'écus de plomb?

PHANISCUS.

Tes injures ne me forceront pas à t'en dire : mon maître me connoit.

LE VALET.

Morbleu, sans doute comme son matelas.

PHANISCUS.

S'il te reste un peu de sens, tu t'abstiendras de dire des sotises.

LE VALET.

Aurois-je de la complaisance pour toi? tu n'en peux avoir pour moi.

PHANISCUS.

Crois-moi, méchant garçon, viens avec moi au-devant de notre maître.

LE VALET.

Qu'il ne soit plus question de nos propos, Phaniscus, je t'en conjure.

PHANISCUS.

Volontiers, je vais frapper à la porte. Oh là, oh! quelqu'un; (*il frappe à coups redoublés*) quelqu'un pour garantir cette porte, sans quoi je la fais voler en éclats. Y a-t-il quelqu'un? personne ne sort-il

Nemo hinc quidem foras exit : ut esse addecet
Nequam homines, ita sunt : sed eo magis cauto est
Opus, ne huc exeat, qui malè me mulcet.
Hìc quidem neque convivarum sonitus, itidem ut antehac fuit
Neque tibicinam cantantem, neque alium quemquam audio.

THEUROPIDES.

Quæ illæc res est ? quid illi homines quærunt apud ædes meas ?
Quid volunt ? quid introspectant ?

PHANISCUS.

Pergam pultare ostium.
Heus ! reclude : heus Tranio ! etiam aperis ?

THEUROPIDES.

Quæ hæc est fabula

PHANISCUS.

Etiamne aperis? Callidamati nostro advorsùm venimus.

THEUROPIDES.

Heus, vos pueri, quid istic agitis? quid istas ædeis frangitis ?

PHANISCUS.

Herus hîc noster potat.

THEUROPIDES.

Herus hîc voster potat ?

PHANISCUS.

Ita loquor.

THEUROPIDES.

Puer nimium es delicatus.

pour ouvrir? Personne ne sort : je reconnois bien là nos buveurs ; mais j'en dois être encore plus sur mes gardes ; un d'eux pourroit m'estropier en ouvrant brusquement. Cependant je n'entends pas, comme les autres fois, le tintamare des convives, le son de la flûte, ni même le moindre bruit.

THEUROPIDÈS (à part.)

Que cherchent ces gens-là à la porte de mon hôtel? que prétendent-ils? qu'ont-ils à regarder ?

PHANISCUS.

Je continuerai de frapper. Tranion, ouvre donc.

THEUROPIDÈS (à part.)

Quelle est cette farce?

PHANISCUS.

Est-ce que tu n'ouvriras pas? Nous venons au-devant de Callidamate, notre maître.

THEUROPIDÈS (s'approchant.)

Oh là! jeunes-gens, pourquoi briser cette porte?

PHANISCUS.

Notre maître est ici en partie de plaisir.

THEUROPIDÈS.

Votre maître est ici?

PHANISCUS.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Jeune homme, vous avez un peu bu.

PHANISCUS.

Ei advorsùm venimus.

THEUROPIDES.

Quoi homini?

PHANISCUS.

Hero nostro. Quæso, quoties dicendum est tibi?

THEUROPIDES.

Puer, hìc nemo habitat: nam te esse arbitror puerum probum.

PHANISCUS.

Non hìc Philolaches adolescens habitat? hisce ædibus?

SERVOS.

Senex hìc cerebrosus est certè.

PHANISCUS.

Erras perversè, pater.
Nam nisi hinc hodie emigravit, aut heri, certò scio
Hìc habitare.

THEUROPIDES.

Quin sex menses jam hìc nemo habitat.

SERVOS.

Somnia

PHANISCUS.

Nous venons au-devant de lui.

THEUROPIDÈS.

Au-devant de qui ?

PHANISCUS.

De notre maître. Combien de fois faut-il vous le dire ?

THEUROPIDÈS.

Mon ami, personne ne loge ici, je veux bien vous l'apprendre ; car vous me semblez un honnête garçon.

PHANISCUS.

Quoi, Philolachès n'habite point ici, dans cet hôtel ?

LE VALET.

Certainement ce vieillard a le cerveau timbré.

PHANISCUS.

Vous êtes dans l'erreur, respectable vieillard ; car je suis assuré qu'il y loge, à moins qu'il ne l'ait quitté d'hier ou d'aujourd'hui.

THEUROPIDÈS.

Bah ! Il y a déjà six mois que personne n'y demeure.

LE VALET.

Vous rêvez.

THEUROPIDES.

Egone?

SERVOS.

Tu.

THEUROPIDES.

Tu ne molestus: sine me cum puero loqui.

PHANISCUS.

Nemo habitat? hem!

THEUROPIDES.

Ita profectò.

PHANISCUS.

Nam heri et nudius tertiu
Quartus, quintus, sextus, usque, postquam hinc peregre ejus pat
Abiit, nunquam hìc triduum in unum desitum est esse et bibi

THEUROPIDES.

Quid ais?

PHANISCUS.

Triduum in unum est haud intermissum hìc esse et bil
Scorta duci, pergræcari, fidicinas, tibicinas
Ducere.

THEUROPIDES.

Quis istæc faciebat?

PHANISCUS.

Philolaches.

THEUROPIDÈS.

Moi ?

LE VALET.

Vous-même.

THEUROPIDÈS.

Ne m'importune pas ; laisse-moi m'entretenir avec ce jeune homme.

PHANISCUS.

Personne n'habite ici, dites-vous ?

THEUROPIDÈS.

Certainement.

PHANISCUS.

La preuve en est qu'hier, avant hier et ainsi de suite, à remonter jusqu'au départ de son père, on n'a pas cessé trois jours d'y manger et d'y boire.

THEUROPIDÈS.

Que dites-vous ?

PHANISCUS.

Qu'on n'a pas cessé d'y boire, d'y manger et de s'y livrer à tous les plaisirs, au son des instrumens.

THEUROPIDÈS.

Qui en faisoit les frais?

PHANISCUS.

Philolachès.

THEUROPIDÈS.

Qui Philolaches?

PHANISCUS.

Cui patrem Theuropidem esse opinor.

MHEUROPIDES.

Hei! hei! occidi,
Si hæc hic vera memorat. Pergam porrò percontarier.
Ain' tu istìc potare solitum Philolachem istum, quisquis est,
Cum hero vostro?

PHANICUS.

Hìc, inquam.

THEUROPIDÈS.

Puere, præter speciem stultus es
Vide sis ne forte ad merendam quopiam devorteris,
Atque ibi meliusculè, quàm satis fuerit, biberis.

PHANISCUS.

Quid est?

THEUROPIDES.

Ita dico, ne ad alias ædeis perperam deveneris.

PHANISCUS.

Scio quà me ire oportet: et quò venerim, novi loqui.
Philolaches hìc habitat, quojus est pater Theuropides:

THEUROPIDÈS.

Quel Philolachès?

PHANISCUS.

Celui dont je crois que Theuropidès est le père.

THEUROPIDÈS (à part)

Hélas! hélas! je suis perdu, si ce jeune homme dit vrai. Continuons de l'interroger. Vous dites donc que ce Philolachès, quel qu'il soit, a continué de boire ici avec votre maître?

PHANISCUS.

Lui-même, vous dis-je.

THEUROPIDÈS.

Jeune homme, je soupçonne que vous avez moins de sens que votre physionomie ne l'annonce; rappellez-vous si vous ne vous êtes pas arrêté quelque part à collationner, si vous n'y avez pas bu un peu plus que de raison.

PHANISCUS.

Que voulez-vous dire?

THEUROPIDÈS.

Oui, peut-être êtes-vous entré mal-à-propos dans quelqu'autre maison.

PHANISCUS.

Je sais fort bien où j'ai dû aller et d'où je viens. Philolachès, fils de Theuropidès, habite ici depuis

Qui, postquam pater ad mercatum abivit hinc, tibicinam Liberavit.

THEUROPIDES.

Philolaches ergo?

PHANICUS.

Ita, Philematium quidem.

THEUROPIDES.

Quanti?

SERVOS.

Triginta talentis.

PHANISCUS.

Μὰ τὸν Ἀπόλλω, sed minis (*).

THEUROPIDES.

Ain' minis triginta amicam destinatam Philolachi?

PHANISCUS.

Aio.

THEUROPIDES.

Atque eam manu emisisse?

PHANISCUS.

Aio.

THEUROPIDES.

Et postquam ejus hinc pate

(*) *Non par Apollon.* Phaniscus dit ces mots en grec. Les esclaves, nés dans la maison du maître, ou achetés en bas âge, recevoient ordinairement une bonne éducation; mais

que son père est parti pour son négoce, et il a acheté une joueuse de flûte qu'il a affranchie.

THEUROPIDÈS.

Philolachès, dites-vous ?

PHANISCUS.

Lui-même ; la fille se nomme Philématium.

THEUROPIDÈS.

Combien lui a-t-elle coûté ?

LE VALET.

Trente talens.

PHANISCUS.

(*) Non par Apollon, mais trente mines.

THEUROPIDÈS.

Vous dites que Philolachès a une maîtresse qui lui a coûté trente mines ?

PHANISCUS.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Et qu'il l'a affranchie ?

PHANISCUS.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Et que, depuis le départ de son père pour un

Callidamate, jeune dissipateur, laissoit aller presque nu Phaniscus, qui avoit peut-être été son camarade d'école.

Sit profectus peregre, perpotasse assiduò
Tuo cum domino?

PHANISCUS.

Aio.

THEUROPIDES.

Quid? is ædes emit hìc proxumas?

PHANISCUS.

Non aio.

THEUROPIDES.

Quadraginta etiam dedit huic quæ essent pignori?

PHANISCUS.

Neque illud aio.

THEUROPIDES.

Hei! perdis.....

PHANISCUS.

Imò suum patrem illic perdidit.

THEUROPIDES.

Vera cantas? vana vellem!

PHANISCUS.

Patris amicus videlicet.

THEUROPIDES.

Heu! edepol patrem eum miserum prædicas!

PHANISCUS.

Nihil hoc quidem est

long voyage, il n'a pas cessé de se livrer à la débauche avec votre maître?

PHANISCUS.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Mais quoi! n'a-t-il pas acheté un hôtel ici près?

PHANISCUS.

Je ne dis pas cela.

THEUROPIDÈS.

N'a-t-il pas donné quarante mines pour les arrhes?

PHANISCUS.

Ni cela non plus.

THEUROPIDÈS.

Hélas! vous ruinez.....

PHANISCUS.

C'est bien lui qui a ruiné son père.

THEUROPIDÈS

Vous dites vrai; que ne sont-ce des mensonges!

PHANISCUS.

Vous paroissez ami du père.

THEUROPIDÈS.

Ce père en vérité, suivant votre récit, est bien malheureux.

PHANISCUS.

Ces trente mines ne sont rien en comparaison

Triginta minæ, præ quàm alios dapsiles sumtus facit.
Perdidit patrem. Unus istìc servos est sacerrumus
Tranio: is vel Herculi conterere quæstum possiet.
Edepol me ejus patris miseret: qui cum istæc sciet
Facta ita, amburet misero ei corculum carbunculus.

THEUROPIDES.

Siquidem istæc vera sunt.

PHANISCUS.

Quid merear, quamobrem mentiar?
Heus vos! ecquis hasce aperit?

THEUROPIDES.

Quid istas pultas, ubi nemo intus?

PHANISCUS.

Alió credo comissatum abisse: abeamus nunc jam.

THEUROPIDES.

Puere, jamne abis? libertas pænula est tergo tuo.

PHANISCUS.

Mihi, nisi herum metuam et curem, nihil est quî tergum tega

des autres frais : il a ruiné son père. Il y a dans cette maison un détestable valet nommé Tranion. Hercule, avec toutes les dixmes qu'on lui paye, ne pourroit fournir à ses dépenses. En vérité j'ai compassion du pére ; ces nouvelles seront pour lui comme un tison ardent qui lui dévorera les entrailles.

THEUROPIDÈS.

Oui, si elles sont vraies.

PHANISCUS.

Que gagnerois-je à vous mentir? (*Il frappe encore.*) Holà, ho ! quelqu'un ouvre-t-il ?

THEUROPIDÈS.

A quoi bon vous obstiner à frapper, puisqu'il n'y a personne.

PHANISCUS.

Ils seront allés ; je pense, faire la débauche ailleurs : partons.

THEUROPIDÈS.

Jeune homme, vous vous en allez déjà? la liberté vous tient lieu de manteau.

PHANISCUS.

Je n'ai pour me garantir le dos que mon respect pour mon maître, et mon assiduité à le servir.

SCENA III.

THEUROPIDES. SIMO.

THEUROPIDES.

PERII hercle : quid opus est verbis ? ut verba audio,
Non equidem in Ægyptum hinc modò vectus fui,
Sed etiam in terras solas, orasque ultimas
Sum circumvectus; ita ubi nunc sim nescio.
Verùm jam scibo : nam eccum, unde ædes filius
Meus emit. Quid ais tu ?

SIMO.

A foro incedo domum.

THEUROPIDES.

Numquid processit ad forum hodie novi?

SIMO.

Etiam.

THEUROPIDES.

Quid tandem?

SIMO.

Vidi efferri mortuum.

THEUROPIDES.

Hem

Novum !

SCÈNE III.

THEUROPIDÈS. SIMON.

THEUROPIDÈS.

En vérité je suis perdu : est-il besoin de le dire ? Selon ce que j'entends, je n'ai pas seulement été transporté d'ici en Égypte ; j'ai erré dans des solitudes autour des confins du monde, et maintenant je ne sais où je suis. Mais je vais le savoir ; car je vois celui dont mon fils a acheté l'hôtel. (*A Simon*) Que dites-vous ?

SIMON.

Que je reviens du barreau chez moi.

THEUROPIDÈS.

Y a-t-il quelque nouvelle ?

SIMON.

Oui.

THEUROPIDÈS.

Quelle ?

SIMON.

J'ai vu porter un mort.

THEUROPIDÈS.

Grande nouvelle !

SIMO.

Unum vidi mortuum efferri foras :
Modò eum vixisse aiebant.

THEUROPIDES.

Væ capiti tuo !

SIMO.

Quid tu ut otiosus res novas requiritas ?

THEUROPIDES.

Quia hodie adveni peregre.

SIMO.

Promisi foras ,
Ad cenam ne me tute vocare censeas.

THEUROPIDES.

Haud postulo edepol.

SIMO.

Verùm cras , nisi quis priùs
Vocaverit me , vel apud te cenavero.

THEUROPIDES.

Ne istuc quidem edepol postulo. Nisi quid magis
Es occupatus , operam mihi da.

SIMO.

Maxumè.

THEUROPIDES.

Minas quadraginta accepisti , quas sciam ,
A Philolachete.

SIMON.

J'ai vu porter un mort ; et l'on disoit qu'avant sa mort il étoit encore en vie.

THEUROPIDÈS.

Allez au diable avec votre nouvelle.

SIMON.

Aussi pourquoi m'en demander, comme un homme désœuvré?

THEUROPIDÈS.

C'est que j'arrive d'un grand voyage.

SIMON.

Ne comptez pas que je vous invite à souper; je suis engagé.

THEUROPIDÈS.

Je ne le demande pas.

SIMON.

Demain, si personne ne m'invite ailleurs, je souperai volontiers chez vous.

THEUROPIDÈS.

Je ne le demande pas non plus ; mais si vous êtes maintenant de loisir, écoutez-moi.

SIMON.

Soit.

THEUROPIDÈS.

Philolachès, à ce que je sais, vous a fait toucher quarante mines.

SIMO.

Nunquam nummum, quod sciam.

THEUROPIDES.

Quid à Tranione servo?

SIMO.

Multò id minùs.

THEUROPIDES.

Quas arrhaboni tibi dedit?

SIMO.

Quid somnias?

THEUROPIDES.

Egone? at quidem tu, qui istoc te speras modo
Potesse dissimulando infectum hoc reddere.

SIMO.

Quid autem?

THEUROPIDES.

Quod, me absente, tecum hìc filius
Negotii gessit.

SIMO.

Mecum ut ille hìc gesserit,
Dum tu hinc abes, negotii? quidnam? aut quo die?

THEUROPIDES.

Minas tibi octoginta argenti debeo.

SIMO.

Non mihi quidem hercle. Verùm, si debes, cedo.

SIMON.

Pas une obole, à ce que je sais.

THEUROPIDÈS.

Quoi ! par les mains de Tranion, son valet.

SIMON.

Encore moins.

THEUROPIDÈS.

Qu'il vous a données pour arrhes.

SIMON.

Rêvez-vous?

THEUROPIDÈS.

Qui, moi? c'est bien vous, vous qui vous flattez de rompre le marché par cette feinte.

SIMON.

Quel marché?

THEUROPIDÈS.

Celui que mon fils a conclu avec vous dans mon absence.

SIMON.

Il a conclu avec moi un marché dans votre absence ! Quel marché ? quel jour ?

THEUROPIDÈS.

Je vous dois encore quatre-vingts mines.

SIMON.

Ce n'est pas à moi. Cependant payez-les moi, *si*

Fides servanda est: ne ire inficias postules.

THEUROPIDES.

Profectò non negabo debere, et dabo.
Tu cave quadraginta accepisse hinc ne neges.

SIMO.

Quæso edepol, huc me aspecta, et responde mihi.
Te velle uxorem aiebat tuo nato dare,
Ideo ædificare hoc velle aiebat in tuis.

THEUROPIDES.

Hìc ædificare volui?

SIMO.

Sic dixit mihi.

THEUROPIDES.

Hei mihi! disperii: vocis non habeo satis.
Vicini, interii! perii!

SIMO.

Numquid Tranio
Turbavit?

THEUROPIDES.

Imò exturbavit omnia.
Te ludificatus est et me hodie indignis modis.

SIMO.

Quid tu ais?

vous me les devez. Il faut tenir sa parole : n'allez pas vous dédire.

THEUROPIDÈS.

Je ne nierai pas la dette, et j'y satisferai. Ne niez pas non plus que vous ayez reçu quarante mines.

SIMON.

Regardez-moi, je vous prie, entre deux yeux, et répondez ensuite. Tranion me disoit que vous alliez marier votre fils, et que vous vouliez en conséquence faire un bâtiment semblable au mien.

THEUROPIDÈS.

Moi, j'ai voulu faire un bâtiment !

SIMON.

Il me l'a dit.

THEUROPIDÈS (criant de toute sa force.)

Hélas ! hélas ! je suis perdu : je n'ai pas assez de voix pour me faire entendre. Mes voisins, je suis mort ; c'en est fait de moi !

SIMON.

Seroit-ce un tour de Tranion ?

THEUROPIDÈS.

Un tour ! dites plutôt une tourmente qui a bouleversé tout ; il s'est joué de moi de la manière la plus indigne.

SIMON.

Vous m'étonnez.

THEUROPIDES.

Hæc res sic est, ut narro tibi.
Te ludificatus et me hodie in perpetuum modum.
Nunc te obsecro, ut me bene juves, operamque des.

SIMO.

Quid vis?

THEUROPIDES.

I mecum, obsecro, una simul.

SIMO.

Fiat.

THEUROPIDES.

Servorumque operam et lora mihi cedo.

SIMO.

Sume.

THEUROPIDES.

Eâdemque operâ hæc tibi narravero,
Quîs me exemplis hodie ille ludificatus est.

THEUROPIDÈS.

La chose est ainsi : il nous a livré pour toujours à la risée de tout le monde. Maintenant j'implore votre aide, secondez-moi bien.

SIMON.

Que faut-il faire ?

THEUROPIDÈS.

Venir ici avec moi.

SIMON.

De tout mon cœur.

THEUROPIDÈS.

Que vos gens soient à mes ordres avec de fortes courroies.

SIMON.

J'y consens.

THEUROPIDÈS.

Je vous conterai en même temps par quelles ruses inouies il s'est joué de moi.

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

TRANIO. THEUROPIDES.

TRANIO.

Qui homo timidus erit in rebus dubiis, nauci non erit.
Atque equidem quid id esse dicam verbum nauci, nescio.
Nam herus me postquam rus misit, ut filium suum arcesserem,
Abii illà per angiportum ad hortum nostrum clanculum:
Ostium quod in angiportu est, horti patefeci fores:
Eâque eduxi omnem legionem, et mares et feminas.
Postquam ex obsidione in tutum eduxi maniplares meos,
Capio consilium, ut senatum congerronum convocem.
Quem quom convocavi, atque illi me e senatu segregant.
Ubi ego video rem vorti in meo foro, quantum potest,
Facio idem quod plurimi alii, quibus res timida aut turbida est
Pergunt turbare usque, ut ne quid possit conquiescere.
Nam scio equidem nullo pacto jam esse posse clam senem.
Sed quid hoc est, quod foris concrepuit proxumâ vicinià?
Herus meus hic quidem est: gustare ego ejus sermonem volo.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRANION. THEUROPIDÈS.

TRANION sur le devant du théâtre, THEUROPIDES à l'écart.

TRANION.

JE ne donnerois pas un zeste d'un homme qui tremble dans le péril ; encore ne sais-je pas trop ce que c'est qu'un zeste. Quant à moi, mon maître m'avoit à peine donné l'ordre de ramener son fils de la campagne, que j'ai coulé furtivement par cette petite rue jusqu'à la fausse porte de notre jardin ; je l'ai ouverte, et j'ai fait défiler par là tous les gens de notre légion, mâles et femelles. Les ayant conduits hors de la place assiégée dans un lieu sûr, j'ai jugé à propos de convoquer là le sénat de nos compagnons de débauche ; ils se sont rassemblés et m'ont prié de me retirer. Voyant que l'affaire se traite dans le tribunal que j'ai moi-même érigé, je vais imiter cette foule de gens qui, dans les temps de la terreur ou des révolutions, ne négligent rien pour augmenter le trouble et l'étendre partout ; car je suis bien certain qu'il m'est impossible à présent de rien cacher au bon-homme. Mais qu'est-ce ? la porte du voisin va s'ouvrir. Voici mon maître : tâchons d'attraper quelques mots de ce qu'il va dire.

THEUROPIDES.

Ilico, intra limen astate illìc : ut, qúom extemplo vocem,
Continuò exsiliatis : manicas celeriter connectite.
Ego illum ante ædeis præstolabor ludificatorem meum :
Quojus ego hìc ludificabo coriam, si vivo, probè.

TRANIO.

Res palam est. Nunc te videre melius est, quid agas, Tranio.

THEUROPIDES.

Doctè atque astutè mihi captandum est cum illoc, ubi huc advener
Non ego illi extemplo ita meum ostendam sensum : mittam lineam
Dissimulabo me horum quicquam scire.

TRANIO.

O mortalem malum!
Alter hoc Athenis nemo doctior dici potest.
Verba dare illi non magis hodie quisquam, quàm lapidi, potest
Aggrediar hominem : appellabo.

THEUROPIDES.

Nunc ego ille huc veniat velin

TRANIO.

Siquidem pol me quæris, assum præsens præsenti tibi.

THEUROPIDES.

Euge Tranio, quid agitur?

THEUROPIDÈS (aux gens de Simon.)

Tenez-vous là au-dehors de la porte, afin d'accourir sitôt que je vous appellerai. Vous lui mettrez promptement des menottes. Comme le drôle a pris plaisir à se jouer de moi, j'en prendrai, si je vis, à lui faire bien déchiqueter la peau.

TRANION (à part.)

Tout est découvert: le mieux pour toi, Tranion, est de penser à ce que tu feras.

THEUROPIDÈS.

Il faut m'y prendre finement, prudemment, quand il arrivera. Au lieu de manifester ma pensée, je lui présenterai une amorce; je ferai comme si je n'avois encore rien découvert.

TRANION.

Oh! le rusé mortel! il en remontreroit à tous les docteurs d'Athènes. Il est aussi difficile de lui en donner à garder qu'à une souche; je vais le joindre, le saluer.

THEUROPIDÈS.

Je voudrois bien qu'il vînt à présent.

TRANION.

Si c'est moi que vous desirez, me voici devant vous en personne.

THEUROPIDÈS.

Fort bien, Tranion, que fait-on?

TRANIO.

Veniunt ruri rustici.

Philolaches jam hìc aderit.

THEUROPIDES.

Edepol mihi opportunè advenit.

Nostrum ego hùnc vicinum opinor esse hominem audacem et malu

TRANIO.

Quidum ?

THEUROPIDES.

Qui negat novisse vos.

TRANIO.

Negat?

THEUROPIDES.

Nec vos sibi

Nummum unquam argenti dedisse.

TRANIO.

Abi : ludis me, credo : haud negat.

THEUROPIDES.

Quid jam....?

TRANIO.

Scio, jocaris nunc tu : nam ille quidem haud negat

THEUROPIDES.

Imò edepol negat profectò : neque se has ædeis Philolachi
Vendidisse.

TRANION.

On revient de la campagne. Philolachès sera ici dans un moment.

THEUROPIDÈS.

Il revient bien à propos; il faut en vérité que ce voisin soit un coquin bien audacieux.

TRANION.

Comment cela?

THEUROPIDÈS.

Il prétend n'avoir jamais fait d'affaires avec vous.

TRANION.

Il le prétend!

THEUROPIDÈS.

Oui, et que jamais vous ne lui avez donné une obole.

TRANION.

Allez: vous vous moquez de moi, je pense; il ne le prétend pas.

THEUROPIDÈS.

Mais quoi?

TRANION.

Je sais bien que vous badinez; car sûrement il ne le prétend pas.

THEUROPIDÈS.

Je soutiens qu'il le prétend, et qu'il nie d'avoir vendu son hôtel à Philolachès.

TRANIO.

Eho, an negavit sibi datum argentum? obsecro

THEUROPIDES.

Quin jusjurandum pollicitus est dare, si vellem, mihi:
Neque se hasce ædeis vendidisse, neque sibi argentum datum
Dixi ego istuc idem illi.

TRANIO.

Quid ait?

THEUROPIDES.

Servos pollicitus est dare
Suos mihi omnes quæstioni.

TRANIO.

Nugas. Nunquam edepol dabit.

THEUROPIDES.

Dat profectò.

TRANIO.

Quin et illum in jus jube ire.

THEUROPIDES.

Jam mane.
Experiar, ut opinor: certum est.

TRANIO.

Mihi hominem cedo.

THEUROPIDES.

Quid si igitur ego arcessam homines?

TRANION.

Comment, est-ce qu'il nie que nous lui avons donné de l'argent ?

THEUROPIDÈS.

Bien plus, il offre d'attester par serment qu'il n'a ni vendu son hôtel ni reçu de l'argent. Moi, sur ta parole, j'ai offert d'attester le contraire.

TRANION.

Que dit-il à cela ?

THEUROPIDÈS.

Que je puis faire subir la question à ses esclaves.

TRANION.

Bagatelles ! il ne vous les livrera pas.

THEUROPIDÈS.

Ma foi, il me les livre tous.

TRANION.

Eh bien, citez-le en justice.

THEUROPIDÈS (feignant d'être irrésolu.)

Attends maintenant : essairai-je de la question ? oui, j'y suis résolu.

TRANION.

Confrontez-moi votre homme.

THEUROPIDÈS.

Et si je faisois venir aussi ses esclaves ?

TRANIO.

Factum jam esse oportuit:
Vel hominem jube ædeis mancipio poscere.

THEUROPIDES.

Imò hoc primùm volo,
Quæstioni accipere servos.

TRANIO.

Faciundum edepol censeo. Ego
Interim hanc aram occupabo.

THEUROPIDES.

Quid ita!

TRANIO.

Nullam rem sapis.
Ne enim illi huc confugere possint, quæstioni quos dabit,
Hìc ego tibi præsidebo, ne interbitat quæstio.

THEUROPIDES.

Surge.

TRANIO.

Minumè.

THEUROPIDES.

Ne occupassis, obsecro, aram.

TRANIO.

Cur?

THEUROPIDES.

Scies
Quia id enim maxumè volo, ut illi istoc confugiant: sine.
Tanto apud judicem hunc argenti condemnabo faciliùs.

TRANION.

Cela devroit être déjà fait : que Philolachès demande d'être mis en possession.

THEUROPIDÈS.

J'aime mieux préluder par la question.

TRANION.

J'en suis ma foi d'avis ; en attendant je vais m'emparer de cet autel.

THEUROPIDÈS.

Pourquoi ? à quoi bon ?

TRANION.

Vous n'y entendez rien : c'est de peur que ceux que vous voudrez interroger ne s'y réfugient. Je présiderai d'ici à l'opération ; c'est le moyen que la question aille son train.

THEUROPIDÈS.

Lève-toi.

TRANION.

Non.

THEUROPIDÈS.

Ne reste pas sur cet autel, je t'en conjure.

TRANION.

Pourquoi ?

THEUROPIDÈS.

Je souhaite qu'ils s'y réfugient : laisse-moi faire ; j'en obtiendrai des juges de plus fortes indemnités.

TRANIO.

Quod agis, id agas. Quid tu porrô vis serere negotium!
Nescis tu quam meticulosa res sit ire ad judicem.

THEUROPIDES.

Surgedum huc. Est consulere igitur quiddam quod tecum volo.

TRANIO.

Sic tamen hinc consilium dedero. Nimio plus sapio sedens.
Tum consilia firmiora sunt de divinis locis.

THEUROPIDES.

Surge, ne nugare: aspicedum contra me.

TRANIO.

Aspexi.

THEUROPIDES.

Vides!

TRANIO.

Video. Huc si quis intercedat tertius, pereat fame.

THEUROPIDES.

Quîdum!

TRANIO.

Quia nihil quæsti siet. Mali hercle ambo sumus.

THEUROPIDES.

Perii!

TRANION.

Suivez de point en point votre premier plan ; à quoi bon de nouvelles semences de chicanes? Ne savez-vous donc pas combien les formes judiciaires sont à redouter?

THEUROPIDÈS.

Lève-toi ; je veux te consulter sur un certain article.

TRANION.

N'importe, je vous donnerai d'ici mon avis ; je réfléchis bien plus sagement étant assis : d'ailleurs les conseils ont plus de poids lorsqu'ils partent d'un lieu sacré.

THEUROPIDÈS.

Lève-toi, cesse de niaiser : regarde vis-à-vis de moi.

TRANION.

J'y regarde.

THEUROPIDÈS.

Vois-tu ?

TRANION.

Oui, je vois qu'un tiers qui surviendroit, mourroit de faim.

THEUROPIDÈS.

D'où-vient ?

TRANION.

C'est qu'il ne trouveroit rien à glaner après nous ; nous sommes deux fins matois.

THEUROPIDÈS.

Hélas !

TRANIO.

Quid tibi est!

THEUROPIDES.

Dedisti verba.

TRANIO.

Quî tandem?

THEUROPIDES.

Probè
Me emunxti.

TRANIO.

Vide sis: satine rectè? num mucci fluunt?

THEUROPIDES.

Imò etiam cerebrum quoque omnem e capite emunxti meum.
Nam omnia malefacta vostra reperi radicitus.
Non radicitus quidem hercle, verùm etiam eradicitus.
Nunquam edepol hòdie inultus destinaverim tibi.
Jam jubebo ignem et sarmen, carnufex, circumdari.

TRANIO.

Ne faxis: nam elixus esse, quàm assus, soleo suavior.

THEUROPIDES.

Exempla edepol faciam ego in te.

TRANIO.

Quia placeo, exemplum expetis

THEUROPIDES.

Loquere: quojusmodi reliqui, quom hinc abibam, filium?

TRANION.

Qu'avez-vous ?

THEUROPIDÈS.

Tu m'as trompé.

TRANION.

Comment ?

THEUROPIDÈS.

Tu m'as cruellement mistifié.

TRANION.

Voyez bien : n'en tiendriez-vous pas encore un peu ?

THEUROPIDÈS.

Non, non, tu ne trouveras plus matière à te jouer de moi ; j'ai su remonter jusqu'à la source de vos friponneries. Cette source est entièrement tarie pour vous ; je jure que dès aujourd'hui je me vengerai de toi. Je vais, scélérat, te faire entourer de fagots auxquels on mettra le feu.

TRANION.

N'en faites rien : je suis meilleur bouilli que rôti.

THEUROPIDÈS.

Je ferai de toi un exemple.

TRANION.

Vous trouvez donc ma conduite exemplaire ?

THEUROPIDÈS.

Comment t'avois-je laissé mon fils ?

TRANIO.

Cum pedibus, manibus; cum digitis, auribus, oculis, labris.

THEUROPIDES.

Aliud te rogo.

TRANIO.

Aliud ergo nunc tibi respondeo.
Sed eccum tui gnati sodalem video huc incedere
Callidamatem : illo præsente, mecum agito, si quid voles.

SCENA II.

CALLIDAMATES. THEUROPIDES, TRANIO.

CALLIDAMATES.

Ubi somnum sepelivi omnem, atque obdormivi crapulam,
Philolaches venisse mihi suum peregre huc patrem,
Quoque modo hominem advenientem servos ludificatus siet,
Ait : sese metuere in conspectum illius accedere.
Nunc ego de sodalitate solus sum orator datus,
Qui a patre ejus conciliarem pacem : atque eccum optumè.
Jubeo te salvere : et salvos quom advenis, Theuropides,
Peregre, gaudeo. Hìc apud nos hodie cenes.

TRANION.

Avec des pieds, des mains; des dents, des oreilles, des yeux, des lèvres.

THEUROPIDÈS.

Ce n'est pas là ce que je te demande.

TRANION.

Je réponds donc autre chose; mais j'apperçois Callidamate, un des camarades de votre fils : discutons, si vous voulez, notre affaire devant lui.

SCÈNE II.

CALLIDAMATE. THEUROPIDÈS. TRANION.

CALLIDAMATE.

Le sommeil m'avoit aidé à cuver mon vin, et ma tête n'en étoit plus appesantie, lorsque Philolachès m'a annoncé le retour de son père, m'a dit comment Tranion s'étoit joué du bon-homme à son arrivée, et qu'il n'osoit paroître devant lui; mes camarades me députent maintenant tout seul pour fléchir le père en faveur du fils. Le voici fort à propos : je vous souhaite le bonjour, Theuropidès, et je suis ravi de vous voir de retour d'un si long voyage, en parfaite santé; faites-moi l'honneur de venir souper aujourd'hui chez moi.

THEUROPIDES.

Sic talem,
Callidamate, Dei te ament: de cena facio gratiam.

CALLIDAMATES.

Quin venis?

TRANIO.

Promitte: ego ibo pro te, si tibi non libet.

THEUROPIDES.

Verbero, etiam irrides!

TRANIO.

Quian' me pro te ire ad cenam autumo?

THEUROPIDES.

Non enim ibis. Ego ferare faxo, ut meruisti, in crucem.

CALLIDAMATES.

Age, mitte ista, et ito ad me ad cenam.

TRANIO.

Dic venturum. Quid taces

CALLIDAMATES.

Sed tu istuc quid confugisti in aram inscitissumus?

TRANIO.

Adveniens perterruit me. Loquere nunc, quid fecerim:

THEUROPIDÈS.

Que les dieux vous conservent long-temps, Callidamate, tel que je vous vois : quant au souper, je vous prie de m'en dispenser.

CALLIDAMATE.

Pourquoi ?

TRANION.

Acceptez toujours ; j'irai pour vous.

THEUROPIDÈS.

Maraud, tu railles encore.

TRANION.

Quoi ! parce que je dis que j'irai souper pour vous?

THEUROPIDÈS.

Tu n'iras pas ; car je vais, comme tu le mérites, te faire attacher à la potence.

CALLIDAMATE.

Laissez cela, et venez souper chez moi.

TRANION.

Dites-donc que vous irez : pourquoi ne pas répondre?

CALLIDAMATE.

Mais toi nigaud, pourquoi t'es-tu réfugié sur cet autel ?

TRANION.

C'est qu'il m'a effrayé par son retour. (*A Theuropidès*) Dites maintenant ce que j'ai fait : voici

Nunc utriusque disceptator eccum adest; age, disputa.

THEUROPIDES.

Filium corrupisse aio te meum.

TRANIO.

Ausculta modò.

Fateor peccavisse, amicam liberasse, absente te;
Fenori argentum sumsisse: id esse absumtum prædico.
Numquid aliud fecit, nisi quod faciunt summis gnati generibus?

THEUROPIDES.

Hercle mihi tecum cavendum est: nimis quàm es orator catus.

CALLIDAMATES.

Sine me dum istuc judicare: surge, ego istic assedero.

THEUROPIDES.

Maxumè: accipito hanc ad te litem.

TRANIO.

Enim istìc captio est.

Fac ego ne metuam igitur, et ut tu meam timeas vicem.

THEUROPIDES.

Jam minoris omnia facio, præ quàm quibus modis
Me ludificatus est.

un arbitre qui prononcera entre nous deux ; allons, commencez.

THEUROPIDÈS.

Je dis que tu as corrompu mon fils.

TRANION.

Écoutez ma réponse : j'avoue qu'on a des torts; on a profité de votre absence pour acheter une maîtresse et la rendre libre ; on a emprunté à usure et dépensé cet argent. Qu'y a t-il en cela qui n'arrive à tous les jeunes nobles ?

THEUROPIDÈS.

Il faut morbleu que je me tienne sur mes gardes; tu es un subtil orateur.

CALLIDAMATE (à Theuropidès.)

Laissez-moi la décision de cette affaire. (*A Tranion*) Lève-toi, je vais m'asseoir là.

THEUROPIDÈS.

Je vous accepte volontiers pour arbitre, chargez-vous-en.

TRANION (à Callidamate.)

Ouais, il y a du risque à vous céder ma place; si vous me l'ôtez, il est juste que le péril ne tombe plus que sur vous.

THEUROPIDÈS.

Tout le reste maintenant me chagrine moins que la manière dont ce drôle-là s'est joué de moi.

TRANIO.

Bene hercle factum : et factum gaudeo (*).
Sapere istac ætate oportet, qui sunt capite candido.

THEUROPIDES.

Quid ego nunc faciam ? si amicus Demipho, aut Philonides....

TRANIO.

Dicito iis, quo pacto tuus te servos ludificaverit :
Optumas frustrationes dederis in Comœdiis.

CALLIDAMATES.

Tace parumper : sine vicissim me loqui. Ausculta.

TRANIO.

Licet.

CALLIDAMATES.

Omnium primum, sodalem me esse scis gnato tuo.
Is adiit me ; nam illum prodire pudet in conspectum tuum
Propter ea quæ fecit, quia te scire scit. Nunc te obsecro,
Stultitiæ adolescentiæque ejus ignoscas : tuus est.
Scis solere illanc ætatem tali ludo ludere.
Quicquid fecit, nobiscum una fecit : nos deliquimus.

(*) L'insolence de Tranion paroit excéder toute mesure ; mais le spectateur la lui pardonne, persuadé que par égard pour

TRANION.

Tant mieux, je m'en réjouis (*). Le sens commun sied bien à une tête à cheveux blancs.

THEUROPIDÈS.

Que faire maintenant? si notre ami Philonidès ou Demiphon....

TRANION.

Racontez-leur comment votre valet vous a joué: votre récit leur fournira d'excellens sujets de comédie.

CALLIDAMATE.

Tais-toi: laisse-moi parler à mon tour. Écoutez.

TRANION.

Soit.

CALLIDAMATE.

Vous savez que je suis un des camarades de votre fils. Il s'est adressé à moi; car il n'ose parler devant vous, parce qu'il sait que vous êtes informé de toute sa conduite. Maintenant je vous supplie de lui pardonner ses folies en considération de sa jeunesse: c'est votre fils; et vous savez qu'il ne s'agit que d'étourderies ordinaires à son âge. Tout ce qu'il a fait, nous l'avons fait avec lui; nous sommes les coupables. Ainsi nous nous chargeons

---

son jeune maître, il veut faire tomber sur lui-même toute la colère du bon-homme.

Fenus, sortem, sumtumque omnem qui amica est, omnia
Nos dabimus; nos conferemus, nostro sumtu, non tuo.

THEUROPIDES.

Non potuit venire orator magis ad me impetrabilis (*);
Quam tu: neque illi sum iratus, neque quicquam succenseo.
Imò, me præsente, amato, bibito, facito quod lubet:
Si hoc pudet, fecisse sumtum, supplicii habeo satis.

CALLIDAMATES.

Dispudet.

TRANIO.

Dat istam veniam: quid me fiet nunc jam?

THEUROPIDES.

Verberibus cædêre, lutum, pendens.

TRANIO.

Tamen etsi pudet?

THEUROPIDES.

Interimam hercle ego, si vivo.

(*) Ceux qui n'ont vu ou lu d'autres pièces de théâtre que les nôtres, s'étonneront de ne pas revoir Philolachès au dernier acte; peut-être même voudroient-ils que la belle et jeune Philematium fît partie du dénouement. Mais *Plaute*, content de peindre au naturel tous ses personnages, cherche

d'acquitter à nos frais ce qu'il en a coûté pour l'achat de sa maîtresse et les autres dépenses, intérêt et principal; vous n'en payerez rien.

THEUROPIDÈS.

Il ne pouvoit s'adresser mieux qu'à vous pour son intercesseur(*) : je n'ai plus ni colère ni ressentiment contre lui. Bien plus, divertissez-vous, buvez, faites tout ce qu'il vous plaira, même sous mes yeux ; je serai content, pourvu qu'il se repente de ses dépenses.

CALLIDAMATE.

Il s'en repent.

TRANION.

Voici un pardon accordé: maintenant que fera-t-on de moi?

THEUROPIDÈS.

Toi coquin, tu seras suspendu en l'air et fortement étrillé.

TRANION.

Quoi! malgré mon repentir?

THEUROPIDÈS.

Je te ferai expirer sous les coups, si je vis.

---

plus à faire rire le spectateur à leurs dépens, qu'à l'intéresser pour aucun d'eux. Il avoit puisé ce goût dans les écrits des Grecs. Est-il en effet un seul de leurs héros, de leurs philosophes et même de leurs dieux sur lequel ils n'aient jeté du ridicule.

CALLIDAMATES.

Fac istam cunctam gratiam:
Tranioni remitte quæso hanc noxiam caussâ meâ.

THEUROPIDES.

Aliud quidvis impetrari a me faciliùs perferam,
Quàm ut non ego istum pro suis factis pessumis pessum preman

CALLIDAMATES.

Mitte, quæso, istunc.

THEUROPIDES.

Hem: viden' ut restat furcifer?

CALLIDAMATES.

Tranio quiesce, si sapis.

THEUROPIDES.

Tu quiesce hanc rem modô
Petere: ego illum verberibus, ut sit quietus, subegero.

CALLIDAMATES.

Nihil opus est profectò. Age jam, sine te exorarier.

THEUROPIDES.

Nolo ores.

CALLIDAMATES.

Quæso hercle.

THEUROPIDES.

Nolo, inquam, ores.

CALLIDAMATE.

Accordez la grace entière : pardonnez-lui cette faute en ma considération.

THEUROPIDÈS.

Il n'est rien à quoi je ne consente plus volontiers qu'à laisser tant de scélératesse impunie.

CALLIDAMATE.

De grace, oubliez ses torts.

THEUROPIDÈS.

Tenez : voyez un peu l'attitude du pendard.

CALLIDAMATE.

Tranion, si tu es sage, tu cesseras tes singeries.

THEUROPIDÈS.

Vous, vous cesserez de demander sa grace ; et moi, à force de coups d'étrivières, je le ferai cesser de faire l'insolent.

CALLIDAMATE.

Vous n'aurez pas besoin d'user de cette rigueur. Laissez-vous fléchir, je vous en conjure.

THEUROPIDÈS.

Non, n'insistez plus.

CALLIDAMATE.

Je vous en supplie.

THEUROPIDÈS.

N'insistez plus, vous dis-je.

CALLIDAMATES.

Nequicquam nev
Hanc modò unam noxiam; unam, quæso, fac caussâ meâ.

TRANIO.

Quid gravaris? quasi non cras jam commeream aliam noxian
Ibi utrumque, et hoc et illud, poteris ulcisci probè.

CALLIDAMATES.

Sine te exorem.

THEUROPIDES.

Age abi: abi impunè. Hem huic habeto gratian
Spectatores, Fabula hæc est acta: vos plausum date.

CALLIDAMATE.

Vous me le défendez en vain : pour cette fois seulement, pour cette fois en ma considération.

TRANION.

Pourquoi vous faire tirer l'oreille, comme si dès demain je ne devois pas en mériter autant ? Alors vous vous vengerez tout ensemble du passé et du présent.

CALLIDAMATE.

Permettez que je vous fléchisse.

THEUROPIDÈS.

Allons, va-t-en, t'en voila quitte ; mais remercies-en Callidamate.

Citoyens, la Pièce est jouée : applaudissez.

LA
RÉPÉTITION,

PROLOGUE,

par J. N. Proult - Desperchets

REPRÉSENTÉ à CERNAY,

le 11 Novembre 1774.

1775.

ACTEURS.

LE BAILLI.

VALERE.

MADELEINE.

COLETTE.

LUCIE.

COLIN.

THÉRÈSE.

LE CARRILLONNEUR.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La Scène repréſente le Jardin du Bailli.

L'heure eſt le matin.

LA RÉPÉTITION,

PROLOGUE.

SCENE PREMIÈRE.

LE BAILLI *ſeul, un rouleau de papiers à la main.*

COURAGE Monſieur le Bailli, courage. Ma foi plus je relis mon petit Ouvrage, & plus je ſuis content de moi. C'eſt d'une gaiété..... C'eſt d'une nobleſſe..... On a eu des idées plus riches, on n'en a pas eu de plus heureuſes. Que je me félicite d'avoir obtenu l'avantage de faire la Pièce du jour! Que d'honneurs il va m'en revenir! Quand on l'aura vue, tout le monde m'entourera, chacun me dira ſon mot & me fera ſon compliment. » C'eſt Mon-

ſieur qui eſt l'Auteur ? Oui Madame. « Ah ! charmant, en verité charmant. Je crois voir d'ici tous les Spectateurs treſſaillir de plaiſir, & tous mes Rivaux crever de dépit ; mais quelque flatteur que ſoit mon triomphe pour mon amour propre, il eſt encore plus intéreſſant pour mon cœur. Si je réuſſis je peux tout oſer, ſoutenu par la protection de celui que j'ai chanté & de ceux que j'ai ſervis ; enhardi par des ſuccès qui vont immortaliſer mon nom ; je puis parler enfin à Colette ; je puis ſéduire ſa mere ; je puis tout obtenir. Ah ! Colette, ma chere Colette !.... Mais elle devroit être ici, je l'ai fait avertir ſous prétexte de la Répétition qui ſe fait ce matin & que j'ai retardée, excepté pour elle..... J'entens quelqu'un ; la voilà ſans doute..... Pas tout-à-fait, c'eſt le fils de celui que je fête ; tâchons de le mettre dans nos intérêts, & profitons du moment où je lui ſuis utile pour qu'il me le devienne.

SCÈNE II.

VALERE, LE BAILLI.

VALERE.

ENCORE ſeul, Monſieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Comme vous voyez, Monſieur.

VALERE.

Mais le tems preſſe & vous m'aviez promis de réunir tous les Acteurs pour me mettre à portée de juger de leurs talens & du vôtre.

LE BAILLI.

Auſſi ne tarderont-ils pas. Voici l'heure & le lieu que je leur ai indiqué, & je les attens avec impatience.

VALERE.

Et votre pièce eſt finie ſans doute ?

LE BAILLI.

La voilà.

VALERE.

Peut-on la voir ?

LE BAILLI.

Si vous l'exigiez, je ne pourrois vous la refuſer ; mais vous jugeriez mal ſur le papier d'un ouvrage qui veut de la repréſentation ; daignez attendre un quart-d'heure, & la répétition vous fera mieux ſentir l'enſemble, les détails & les agrémens de cette fête.

VALERE.

Et vous êtes content ?

LE BAILLI.

J'eſpere que vous le ſerez auſſi.

VALERE.

Croyez toujours que j'en ſerai très-reconnoiſſant.

LE BAILLI.

De la reconnoiſſance, vous ne m'en devez point. Ce n'eſt pas pour me vanter d'un talent ridicule ; mais ſi tous les bouquets que l'on compoſe ne donnent pas plus de peine à faire que celui-ci ne m'en a donné, je ne vois pas pourquoi ſe faire tant valoir ? tout dépend de l'objet, ſans doute, car les mots ſe plaçoient d'eux-mêmes ſous ma plume, les idées m'accabloient, & je n'étois embarraſſé que du choix.

VALERE.

Et celui que vous avez fait eſt ſûrement très-bon, ainſi que les Acteurs que vous nous donnez ?

LE BAILLI.

Oh ! pour les Acteurs, c'étoit un empreſſement, une fureur..... Tout le village vouloit jouer, chacun avoit le même cœur, & vouloit avoir le même rôle ; auſſi pour les ſatisfaire a-t-il fallu leur promettre à tous d'en être.

VALERE.

Comment tous ! Mais ſi vous cédez au zèle, cela ne finira jamais.

LE BAILLI.

Parmi cette foule empreſſée, j'ai choiſi pour

Acteurs principaux, ceux à qui l'amour & la reconnoiſſance donnoient les premiers droits.

VALERE.

Eh ! qui ſont-ils.

LE BAILLI.

Madelaine & ſa fille.

VALERE.

Vous ne pouviez mieux faire à tous égards. Colette en eſt donc ?

LE BAILLI.

Certainement ; ſes talens & ſes charmes, au défaut de ſes ſentimens, auroient mérité la préférence.

VALERE.

Elle eſt jolie Colette.

LE BAILLI.

A qui le dites vous ?

VALERE.

Vous ne la mariez donc pas ?

LE BAILLI, *ſouriant.*

Ah ! cela ne tardera pas, peut-être.

VALERE.

Comment ! avez-vous un parti pour elle ?

LE BAILLI.

Oui, j'en ai un qui pourroit lui convenir..... Et ſi vous voulez c'eſt une affaire faite.

VALERE.

Moi ! & que puis-je faire ?

LE BAILLI.

Faire parler Monſieur votre père en ſa faveur à Madelaine. C'eſt un fort honnête homme.... qui, je crois, fera ſon bonheur ; .... Un homme.... Enfin il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge ; mais...

VALERE.

Il ne vous appartient pas d'en faire l'éloge ! Eſt-ce votre ami intime ?

LE BAILLI.

Non.

VALERE.

Eſt-ce votre parent ?

LE BAILLI.

Non.

VALERE.

Et qui eſt-ce donc ?

LE BAILLI.

Moi.

VALERE.

Vous, M. le Bailli ! malgré votre âge & votre Philoſophie ?

LE BAILLI.

L'un & l'autre ne peuvent rien contre l'eſpoir d'être heureux. Daignez me ſervir & je le ſuis.

VALERE.

Et Colette vous aime-t'elle ?

LE BAILLI.

Du moins n'aime-t-elle perſonne, & ſi on peut juger par ſon empreſſement.... par mille choſes.... je crois que je ne lui ſuis point odieux, j'oſerois dire même indifférent.

VALERE.

Et quelles ſont ces mille choſes enfin ?

LE BAILLI.

Depuis qu'il eſt queſtion de la Pièce & de la Fête que nous préparons, elle ne m'a point quitté qu'elle n'ait eu le premier rôle. Quand je le lui ai donné elle a été ſi aiſe.... Quand elle le répète, elle eſt ſi contente.... Elle m'a tant remercié... tant remercié..... Enfin on ne ſe trompe pas là-deſſus.

VALERE.

Je ſouhaite que vous ne vous trompiez pas. Mes ſollicitations dépendent de ſon aveu, aſſurez-vous de ſon conſentement & j'agis.

LE BAILLI.

Je ne veux rien autre choſe. Que de reconnoiſſance je vous devrai ! J'aurai ſervi votre cœur,

vous ſervirez le mien, & le même jour ſera l'époque de vos plaiſirs & de mon bonheur ; mais voici Colette (*à part*) Sa mere eſt avec elle ; éloignons ces deux témoins, & parlons à la fille avant de rien tenter auprès de la mere.

SCÈNE III.

MADELEINE, COLETTE VALERE, LE BAILLI.

MADELEINE.

Eh ! bien, Monſieur le Bailli, nous voilà, nous ſavons tout, allons-nous commencer ? (*à Valere*) Ah ! Monſieur votre ſervante.

VALERE.

Bonjour belle Colette, bonjour Madame. Vous voilà en bonne diſpoſition ce me ſemble ?

MADELEINE.

Quand il s'agit de fêter ce qu'on aime on eſt toujours joyeux.

VALERE.

Avec ces yeux-là, belle Colette, on eſt bien ſûr de trouver des ſuccès & de l'indulgence.

COLETTE.

Ah ! Monſieur, vous êtes bien bon. Pourvu que je diſe auſſi bien que je ſais, je ſerai bien contente. Je ſais tout ſans faute, voulez-vous voir, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

C'eſt inutile : dans ce moment-ci nous n'avons perſonne encore, & puis il y a bien des choſes à ſonger. (*à Madelaine*) Avez-vous penſé aux bouquets ?

MADELEINE.

Oui, oui, tout eſt prêt.

LE BAILLI.

Et les guirlandes ?

MADELEINE.

Elles ſont preſque finies.

VALERE.

Mais ces deux Actrices pourroient toujours répéter leur rôle, ſi vous vouliez.

LE BAILLI.

Non, non il faut que tout le monde y ſoit, (*à part*) & que vous n'y ſoyez plus vous. (*à Mad.*) Et ce chiffre eſt-il fait ?

MADELEINE.

Il y a plus de deux jours.

LE BAILLI.

Et avez-vous vu la place où nous donnons la fête ?

MADELEINE.

Non pas encore ; mais nous avons le tems.

LE BAILLI.

Le tems ! eh ! mon Dieu non, on n'en a jamais aſſez. Monſieur, conduiſez vîte Madeleine au jardin, faites-lui voir les boſquets qu'on doit décorer.

VALERE.

Mais elle les connoît bien ; ce ſont les premiers en entrant.

MADELEINE.

Ah ! oui, je ſais ce que c'eſt.

LE BAILLI.

Oui, mais vous n'avez pas compté combien il vous falloit de guirlandes, c'eſt eſſentiel, & il vaut mieux plutôt que plus tard. D'ailleurs le tems preſſe, tout le monde va ſe réunir, & ſi vous ne vous hâtez, vous ferez attendre. Monſieur, allez faire voir à Madeleine l'emplacement que nous avons choiſi, montrez-lui tout, mais tout, n'oubliez rien.

VALERE, *à Madeleine.*

Suivez-moi, ſi vous le voulez bien. Auſſi bien j'ai à vous faire part d'une idée qui m'eſt ſurvenue.

LE BAILLI.

Sans doute, il faut s'aider les uns les autres.

MADELEINE.

Mais la répétition va commencer.

LE BAILLI.

Ne craignez rien, on vous attendra; ſoyez ſans inquiétude : vous ſavez combien vous êtes néceſſaire.

COLETTE *feignant de s'en aller.*

Soit, nous reviendrons....

LE BAILLI *l'arrêtant.*

Où courez-vous? Vous n'êtes pas utile là; répétons enſemble votre première ſcène, cela vaudra bien mieux.

MADELEINE.

Oui, oui, répète; il y a un paſſage que tu manque toujours. (*elle ſort avec Valere.*)

SCÈNE IV.

LE BAILLI, COLETTE.

COLETTE.

CROYEZ-VOUS, Monſieur le Bailli, que je diſe bien mon rôle?

LE BAILLI.

Vous ferez toujours très-bien tout ce que vous voudrez faire.

COLETTE.

Ah ! c'eſt que j'ai tant d'envie, tant d'envie de le bien dire.

LE BAILLI.

Vous êtes bien bonne.

COLETTE.

Bien bonne, mais il n'y a pas de bonté à cela, il n'y a que du plaiſir, cela vient de mon cœur.

LE BAILLI.

Que je vous dois de reconnoiſſance, vous me raviſſez.

COLETTE.

Mais ce ne ſont point des complimens que je vous demande, ce ſont des conſeils. Vrai, penſez vous que je réuſſiſſe ?

LE BAILLI.

Eh ! pouvez-vous manquer de réuſſir ? le rôle de la Gaieté dont vous êtes chargée, eſt l'image de cet heureux caractère qui vous gagne tous les cœurs.

COLETTE.

J'arrive à la première ſcène.

LE BAILLI.

Oui, en diſputant un bouquet à l'Amitié, qui veut le préſenter ſeule, & que tout le monde vous accorderoit, s'il étoit le prix des graces & des talens.

COLETTE.

Faut-il que j'entre avec un air de colère ?

LE BAILLI.

Non. Avec cet air aimable, enjoué, qui porte dans notre ame le bonheur & le plaiſir.

COLETTE.

Mon Dieu, que je ſuis fâchée que l'Amitié ne ſoit point ici, nous répèterions.

LE BAILLI.

Mais l'Amour pourroit y être ſi vous vouliez ?

COLETTE.

L'Amour ! il n'arrive qu'à la dernière ſcène. C'eſt Colin qui fait l'Amour.

LE BAILLI.

Oui, vous avez voulu que ce fût lui, il a fallu vous obéir.

COLETTE.

Oh ! il le jouera bien, Colin.

LE BAILLI.

Je le crois, il eſt ſi facile.

COLETTE.

Pour moi, je ſuis bien sûre que la mémoire ne me manquera pas, j'étudie mon rôle nuit & jour.

LE BAILLI.

Tant mieux. Redoublez vos ſoins pour plaire à celui que nous chantons.

COLETTE.

Mon cœur me le dit mieux que vous, nous lui devons tant, nous l'aimons tant. Cela ne me coûtera rien.

LE BAILLI.

Et cela peut vous valoir beaucoup. C'eſt de lui que dépend votre ſort, & la récompenſe de vos ſuccès ſera un mari. Cela vous déplaît-il ?

COLETTE.

Voudriez-vous me répéter l'air de ma chanſon ?

LE BAILLI.

Nous avons le tems. Répondez-moi avant : ſi on vous offroit pour mari un homme que votre cœur eût choiſi, qui vous fût ſincèrement attaché, qui vous jurât de faire le bonheur de votre vie, le refuſeriez-vous ?

COLETTE.

Non, ſans doute; mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.

LE BAILLI.

Et ſi cet homme, implorant l'appui de celui que vous célébrez, faiſoit demander votre main à votre mere & l'obtenoit, le déſavoueriez-vous ?

COLETTE.

COLETTE.

Non, mais à quoi bon toutes ces queſtions?

LE BAILLI.

A aſſurer ma félicité, à me rendre le plus heureux des hommes; oui je vais tout entreprendre, je vais....

COLETTE.

Mais que dites-vous donc, vous n'y penſez pas.

LE BAILLI.

Ah! oui, j'y penſe depuis long-tems; je ne m'arrête plus; votre aveu me décide, & je vais employer à hâter mon bonheur des momens que je me reproche de perdre en vains diſcours. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

COLETTE, *ſeule.*

MAIS il eſt fou, je crois, la tête lui tourne; on dit que cela arrive quelquefois aux Poëtes.

SCÈNE VI.

COLETTE, COLIN.

COLIN.

MAIS qu'a donc Monſieur le Bailly, il ſort bien échauffé, & ſort d'avec toi ? qu'a t il donc tant à te dire ? il ne te quitte plus. Eſt-ce de ton rôle qu'il te parle ?

COLETTE.

Non, pas toujours.

COLIN.

Et de quoi donc ?

COLETTE.

C'eſt de ſon amour.

COLIN.

De ſon amour !

COLETTE.

Eſt-ce que tu ne lui trouve pas l'air d'un amoureux ?

COLIN.

Cet amour-là n'eſt pas un enfant.

COLETTE.

Et le trouve-tu aſſez grand pour faire un mari ?

COLIN.

Un mari !

COLETTE.

Oui, il veut ſe marier.

COLIN.

Eh ! qui diantre veut-il épouſer ?

COLETTE.

Moi.

COLIN, *moitié fâché, moitié riant.*

Allons tu badines.

COLETTE.

Non, c'eſt très-ſérieux.

COLIN.

Ne fais plus de ces plaiſanteries-là.

COLETTE.

Ce n'en eſt point une ; il vient de me le propoſer.

COLIN.

Eh qu'as-tu répondu ?

COLETTE.

Rien.

COLIN.

Rien, c'eſt fort bien.

COLETTE.

Le trouve-tu bon ?

COLIN.

Oh ! très-bon.

COLETTE.

Eh bien, il l'a trouvé encore meilleur que toi, car il eſt allé me demander à ma Mere.

COLIN.

Et tu ne l'a pas arrêté ?

COLETTE.

Moi ! & pourquoi donc ?

COLIN.

Fort bien ; c'eſt à quoi je devois m'attendre, cruelle, voilà le prix de mon amour, voilà l'effet de vos ſermens.

COLETTE.

Mais tu m'approuves toi-même, & d'ailleurs ſonge donc au rang que je vais avoir, aux honneurs qui m'attendent....

COLIN.

Voilà la raiſon qui l'attachoit à vous, qui lui faiſoit ſuivre tous vos pas ; c'eſt vous qui l'y reteniez, perfide.... Au moins ſi je ſuis votre victime, je ne ſerai plus votre dupe. Adieu, je ne vous reverrai jamais.

COLETTE *éclate de rire.*

COLIN.

Pourſuivez, joignez l'inſulte à la perfidie, coquette.

COLETTE.

Tu perds la tête auſſi, je crois.

COLIN.

Belle raillerie, en vérité.

COLETTE.

Eh! qu'as-tu donc?

COLIN.

Ce que j'ai : comment après m'avoir promis cent fois de n'être jamais qu'à moi, vous ſouffrez patiemment qu'on veuille m'enlever le bonheur de ma vie, & la main qui me fut promiſe?

COLETTE.

Quoi! ſérieuſement tu peux t'inquiéter du radotage de ce vieux fou & des démarches qu'il veut faire!

COLIN.

Il ne les eût jamais faites ſans votre complaiſance.

COLETTE.

Tu es bien heureux que je ſois auſſi bonne; mais je ris des extravagances, & ne m'en fâche jamais. Quand à cette prétendue complaiſance que tu m'as reprochée tant de fois, & que tu pouvois expliquer tout ſeul, je veux bien te l'expli-

quer aujourd'hui. J'ai ſu qu'on préparoit une fête à celui que nous chériſſons tous, & que le Bailli étoit chargé de faire une Pièce. J'ai brigué, je te l'avoue, le plaiſir d'y paroître ; j'ai flatté l'Auteur, pour diſpoſer de ſes rôles, & pénétrée du deſir de prouver tout mon amour, toute ma ſenſibilité à celui qui les mérite ſi bien, la reconnoiſſance m'a menée à la coquetterie. J'ai réuſſi, j'ai obtenu un rôle pour moi, pour toi, pour tous nos amis qui partagent nos ſentimens. Quant aux eſpérances que ce jeu a pu lui donner, ſois sûr qu'elles ſeront très-vaines ; j'ai mille moyens pour les faire échouer. Crois-en ta Colette qui ne t'a jamais trompé.

COLIN.

Quoi ! c'eſt poſſible.... Ah ! que je ſuis coupable.... Me pardonneras-tu ?

COLETTE.

Te voilà auſſi ſot que tu étois furieux ; pauvre cervelle, va, je t'ai tout pardonné d'avance.

COLIN.

Ah ! tu pénètre mon cœur de plaiſir & de reconnoiſſance. Que j'expie à tes pieds la faute qu'un amour trop aveugle m'a fait commettre.

Il ſe jette à ſes genoux.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, COLETTE, COLIN.

LE BAILLI.

On parle pour moi, je ne me ſens pas de joie. Tout va au mieux. (*Appercevant Colin.*) Ah! voilà qui ne va pas ſi bien. Qu'eſt-ce! Que vois-je! Et que faites-vous là, Monſieur Colin?

COLIN.

C'eſt que nous répétions.

LE BAILLI.

Mais cela n'eſt point dans votre rôle, l'Amour ne ſe jette point aux pieds de la Gaieté.

COLIN.

C'eſt une ſcène que nous avons ajoutée.

LE BAILLI.

Eh bien, redites-la moi, je vous dirai ſi elle peut aller.

COLETTE.

Non, non, nous vous la dirons tantôt.

LE BAILLI.

Mais voici tous les Acteurs qui viennent à la répétition. Allons, mes amis, de la mémoire, de l'ame & de l'ardeur.

SCÈNE VIII.

MADELEINE, VALERE, LE BAILLI, LUCIE, COLETTE, COLIN, *tous les* VILLAGEOIS, THÉRÈSE *à leur tête, le* CARRILLONNEUR.

VALERE.

MONSIEUR le Bailli, nous vous amenons toute la Troupe, s'ils ont autant de talens que de zèle, votre Fête ſera charmante.

LE BAILLI.

Ah ! Monſieur .... j'oſe croire .... mettez vous là s'il vous plaît, & daignez juger avec la même franchiſe & l'Auteur & ſes Acteurs. Allons, commençons. *Scène première.* La GAIETÉ, l'AMITIÉ & la BONTÉ, *ayant chacune un bouquet à la main.* Fort bien. Avancez-là toutes les trois; un air empreſſé, ému, mais point chagrin.

SCÈNE IX.

MADELEINE, *faiſant le rôle de la Bonté.*
LUCIE, *faiſant le rôle de l'Amitié.*
COLETTE, *faiſant le rôle de la Gaieté.*

MADELEINE.

NON, vous dis-je, c'eſt à moi dans ce jour de Fête à lui offrir le premier hommage. Je ſuis la Déeſſe de la Bonté, je formai ſon cœur dès l'âge le plus tendre ; c'eſt à moi de fêter mon pupile.

LUCIE.

Si les bienfaits, & le choix de l'enfance, ſont un titre pour prétendre à cet emploi, qui peut mieux le réclamer que l'Amitié ? N'eſt-ce pas moi qui reçus ſes premiers vœux ? n'eſt-ce pas moi qu'il a toujours ſervie, & dont il s'occupe chaque jour ?

COLETTE.

Eh ! dans un jour de joie & de plaiſirs, qui doit-on conſulter la première ? N'eſt-ce pas la Gaieté ? N'eſt-ce pas elle qui répandit ſur ſon caractère cette heureuſe égalité qu'on admire & qu'on envie ? N'eſt-ce pas elle qui jette ſur ſes jours cette douce tranquillité, à laquelle on aſpire ſi ſouvent & que l'on obtient ſi rarement ?

LUCIE.

Je le rends cher à tous ceux qui le connoiſſent.

MADELEINE.

Je le rends précieux à l'humanité.

COLETTE.

J'en fais l'envie de tous les âges.

MADELEINE.

C'eſt par moi qu'il eſt adoré.

COLETTE.

C'eſt par moi qu'il eſt heureux.

LUCIE.

C'eſt par moi qu'il en ſait faire. Pour décider en ma faveur, interr gez ceux qui vivent avec lui ?

MADELEINE.

Interrogez ceux qui le ſervent ?

COLETTE.

Interrogez l'Amour que je vois venir à nous, & qui doit être le ſeul Juge aujourd'hui ?

LE BAILLI.

Eh bien ! l'Amour, l'Amour ; Monſieur Colin ; vous n'y êtes jamais.

SCÈNE X.

Les Précédens ; COLIN, *faiſant le rôle de l'Amour.*

COLIN.

Me voilà ; me voilà.

COLETTE.

Vous qui venez ſans doute ici, conduit par le même déſir que nous, offrir au Maître de ces lieux un gage de votre ſouvenir ; vous dont on reſpecte les oracles, & qu'on conſulte ſur tout ; daignez terminer aujourd hui une querelle qui s'élève entre nous. Vous voyez votre Sœur & vos Compagnes fidèles qu'un même ſentiment réunit, mais que le zèle diviſe, prononcez : n'eſt-ce pas à la Gaieté qu'on doit remettre l'honneur de parler la première ?

LUCIE.

N'eſt-ce pas à l'Amitié ?

MADELEINE.

N'eſt-ce pas à la Bonté ?

COLETTE.

Je ne céderai pas.

LUCIE.

Ni moi.

MADELEINE.

Ni moi.

COLIN.

Vous avez raiſon. Vous ne devez point céder ni l'emporter. C'eſt perdre en vaines conteſtations un tems qui nous eſt trop cher. Jalouſes toutes trois de l'honneur de paroître la première aux yeux de celui que vous aimez & que vous protégez ; remettez-moi vos droits & vos bouquets, ils n'en feront plus qu'un avec le mien ; & je me charge de la commiſſion. Quand l'Amour parle, tous les cœurs ſont d'accord, & tous les Dieux ſont de moitié.

COLETTE.

J'y conſens.

LUCIE.

Soit.

MADELEINE.

De tout mon cœur. On ſe trouve toujours bien de ſes conſeils.

COLIN.

Quelle foule s'avance ! ce ſont tous les Habitans de ce Canton. C'eſt encore une diſpute à juger apparemment, & des bouquets à offrir.

SCÈNE XI.

Les Précédens, THÉRÈSE, *à la tête des Habitans qui tiennent tous des bouquets.*

AIR : *De l'Amoureux de quinze ans, &c.*

Nos bouquets n'ſont pas des choſes
Dignes de vous, j'en convien ;
Mais j'offrons avec ces roſes
Ta, la, la, la, &c.
Des cœurs qui les valent bien.

Ces cœurs ſont tertous les vôtres ;
Savez-vous pourquoi ? le v'là.
C'eſt que mieux que tous les autres,
Ta, la, la, la, &c.
Vous n'voulez pas qu'on dis' ça.

Quoique not' cœur nous inſpire
Quand j'voulons parler de vous ;
Nous en avons tant à dire,
Ta, la, la, la, &c.
Qu' les term' nous manquent à tous.

L'Amour amen' tout' ſa bande,
Pour qu'vous ſoyez mieux fêté ;
A qui remett' not'offrande,
Ta, la, la, la, &c.
De l'Amour ou d'la Gaieté.

COLETTE.

C'eſt à la Gaieté à arranger cette affaire là ; écoutez mes amis.

AIR : *Des Inſulaires.*

NE ſéparez pas davantage
Ceux qu'il raſſemble près de lui ;
Partagez entre nous l'hommage
Que vous préparez aujourd'hui.

Que vos ames ſoient ouvertes
A la Gaieté comme à l'Amour.
Et tour à tour
Suivez ma cour,
Suivez ſes pas tout eſt bon dans ce jour.
Par la Gaieté que vos fleurs ſoient offertes.
Et que vos cœurs ſoient offerts par l'Amour.

LE CHŒUR.

Par la Gaieté que nos fleurs ſoient offertes,
Et que nos cœurs ſoient offerts par l'Amour.

THÉRESE.

Nous ſouſcrivons tous à cet arrangement.

Tous les Payſans remettent leur bouquet à l'Amour. La marche finit par le Carrillonneur.

SCÈNE XII.

Les Précédens, LE CARRILLONNEUR.

LE CARRILLONNEUR.

AIR : *De la Chambord.*

J'SUIS l'ſoneux de la Paroiſſe,
Je n'fais pas tant de façon,
Mon cœur n'en eſt pas moins bon.
Quoiq'mes mots n'aient pas un'toiſe.
Je ne ſais qu'une chanſon.
J' vous la dis, j'vous la dégoiſe,
Je ne ſais qu'une chanſon
A l'honneur de not' Patron.

J'laimons autant qu'il nous aime,
Nos cœurs ſont à l'uniſſon.
Près d'lui comm' dans ſa maiſon,
L'plaiſir eſt toujours extrême.
Je n'vous dirai pas ſon nom,
Vot' cœur vous l'dit, c'eſt tout d'même,
Je n'vous dirai pas ſon nom,
Mais conv'nez que j'ai raiſon.

COLIN.

Très-bien Monſieur Lucas. Allons mes Amis, ſuivez moi ; mettez vous ſous la conduite de l'Amour. Le plaiſir & la reconnoiſſance rendent égaux les Hommes & les Dieux.

Tous les Acteurs ſe retirent au fond du Théâtre.

SCÈNE XIII.

VALERE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Eh bien! Monſieur, ai-je rempli votre idée; êtes-vous content?

VALERE.

Oui. Fort content; mais.....

LE BAILLI.

Quoi! mais.

VALERE.

Ne trouvez vous pas cette tournure un peu uſée; ces rendez vous céleſtes ne ſont plus de mode. On a fait dire tant de ſottiſes à ces pauvres Divinités, qu'on a un peu dégoûté tout le monde de les entendre.

LE BAILLI.

Mais les miennes n'en diſent pas.

VALERE.

Je ne dis pas cela.

LE BAILLI.

Trouvez-vous ſi mal-adroit d'avoir perſonnifié les trois vertus qu'on admire dans Monſieur votre Pere, d'avoir mis dans leur bouche, un éloge qui

eſt

eſt dans celle de tout le monde, & qu'on n'oſe prononcer.

VALERE.

Sans doute. Mais j'aurois voulu quelque choſe de plus neuf.

LE BAILLI.

Ah ! du neuf, du neuf. Voilà la folie de tout le monde ; ce qui eſt bon n'eſt-il pas toujours du neuf.

VALERE.

J'en conviens ; mais cela me paroît bien court & bien difficile à exécuter.

LE BAILLI.

Comment ?

VALERE.

C'eſt ce ſoir qu'il faut jouer ; le boſquet n'eſt point arrangé ; tout le monde eſt en l'air. On ne peut diſpoſer de perſonne ; & je crains qu'en ſe précipitant on ne faſſe manquer vos projets & votre Fête.

LE BAILLI *piqué*.

J'entends, Monſieur. Je reprends mon Manuſcrit ; & je ſaurai où le placer.

VALERE.

Je ſuis déſolé que vous preniez mes réflexions pour un refus ; convenez-en. Il faut que cela ſoit bien repréſenté ou point du tout ; & j'y vois de l'impoſſibilité.

LE BAILLI.

Je la ſens comme vous. Mais ce n'étoit pas la peine de ſe donner tant de mal.

VALERE.

Croyez que je ſens toute l'étendue du ſervice que vous m'avez rendu, & vous l'avez vu au zèle avec lequel j'ai ſollicité auprès de Madeleine, j'ai tout obtenu, & Colette vous eſt accordée.

LE BAILLI.

Que dites-vous? Quoi! je puis eſpérer.

VALERE.

Vous allez l'apprendre de Madeleine elle-même.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, MADELEINE.

VALERE.

MADELEINE, venez confirmer vous-même à Monſieur le Bailli la parole & les eſpérances que vous m'avez données.

MADELEINE.

Oui, Monſieur, je vous répéterai ce que j'ai dit. Quoique je m'étonne du choix de ma fille, il ſera

le mien, & je n'attends que ſon aveu pour donner ma voix.

LE BAILLI.

Ah ! Madame, la voilà, hâtez mon bonheur.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Les Précédens ; COLETTE, COLIN *s'avançant peu à peu.*

VALERE.

COLETTE, venez finir par votre conſentement un arrangement que vous avez permis vous même. Votre mere rendant à votre cœur toute ſa liberté, vous permet de prendre pour mari celui qu'il vous indiquera.

MADELEINE.

Oui, ma fille, raſſurez-vous, & prononcez.

LE BAILLI *tendrement.*

Oui, prononcez.

COLETTE.

Puiſque ma mere me rend une liberté dont elle pourroit diſpoſer, ce bienfait ſignalé mérite toute ma confiance. Je ne m'en cache plus, & je donne ma main à celui dont j'ai déjà le cœur. (*Elle donne la main à Colin*).

LE BAILLI.

Comment ? qu'eſt-ce que cela veut dire ?

COLIN.

Que j'adore Colette, & que j'attends à ſes pieds l'Arrêt de ma vie ou de ma mort. Ne rétractez point, Madame, une parole qui aſſure mon bonheur.

LE BAILLI.

Conſentiriez-vous à unir enſemble deux étourdis, deux traîtres, deux impoſteurs.....

COLIN.

Point d'injure, Monſieur le Bailli ; je ne réclame que la loi que vous avez portée vous-même.

MADELEINE.

J'ai promis, Monſieur le Bailli.

COLETTE.

Et d'ailleurs, Monſieur le Bailli, ne doit-on pas dans ce jour de Fête, unir l'Amour & la Gaieté ?

VALERE.

J'en ſuis fâché, Monſieur le Bailli ; mais vous m'avez trompé.

LE BAILLI.

Je reſte anéanti. Comment, ingrate, après ce que vous m'avez dit ?

COLETTE.

Eh ! que vous ai-je dit ?

LE BAILLI.

Ne m'avez-vous pas laiſſé venir ſolliciter votre main, & la demander pour prix de mes peines.

COLETTE.

Et pouvois-je vous arrêter? Dans votre vivacité vous avez pris vos déſirs pour les miens; mais aviez-vous ma parole ou mon aveu?

LE BAILLI.

Je n'avois rien que la tête tournée. Peut-on être plus malheureux. Je fais une Pièce, on n'en veut pas; je demande une femme, on me l'enlève. Que me reſte-t-il à faire? à m'aller pendre.

VALERE.

Non. Il vous reſte à prendre un rôle dans les Pièces que j'ai imaginé de jouer pour la Fête que nous célébrons. J'eſpère que vous voudrez bien aider mon zèle de vos talens; & oublier vos malheurs, en vous occupant de celui qui ſait ſi bien fixer les plaiſirs.

COLIN.

Eh bien! Monſieur le Bailli, comment trouvez-vous la répétition de notre Scène.

LE BAILLI.

Scélérat! ah! je renonce aux Muſes comme aux Femmes pour ma vie. Maudit ſoit le jour où je penſai à elles.

VALERE.

Madeleine, Colette, & vous tous, dont la complaiſance & les talens m'ont charmé, réuniſſez vos efforts aux miens; préparons pour celui qui nous anime, des Jeux dignes de lui plaire. Nous trouverons dans nos ſentimens de nouvelles reſſources, & dans les ſiens une indulgence néceſſaire à notre foibleſſe & à notre timidité.

FIN.

LA
FEMME JALOUSE,
COMÉDIE.

LA
FEMME JALOUSE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. DESFORGES.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 15 Février 1785; & à Verſailles, le 11 Mars ſuivant, devant LEURS MAJESTÉS.

Le Prix eſt de trente ſols.

94120
Ce 17 Novembre

A PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1785.

A MONSIEUR

ANTOINE PETIT,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur d'Anatomie au Jardin du Roi, ancien Inspecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume, Membre des Académies des Sciences de Paris & de Stokholm, &c. &c.

MON BON AMI,

JE puis donc vous le donner publiquement ce nom précieux, le premier que bégaya mon enfance, & auquel la reconnaissance a si tendrement accoutumé ma bouche & mon cœur. Je puis vous le donner dans un moment où je suis moins indigne de le prononcer; dans l'instant flatteur où l'un de

mes Eſſais dramatiques eſt honoré de l'accueil le plus encourageant.

Votre tendre & pruaente amitié me préparait un heureux avenir dans une carrière plus utile ſans doute, & au moins auſſi brillante que celle du Théâtre ; je verſe des larmes de ſang, quand je ſonge à la légèreté cruelle avec laquelle j'ai trahi votre douce eſpérance : mais l'âge amène les réflexions. Je vous aimai toujours trop pour ne pas deſirer que vous m'aimaſſiez. De manière ou d'autre, il fallait chercher à le mériter. Il fallait payer ma dette à la ſociété, ainſi qu'à l'amitié.

Ce que je n'ai pu comme élève d'Eſculape, je l'eſſaye comme amant de Thalie. Puiſſe mon zèle pour l'une, vous faire oublier mon imprudente froideur pour l'autre. Je ſervirai ma Muſe avec bien plus d'ardeur ſi vous approuvez mon attachement pour elle, & j'oſe compter ſur ſon ſourire ſi vous daignez accorder le vôtre aux efforts que je ferai pour les mériter tous deux.

Je ſuis, avec la plus reſpectueuſe tendreſſe & la plus inexprimable reconnaiſſance,

MON BON AMI,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
DESFORGES.

PRÉFACE.

Ce n'eſt ni à la Femme Jalouſe anglaiſe de M. Georges Colman, ni à celle de Riccoboni pere, ni à celle de Jolly, imitée en vers français du canevas italien de ce dernier, ni à la Jalouſe en cinq Actes d'un Anonyme de Nancy, que je dois l'idée de l'Ouvrage que j'offre aujourd'hui au Public. On s'eſt trompé en le diſant & en l'imprimant.

Celui qui a confeſſé qu'il devait à Fielding tout le mérite de Tom-Jones à Londres, aurait avoué & indiqué ce qu'il aurait emprunté aux Ouvrages qu'il vient de nommer. La confrontation ſera la preuve la plus sûre, & elle ſera facile à ceux qui voudront venir la faire chez moi ; car j'ai les Ouvrages mêmes ou les extraits de ceux que je n'ai pu garder ou acquérir. Mon plan était fait lorſque je commençai la recherche des Comédies anciennes qui portaient le même titre. Cette recherche me fut à la fois utile & agréable ; car en me faiſant connaître de très-bonnes Comedies que j'ignorais, elle m'inſtruiſit ; & en me prouvant que toutes mes idées étaient à moi, elle me tranquilliſa. Deux ou trois paſſages ſeuls, mais ſi naturels qu'ils devaient venir d'eux-mêmes à l'imagination de quiconque aurait voulu traiter ce ſujet, ſont le plan d'autorité, tracé par M. d'Orſan à ſa femme vers la fin du troiſieme Acte, le feint évanouiſſement qui ſuit, & le mot de la quatrieme Scene du quatrieme Acte, *les vapeurs ſans témoins*. Ils ſont à moi, comme à M. Colman, & je les ai laiſſés

d'autant plus volontiers que j'étais fier de cette reſſemblance avec cet illuſtre Auteur. Si j'ai eu le bonheur de me rencontrer plus parfaitement avec lui, c'eſt plutôt dans mon Tom-Jones à Londres ; & la raiſon en eſt, que le ſublime Roman de Fielding eſt la ſource où nous avons puiſé tous deux, lui ſa *Femme Jalouſe*, moi *Tom-Jones*.

Un autre bruit s'eſt répandu : ma Piece, dit-on, a été lue & refuſée aux Français ; je n'entends autour de moi que cette aſſertion, bien gratuite aſſurément.

Ma Piece n'a point été lue aux Français & ne devait pas l'être. Les raiſons qui m'attachent au Théâtre Italien ſont connues & faites pour être approuvées de tout le monde.

D'ailleurs en rendant juſtice de tout mon pouvoir aux vrais talens du Théâtre national, j'avoue que je n'ai rien à regretter. Les Journaux, en me traitant avec une indulgence marquée, ont rendu juſtice aux Acteurs, & m'ont dérobé la douceur de répéter ce que leur zèle & leurs talens m'avaient inſpiré. Ces eſtimables Acteurs me connaiſſent aſſez pour ſavoir combien je ſuis ſincère quand je leur attribue la meilleure partie d'un ſuccès qu'ils ont décidé, & que je n'euſſe pas obtenu tout ſeul.

Après avoir payé le tribut de reconnaiſſance que je dois à tous ceux qui ont bien voulu écrire avan

tageuſement de mon Ouvrage, je me permettrai de répondre en peu de mots à quelques reproches qui m'ont été faits, & que je ne crois pas avoir tout-à-fait mérités. La partie du ſtyle qu'on accuſe d'être négligée, eſt peut-être celle qui m'a le plus coûté pour y mettre cet abandon, qu'on appelle *négligence*, & qui eſt, à mon ſens, le cachet du naturel. Je ne dirai rien de plus ſur cet article.

La faibleſſe du moyen, né du ſerment de M Dorſan, parait un reproche plus grave. On ajoute que M. Dorſan, comme citoyen, n'a pas dû ſe taire, encore moins comme pere : on parle des droits des enfans quelconques, droits fixés par les loix. Je réponds à cela, que le premier mariage de M. Dorſan eſt un mariage ſecret, que la loi n'autoriſe point, & qu'un enfant né dans de pareilles circonſtances, peut bien demander une penſion alimentaire, que la loi lui accorde, parce qu'étant né il faut qu'il vive ; mais que les droits de citoyen lui ſont conteſtés : mille & mille procès en fourniſſent la preuve. M. Dorſan, comme citoyen, a donc dû cacher Clémence : comme pere, il a dû en prendre ſoin ; c'eſt ce qu'il a fait. Quant au ſerment, taxé de moyen faible, je ne ſais s'il exiſte au monde une choſe plus ſacrée qu'un ſerment ; ou, pour mieux dire, je ſuis averti par ma conſcience que rien n'eſt plus reſpectable. Mais mettant de côté cette précieuſe religion du ſerment, un de mes amis, plaidant chaudement cette cauſe, m'a fourni la réponſe ſuivante : Qu'Aménaïde diſe que c'eſt à Tancrede & non à

Solamir qu'elle a écrit ; que Zaïre nomme Néreſtan ſon frere ; que Nanine déclare que c'eſt à ſon pere qu'elle envoie les préſens du Comte, que deviendront ces trois ſublimes Ouvrages ? Mon ami a ſi bien répondu, que je n'ai rien à ajouter. Si ces réticences ſont un défaut, c'eſt un défaut bienheureux pour nous ; & il me ſerait bien doux de pouvoir pécher ainſi.

Reſte le plus ſérieux de tous les reproches, ce qu'on appelle *le grand vice de la Piece* : c'eſt que la Femme jalouſe a toujours l'apparence pour elle. Je pourrais dire d'abord que l'apparence n'eſt pas pour elle dans l'affaire de Juſtine, & que ſa paſſion, déjà miſe en jeu par la boîte d'or, lui fait voir un crime dans la choſe du monde la plus innocente. Mais ce qu'on regarde comme le grand vice de la Piece, (quel eſt donc l'aveuglement d'un pere ?) j'oſerais le regarder, moi, comme la baſe de ſon mérite, ſi elle en avait.

En effet, jalouſe ſans aucune apparence, Madame Dorſan ſerait une forcenée degoûtante, une mégère à enfermer, & dont on ne pourrait pas ſupporter la préſence deux minutes au Théâtre. Que voulais-je ? la corriger. Que fallait-il pour y parvenir ? commencer par la rendre intéreſſante. Par quels moyens ? en ne mettant de ſon côté que le tort de mal voir des choſes innocentes en elles, mais qui pouvaient & devaient être mal interprêtées par une femme prévenue & paſſionnée. Une fois inſtruite à fond, elle ſe corrige.

Pourquoi, dira-t-on, ne pas l'inſtruire tout de ſuite ? Parce qu'aux grands maux il faut de violens remèdes ; parce que (le ſerment à part) l'occaſion de l'arrivée de Clémence eſt le quinquina qui doit guérir la fiévre. M. Dorſan & ſa femme ſont les malades, d'Aranville eſt le Médecin, & Clémence le remede ſalutaire, dont il ſe ſert à propos pour amener la guériſon. Tout cela m'a paru dans l'ordre.

Je ne ſuis point le Chevalier de mon Ouvrage. J'ai pu me tromper ; mais il me reſtera toujours la douceur d'avoir voulu bien faire, le ſouvenir des bontés ineſtimables du Public, & le courage qu'elles ont dû naturellement m'inſpirer, & qui me ſervira à faire de nouveaux efforts pour m'en rendre plus digne.

Fin de la Préface.

Personnages.	*Acteurs.*
Madame DORSAN, femme jalouſe.	Mme. Forgeot.
M. DORSAN, ſon mari.	M. Granger.
EUGÉNIE, leur fille.	Mlle. Carline.
CLÉMENCE, fille de M. Dorſan, née d'un mariage ſecret.	Mlle. Pitrot.
M. D'ARANVILLE, ami de M. Dorſan, & tuteur de ſa femme.	M. de Courcelle.
M. DE FERVAL, neveu de M. d'Aranville, & amant d'Eugénie.	M. Reymond.
GERVAIS, vieux domeſtique de M. Dorſan.	M. Favard.
JUSTINE, ſa fille, gouvernante d'Eugénie.	Mlle. Dufayel.
BLAISOT, valet de M. Dorſan.	M. Valroy.
UN VOITURIER.	M. Coraly.

La Scène eſt à Paris, chez M. Dorſan.

LA FEMME JALOUSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon, où ſe trouve, entr'autres meubles, un ſecrétaire, dont la clef eſt après. Trois portes, une au fond donnant ſur la perſpective du Jardin; deux latérales : l'une celle de l'appartement de Madame Dorſan, à droite de l'Acteur; l'autre à gauche, celle de l'appartement de Monſieur Dorſan. Il n'eſt pas encore tout-à-fait jour.

SCENE PREMIERE.

Madame DORSAN, *ſeule, appuyée contre le ſecrétaire.*

Il eſt rentré fort tard, — aſſurément pour cauſe. —
Quelque nouvelle intrigue, — & pourtant il repoſe. —
Il peut dormir; — & moi, victime de l'amour,
Victime de l'hymen, je pleure nuit & jour.
(*Elle ſe leve.*)
C'eſt trop long-tems gémir d'une auſſi rude épreuve.
Quoi! toujours des ſoupçons, & jamais une preuve!
J'en aurai. — (*Elle retourne au ſecrétaire.*)
Qui verrait ce ſecrétaire ouvert,
Croirait voir de Dorſan le cœur à découvert.
Eh bien! cet abandon comble ma défiance :

Ce n'eſt qu'un faux témoin de ſa fauſſe innocence,
C'eſt un raffinement, une ruſe de plus.
Voyons. (*Elle ouvre le ſecretaire & les tiroirs.*)
Si mes efforts, tant de fois ſuperflus,
Allaient enfin; — que dis-je! O malheureuſe épouſe!
Si douloureuſement, ſi juſtement jalouſe!
En vain de ton ingrat tu cherches les ſecrets:
Les maris criminels ſont des amans diſcrets;
Voilés par le méme art qui trame nos diſgraces,
Leurs forfaits ténébreux ne laiſſent point de traces.
Fermons. - Si cependant. - Quel trouble! quels combats
Ah! contre mon malheur en vain je me débats;
Je veux tout voir. — O ciel! qu'eſt-ce que je découvre!
Sous l'effort de ma main, un double fond qui s'ouvre!
(*Avec réflexion.*) ((*Elle cherche.*)
Perfide invention! Quoi! rien! — cherchons encor.
Ah! je crois pourtant; — oui, — c'eſt une boîte d'or;
Et la boîte, à coup sûr, cachant quelque myſtere,
Aura ſon double fond comme le ſecrétaire.
(*Elle tourne & retourne la boîte.*)
Myſtere affreux! bientôt tu ſeras éclairci.

SCENE II.

Mad. DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.

JUSTINE.

AH! Madame, pardon.

Mad. DORSAN.

Que faites-vous ici?

JUSTINE.

Madame, dans l'inſtant, j'arrive avec mon pere,
Qui vient me voir. — Je ſors. —

Mad. DORSAN, *avec aigreur.*

Non, demeurez. — J'eſpere.
Que l'on ſe laſſera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandait, je n'y ſuis pour perſonne.
(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien! vous le voyez : Madame me ſoupçonne
De l'épier, tandis que du matin au ſoir,
Guettant, obſervant tout, elle voit tout en noir.
Enfin, de la maiſon je vais ſortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc?

JUSTINE.

A vous ſeul je puis faire connaître
L'erreur de ma maîtreſſe & ſon injuſte effroi.
Sachez que ſes ſoupçons s'étendent juſqu'à moi.
Du Couvent où j'étais, près de Mademoiſelle,
Je ſuis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma préſence a déplu beaucoup. — A chaque inſtant,
C'eſt quelque propos dur, quelque nom inſultant;
De moi-même, à la fin, je me ſerais bannie;
Mais les bontés du pere, & ma chere Eugénie,
Malgré ce que je ſouffre à me voir maltraiter,
Pour quelque tems encor m'ont contrainte à reſter.

GERVAIS.

Ne ſouffre point d'affront; — viens plutôt chez ton pere.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT.

BLAISOT.

(*Familierement à Juſtine.*)

Ah! le voilà trouvé pourtant, — Bon jour, ma chere.

JUSTINE.

Trouvé, — Qui?

BLAISOT, *frappant sur l'épaule de Gervais.*

Le Papa!

GERVAIS.

Vous venez de chez moi?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi?

BLAISOT.

C'eſt Monſieur qui vous dira pourquoi.
Hier, il eſt rentré pas mal tard de la ville.
Il m'a dit : — Vous irez chez Monſieur d'Aranville.
Le ſévere tuteur? ai-je dit, — Bon! — j'y vais.
Non, — demain, a-t-il dit, & de-là chez Gervais.
Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure.
Fort bien: — près de l'ami, le cher papa demeure.
J'ai couru chez l'ami, puis j'ai paſſé chez vous;
Perſonne — & je crois bien, car vous étiez chez nous.

GERVAIS, *à Juſtine.*

Tu ne devines pas ce que me veut ton maître?

JUSTINE.

Non.

BLAISOT.

Bah! vous badinez : ſi vous vouliez, peut-être
Vous devineriez bien; mais moi, qui ſuis ſorcier,
Je devine (entre nous) qu'il veut vous marier.

JUSTINE.

A qui donc?

BLAISOT.

Pour le coup, devinez la premiere.

JUSTINE, *ſouriant.*

Mon cher ami Blaiſot, je ne ſuis pas ſorciere.

BLAISOT.

Mon cher ami Blaiſot : vous avez deviné.

GERVAIS.

Comment donc?

BLAISOT.

Ecoutez. — J'ai bien imaginé

Qu'en voyant un garçon, d'une humeur joviale,
Jeune, aſſez bien tourné, l'ame franche, loyale,
Un bon garçon, enfin; vous diriez à part vous,
Voilà juſte celui qu'il me faut pour époux;
Et j'ai dit, à part moi, ce garçon, c'eſt moi-même:
Mais vous ne pouviez pas crier tout haut: je l'aime,
Et je veux l'épouſer. — Eh bien! moi, qu'ai-je fait?
J'ai tout dit à Monſieur; hein! — D'un air ſatisfait,
Dit-il, tu l'aimes donc? c'eſt bien; mais t'aime-t-elle?
J'ai dit oui. — J'ai bien fait, pas vrai, Mademoiſelle?
Et Gervais? — Qui? le pere? Ah! je ſuis sûr de lui.
Qu'il vienne ici demain; — demain c'eſt aujourd'hui.
Et — chut! voilà mon maître;
(*à Gervais, en lui ſerrant la main.*)
Il va parler, j'eſpere,
De façon qu'avant peu vous ſerez mon beau-pere.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN, *réveur, une lettre à la main.*

M. DORSAN, *à part, ſans les voir.*

CETTE lettre m'accable. — O ciel! eſt-il permis
Qu'au bout de dix-huit ans. — (*Il les voit.*)
Ah! bon jour, mes amis.
Gervais, je t'attendais.

BLAISOT, *à part, à Gervais.*

Pour l'objet.

GERVAIS.

Mon cher maître, —
Ordonnez.

BLAISOT, *à M. Dorſan, montrant Juſtine.*

Vous ſavez, — je vous ai fait connaître...

M. DORSAN.

Bon!

BLAISOT.

Vous pouvez parler, nous ſommes tous d'accord.

M. DORSAN.

J'y penſerai.

BLAISOT.

Monſieur, vos affaires d'abord ;
C'eſt trop juſte.

M. DORSAN.

Blaiſot?

BLAISOT.

Monſieur?

M. DORSAN.

Et d'Aranville?

BLAISOT.

Ah! ah! je n'ai pas fait ma courſe en imbécille.
Je ne dis jamais rien ; mais je vois tout le jeu.

M. DORSAN.

Acheve.

BLAISOT, *confidemment.*

Il va venir avec ſon cher neveu.

M. DORSAN.

Son neveu! pourquoi faire?

BLAISOT, *du méme ton.*

Eh mais! le mariage. —
Ah! que j'ai bien compris le fin mot du meſſage.

M. DORSAN.

Blaiſot, ſouviens-toi bien, pour la derniere fois,
Qu'obéir à la lettre, eſt tout ce que tu dois :
Tu ferais de ton chef quelques étourderies.

BLAISOT, *avec confiance.*

Qui? moi? jamais.

M. DORSAN.

C'eſt bon. Paſſe aux Meſſageries.
On attend aujourd'hui le carroſſe de Tours.
Dès qu'il arrivera, viens m'avertir.

BLAISOT.

J'y cours.

(*Il revient.*)

A vos bontés, Meſſieurs, Blaiſot ſe recommande.

(*A Juſtine.*)
Vous que cela regarde, appuyez la demande.
(*Il ſort.*)

M. DORSAN.

Ce Blaiſot eſt vraiment un garçon ſingulier.
Il ſe mêle de tout, — il eſt très-familier;
Mais comme il a du zele & de l'intelligence,
A ſes légers défauts je dois quelqu'indulgence.
(*A Juſtine.*)
Ma fille, ce matin, viendra-t-elle me voir,
Juſtine?

JUSTINE.

Vous ſavez que ſon premier devoir
Eſt ſon premier plaiſir. — (*A part.*)
Je ſens que je les gêne:
(*Haut.*)
Laiſſons-les ſeuls; — Monſieur, à l'inſtant je l'amene.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

M. DORSAN, GERVAIS.

M. DORSAN, *à baſſe voix.*

Ah çà, je t'ai mandé, je t'en dois la raiſon.
Il faut, mon bon ami, me prêter ta maiſon.

GERVAIS.

N'eſt-elle pas à vous?

M. DORSAN.

Non, mon cher, c'eſt la tienne.
A ta fille, après toi, je veux qu'elle appartienne.
C'eſt ſa dot.

GERVAIS.

Mon bon maître, après tant de bienfaits,
Vous nous comblez encor!

M. DORSAN

Eh! mon pauvre Gervais,

Je m'acquitte bien mal; — je te dois davantage.
Dans ton ſein, mon ami, tu portas mon jeune âge.
Songe qu'étant enfant, je t'avois pour appui.
Te voilà vieux; — eh bien! c'eſt mon tour aujourd'hui.
Bref, — j'attends de province une jeune perſonne:
Je tremble qu'à Paris, *quelqu'un* ne la ſoupçonne:
Ne pouvant, ſans danger, la recevoir chez moi,
Je ne puis, mon ami, la confier qu'à toi.
(*Confidence ſombre.*)
L'intérêt que j'y prends n'a rien de comparable.
Penſe que de mon être elle eſt inſéparable.,
Et ſur-tout qu'elle a droit au plus profond reſpect.

GERVAIS.

Ah! jamais rien de vous peut-il m'être ſuſpect?
J'obéis en aveugle; — achevez de m'inſtruire.
Dois-je l'aller chercher?

M. DORSAN.

Non, j'irai la conduire.

GERVAIS.

C'eſt bon: je vous attends. — (*Il va pour ſortir.*)

M. DORSAN.

Ecoute; — je voudrais
Un meuble ſimple & propre; — il faudra quelques frais.
(*Il lui donne une bourſe.*)
Tiens.—Je crois qu'elle arrive aujourd'hui de bonne heure,
Va vite, & de ton mieux embellis ſa demeure.
(*Gervais ſort.*)

SCENE VII.

M. DORSAN, *un moment ſeul, enſuite* EUGÉNIE & JUSTINE.

M. DORSAN.

Le funeſte moment ſerait-il arrivé?
Quoi! du plus doux plaiſir je me ſerais privé
Dix-huit ans.—Un jour ſeul—il faut que je m'immole.
(*Sa fille vient*)
J'y ſuis accoutumé; — voilà qui me conſole:

Voilà, contre mes maux, mon unique ſecours :
Viens, viens, ma chere enfant.

EUGÉNIE.

Je ne viens pas, — j'accours.
Embraſſez, — cher papa, votre pauvre Eugénie.
Elle a bien des chagrins.

M. DORSAN.

Qui? toi! ma bonne amie?

EUGÉNIE.

Moi-méme, — & je ne puis les confier qu'à vous,
Car vous êtes bien bon, bien indulgent, bien doux.
Au lieu que ſi j'écoute, ou ma bonne, ou ma mere,
L'amour n'eſt qu'une erreur, une affreuſe chimere;
A votre âge, le cœur doit ignorer ſa loi.—
Lequel eſt plus âgé, de mon cœur ou de moi?
Car, enfin, que ce ſoit ou mon cœur ou moi-même,
En vérité, papa, je ſens très-bien que j'aime.

M. DORSAN.

Qui?

EUGÉNIE.

Monſieur de Ferval, qui venait ſi ſouvent,
Avec ſon oncle & vous, me voir dans mon couvent.

M. DORSAN.

C'eſt lui qui te chagine?

EUGÉNIE, *naïveté affectueuſe.*

Eh! non pas, c'eſt ma bonne,
A qui de tout mon cœur pourtant je le pardonne.
Depuis un an, au moins, Monſieur Ferval m'eſt cher.
Eh bien! le croiriez-vous, je ne l'ai dit qu'hier.

M. DORSAN.

A lui-méme?

EUGÉNIE.

A qui donc? Si quelqu'un doit connaître
Ce ſecret le premier, c'eſt bien l'amant peut-être.

JUSTINE.

Vous avez très-mal fait.

EUGÉNIE.

Tu me l'as déjà dit.

Par amitié pour toi, je n'ai pas contredit ;
Mais tu me forçais d'etre & menteuſe & cruelle.
Oui ; — toi, ſi tu ſavais quelque bonne nouvelle,
Aurais-tu bien le cœur aſſez peu généreux
Pour la taire à celui qu'elle peut rendre heureux?
Eh bien ! c'eſt tout de même : il dit que ma tendreſſe
Eſt, de tous les tréſors, le ſeul qui l'intéreſſe.
Heureux ou malheureux, ſon ſort dépend de moi.
Mon cœur n'eſt ni méchant, ni de mauvaiſe foi.
J'ai dit tout bonnement : Vous m'aimez, je vous aime.
Eh bien ! ces deux mots ſeuls l'ont mis hors de lui-même.
Quand j'ai vu tant de feu, d'amour dans ſon regard,
Je me ſuis reproché d'avoir parlé ſi tard.

M. DORSAN.

Va, — tu fais bien d'aimer l'époux qu'on te deſtine.

EUGÉNIE.

Là ! — ne gronde donc plus, ma petite Juſtine.
J'aime ; — c'eſt un bonheur que j'ai de plus que toi.
Tu l'auras ſi tu veux : — c'eſt un grand bien, crois moi.

M. DORSAN.

Quels ſentimens naifs ! — Qu'elle eſt d'un bon augure
Cette ingénuité, garant d'une ame pure !
(*A Juſtine.*)
Toi qui la conſervas dans toute ſa candeur,
Que ne te dois-je pas ?

EUGÉNIE.

Ah ! de tout votre cœur,
Embraſſez avec moi, ma bonne & tendre amie,
Papa.

M. DORSAN, *affectueuſement.*

Bien volontiers.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame DORSAN, *qui ſurvient.*

Mad. DORSAN.

O CIEL ! quelle infamie !

M. DORSAN.

Grands Dieux !

JUSTINE.

Je ſuis perdue.

Mad. DORSAN.

On ne ſe contraint pas,
A ce qu'il me parait?

JUSTINE.

Madame. —

Mad. DORSAN, *à Juſtine.*

De ce pas,
Sortez.

M. DORSAN.

Ecoutez-moi. —

Mad. DORSAN.

Non.

EUGÉNIE.

Maman, je vous jure. —

Mad. DORSAN.

Taiſez-vous. — J'attendais cette derniere injure. —
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui. —

M. DORSAN.

Madame, appaiſez-vous. —

Mad. DORSAN.

Air prude, ton mielleux, maintien modeſte, œil doux,
Dehors faux, impoſteurs, maſques d'hypocriſie.

JUSTINE.

Madame, permettez. —

M. DORSAN.

Affreuſe jalouſie!

Mad. DORSAN.

Je le cherchais, le piege; — il était ſous mes pas.

JUSTINE.

Renvoyez-moi, Madame, & ne m'inſultez pas.

Mad. DORSAN.

Paix! — C'eſt moi ſeule ici que votre audace inſulte.
Retirez-vous.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

EH bien, d'où vient donc ce tumulte?

M. DORSAN.

D'où? pour nous l'enſeigner tu viens fort à propos,
Car nous n'en ſavons rien.

D'ARANVILLE.

Quoi! jamais de repos—
Dans cette maiſon-ci? — Je veux qu'on m'extermine,
Si j'y reviens.

Mad. DORSAN, *aigrement.*

Tant mieux.

EUGÉNIE, *naïvement.*

On maltraite Juſtine,
Parce que j'ai prié papa de l'embraſſer.

Mad. DORSAN.

Oh! que depuis long-tems j'aurois dû la chaſſer.

JUSTINE.

Epargnez-moi ce mot, qui me rendrait ſuſpecte;
Sachez-vous reſpecter comme je vous reſpecte:
Adieu, Madame.

DORSAN, *retenant Juſtine.*

Non, vous ne ſortirez pas.

Mad. DORSAN.

Si vous craignez, Monſieur, de perdre tant d'appas,
C'eſt à moi de ſortir.

D'ARANVILLE.

Ma foi! ne vous déplaiſe,
Je dirais, à ſa place: Allez, j'en ſuis bien aiſe.

Mad. DORSAN.

Vous êtes ſon ami! vous!... il eſt trop réel,
Monſieur, qu'il n'eût jamais d'ennemi plus cruel.

D'ARANVILLE.

Oui, vous avez raiſon: j'en conviens; j'en enrage; —
Car, hélas! c'eſt à moi qu'il doit ſon mariage.
J'étais votre tuteur, — je le vis amoureux:
En l'uniſſant à vous, je crus le rendre heureux;
D'un couple fortuné je crus devenir pere.
Je me ſuis trompé; — mais il eſt homme, & j'eſpere
Qu'enfin, las de ſouffrir tant de maux à la fois,
Il vous fera ſentir ſon pouvoir & ſes droits.

Mad. DORSAN.

Son pouvoir & ſes droits! — deſpotiſme effroyable!
A-t-il l'affreux pouvoir, le droit épouvantable,
De nourrir ſous mes yeux, au ſein de ma maiſon,
Un ſcandale?—

M. DORSAN.

Arrêtez, — vous perdez la raiſon.

Mad. DORSAN.

Je ne la perdrais pas, ſi vous aviez la vôtre.
(*Montrant Juſtine.*)
Bref! il faut que d'ici nous ſortions l'une ou l'autre.
Choiſiſſez.

JUSTINE.

Eh, Madame! après un tel affront,
Croyez que mon départ ne peut être trop prompt.
Je ſors — avec un cœur plein de reconnoiſſance,
Et, malgré vos ſoupçons, avec mon innocence.

Mad. DORSAN.

Soit; — mais qu'à mon retour, votre aſpect odieux
Ne bleſſe plus ici ni mon cœur ni mes yeux.
(*Elle ſort, & revient à Dorſan, & lui dit tout bas:*)
Il eſt un noir ſecret qui me reſte à connaître.
Tremblez, - je le ſaurai dans une heure. - Adieu, traître!
(*Elle ſort.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Mad. Dorſan.*

D'ARANVILLE.

Eh bien! de ton devoir on vient de t'avertir,
Mon courageux ami; — Juſtine va ſortir,
Sans doute?

EUGÉNIE.

Non, jamais on n'aura le courage...

JUSTINE.

Me croyez-vous celui de ſupporter l'outrage?
Et quelqu'un, ſous vos yeux, fût-il jamais traité
Avec plus d'injuſtice & d'inhumanité?

M. DORSAN.

Juſtine, il eſt trop vrai que ma femme...

D'ARANVILLE.

Eſt un diable,
Une tête de fer, un cœur impitoyable.
Pauvre époux! Laiſſe-là ton ridicule amour;
Brise moi tout cela; — ſois de fer à ton tour.
Comme un enfant craintif, te laiſſant battre à terre;
Tu dis: je veux la paix. — Eh! morbieu, fais la guerre.
La paix, je t'en réponds, viendra dès aujourd'hui;
Un mari, quand il veut, eſt le maître chez lui:

JUSTINE.

Adieu, mon bienfaiteur; adieu, mon Eugénie,
Pourvu que de vos cœurs, je ne ſois point bannie...

M. DORSAN, *la retenant avec fermeté.*

Pas plus que de chez moi — viens, reſte en ſûreté.
J'ai pris mon parti.

D'ARANVILLE.

Bon! un peu de fermeté,
Et ſur-tout, mon ami, ſoutiens-la devant elle.

JUSTINE, *à Dorſan.*

Non, je dois vous ſauver une guerre éternelle.

Ma vertu ne tient pas à d'injuſtes propos :
Mais c'eſt à mon départ que tient votre repos.
Adieu.

EUGÉNIE, *toute en pleurs.*

Quoi ! tu t'en vas?

JUSTINE, *pleurant auſſi.*

Il le faut bien, ma chere.

EUGÉNIE, *vivement.*

Eh bien ! attends ; je vais te mener chez ton pere,
Ma bonne ; & tous les jours je veux aller te voir,
Si papa le permet.

M. DORSAN.

Je t'en fais un devoir.

(*Eugénie & Juſtine ſortent.*)

SCENE XI.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

M. DORSAN.

QUEL adorable enfant ! Quel charmant caractere !

D'ARANVILLE.

Va, ſon mari ſera plus heureux que ſon pere.

M. DORSAN.

Tant mieux !

D'ARANVILLE.

Mais ces fureurs, comment les ſouffres-tu?

M. DORSAN.

Ma femme, à ſes travers, joint beaucoup de vertu.
Je l'eſtime, je l'aime, ah ! plutôt je l'adore,
Fût-elle plus injuſte, & plus jalouſe encore !
Son mal vient d'aimer trop, & dans la bonne foi
Je ne puis l'en punir, & m'en prendre qu'à moi.

D'ARANVILLE.

L'amour, à cet excès, te paraît gai peut-être?

M. DORSAN.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître?
Mais elle a du bon ſens : le tems & la raiſon,
De ſa jalouſe erreur détruiront le poiſon ;
Et ſon cœur détrompé par mon exemple même,
Sentira le beſoin d'eſtimer ce qu'il aime.

D'ARANVILLE.

Soit; mais dans cette attente, ô trop foible Dorſan,
Depuis ſeize ans entiers, ta femme eſt ton tyran !
N'es-tu pas las enfin d'un ſi vil eſclavage?
Toujours ſeul, enfermé, vivre comme un ſauvage !
Avoir pu renoncer à cette autorité
Qui ne convient qu'à l'homme & peint ſa dignité !—
Ne crois pas qu'on te plaigne, au moins ; tant de faibleſſe
Eſt un travers honteux dont on rit ; mais qui bleſſe, —
Tu ne ſors qu'avec elle : on vous ſuit pour la voir,
Juſque ſur ton regard, exercer ſon pouvoir.
D'une femme en paſſant, que l'œil ſur toi s'arrête,
Soudain le ſien s'allume & prédit la tempête
Qui ne manquera pas d'éclater au retour. —
Mettons, puiſque j'y ſuis, ta honte en tout ſon jour.
Sans ceſſe pour nourrir le vautour qui te ronge,
Ton cœur droit & loyal ſe condamne au menſonge ;
L'inſenſée ! en t'ôtant le repos, le bonheur,
T'ôte encor, le garant, le cachet de l'honneur,
La franchiſe : — en un mot, ta femme on la déteſte ;
On te fuit, — & je ſuis l'ami ſeul qui te reſte.

M. DORSAN.

Si tu l'es, mon ami, ſoit donc plus généreux :
Ne me rappelle pas que je ſuis malheureux,
Sur-tout dans ce moment où déjà ſi troublée,
Par un coup imprévu, mon ame eſt accablée.

D'ARANVILLE.

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, je me jette en tes bras,
Toi ſeul peux me tirer d'un terrible embarras.

D'ARANVILLE.

Que veux-tu? je ſuis prêt.

M. DORSAN.

M. DORSAN.

Vois d'abord cette lettre.

D'ARANVILLE (*lit.*)

A M. Dorſan, de Tours.

» Monſieur, une orpheline à laquelle vous vous intéreſſez » depuis ſa naiſſance, vient de perdre la perſonne à qui » vous aviez confié ſon éducation, & qui depuis ſeize ans » lui a tenu lieu de mere. Mon miniſtère en ce pays eſt de » recueillir les dernieres dépoſitions de ceux qui vont ceſſer » d'être. La mourante m'a montré un écrit, par lequel » vous la priez de vous renvoyer Clémence, ſon éleve, » quand elle ſe ſentira près de ſa fin. D'après cela, j'ai » conſeillé à la très-intéreſſante orpheline, d'aller trouver » ſon protecteur à Paris. Elle arrivera deux jours après » cet avis, ſi la préſente ne ſouffre point de retard. Soyez » tranquille. L'honnête conducteur auquel je l'ai remiſe, » en aura le plus grand ſoin pendant le voyage. «

ANDRIEUX.

Quelle énigme !

M. DORSAN.

Mon cher ; tu veux bien me promettre
Un ſilence.—

D'ARANVILLE.

A cela, je ne réponds jamais.

M. DORSAN.

Pardonne.

D'ARANVILLE.

Acheve.

M. DORSAN.

Eh bien ! tu ſauras que j'aimais,
Avant mon mariage, une adorable fille,
Qu'à mes vœux refuſa mon avare famille :
Sa tendreſſe en ſecret me rendit ſon époux.
Une fille naquit de ce lien ſi doux :
Mais, hélas ! en naiſſant, elle perdit ſa mere.—
Eh bien ! ce cher enfant, qu'aux regards de ſon pere,
La raiſon, la prudence ont ſouſtrait dix-huit ans,
Ma Clémence, ma fille, eſt celle que j'attends.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN,

Si je ne puis, ſans un péril extrême,
Sans nous riſquer tous deux, l'aller chercher moi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN.

Je dois trembler, à plus forte raiſon,
Si cette pauvre enfant paraît à la maiſon.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN, *un peu impatienté.*

Eh bien! veux-tu me rendre le ſervice? —

D'ARANVILLE.

De tromper ta jalouſe & de flatter un vice
Que ſeize ans de douceur ont juſtement accru,
Et qu'elle n'auroit pas ſi tu m'en avais cru.
Veux-tu ravoir enfin la paix qui t'eſt ravie?
Crois-moi! voici l'inſtant le plus beau de ta vie.
Allons chercher ta fille; — amenons-la chez toi,
Et dis bien fermement: Celle que, loin de moi,
J'ai depuis ſi long-tems, ſi lâchement bannie,
Pour jamais à ſon pere eſt enfin réunie:
C'eſt ma fille.

M. DORSAN.

Ah! grands Dieux! comment d'un tel éclat,
Veux-tu qu'ici la paix ſoit l'heureux réſultat?
Ta pupille jamais n'eût été mon épouſe,
Si, pour me conformer à ſon humeur jalouſe,
Je n'avois pas fait vœu de lui cacher toujours,
Et l'hiſtoire & le fruit de mes premiers amours.

D'ARANVILLE.

Ainſi, pour ſes beaux yeux, elle eût voulu peut-être
Que ton cœur s'enflammât avant de la connaître?

M. DORSAN.

C'eſt trop; mais il fallait, pour vaincre ſa rigueur,
Qu'elle crût, la premiere, avoir touché mon cœur.

L'amour & la raiſon m'ordonnaient le ſilence :
Et ſi j'ai pu ſeize ans me faire violence,
Dans l'eſpoir du repos dont je cherche à jouir,
Irai-je, en un clin d'œil, le faire évanouir?
D'ailleurs, ſongeons-y bien. — De cette infortunée,
Quelle eût été chez moi l'affreuſe deſtinée?
Que ſerait-elle encor? Nous ſerions chaque jour,
De reproches, d'affronts, accablés tour-à-tour.
C'eſt ce qu'avait prévu ſa malheureuſe mere.
« O Dorſan, me dit-elle, à ſon heure derniere,
» Jure que ſi jamais tu formes d'autres nœuds,
» Ta femme ignorera le gage de nos feux.
» Une marâtre, hélas! en ſerait ſa victime. »
Je l'ai fait ce ſerment, puis-je y manquer ſans crime,
A moins qu'un de ces coups que l'on ne peut prévoir,
Que la néceſſité ne m'en faſſe un devoir?
Eh! d'ailleurs qu'elle vienne! à l'inſtant on l'exile,
La pauvre enfant.

D'ARANVILLE.

C'eſt clair.

M. DORSAN.

Je lui donne un aſyle
Chez Gervais.—Que n'eſt-elle en un lieu plus obſcur!
Le plaiſir de la voir n'en ſerait que plus ſûr.

D'ARANVILLE.

Après, qu'en feras-tu?

M. DORSAN.

Je mettrai tout mon zele
A lui trouver bientôt un époux digne d'elle.
Ce parti, dans le fait, n'eſt-il pas plus prudent?

D'ARANVILLE.

Oui; d'après la promeſſe, & ſur-tout l'aſcendant
De ta femme, il faut bien lui dérober ta fille.
Tu l'appelles?

M. DORSAN.

Clémence.

D'ARANVILLE.

Et tu la crois gentille?

M. DORSAN.

Belle! ſi de ſa mere elle a le moindre trait.
De cette aimable mere ici j'ai le portrait,
Dans une boîte d'or.
(*Il va à ſon ſécrétaire; il trouve le double fond ouvert, & point de boîte.*)
O ciel! mon ſecrétaire!——
La boîte a diſparu, —— c'était là le myſtere.

D'ARANVILLE.

Eh bien! la boîte?

M. DORSAN.

Eh bien! je ne la trouve pas.
Je l'aurai miſe ailleurs; mais il faut de ce pas
Voler à mon ſecours: tu ſens que le tems preſſe;
Clémence va d'abord demander mon adreſſe:
Prends mon nom, s'il le faut; conduis-la chez Ge
Moi, je t'attends ici.

D'ARANVILLE, *hauſſant les épaules.*

Pauvre mari! — J'y vais.

(*Il ſort.*)

M. DORSAN, *ſeul.*

Elle a, dans mon abſence, ouvert mon ſecrétaire.
Je ſuis heureuſement le ſeul dépoſitaire
Du ſecret de la boîte, & le portrait fatal,
Depuis long-tems, hélas! n'a plus d'original.—
D'Aranville a raiſon: ſi je veux mettre un terme
A de trop longs tourmens, il faut être plus ferme.
Changeons de note, enfin; laiſſons-là cette paix
Que je cherchai toujours, & que je n'eus jamais.
Un peu moins de faibleſſe & mon bonheur commence
Mais penſons, avant tout, à ma pauvre Clémence.
Si dans ſon triſte exil, je n'ai pu, ſans danger,
L'aller voir un inſtant, méme comme étranger,
Cachons à l'œil jaloux cette fille ſi chere.—
Époux infortuné, ſois du moins heureux pere!—
D'Aranville ou Blaiſot vont bientôt m'avertir;
Il faut, au moindre ſigne, être prét à partir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Méme décoration.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, FERVAL.

EUGÉNIE.

ET Gervais, par malheur, n'eſt pas à la maiſon.
J'aurais voulu le voir, lui dire la raiſon
Qui fait ſortir ſa fille.

FERVAL.

Il va l'apprendre d'elle.

EUGÉNIE.

Il aura, ce digne homme, une peine mortelle,
Et c'eſt ma faute encor; mais, Dieu! peut-on penſer
Qu'à ce point, pour un rien, maman va s'offenſer?
Cela m'a fait venir une bien triſte idée.

FERVAL.

Puis-je la ſavoir?

EUGÉNIE.

Oui; je me crois décidée
A reſter fille.

FERVAL.

O ciel!

EUGÉNIE.

Écoutez, mon ami,
Ma mere a des tranſports dont mon cœur a frémi.
D'où viennent-ils? Voyons?

FERVAL.

Hélas! de ce qu'elle aime,
De ce qu'elle eſt jalouſe.

EUGÉNIE.

Et ſi j'étais de même ?
Je trouve de papa le ſort bien douloureux :
Comme elle, ſi j'allais vous rendre malheureux ?

FERVAL.

Jamais.

EUGÉNIE.

Songez-y bien ; — enfin, je ſuis ſa fille ;
Qui ſait ! la jalouſie eſt un mal de famille,
Peut-être, & ce mal-là doit vous épouvanter ;
Car je vous aime aſſez pour vous bien tourmenter.

FERVAL.

Ah ! que vous auriez tort !

EUGÉNIE.

Sans doute, — & de ma mere,
Papa mérite-t-il l'éternelle colere ?
Depuis trois mois qu'ici me voilà de retour,
Je n'ai rien vu chez lui, que tendreſſe, qu'amour ;
Et pourtant —

FERVAL.

Votre mere eſt auſſi malheureuſe.

EUGÉNIE.

Raiſon de plus : — c'eſt donc choſe très-dangereuſe
Que de ſe marier quand on eſt né jaloux,
Puiſqu'on fait tant ſouffrir ſoi-même & ſon époux ?
Faiſons mieux, & prenons le parti le plus ſage :
Aimons-nous toujours bien ; mais —

FERVAL.

Sans le mariage,
Sans toutes les douceurs qui ſuivent ce lien ;
Croyez-vous qu'à nos cœurs il ne manquerait rien,
Belle Eugénie ?

EUGÉNIE.

Eh ! quoi ?

FERVAL.

Peut-être il eſt encore
Un bonheur précieux. —

EUGÉNIE, *avec un feu naïf.*

Un bonheur que j'ignore,
Et que vous connaiſſez : — ah ! c'eſt bien mal à vous,
Mon ami.

FERVAL, *avec une chaleur graduée.*

Nous l'aurions, ſi j'étais votre époux.
Cette félicité dont l'eſpoir ſeul m'enflamme,
Eſt de n'avoir tous deux, & qu'un cœur & qu'une ame,
De mêler nos plaiſirs, ainſi que nos ennuis,
D'être dans tous les cas nos uniques appuis,
De confondre ſi bien mon être avec le vôtre,
Que nous ne puiſſions plus ſéparer l'un de l'autre.

(*Ici M. Dorſan paraît.*)

EUGÉNIE, *très-émue.*

Ah, Dieux ! mais c'eſt charmant ! oh ! comme mon cœur bat.
Où ce bonheur eſt-il ?

FERVAL.

Bien loin du célibat,
Et bien près de l'hymen, nœud ſolemnel & tendre,
Qui ferait plus d'heureux, ſi l'on voulait s'entendre.

EUGÉNIE.

Dans ce nœud ſolemnel, ſi doux, ſi plein d'appas,
Il eſt donc très-commun qu'on ne s'entende pas ;
Car ici, par exemple.

FERVAL, *embarraſſé.*

(*A part.*) Ici, belle Eugénie !
Que dire ?

EUGÉNIE.

Eh bien ? ici.

FERVAL.

La paix en eſt bannie
Depuis peu ; — mais enfin, ce n'eſt pas pour toujours.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN.

M. DORSAN, *à Ferval.*

Vous avez raiſon.

FERVAL.

Ah ! venez à mon ſecours,
Monſieur ; me voilà prêt à perdre ce que j'aime.

M. DORSAN.

Et qui vous le fait perdre ?

FERVAL.

Eugénie, elle-même.

M. DORSAN.

Pourquoi ?

EUGÉNIE.

C'eſt que j'ai peur d'avoir un cœur jaloux ;
Et de le rendre un jour malheureux comme vous.

M. DORSAN.

(*A part.*) (*Haut.*)
O danger de l'exemple ! — Eh ! qui t'a dit, ma chere,
Que j'étais malheureux ?

EUGÉNIE.

Mais, j'ai des yeux, j'eſpere,
Et depuis mon retour je l'ai vu ſi ſouvent,
Que j'en ai regretté l'ennui de mon couvent.
Encore ce matin, Juſtine. —

M. DORSAN.

Eſt-ce à ton âge
Qu'on doit ſe ſuppoſer un jugement bien ſage ?
Tu crois depuis trois mois mon ſort très-rigoureux ;
Mais ſi je fus ſeize ans parfaitement heureux,
Si j'ai dû ce bonheur à ton aimable mere,
Si je lui dois celui d'être ton tendre pere,
J'en appelle à ton cœur, à ta jeune raiſon ;

Puis-je, de bonne foi, mettre en comparaiſon,
Seize ans d'un calme pur avec un jour d'orage?
Peut-être en ce moment j'ai beſoin de courage,
Contre une erreur qui nuit à ſa tranquillité;
Mais malgré ſes ſoupçons ſur ma fidélité,
C'eſt elle, & non pas moi, qu'il faut plaindre, ma chere;
Ainſi, reçois Ferval de la main de ton pere.
Ne vas pas éloigner le bonheur de tous deux,
Par la vaine frayeur d'un avenir douteux.
Si tu vois quelque mal, que ta raiſon l'évite:
Un exemple fâcheux ne veut pas qu'on l'imite;
Mais quelque ſoit un jour le ſort de tes liens,
S'unir à ce qu'on aime eſt le premier des biens.

FERVAL, *avec le plus grand feu, embraſſant M. Dorſan.*

Le meilleur des époux eſt le meilleur des peres:
(*A Eugénie.*)
L'hymen ne me promet que des deſtins proſperes;
Je ne puis qu'être heureux ſous votre aimable loi.
Cependant à votre aiſe; — accumulez ſur moi
Tous les maux que peut faire une femme jalouſe;
Faites-moi bien ſouffrir, — mais ſoyez mon épouſe.

EUGÉNIE.

Vous le voulez tous deux? Moi-même, ſans mentir,
Quelque choſe, tout bas, me dit de conſentir.
Allons donc; — écoutez. — Si la pauvre Eugénie,
De devenir jalouſe a jamais la manie,
Et vous rend odieux ce nom ſi beau d'époux,
C'eſt votre faute au moins, n'en accuſez que vous.

FERVAL, *avec la plus grande tendreſſe.*

Jamais notre union ne ſera dangereuſe:
Pourrai-je ſeulement vous rendre aſſez heureuſe,
Et mériter un cœur ſi ſenſible & ſi pur?
J'en doute.

M. DORSAN.

Avec le vôtre, on doit en être sûr,
Plus que je ne le ſuis, de l'aveu de ſa mere.

FERVAL, *avec effroi.*

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, vous ſavez ſa chimere,
Et je crains bien ; — mais, chut ! —

(*Madame Dorſan arrive ; occupée de la boîte qu'elle tient. M. Dorſan ſe retire avec les jeunes gens au fond du Théâtre, & ſe rapproche peu à peu de ſa femme, après avoir fait ſigne à Eugénie & à Ferval de ne ſe montrer qu'à propos.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS *à l'écart*, Mad. DORSAN.

Mad. DORSAN.

CECI cache un portrait,
Diſent tous les Marchands ; nul ne ſait le ſecret.
J'ai voulu tout briſer, dans mon impatience ; —
Mais le portrait. —

M. DORSAN, *de ſang froid.*

Madame, ils n'ont pas ma ſcience.

Mad. DORSAN, *ſurpriſe,*

O ciel !

M. DORSAN.

Et je puis ſeul vous la communiquer.

Mad. DORSAN.

Qui ? vous !

M. DORSAN, *à part.*

Elle n'eſt plus, je n'ai rien à riſquer.
(*Haut.*)
D'abord il eſt très-sûr, je ne dois pas m'en taire,
Que vous avez eu tort d'ouvrir mon ſecrétaire ;
Un Valet, d'un larcin, pouvait être accuſé.

Mad. DORSAN.

L'on eût été par moi bientôt déſabuſé.
D'ailleurs, ſi vous craignez qu'ici l'on ne découvre
Des ſecrets importans, empêchez qu'on ne l'ouvre.

M. DORSAN.

Mais j'ai dû, ce me ſemble, avec quelque raiſon,
Me croire en ſûreté dans ma propre maiſon.
S'il faut qu'à chaque inſtant de tout je me défie,
J'aime mieux mourir.

Mad. DORSAN.

Bien. Cette philoſophie,
Malgré votre ſang-froid, malgré tous ſes appas,
Je vous en avertis, ne me ſéduira pas.

M. DORSAN.

Tant pis.

Mad. DORSAN.

Mais revenons; — faites-moi confidence
Du ſecret.

M. DORSAN.

Donnez.

Mad. DORSAN, *avec un ſourire amer.*

Ah! les loix de la prudence
Permettent-elles bien ce que vous demandez?

M. DORSAN *va pour ſortir.*

Je ne demande rien.

Mad. DORSAN, *l'arrêtant.*

Le ſecret!

M. DORSAN.

Attendez,
L'ordre de la prudence. —

Mad. DORSAN, *avec véhémence.*

(*à part.*)
Ecoutez; — Quel langage!
Jamais juſqu'à ce jour il n'eût tant de courage.
(*Haut.*)
Venez; — voilà la boîte, & voyez à préſent
Qui de nous deux, Monſieur, eſt le plus complaiſant.

M. DORSAN, *avec une ironie douce.*

Votre bonté toujours a ſurpaſſé la mienne;
Mais pour ouvrir la boîte il faut que je la tienne.

Mad. DORSAN.

Je n'aurai pas, je crois, lieu de m'en repentir:
Ma confiance. —

M. DORSAN, *du même ton.*

Eh! mais, — vous devez bien ſentir,
Que je pourrais garder ce qu'on a pu me prendre.

Mad. DORSAN.

Comment! votre projet, Monſieur!

M. DORSAN, *d'un ton très ironiquement mielleux.*

Daignez m'entendre.
Songez que du ſecret, unique poſſeſſeur,
Je ne l'accorderai qu'à beaucoup de douceur.
Je demande, avant tout, une grace moi-même.

(*Il fait ſigne aux jeunes gens de s'avancer.*)

Conſentez à l'hymen de deux enfans que j'aime,
Et la boite, à vos yeux, dans l'inſtant va s'ouvrir.

Mad. DORSAN.

Piége adroit! — Son cœur faux aime à ſe découvrir
En tout. — Va, pour jamais cache-moi ce myſtere.
Je ne veux plus rien voir.

FERVAL.

Eh! Madame!

EUGÉNIE.

O ma mere!

Mad. DORSAN, *avec fureur.*

Laiſſez-moi; — votre hymen ne ſera point le prix
D'un complot auſſi lâche, & d'un aveu ſurpris.

M. DORSAN, *flegmatiquement.*

Voilà la boite; — adieu; — je ne veux rien ſurprendre.

Mad. DORSAN.

Sans me rien indiquer, vous oſez me la rendre?

M. DORSAN, *toujours de ſang-froid.*

Conſultez les Marchands.

(*Il va pour ſortir.*)

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Où va-t-il?

M. DORSAN, *toujours sérieux.*

Au jardin.

(*Il emmene Ferval, & veut emmener Eugénie, que sa mere retient.*)

SCENE IV.

Mad. DORSAN, EUGÉNIE.

Mad. DORSAN.

RESTEZ, Mademoiselle. — Ah! quel ton! quel dédain!
Quel flegme désolant! — je suis hors de moi-même.

EUGÉNIE.

Mais il ne tient qu'à vous que—

Mad. DORSAN.

Paix! — Ferval vous aime?

EUGÉNIE.

Oui, maman.

Mad. DORSAN.

Vous l'aimez?

EUGÉNIE.

J'en suis folle.

Mad. DORSAN, *à elle-même.*

A quinze ans,
Se préparer déja des chagrins si cuisans.
(*Haut*)
Et vous l'épouseriez?

EUGÉNIE.

J'en aurais grande envie.
Il jure qu'il fera le bonheur de ma vie;
Et cet hymen rendrait mon papa bien content.

Mad. DORSAN, *à part.*

Ah! ce coupable pere, il m'en jurait autant.
(*Haut.*)
Ma fille, écoutez-moi. — Vous ignorez, sans doute,
Dans ce triste lien ce qu'il faut qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Hélas! je ne sais rien qu'aimer de tout mon cœur.

Mad. DORSAN.

Eh bien! contre Ferval armez-vous de rigueur.
L'amour dans votre sein est un serpent qui couve:
Craignez à votre tour les tourmens qu'on éprouve,
Quand ce cœur qui s'était si tendrement donné,
Par un perfide époux se voit abandonné.

EUGÉNIE.

Oui; c'est bien malheureux, & l'on est bien à plaindre,
Quand c'est vrai; - mais je crois que je n'ai rien à craindre;
Pour moi Ferval doit être, — (il me l'a bien promis)
Le plus fidele amant, le meilleur des amis,
Et des maris sur-tout; — en un mot, il espere,
Jusqu'au dernier soupir ressembler à mon pere: —
Mon pere que je vois si complaisant, si doux. —

Mad. DORSAN, *avec indignation.*

Si faux, petite fille; — ils se ressemblent tous.
(*A part.*)
Je m'égare. — Un moment; — il me vient une idée. —
(*Haut.*)
Approchez, Eugénie — Êtes-vous décidée
A ce nœud qui pour vous peut être moins fatal?

EUGÉNIE.

Oui, pourvu que ce soit avec Monsieur Ferval.

Mad. DORSAN.

Vous ne vous plaindrez plus d'être contrariée.
Cela dépend de lui.

EUGÉNIE, *avec une joie naïve.*

Me voilà mariée.

Mad. DORSAN.

Il est dans le jardin; — je veux l'entretenir.

EUGÉNIE.

Bon! J'y cours; — dans l'instant nous allons revenir.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

Mad. DORSAN, *ſeule.*

Il faut bien, malgré moi, pour démaſquer un vice,
Que voile tant d'adreſſe, employer l'artifice;
Et le coupable objet de mes juſtes ſoupçons,
Me contraint à la fin de ſuivre ſes leçons. —
Mais depuis quand joint-il l'ironie à l'outrage?
De mon tuteur ici je reconnais l'ouvrage.
Mon mari cede enfin à ſes conſeils affreux.
De l'amour de Ferval il faut m'armer contre eux:
A ſon âge le cœur aime avec violence;
Il pourra me ſervir. — Je l'apperçois. Silence.

EUGÉNIE, *à Ferval, en l'amenant.*

Oui; bientôt, mon ami, vous ſerez mon époux,
Car ma chere maman dit qu'il ne tient qu'à vous.

Mad. DORSAN.

Retirez-vous, ma fille.

(*Eugénie rentre au jardin, & en ferme la porte, juſqu'à ce que ſa mere, qui la ſuit des yeux, ſe ſoit retournée; enſuite elle revient doucement, & ſe cache derriere un rideau pour entendre.*)

SCENE VI.

Mad. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, *cachée.*

Mad. DORSAN.

Ah! çà, Monſieur, j'eſpere
Que vous n'en voudrez pas à la ſenſible mere,
Qui connaiſſant les maux attachés à l'hymen,
Veut en ſauver ſa fille. — Un ſévere examen
De l'époux qu'aujourd'hui l'on propoſe pour elle,
Eſt bien permis, ſans doute, à l'amour maternelle;
Et veut beaucoup de tems.

FERVAL.

Vous me faites frémir.
Combien loin du bonheur ai-je encore à gémir?
Madame, ayez pitié des tourmens que j'endure;
Autant que ſon objet croyez ma flame pure:
De cet objet charmant confiez-moi le ſort.
Moi! faire ſon malheur! — Je crois ſentir la mort,
D'y penſer ſeulement. — O ma chere Eugénie!
De ton ame à jamais cette crainte eſt bannie!
Le vice n'eſt pas fait pour profaner un cœur
Qu'habiteront toujours ton image & l'honneur.

Mad. DORSAN.

Je crois à votre amour; mais il m'en faut la preuve.
Vous craignez, je le vois, une trop longue épreuve.
Il ne tiendra qu'à vous, Monſieur, de l'abréger:
Voici donc à quel prix je puis vous protéger.

(*Un ſilence.*)

J'ai de M. Dorſan quelque droit de me plaindre;
Un époux tel que lui pour ma fille eſt à craindre.

FERVAL, *avec feu.*

Un époux tel que lui! qu'a-t'il de dangereux?
Si je lui reſſemblais, je ſerais trop heureux.

Mad. DORSAN.

A ce cruel époux, auteur de mon ſupplice,
Vous voulez reſſembler? — Vous êtes ſon complice. —
Vous n'aurez point ma fille.

FERVAL, *au déſeſpoir.*

O ciel! que dites-vous?

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous dit vous-même?

FERVAL.

Imiter votre époux,
Dans tout le bien qu'il fait, eſt-ce un vœu condamnable?
Par-tout où je le vois, vertueux, reſpectable,
Monſieur Dorſan reſſemble aux hommes les meilleurs;
Mais je ne ſais pas bien ce qu'il peut être ailleurs.

Mad. DORSAN.

Vous avez de l'eſprit.

FERVAL,

FERVAL, *avec ſenſibilité.*

Hélas ! je n'ai qu'une ame,
Que l'eſpoir ſoutiendrait, qu'un pur amour enflamme.
Je la mets en vos mains : — ordonnez de mon ſort ;
Je demande à vos pieds, Eugénie ou la mort.

Mad. DORSAN.

Levez-vous — En deux mots ; — il n'eſt pas impoſſible,
Qu'épouſe ſoupçonneuſe, amante trop ſenſible,
Je ſuppoſe à Dorſan bien des torts qu'il n'a pas ;
Mais ce doute eſt affreux : — tirez-nous d'embarras.
Vous êtes ſon ami ?

FERVAL.

Du moins j'oſe le croire ;
J'en ai fait juſqu'ici mon bonheur & ma gloire.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! vous pouvez donc, en cette qualité,
Vous permettre avec lui plus d'aſſiduité ;
Suivre par-tout ſes pas avec un tendre zèle,
Et m'en rendre ſur-tout un compte très-fidele.

FERVAL.

Ciel ! ſous le nom d'ami devenir délateur !
Un tel emploi, Madame, eſt aſſez peu flatteur ;
Il faut en convenir.

Mad. DORSAN.

Aimez-vous, Eugénie ?

FERVAL.

Oui, je l'adore : — mais je hais l'ignominie ;
Et dans un tel accord ſi j'étais de moitié,
Je ferais trop rougir l'amour & l'amitié.

Mad. DORSAN.

Ainſi, de mon mari la conduite eſt ſuſpecte,
Puiſque vous craignez tant, Monſieur ?

FERVAL.

Je la reſpecte ;
Je ne l'obſerve point.

Mad. DORSAN, *les dents ſerrées.*

Vous avez très-grand tort,
Et vous n'épouſerez ma fille qu'à ma mort.

EUGÉNIE, *ſurvenant.*

Et pourquoi faut-il donc, Monſieur, que maman meure,
Pour que vous m'épouſiez? Conſentez tout-à-l'heure:
Suivre par-tout mon pere, eſt-ce un pénible emploi?
Si cela ſe pouvait, je le ſuivrais bien, moi;
Et comme il ne fait rien dont il puiſſe avoir honte,
Sans ſcrupule, à maman, de tout je rendrais compte.

Mad. DORSAN.

Vous nous écoutiez donc?

EUGÉNIE.

Oui; j'ai tout entendu.

Mad. DORSAN.

Je croyais cependant vous l'avoir défendu.

EUGÉNIE.

Oh! je n'écoute pas les affaires des autres;
(*Regardant Ferval.*)
Mais j'écoute ſouvent quand il s'agit des nôtres,
Et c'eſt bien naturel.—Avouez-le, maman?

Mad. DORSAN, *à part.*

La petite indiſcrete a brouillé tout mon plan.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, JUSTINE, *enſuite* M. DORSAN.

GERVAIS, *à ſa fille.*

VOICI Madame;—allons,—venez, Mademoiſelle;—
Je veux de tout ceci m'expliquer devant elle.
Madame eſt trop humaine, elle a trop de raiſon,
Pour chaſſer ſans ſujet quelqu'un de ſa maiſon.

Mad. DORSAN, *à Juſtine.*

Par quel haſard ici vous vois-je reparaître?

JUSTINE.

Mon pere me ramene.

GERVAIS.

Oui, vous voudrez peut-être
Excuſer un vieillard, un pere au déſeſpoir,
Qui craint que ſon enfant n'ait trahi ſon devoir ?

Mad. DORSAN.

Connaiſſez-vous ſa faute ?

GERVAIS.

Hélas ! non ; je l'ignore.
J'interroge, on ſe tait ; mais c'eſt vous que j'implore.
Inſtruiſez-moi, de grace, & calmez mon effroi.

Mad. DORSAN.

Votre maitre, qui vient, le pourra mieux que moi.
Il en ſait davantage.

(*Elle va pour ſortir.*)

M. DORSAN, *en entrant, à part.*

Ah ! ah ! que fait ma femme
Avec ce bon Gervais & Juſtine ?

JUSTINE, *ſe mettant au-devant de Mad. Dorſan.*

Madame,
L'humanité, l'honneur, tout doit vous inviter
A déclarer mon crime, avant de nous quitter.

Mad. DORSAN.

Peut-on porter plus loin l'audace & l'impudence !
De ton pere inquiet, par pitié, par prudence,
Je voulais ménager la ſenſibilité.
Tu le veux ? — Je dirai l'affreuſe vérité.
Gervais ! c'eſt ce matin, ſous mes yeux, ici même,
Qu'avec tous les tranſports d'une tendreſſe extrême,
Ta fille, à mon époux, accordait un baiſer.

GERVAIS.

Elle !

EUGÉNIE.

Eh ! non pas ; — un mot va vous déſabuſer ; —
C'eſt moi. —

M. DORSAN, *à Eugénie avec douceur.*

Paix !

GERVAIS, *à ſa fille.*

Répondez ? —

JUSTINE, *avec dignité.*

L'innocent qu'on ſoupçonne,
Souffre en paix qu'on l'accuſe, & n'accuſe perſonne.

GERVAIS.

(*A M. Dorſan.*)

C'eſt ſa ſeule réponſe. — Ah ! Monſieur ! par pitié,
Si vous me conſervez un reſte d'amitié,
Otez-moi, d'un ſeul mot, le fardeau qui m'accable.
Dites-moi ſeulement, — elle n'eſt pas coupable, —
Je ſuis content.

M. DORSAN.

Gervais, — s'il exiſte un cœur pur,
C'eſt celui de ta fille.

GERVAIS, *avec une joie exceſſive.*

A préſent, j'en ſuis sûr.

M. DORSAN, *continuant.*

Ce prétendu baiſer reçu par l'innocence,
Fut donné, mon ami, par la reconnoiſſance
Que je dois à Juſtine, à ſes ſoins complaiſans.
J'ai cru contre mon cœur preſſer mes deux enfans.
C'eſt tout. — Madame arrive, — on devine le reſte.

GERVAIS.

Je comprends ; — en effet, Juſtine eſt ſi modeſte !
En y réfléchiſſant, je ne concevais point
Qu'elle eût pu près de vous s'oublier à ce point.
Madame, en ſe trompant, a pourtant été prête
A perdre pour jamais une jeuneſſe honnête,
Qui chérit la vertu, qui n'a pas d'autre bien,
Pour qui, ſans celui-là, les autres ne ſont rien.
Sur toi, ma chere enfant, me voilà plus tranquille.
Viens, retournons en paix dans notre obſcur aſyle ;
Et vous, Madame, vous, penſez avant d'agir,
Et n'expoſez perſonne au chagrin de rougir.

Mad. DORSAN, *à ſon mari.*

Voilà pourtant à quoi vos procédés m'expoſent !
Les affronts inouïs, les tourmens qu'ils me cauſent,
Pour cette fois, j'eſpere, ont aſſez de témoins ;
Des valets impudens peuvent, grace à vos ſoins,

M'injurier en face, & de leur inſolence
Vous me vengez, Monſieur, par un profond ſilence.

M. DORSAN.

Je vais parler, — ceci devient trop ſérieux. —
Autour de vous, Madame, oſez lever les yeux;
Contemplez votre ouvrage, & comptez les victimes
Que vous vous immolez ſans indiquer leurs crimes.
Les miens, je les connais, je ſuis votre mari,
Suſpect & malheureux pour être trop chéri:
Auſſi je ſouffre en paix; - mais quels droits ſont les vôtres,
Pour bleſſer, outrager, perſécuter les autres?
Voyez ce bon vieillard, dans ſa fille offenſé,
D'un ſervice bien long, ſi mal récompenſé.
Voyez ſa fille, objet de votre violence,
Garder ſur vos fureurs un généreux ſilence.
Voyez notre Eugénie, à qui votre rigueur
Enleve un double bien néceſſaire à ſon cœur,
L'amant qu'elle préfere, & Juſtine qu'elle aime;
Et puiſqu'il faut finir par me citer moi-même,
Moi, votre unique ami, votre fidele époux,
Inceſſamment en butte à vos tranſports jaloux.
Laiſſez-vous donc toucher par ce triſte ſpectacle:
Au bonheur de vos jours ceſſez de mettre obſtacle.
Rappellez-moi ces tems ſi précieux, ſi doux,
Où ma femme, en l'aimant, eſtimait ſon époux.
Viens aux pieds de ta mere, ô ma pauvre Eugénie!
Ta priere innocente, à ma tendreſſe unie,
Fléchira, changera ce cœur né généreux.
Qui n'eſt fait que pour voir & faire des heureux.

EUGÉNIE, *à genoux aux pieds de ſa mere.*
Maman!

Mad. DORSAN.

Viens dans mes bras, — je ſens couler mes larmes.
(*à M. Dorſan.*)
Viens auſſi, mon ami, viens, je te rends les armes.
Je cede à ta bonté, je cede à ta raiſon,
Et mon cœur attendri leur doit ſa guériſon.
(*à Gervais.*) (*à Juſtine.*)
Oublions tout, Gervais; — toi, reſte ici ma chere.

JUSTINE, *avec ſenſibilité.*
Non, Madame, il eſt tems que je ſonge à mon pere,

Qu'il reçoive de moi les ſoins & les ſecours
Que ſa fille aurait dû lui prodiguer toujours;
Et je paîrai bien mieux ce tribut légitime,
Puiſqu'en quittant ces lieux j'emporte votre eſtime.

EUGÉNIE.

Quoi! tu t'en vas encor?

(*Scene muette entre Eugénie, Gervais & Juſtine; ces derniers ſortent.*)

Mad. DORSAN.

Je ne puis la blâmer. ---
Ah! le premier des biens eſt de ſe faire aimer:
J'en conviens, je le ſens; de ma triſte conduite
La haine, l'abandon, devaient être la ſuite; —
Et toi, dont le bonheur était empoiſonné
Par mes tranſports jaloux, — tu m'as tout pardonné.
Trop long-tems à ton cœur le mien a fait injure;
Tu ne te plaindras plus d'une erreur que j'abjure.

[*Elle lui donne la boîte d'or.*)

Tiens, ---- reprends cette boîte & ſon fatal ſecret;
Il a fait mon tourment, je l'avoue à regret:
Mais à tous mes ſoupçons pour jamais je renonce.

M. DORSAN.

Je vais te l'indiquer; -- c'eſt ma juſte réponſe.
(*A part.*)
Je dois ce ſacrifice à ſa tranquillité.

(*Il ouvre le double fond de la boîte, au moyen d'un reſſort.*)

Mad. DORSAN, *voyant un portrait.*

Ciel! un portrait de femme!

M. DORSAN.

Eh bien! en vérité,
De tes tranſports jaloux te voilà revenue,
Je m'en apperçois.

Mad. DORSAN, *avec émotion.*

Mais une femme inconnue!

EUGÉNIE, *regardant par-deſſus l'épaule de Madame Dorſan.*

Oh! comme elle eſt jolie!

M. DORSAN.

En deux mots, finiſſons.
Je ne veux point laiſſer matiere à tes ſoupçons:
Crois-moi, né de l'idée & de la fantaiſie,
Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalouſie;
Je me voue à jamais au ſort le plus fatal,
Si l'univers entier a ſon original.

Mad. DORSAN.

C'en eſt aſſez; — de moi je ſuis enfin maîtreſſe.
Je garde ce bijou, préſent de ta tendreſſe;
A nos jeunes amans je permets d'eſpérer
Qu'ils s'uniront un jour; — & pour mieux réparer
L'injure qu'a ſoufferte une honnête famille,
Je cours au bon Gervais redemander ſa fille.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS; D'ARANVILLE *entre au moment où Madame Dorſan embraſſe ſon mari.*

D'ARANVILLE.

AH! l'on s'embraſſe ici? — Parbleu! c'eſt du nouveau,
Pour le coup.

Mad. DORSAN, *dédaigneuſement.*

Vous trouvez? —

D'ARANVILLE.

J'aime fort ce tableau.
C'eſt un original dont la copie eſt rare.

Mad. DORSAN, *avec l'air de ne gueres aimer d'Aranville.*

Elle le ſera moins, Monſieur, & je déclare,
Que ſi de l'amitié les ſoins officieux
Ne troublent plus la paix qui renaît dans ces lieux,
On l'y verra long-tems.

(*Elle ſort.*)

D'ARANVILLE.

Bon! un trait d'épigramme,

Qui ne peut me bleſſer, décoché par ta femme :
Juſqu'à ce que ton cœur ſe ſoit bien raffermi,
Je n'en ſerai pas moins ton guide & ton ami.
(*Il le prend à part.*)
Ah ! çà, la pauvre enfant, d'hier eſt arrivée.

M. DORSAN, *à baſſe voix.*

Ah ! grands Dieux, mon ami, tu ne l'as point trouvée ?

D'ARANVILLE.

Non vraiment. — Le pis eſt que, comme de raiſon,
Elle a, de prime abord, demandé ta maiſon,
Maiſon connue. — As-tu quelque valet fidele
Qui veille ?

M. DORSAN.

Mes gens ne veillent que pour elle :
Elle paſſe ſa vie à les interroger.

D'ARANVILLE.

Eh bien ! — ſi l'un de nous reſtait ?

M. DORSAN.

Autre danger ;
Autre objet de ſoupçons. —

D'ARANVILLE, *réflexion ſubite.*

Près des meſſageries,
Il eſt, comme tu ſais, quelques hôtelleries.

M. DORSAN.

Fort bien ; — c'eſt le plus sûr.

EUGÉNIE, *à Ferval, tout bas.*

Qu'ont-ils donc ?

FERVAL, *de même & bien tendrement.*

Taiſez-vous.

D'ARANVILLE.

Ne perdons pas de tems. — Ferval, viens avec nous.
(*bas à M. Dorſan.*)
C'eſt un garçon prudent qui peut nous être utile.

EUGÉNIE, *naïvement.*

Vous le ramenerez ?

D'ARANVILLE.

Oui, oui, vas, ſois tranquille ;
Nous répondons de lui.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

EUGÉNIE, *ſeule.*

MAIS, — voyez donc un peu
Cette rage qu'il a d'emmener ſon neveu !
Il aurait pu du moins me tenir compagnie : —
Me voilà toute ſeule ; — il faut que je m'ennuie. —
C'eſt bien déſagréable. — Un jour ils s'uniront,
Dit ma mere ; & quel jour ? Cela ſera-t-il prompt ?
Il me tarde bien fort de devenir épouſe,
Seulement pour ſavoir ſi je ſerai jalouſe. —
Quel ſilence à préſent ! ſi j'allais chez Gervais ?
Non, peut-être maman le trouverait mauvais.
Il faut reſter. — Que faire ? — Ah ! j'ai là les paroles
Qu'il m'a faites ſur l'air dont nos dames ſont folles.
Allons à mon piano. — Je ne crains plus l'ennui,
Et je chanterai bien, — la chanſon eſt de lui.

(*Elle entre dans un cabinet où eſt ſon piano.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BLAISOT, *seul.*

PARBLEU ! j'étais bien dupe, il en faut convenir.
Le carroſſe aujourd'hui n'a pas voulu venir ;
Et ce n'eſt ma foi pas une grande merveille :
Pourquoi ? C'eſt qu'il était arrivé de la veille.
Un quidam me l'a dit, & comme de raiſon
Je m'en ſuis revenu tout droit à la maiſon.

SCENE II.

EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE.

AH ! ah ! c'eſt toi, Blaiſot ?

BLAISOT.

C'eſt moi, Mademoiſelle,
Qui vous fais compliment.

EUGÉNIE.

De quoi !

BLAISOT.

D'une nouvelle
(*Souriant finement.*)
Que vous ſavez déjà, — j'en ſuis sûr.

EUGÉNIE.

Mon Dieu ! non.

BLAISOT.

Madame de Ferval ! c'eſt un bien joli nom,
Pas vrai ? Qu'en penſez-vous ?

EUGÉNIE.

Bien plus joli qu'un autre.

BLAISOT.

Eh bien ! ce joli nom ſera bientôt le vôtre.

EUGÉNIE.

Quoi ! tu ſais ?

BLAISOT, *avec une fineſſe confiante.*

Chut ! — Suffit que je ſais le fin mot.
Tout eſt dit ; — & celui de Madame Blaiſot,
Comment le trouvez-vous ?

EUGÉNIE.

Charmant !

BLAISOT.

C'eſt à Juſtine
Que votre ſerviteur aujourd'hui le deſtine :
Je me fais un devoir de vous en prévenir ;
Mais je ne la vois pas.

EUGÉNIE.

Elle va revenir,
Peut-être. —

BLAISOT.

Elle eſt dehors ?

EUGÉNIE.

Pour une bagatelle.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DORSAN.

EUGÉNIE, *à sa mere qui entre.*

EH BIEN ! chere maman ! Juſtine revient-elle ?

Mad. DORSAN.

Juſtine était abſente — avant la fin du jour.
J'irai la voir encore & preſſer ſon retour,
Auquel je crois pourtant que j'ai tort de prétendre.
Elle eſt fiere, ta Bonne !

EUGÉNIE.

Oui; mais elle eſt ſi tendre.

BLAISOT, *avec l'air d'en ſavoir quelque choſe.*

Oh ! pour çà j'en réponds.

EUGÉNIE.

Si vous le permettez,
Je vais dans un billet lui peindre vos bontés.
Blaiſot le portera.

Mad. DORSAN.

Soit. — Dis bien à ta Bonne,
Que je l'attends ici pour qu'elle me pardonne.
A propos, j'oubliais un grand événement; —
J'ai trouvé mon mari, ſon ami, ton amant,
Qui tous trois, m'ont-ils dit, allaient chez un Notaire.
Devines-tu pourquoi ?

EUGÉNIE, *ſouriant ingénuement.*

Non, mais laiſſez-les faire.
Ah ! ſi je dois avoir mon amant pour époux,
Il me ſera plus cher en le tenant de vous.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Mad. DORSAN, BLAISOT, *à l'ecart.*

Mad. DORSAN, *à part.*

Le mal qu'on ſait n'eſt rien près du mal qu'on redoute.
Pour ſéduire un valet je ſens ce qu'il m'en coûte;
Mais il faut à mon ſort payer ce vil tribut:
Tâchons donc d'amener ce valet à mon but.
(*Haut.*)
Tu t'éloignes, Blaiſot? tu ſuppoſes, je gage,
Que je vais te gronder? —

BLAISOT, *à part.*

Mais c'eſt aſſez l'uſage.

Mad. DORSAN.

Approche & ne crains rien. — Pourtant, à la rigueur,
Je pourrais t'accuſer des tourmens de mon cœur.

BLAISOT.

Moi! Madame?

Mad. DORSAN.

Oui, Blaiſot. C'eſt toi qui ſuis ton maître
En tout tems, en tous lieux; - toi ſeul peux donc connoître
Les endroits qu'il fréquente & tout ce qu'il y fait.
Je ſens que mon bonheur ne peut être parfait,
Si d'un époux ſi cher j'ignore la conduite.
Tu vois, par ton ſilence, à quoi tu m'as réduite,
A le perſécuter, à vous tourmenter tous;
Va, quand l'amour voit clair, l'amour n'eſt point jaloux.

BLAISOT.

C'eſt vrai; mais par malheur on dit qu'il n'y voit goutte.
Le vôtre, par exemple, eſt toujours dans le doute;
A vous ouvrir les yeux on met tout ſon ſavoir,
Et vous, -- vous les fermez exprès pour ne rien voir,
Ou bien vous les ouvrez pour voir tout effroyable.
Si j'accuſais Monſieur, oh! je ſerais croyable!
Mais comme je ne puis en dire que du bien,

Blaiſot vous eſt ſuſpect, & Blaiſot ne dit rien :
Oh ! que je ne ſuis pas comme ces domeſtiques,
Bien fourbes, bien fripons, flatteurs, bien politiques,
Qui pour vous trahiront votre époux aujourd'hui,
Et demain à coup sûr vous trahiront pour lui.
Je ne ſais, d'honneur, pas à quoi penſent les maîtres,
De prodiguer l'argent pour s'entourer de traîtres !
Moi, j'ai pris mon parti : -- tout entendre, tout voir,
Ne pas ſouffler le mot ; — c'eſt-là tout mon devoir.

Mad. DORSAN.

Ce procédé, Blaiſot, te paraît-il honnête,
Quand un mot peut calmer & mon cœur & ma tête ?
Si tu n'as de ton maître à dire que du bien,
Te taire, c'eſt riſquer ſon repos & le mien.
Malgré l'intimité du nœud qui nous raſſemble,
L'uſage nous défend d'être toujours enſemble ;
Mais qu'il me ſerait doux d'apprendre à ſon retour,
Que même en mon abſence il ſonge à notre amour
Que je ſuis en tous lieux préſente à ſa penſée !
En quoi ta probité ſerait-elle offenſée ?
En quoi trouverais-tu blâmable ou dangereux,
Un zèle qui rendrait deux époux plus heureux ?

BLAISOT.

Vraiment je parlerais, ce n'eſt pas-là l'hiſtoire ;
Mais qui me répondra que vous voudrez me croire ?
Car paſſer pour menteur lorſque l'on dit le vrai,
C'eſt fort déſobligeant.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! fais-en l'eſſai.
Sur ta ſincérité me voilà raſſurée.
Tes ſoins entretiendront la douce paix jurée
Entre ton maître & moi.

BLAISOT.

Depuis quand ?

Mad. DORSAN.

De tantôt.

BLAISOT.

Pour combien ?

Mad. DORSAN.

Pour toujours ; il ne tient qu'à Blaiſot.

BLAISOT.

Il faudrait donc vous rendre un compte ?

Mad. DORSAN.

Oui, bien fidele.

BLAISOT.

Oh ! ſi je vous promets, fiez-vous à mon zèle ; —
Et puis d'ailleurs faiſons un accord entre nous :
Juſtine va rentrer ; --- me voilà ſon époux : ---
Tandis que j'épierai le mari de Madame,
Il faudra que Madame épie auſſi ma femme ;
Et puiſque de nos cœurs le repos dépend d'eux,
Nous aurons intérêt à dire vrai tous deux.

Mad. DORSAN, *ſe détournant.*

Juſte Ciel ! à ce point j'ai pu me compromettre ! ---
Allez voir ſi ma fille acheve enfin ſa lettre.

(*Blaiſot ſort.*)

(*ſeule.*)

Ferval m'a refuſée au nom de l'amitié :
Blaiſot veut avec lui me mettre de moitié.
Voilà le prix honteux d'un honteux ſtratagême.
C'en eſt trop, -- il eſt tems de rentrer en moi-même ; --
Ceſſons de tourmenter, d'outrager mon époux :
Sur ſa fidélité puiſqu'ils s'accordent tous,
Croyons, pour mon repos, qu'il eſt ce qu'il doit être.

UN VOITURIER, *à un Valet dans la couliſſe.*

De ce logis, enfin, montrez-moi donc le maître ?

Mad. DORSAN.

Vous voyez la maîtreſſe.

LE VOITURIER.

Ah ! Madame, — excuſez.
Voilà mon *memento*, — tenez, — voyez, — liſez.

(*Il préſente ſon livre à Mad. Dorſan, qui lit ce qui ſuit :*)

Allez chez M. Dorſan, de la part d'une jeune perſonne qui lui eſt adreſſée de Tours, & lui annoncer ſon arrivée.

(*Quand elle a lu, le Voiturier reprend ſon regiſtre.*)

Eh ! quelle eſt, mon ami, cette jeune perſonne ?

LE VOITURIER.

Ah ! je n'en ſais rien ; — mais, à ce que je ſoupçonne,
Elle eſt très-comme il faut. — J'aurais bien dû venir
Hier au ſoir, — mais on eſt trop preſſé pour tenir
Tout ce que l'on promet.

Mad. DORSAN.

Qu'eſt-elle devenue ?

LE VOITURIER.

Je la crois dans l'auberge où je l'ai deſcendue.
Dans une auberge, là, — tout près de nos bureaux.

Mad. DORSAN.

(*à part.*)
O ciel ! faut-il m'attendre à des tourmens nouveaux !
(*Haut.*)
Conduiſez-moi, — je veux l'aller chercher moi-même.

LE VOITURIER, *avec confiance.*

Vous aliez bien l'aimer, car tout le monde l'aime.

(*Elle ſort avec le Voiturier.*)

SCENE V.

BLAISOT, *ſeul, enſuite* CLÉMENCE.

BLAISOT.

MADAME, — ah ! ah ! Madame, & la voilà qui part.
Bon voyage ; — pourtant je ſuis un fin renard.
Là, — c'eſt la vérité, ſon œil me cherchait l'ame,
Mais Monſieur ne fait rien qui mérite le blâme,
Et quand cela ſerait, bien loin de l'avertir,
Quitte à mourir de faim, j'aimerais mieux ſortir.
C'eſt un cruel tourment que cette jalouſie !
Après tout, laiſſons-la faire à ſa fantaiſie,
Et liés une fois par le nœud conjugal,
Allons, Juſtine & moi, chez Monſieur de Ferval.
Il faut abſolument changer de domicile,
Parce que, dans le vrai, j'aime à vivre tranquille.

Souvent,

Souvent, ſur le bonheur, j'entends de beaux propos ;
Le bonheur, mes amis, n'eſt rien que le repos.
Eh ! bon Dieu ! que de tems pour un chiffon de lettre !
Finira-t-elle ? — Ah ! ah !

(*Il voit Clémence, conduite par un Valet, qui ſe retire après l'avoir amenée dans le ſallon.*)

CLÉMENCE, *arrivant à pas lents.*

Quel accueil me promettre,
Hélas !

BLAISOT, *s'approchant.*

Mademoiſelle, un minois ſi joli
Vous en promet un bon. —

CLÉMENCE.

Vous êtes trop poli,
Monſieur.

BLAISOT.

Moi ? point du tout : votre figure annonce. —

CLÉMENCE, *à part.*

L'avis n'eſt point reçu, puiſqu'il eſt ſans réponſe.

BLAISOT, *familierement.*

Qui vous amene ici ?

CLÉMENCE.

C'eſt à Monſieur Dorſan
Que je voudrais parler, Monſieur.

BLAISOT.

Il eſt abſent.

CLÉMENCE.

Eh bien ! je reviendrai.

BLAISOT, *l'arrêtant par le bras.*

Vous êtes bien preſſée ; —
Contez-moi.

CLÉMENCE.

C'eſt à lui que je ſuis adreſſée.

BLAISOT, *à part.*

Ah ! pourquoi pas à moi ?

CLÉMENCE.

C'eſt lui qui doit ſavoir
L'objet qui me conduit.

BLAISOT.

En ce cas, au revoir.
Si vous voulez demain faire votre viſite,
Vous trouverez Monſieur.

SCENE VI.

EUGÉNIE *ſurvient, & donne ſa lettre à Blaiſot.*

TIENS, mon ami, va vîte.

(*A part.*)
Ah ! l'aimable perſonne !
(*Elles ſe ſaluent ; Blaiſot les regarde avec étonnement.*)

EUGÊNIE, *avec un petit dépit.*

Allons, Blaiſot, va-t-en.

BLAISOT.

(*bas à l'oreille de Clémence.*)
Je pars. — Mademoiſelle eſt, de Monſieur Dorſan,
La fille, (fille unique) & ſe nomme Eugénie.
(*Il ſort très-vîte après cette confidence.*)

SCENE VII.

EUGÉNIE, CLÉMENCE.

EUGÉNIE *regarde quelque tems Clémence avec beaucoup d'attention, mêlée d'intérêt ; & dit naïvement :*

JE ſens, en vous voyant, une joie infinie,
Mademoiſelle, — vrai.

CLÉMENCE.

C'eſt un grand bien pour moi.

EUGÉNIE.

(*à part.*)

Ah ! tant mieux. — Mon cœur bat, je ne ſais pas pourquoi.
Eh ! quelle eſt-elle donc cette jeune étrangere ?
(*Haut.*)
Qui depuis un inſtant ? — Raſſurez-vous, ma chere.
(*A part.*)
Pourquoi donc à la voir ai-je tant de plaiſir,
Que de la voir toujours j'ai déja le deſir ?
(*Haut, après un tems.*)
Tenez, -- embraſſons-nous, -- car je m'en meurs d'envie.

CLÉMENCE.

Ah ! d'un ſi doux accueil que mon ame eſt ravie !
Je ſens couler mes pleurs.

EUGÉNIE.

Je vais pleurer auſſi.
C'eſt ſingulier ! — Qui peut nous attendrir ainſi ?

CLÉMENCE.

Vous, c'eſt la pitié : — moi, c'eſt la reconnoiſſance.

EUGÉNIE.

Vous ne m'en devez pas. -- Je cede à la puiſſance
D'un ſentiment bien doux, qui n'eſt point la pitié ;
Et je croirais plutôt que c'eſt de l'amitié.

CLÉMENCE.

Je ſuis plus digne, hélas ! de l'une que de l'autre,
Et je viens l'implorer.

EUGÉNIE.

Quel ſort eſt donc le vôtre
Dites, ma bonne amie ? oh ! dites-moi bien tout.
Si de vous obliger je puis venir à bout,
Savez-vous qui des deux ſera la plus heureuſe ?
Eh bien ! ce ſera moi.

CLÉMENCE.

Quelle ame généreuſe !

EUGÉNIE.

Eh ! mon Dieu ! calmez-vous.--Vous voilà toute en pleurs ;
Vous avez sûrement eu de bien grands malheurs.

CLÉMENCE.

Un ſeul les a fait tous ; -- c'eſt ma triſte naiſſance.
Le ſort, de mes parens m'ôta la connoiſſance.
Dès l'enfance, élevée aux environs de Tours,
J'ai dû tout mon bien-être aux généreux ſecours
Que daignait m'accorder Monſieur Dorſan.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Mon pere?

CLÉMENCE.

Lui-même, -- il me donna, pour me ſervir de mere,
Une femme prudente & pleine de raiſon :
J'habitai dix-huit ans ſa paiſible maiſon. ---
Avec tant de vertus, pourquoi faut-il qu'on meure?

EUGÉNIE.

Elle eſt morte?

CLÉMENCE.

Hélas ! oui, -- jour & nuit je la pleure ;
Mais à Monſieur Dorſan je devais cet appui,
Et je viens en chercher un autre auprès de lui.

EUGÉNIE.

Ah ! comptez ſur mon pere, -- il le ſera lui-même.
L'avez-vous déja vu ?

CLÉMENCE.

Non, jamais, -- & je l'aime ;
Je l'aime --- cent fois plus qu'un ſimple bienfaiteur,
Et comme de ſes jours on aimerait l'auteur.
Par vos ſoins généreux je le verrai, j'eſpere :
Sans peine, en le voyant, je croirai voir mon pere.

EUGÉNIE.

Et moi, je me promets mille & mille douceurs ;
Si vous reſtez ici, --- nous ſerons les deux ſœurs.

CLÉMENCE.

Ah ! par quel doux penchant je me ſens entraînée

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans ?

CLÉMENCE.

Oui.

EUGÉNIE.

Vous ſerez l'aînée :
Moi, je n'en ai que quinze.

CLÉMENCE.

A ce titre ſi doux,
Mon deſtin me défend d'aſpirer près de vous ;
Mais ſi, compagne heureuſe. ---

EUGÉNIE.

Et vraiment --- je l'eſpere.
Attendez ; --- reſtez-là, --- je vais chercher ma mere :
Je la crois au jardin ; -- dès qu'elle vous verra,
Ici, je vous réponds, qu'elle vous gardera.
(*Eugénie ſort en courant.*)

CLÉMENCE, *ſeule.*

Si la mere a pour moi les bontés de la fille,
Un doux rayon d'eſpoir à mes yeux enfin brille.

SCENE VIII.

CLÉMENCE, M. DORSAN; *enſuite* D'ARANVILLE, *puis* FERVAL.

CLÉMENCE.

J'ENTENDS. ---

M. DORSAN.

Qu'on m'avertiſſe & qu'on n'y manque pas. ---
Quelle femme ! grands Dieux ! - elle accourt ſur mes pas.

CLÉMENCE.

Monſieur. ---

M. DORSAN.

Que vois je ! ô ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême.

CLÉMENCE.

Eſt-ce Monſieur Dorſan ?

M. DORSAN, *avec le plus grand trouble.*

(*A part.*) Oui, mon enfant, lui-même !
Dieux ! quel portrait frappant !

CLÉMENCE.

Je tombe à vos genoux. —
Vous voilà donc enfin! — & je puis. —

M. DORSAN, *avec effroi.*

Levez-vous.
Clémence eſt votre nom?

CLÉMENCE.

Oui.

M. DORSAN, *à part.*

Je crois voir ſa mere.

CLÉMENCE.

Mon aſpect vous afflige?

M. DORSAN, *avec trouble.*

Eh! que dis-tu, ma chere?
(*A part.*)
Ah! viens, viens dans mes bras. - On me ſuit. - Quel effroi! -

CLÉMENCE, *avec la plus grande ſenſibilité.*

Mon bienfaiteur! mon pere!

D'ARANVILLE, *ſurvenant bruſquement.*

Eſt-ce elle?

M. DORSAN, *toujours troublé.*

Oui.

D'ARANVILLE, *s'emparant de Clémence, lui dit:*

Suivez-moi.
(*A M. Dorſan.*)
Un ſeul inſtant plus tard elle était découverte.
On accourt. — Du jardin la porte eſt-elle ouverte?

M. DORSAN.

Voilà la clef.

D'ARANVILLE.

C'eſt bon.

CLÉMENCE, *effrayée.*

Qu'eſt-ce donc?

D'ARANVILLE, *à Clémence.*

Calmez-vous.

(*A M. Dorſan, très vîte.*)
C'eſt ici, mon ami, qu'il faut braver les coups.
Garde ſur ton ſecret un ſilence intrépide;
Songe que de ton ſort cette criſe décide.
Pour plus de ſûreté c'eſt chez moi que je vais;
Quand il en ſera tems nous irons chez Gervais.

FERVAL, *accourant.*

Voici Madame.

M. DORSAN.

Ah! Dieux!

D'ARANVILLE.

(*A M. Dorſan.*)
Allons vîte. — Toi, reſte.
Ferme & froid, — c'eſt ton rôle.

(*Il ſort avec Clémence & Ferval, par la porte qui conduit au jardin.*)

SCENE IX.

M. DORSAN, Mad. DORSAN.

M. DORSAN, *à part.*

Acharnement funeſte
Sans égard aux bureaux, accourir en fureur!
Compromettre mon nom, le ſien.

Mad. DORSAN, *mielleuſement ironique.*

C'eſt une horreur,
N'eſt-il pas vrai, Monſieur?

M. DORSAN, *froidement & toujours de même.*

Ah! vous voila, Madame?

Mad. DORSAN.

Oui, très-fidele époux, c'eſt votre chere femme,
Qui vient de demander, ſans ruſe, ſans détours,
Quel objet précieux vous attendiez de Tours.

M. DORSAN.

Eh bien! vous l'a-t-on dit?

Mad. DORSAN.

(*paiſiblement.*) (*en fureur.*)
Oui, Monſieur; oui parjure!
Quoi! c'eſt dans le moment où ta bouche me jure
D'épargner déſormais à mon cœur malheureux,
Des ſoupçons dévorans & des tourmens affreux:
C'eſt dans le doux moment où ce cœur plus tranquille,
Pour jamais dans le tien croit trouver un aſyle.
Qu'abuſant lâchement de ma crédulité,
Tu fais les noirs apprêts d'une infidélité!
Cette fille, voyons, réponds-moi! — quelle eſt-elle?
Ceux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'elle était belle.
Qui l'amene à Paris? & pour quelle raiſon
A-t-elle en arrivant demandé ta maiſon?

M. DORSAN.

Il eſt tout naturel qu'un ami me l'envoie,
Et je la recevrais avec bien de la joie.

Mad. DORSAN.

Il eſt fort bien trouvé cet ami prétendu;
Mais ſur un mot d'avis on doit être attendu.
En avez-vous un?

M. DORSAN, *ſéchement.*

Non.

Mad. DORSAN.

Pourquoi donc, je vous prie,
A-t-on vu ce matin à la Meſſagerie,
Un de vos gens, — Blaiſot, s'informer dans les cours? —
Juſtement le voici qui vient à mon ſecours. —

M. DORSAN, *impatienté.*

Je n'entends pas du tout ce que vous voulez dire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, *arrivant.*

BLAISOT.

CHEZ ſon pere à jamais Juſtine ſe retire
Madame.

Mad. DORSAN.

En ce moment, tu viens fort à propos.
N'eſt-il pas vrai? —

M. DORSAN.

De grace épargnez mon repos,
Madame, il en eſt tems. — Vous voudrez bien permettre
Que je trouve mauvais de me voir compromettre
Avec tous vos valets. — Je fus juſqu'à préſent,
La dupe de mon cœur, trop bon, trop complaiſant,
C'eſt aſſez; — cette vie a la fin m'importune.
De deux choſes, Madame, il faut adopter l'une,
Et ſortir à la fin d'un ſi pénible état.
Je ſuis un mari tendre, ou je ſuis un ingrat.
Si de déloyauté j'ai donné quelque ſigne,
Épargnez-vous des pleurs dont je ne ſuis pas digne.
Le plus prompt abandon, le plus parfait mépris,
Des crimes d'un époux doivent être le prix:
Mais ſi toujours amant d'une épouſe adorée,
J'ai ſcrupuleuſement gardé la foi jurée;
Si mes dieux ont été mon amour & l'honneur,
Mon épouſe eſt injuſte, ou me doit le bonheur.

Mad. DORSAN.

Fais donc le mien, cruel! & ſi je te ſuis chere,
Apprends-moi ſur le champ quelle eſt cette étrangere;
D'où tu peux la connaître? — Eh bien! que réponds-tu
Songe que ton ſilence expoſe ta vertu
A de fâcheux ſoupçons, & que ta protégée
Pourrait être à ſon tour ſévérement jugée:
Elle eſt dans l'infortune; — on vante ſes appas.
Riche & compatiſſant, tu peux. —

M. DORSAN.

N'achevez pas.
J'allais le dévoiler cet innocent myſtere:
Vous m'avez éclairez ; — je dois, — je veux me taire.

Mad. DORSAN, *avec fureur.*

Et moi, que tes noirceurs enfin pouſſent à bout,
Je deviens furieuſe & capable de tout.
Errant depuis ſeize ans dans une nuit obſcure,
Qu'épaiſſiſſait pour moi ton adroite impoſture,
J'ai paru juſqu'ici t'accuſer ſans ſujet. —
A la fin, mes ſoupçons ont trouvé leur objet.
Tu n'appelleras plus ma juſte jalouſie,
Acharnement cruel, aveugle frénéſie:
Mais ne te flatte pas, homme artificieux!
De dérober long-tems ma rivale à mes yeux.
Duſſes-tu la cacher au centre de la terre,
Je la découvrirai.

BLAISOT.

Mais c'eſt comme une guerre,
Cette paix-là.---

Mad. DORSAN.

Que dis-je! où vais-je m'égarer?
Le parti le plus ſage eſt de nous ſéparer,
Monſieur; nous ne pouvons déſormais vivre enſemble;
Nous maudiſſons tous deux le nœud qui nous raſſemble:
En briſant nos liens, nous ſerons plus heureux.

M. DORSAN.

Oui, vous avez raiſon,--- ces liens douloureux
Ont aſſez tourmenté ma déplorable vie.
Séparons-nous.

Mad. DORSAN.

Cœur vil! c'eſt ta plus chere envie!
Tu veux ta liberté,---mais tu ne l'auras pas.
Je vais, dès ce moment, m'attacher à tes pas:
Je te ſuivrai par-tout,--- je veux être ton ombre.

M. DORSAN, *avec force.*

Finiſſons,--- je ſuis las des outrages ſans nombre
Que j'ai, ſans murmurer, ſoufferts juſqu'à ce jour.
La haine eſt préférable a votre affreux amour.

Pour la derniere fois, je vous parle peut-être;
Pour la premiere fois je vais parler en maitre.
Vous me l'avez appris : --- à dater d'aujourd'hui,
Votre époux, déſormais, veut commander chez lui.
Juſqu'ici j'ai voulu vous laiſſer la maitreſſe
D'ouvrir tous les papiers venus à mon adreſſe,
Que cela ne ſoit plus : --- ſtylés à me trahir,
Que mes gens à moi ſeul, commencent d'obéir;
Sans cela, point de grace, --- ils ſont tous à la porte.
Le ſoir ou le matin, que j'entre ou que je ſorte,
J'entends, autour de moi, n'avoir plus d'eſpions,
Et ſauvez moi, ſur-tout, l'ennui des queſtions;
Je fus aſſez long-tems outragé par vos doutes.
Que ceci ſoit, chez moi, dit une fois pour toutes :
Que ce plan, à la lettre, y ſoit exécuté;
Car ſi par vous encor je ſuis perſécuté,
C'eſt moi, --- moi qui de vous à jamais me ſépare.
Vous connaitrez un jour l'erreur qui vous égare;
Vous maudirez vos torts, vos ſoupçons inſultans;
Vous voudrez revenir, --- il ne ſera plus tems.
Adieu, Madame.

(*Il rentre chez lui, & ferme bruſquement ſa porte.*)

Mad. DORSAN, *prête à s'évanouir.*

O ciel! c'eſt ainſi qu'il me laiſſe;
Je ſuccombe. ---

BLAISOT, *courant à elle.*

Madame! --- Elle tombe en faibleſſe. ---

(*Mad. Dorſan ſe laiſſant aller ſur Blaiſot.*

BLAISOT, *la traînant à un fauteuil.*

Monſieur! --- holà, Monſieur! --- venez la ſecourir. ---
Il eſt ſourd.

Mad. DORSAN, *ſe levant bruſquement.*

Le cruel me laiſſerait mourir!

BLAISOT, *ſtupéfait & à part.*

Tiens, moi qui la croyais tout près de l'autre monde,
Se trouver mal, & bien, en moins d'une ſeconde!
Ma foi, c'eſt fort adroit.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, FERVAL.

Mad. DORSAN, *à part.*

O barbare Dorſan!

EUGÉNIE, *à Ferval en entrant.*

Je veux parler, vous dis-je, à ma chere maman.
Vraiment, ſi j'en croyais votre éternelle envie,
A jaſer avec vous je paſſerais ma vie.

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire

EUGÉNIE.

En deux mots le voici.

(*A ces mots M. Dorſan ſort de ſon appartement, & ſe tient à l'écart.*)

Une jeune perſonne eſt arrivée ici
Depuis une heure, au plus, & demandait mon pere.

Mad. DORSAN, *avec feu.*

(*A part.*)

Acheve, mon enfant :----je ſaurai le myſtère.

EUGÉNIE.

Elle eſt jolie, elle a ſur-tout de grands malheurs,
Qu'elle contait ſi bien que je fondais en pleurs.

(*A Ferval, qui la tire par ſa robe pour l'empêcher de continuer.*)

Laiſſez-moi donc parler.

Mad. DORSAN, *à Ferval, avec ſéverité.*

(*A ſa fille.*)

Monſieur;---pourſuis, ma fille.

EUGÉNIE.

La pauvre infortunée ignore ſa famille,
Mon cher papa, dit-elle, eſt ſon unique appui.
J'ai couru vous chercher;--car vous,---c'eſt comme lui.

Mad. DORSAN.

Où donc eſt-elle enfin !

EUGÉNIE.

Chez Monſieur d'Aranville.

(*Ici Dorſan ſort precipitamment.*)

C'eſt lui probablement qui lui donne un aſyle ;
Moi, j'aurais deſiré qne vous puiſſiez la voir,
Parce qu'à la maiſon j'aurais voulu l'avoir
Avec Juſtine.

BLAISOT.

Ah ! oui : Juſtine eſt chez ſon pere ;
Et n'en veut pas ſortir.

EUGÉNIE.

Quoi ! toujours en colere !
J'irais bien, ſi mamam voulait.

Mad. DORSAN.

Soit, je le veux.

(*A part.*)

Blaiſot va t'y conduire : ils me gênaient tous deux.

(*Eugénie & Blaiſot ſortent : Ferval voudroit les ſuivre ; Mad. Dorſan l'arrête.*)

SCENE XII.

Mad. DORSAN, FERVAL.

Mad. DORSAN.

ABRÉGEONS les diſcours, abrégeons mon ſupplice ;
Je vous l'avais bien dit ; vous êtes leur complice.

FERVAL, *avec effroi.*

De qui ?

Mad. DORSAN.

Vous m'entendez.---Un enfant par un mot,
Vient de déconcerter cet odieux complot ;

Et vous favorisez ces manœuvres indignes,
Vous!

FERVAL.

Madame, en honneur.----

Mad. DORSAN.

N'ai-je pas vu vos signes,
Et n'indiquaient-ils pas, avec trop de clarté,
Le plan de trahison entre vous concerté?

FERVAL, *avec la plus grande chaleur.*

Réfléchissez, Madame! est-il bien vraisemblable
Qu'à ce point envers vous je veuille être coupable?
Supposons que je puisse oublier mon honneur;
Vous tromper,---- n'est-ce pas renoncer au bonheur
Que vous ayez daigné promettre à ma tendresse?
Du destin de mes jours n'êtes-vous pas maîtresse?
Et puis-je vous trahir sans me sacrifier.

Mad. DORSAN.

Il faut plus que des mots pour vous justifier,
Chez votre oncle par vous je veux être conduite,
Avant qu'on ait le tems de ménager sa fuite;
Je prétends la chercher dans toute la maison,
Et savoir une fois si j'ai tort ou raison.

FERVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous voilà tous perdus! Madame sait peut-être,
Que dans cette maison je ne suis pas le maître?

Mad. DORSAN.

Défaite.

FERVAL.

Examinez.—

Mad. DORSAN.

Je n'examine rien.
Partons, ou plus d'hymen — Voyez, pensez-y bien.

FERVAL, *à part.*

Ou les exposer tous, ou perdre ce que j'aime.

Mad. DORSAN.

Vous hésitez, Monsieur? eh bien! j'irai moi-même.

FERVAL.

Arrêtez ; — je vous ſuis.

Mad. DORSAN.

Votre main.

FERVAL.

La voilà.

(*A part, en ſortant.*)
Dieux ! un prodige ſeul peut nous tirer de-là.

(*Ils ſortent.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente la maiſon de Gervais.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, JUSTINE.

GERVAIS, *rangeant quelques meubles par-ci, par là.*

Bon! tout eſt à-peu-près comme le veut mon maître.
Un meuble ſimple & propre, hein? tu dois t'y connaître;
Toi, qu'en dis-tu?

JUSTINE, *ſoupirant.*

Très-bien; mais pourquoi ces apprêts?
Pourquoi les fallait-il, ſi prompts & ſi ſecrets?
Quelle eſt donc, en un mot, cette jeune perſonne,
Qui doit vivre chez vous & ſans qu'on l'y ſoupçonne?

GERVAIS.

Pourquoi ces queſtions?

JUSTINE.

Je ne ſais; mais je crains
De grands troubles pour eux, pour vous de grands chagrins.

GERVAIS.

Ecoute, mon enfant. Mon maître avait un pere,
Duquel, heureuſement, le fils en tout differe.
L'un était dans ſes goûts, ardent, impétueux;
L'autre eſt modéré, ſage, & vraiment vertueux.
L'un voulait m'enrichir pour careſſer ſes vices;
L'autre me chaſſerait pour de pareils ſervices.
Un homme tel que lui ne fait rien ſans raiſon.
Penſes-tu que j'aurais accepté ſa maiſon,
Si ſon intention m'avait été ſuſpecte?
On reſpecte toujours celui qui ſe reſpecte.
Et de ce lieu pour nous s'il veut ſe dépouiller,
Son projet, à coup sûr, n'eſt pas de le ſouiller.

JUSTINE.

JUSTINE.

Douter de ſa vertu ! que le ciel m'en préſerve,
Mon pere ! & le moyen quand elle ſe conſerve
Au milieu des aſſauts que par excès d'amour,
Sa jalouſe moitié lui livre nuit & jour ;
Mais voilà juſtement le motif de ma crainte.
A fuir un lieu chéri ſon erreur m'a contrainte :
Vous ſavez à préſent ſi c'était une erreur.

GERVAIS.

N'en parlons plus.

JUSTINE.

Eh bien ! cette même erreur
Que je lui cauſais, moi, qui n'en étais pas digne ;
Penſez à ſon effet, pour peu qu'un léger ſigne
Lui faſſe appercevoir que vous avez chez vous
Quelqu'un qu'entre vos mains a remis ſon époux.

GERVAIS.

Mais ce ſigne fatal il faut qu'on le lui donne.

JUSTINE.

L'œil jaloux n'a beſoin du ſecours de perſonne.
Elle devinera.

GERVAIS.

Soit ; — mais le pis-aller ?
Voyons. — Que ſa fureur vienne ici s'exhaler,
Je ne dirai qu'un mot. Chez moi je ſuis le maître,
Madame. Si chez lui Monſieur ne veut pas l'être,
Tant pis. — J'obeiſſais quand c'était mon devoir ;
Sur Gervais maintenant vous n'avez nul pouvoir.
Qu'aurait-elle à répondre ! Ah ! pour braver l'orage,
Que mon maître n'a-t-il un peu de mon courage !
Mais puiſqu'il n'oſe rien, je me dois aujourd'hui,
Au ſoin de le ſervir & d'oſer tout pour lui.

JUSTINE.

Puiſſe un tel dévoûment, digne au fond qu'on l'approuve,
Ne pas accroître encor les tourmens qu'il éprouve !
Et puiſſiez-vous ſur-tout n'en être pas puni !

GERVAIS,

Va, va, je ne crains rien.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

Eh bien ! c'eſt donc fini ?
Tu ne veux pas venir, ma Bonne ?

JUSTINE.

Quoi ! vous-même,
Vous daignez ? ---

EUGÉNIE.

Tais-toi donc. — Tu ſais bien que je t'aime.
Tu peux ne plus vouloir demeurer avec moi ;
Mais, moi, je ne peux pas reſter long-tems ſans toi.

JUSTINE, *à Eugénie.*

Vous ajoutez ſans ceſſe à ma reconnoiſſance.
(*A Gervais.*)
Mon pere, vous ſaurez que pendant votre abſence,
J'ai reçu d'Eugénie un meſſage bien doux,
Et j'allais à l'inſtant en cauſer avec vous.
(*A Eugénie.*)
Voyez quelle bonté ! — Vous voulez bien permettre
Que je montre à mon pere une auſſi chere lettre ?

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

(*A Gervais.*)
Oui ; — mais je te préviens que c'eſt fort mal écrit,
D'abord : — j'ai bien un cœur ; mais je n'ai pas d'eſprit.

GERVAIS.

Aimable enfant ! ---

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

Veux-tu pardonner à ma mere ?

JUSTINE.

Moi, j'ai tout oublié. — Détruiſez ſa chimere ;
Je jure qu'à l'inſtant je marche ſur vos pas.

BLAISOT, *avec importance.*

Moi, je vous avertis que je n'y consens pas.

EUGÉNIE.

Eh ! pourquoi donc, Blaisot ?

BLAISOT.

Madame est trop jalouse;
(*A Justine.*)
Si vous y retournez, cherchez qui vous épouse;
Parce que, voyez-vous. —

JUSTINE.

Quand vous aurez fini,
Vous nous avertirez. —

BLAISOT.

Moi, je suis tout uni,
D'abord.

EUGÉNIE.

Mais tais-toi donc.

JUSTINE.

Mon aimable maîtresse,
Je reviendrais; — mon cœur, vos bontés, tout m'en presse;
Mais quiconque est jaloux, est près d'être inhumain.
Outragée aujourd'hui, je le serais demain;
Et bientôt sous vos yeux avec ignominie,
Pour la seconde fois je me verrais bannie.
Faisons mieux: avant peu vous aurez un époux.
L'hymen fait, à l'instant je vole auprès de vous,
Si ce plan toutefois a l'aveu de mon pere.

EUGÉNIE.

Eh bien? voilà parler. — Embrasse-moi, ma chere.
Et toi, Gervais, consens; va, tu ne risques rien:
Je réponds qu'avec moi ta fille sera bien.

GERVAIS.

J'y consens de bon cœur. Loin que son sort m'alarme,
Je l'envie.

BLAISOT, *à Justine.*

A présent cela va comme un charme.

Touchez-là, mon enfant, je vous épouserai.

JUSTINE, *à part.*

Et moi, Monsieur Blaisot, je vous corrigerai.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN, CLÉMENCE, D'ARANVILLE.

GERVAIS.

QUEL bruit!

M. DORSAN.

C'est moi.

EUGÉNIE, *à Justine.*

C'est elle.

CLÉMENCE.

Ah! Dieux!

M. DORSAN.

Calmez vos craintes.
En ce lieu, mon enfant, vous êtes hors d'atteintes.
(*A part, voyant Eugénie.*)
Ciel! ma fille! -- Il est dit qu'on ne peut l'éviter.
(*Haut.*)
Que fais-tu donc ici?

EUGÉNIE.

Je venais inviter
Justine à revenir de la part de ma mere.

M. DORSAN.

Justine désormais doit rester chez son pere.

D'ARANVILLE, *bas.*

Nous sommes en repos, pour un instant du moins,
Profitons-en, je veux te parler sans témoins.

M. DORSAN.

(*bas.*) (*haut.*)
Moi de même. -- Gervais, tu vois la Demoiselle
Qui doit loger chez toi.

JUSTINE.

Grands Dieux ! comme elle eſt belle !

BLAISOT, *à Juſtine & Gervais.*

Ne vous l'ai-je pas dit ? belle comme le jour !

M. DORSAN, *à Clémence.*

Des vertus, mon enfant, c'eſt ici le ſéjour.
Sans doute il aura droit de vous plaire à ce titre ;
Mais je veux qu'en ce point votre goût ſoit l'arbitre.
Il faut aimer le lieu que l'on doit habiter.
Avec le bon Gervais allez le viſiter.
(*bas à Gervais.*)
Amuſe-les.

GERVAIS, *à qui ſon maître a fait des ſignes, & qui les a bien compris, dit à Eugénie, Juſtine & Blaiſot :*

Venez tous voir mon hermitage.
J'ai fait des changemens qui vous plairont, je gage.

(*Ils ſortent avec Clémence.*)

SCENE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

ENFIN, nous voilà ſeuls ! — Ah çà, mon doux ami,
Tu ne laiſſeras pas ton ouvrage à demi,
J'eſpere ?

M. DORSAN.

Oh ! j'en réponds.

D'ARANVILLE.

Bien. Malgré ton courage,
Tu viens pourtant ici pour éviter l'orage
Qu'Eugénie excitait ; -- mais par quelque haſard,
Crois que le grand ſecret percera tôt ou tard.
(*avec fermeté.*)
Alors que feras-tu ? voyons, -- parlons en hommes.

M. DORSAN, *avec embarras.*

Que ferais-tu toi-même ? Au point où nous en ſommes,

Il faudrait bien, après avoir tant combattu,
De la néceſſité ſe faire une vertu.

D'ARANVILLE.

Tout dire? & ton ſerment?

M. DORSAN.

Mais tu voulais toi-même.—

D'ARANVILLE.

Oui, quand il était tems. Dans mon premier ſyſtême,
Ta fille, en arrivant, te rendait le pouvoir,
Qu'au ſein de ſa famille un mari doit avoir.
Tu ſubjuguais ta femme; --- à préſent, au contraire,
Qu'elle ſait qu'à ſes yeux tu voulus la ſouſtraire,
Tu verſerais ton ſang pour prouver le lien
Qui t'unit à Clémence, --- elle n'en croira rien.
Entre ta fille & toi ſa fureur ſera juge.
Menſonge, crira-t-elle, infâme ſubterfuge!
Et bien loin de tarir la ſource de tes maux,
Cet aveu déplacé t'en promet de nouveaux.

M. DORSAN.

Cela n'eſt que trop vrai: du moins viens à mon aide.
Tu m'indiques le mal, --- montre-moi le remede.

D'ARANVILLE.

Faible juſqu'à préſent, veux-tu l'être toujours?
Souffre, -- tu n'as pas droit d'attendre mon ſecours.
Frémis-tu? rougis-tu de cette dépendance,
Fruit amer & honteux d'une condeſcendance,
Que je nomme tout haut puſillanimité? ---
Ecoute mes conſeils avec docilité.
Suis-les, & dès ce jour je te rends ton empire.

M. DORSAN.

Ah, parle! il eſt bien tems que mon ame reſpire.

D'ARANVILLE.

Bon! --- Sous un joug honteux, las de te voir fléchir,
A tel prix que ce ſoit je veux t'en affranchir.
Commence ſeulement; --- je me charge du reſte.

M. DORSAN.

Soit.

D'ARANVILLE.

D'abord ce ſecret, que tu crois ſi funeſte,
Ta femme le ſaura, même ſans le chercher;
Rien ne s'apprend ſi-tôt que ce qu'on veut cacher.
Alors ferme l'oreille aux cris de ſa démence;
Reſpecte avec ta foi la mere de Clémence:
Car, en oſant trahir un ſerment ſolemnel,
Sans devenir heureux, tu deviens criminel.
Ton ſilence d'abord pourra ſembler étrange;
Mais enfin, c'eſt par lui qu'il faut que ton ſort change.
Ce n'eſt qu'en écoutant l'honneur & l'amitié,
En cachant ton ſecret à ta fiere moitié,
Que tu pourras briſer le joug qu'elle t'impoſe; —
Clémence eſt le prétexte, & ton bonheur la cauſe.

M. DORSAN.

Je frémis des horreurs qu'elle va ſoupçonner.

D'ARANVILLE.

L'innocence a toujours le temps de pardonner.

M. DORSAN.

Qu'en réſultera-t-il?

D'ARANVILLE.

Que ta femme, étourdie
De voir ce ton ſi doux qui l'avait enhardie,
Par un ton fier & mâle à la fin remplacé,
Sentira tout d'un coup que ſon regne eſt paſſé.

M. DORSAN.

Je prévois des fureurs, des vapeurs.

D'ARANVILLE.

Que t'importe?
Tant que de ta faibleſſe elle ſe croira forte,
Les fureurs, les vapeurs en iront-elles moins?
A-t-elle jamais eu des vapeurs ſans témoins?

M. DORSAN.

Non.

D'ARANVILLE.

Jeu pur.

M. DORSAN.

De divorce elle fait des menaces ;
Pourtant.

D'ARANVILLE.

C'eſt t'indiquer ce qu'il faut que tu faſſes.

M. DORSAN.

Celui qui nous unit voudrait nous ſéparer !

D'ARANVILLE.

Celui qui fit le mal voudrait le réparer.
Ce divorce effrayant que tu prends au tragique,
De tes maux, à coup sûr, eſt le remede unique.

M. DORSAN.

M'en ſéparer ! grands Dieux !

D'ARANVILLE.

Te voilà tout tremblant !
Ne t'en ſépares pas, — mais fais-en le ſemblant.

M. DORSAN.

Ne pourrions-nous trouver un moyen moins ſévère,
Qui, ſans changer ſon cœur, changeât ſon caractere,
Et me rendit mes droits ſans m'ôter ſon amour ?
J'y tiens, — ma dureté l'éteindra ſans retour,
Peut-être.

D'ARANVILLE.

C'eſt aſſez, — homme ſans énergie !
Rien ne peut réveiller ton ame en léthargie.
Seize ans t'avaient appris l'effet des moyens doux ;
Un parti différent nous ſatisfaiſait tous :
Il ramenait la paix au ſein de ta famille ;
Il corrigeait ta femme, — & j'épouſais ta fille.

M. DORSAN.

Clémence !

D'ARANVILLE.

Oui, j'euſſe oſé lui préſenter ma foi,
Après t'avoir rendu maître abſolu chez toi.
Laſſe d'être haïe autant que malheureuſe,
Ta femme eût abjuré ſon erreur douloureuſe ;

Bref, — un orage court nous menait tous au port ;
Tu ne l'as pas voulu, — tu mérites ton ſort.

(*Il va pour ſortir.*)

M. DORSAN.

Arrête.

D'ARANVILLE.

Laiſſe-moi.

M. DORSAN.

Reviens, — je me réſigne.
Des ſoins de l'amitié je veux être enfin digne :
Quoi qu'il puiſſe en coûter à ma femme, à mon cœur,
Je ſens trop qu'il eſt tems d'employer la rigueur ;
Je le dois au repos de toute ma famille, —
A l'ami qui veut bien ſe charger de ma fille :
Puiſſe l'occaſion s'en offrir dès ce jour !

D'ARANVILLE.

Et puiſſe la raiſon dompter enfin l'amour !

M. DORSAN.

J'en fais ſerment.

D'ARANVILLE.

Tant mieux : agis en conſéquence.
Alors, ſi je lui plais, j'épouſe ta Clémence.
Trop heureux d'avoir fait ſon bonheur & le tien,
Je n'exige du reſte & n'examine rien.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FERVAL *accourant eſſoufflé.*

FERVAL.

Ici, je me doutais que vous ſeriez enſemble.
Tant mieux.

D'ARANVILLE.

Comme il eſt pâle !

FERVAL.

Eh ! mais, c'eſt que je tremble.
D'honneur ! je tremble encor !

D'ARANVILLE.

Eh bien! acheve donc?

FERVAL.

Dans l'inſtant. — Avant tout je voudrais mon pardon.

D'ARANVILLE.

(*Vivement.*)

De quoi? — Parleras-tu? — Voyons.

FERVAL.

De la licence
Que j'ai priſe d'aller chez vous en votre abſence.
Madame l'exigeait d'un ton très abſolu;
Il a fallu vouloir tout ce qu'elle a voulu.

D'ARANVILLE.

Bon! n'eſt-ce que cela? Va, va, je te pardonne.
(*En riant.*)
Et qu'a-t-elle trouvé chez moi?

FERVAL.

Mon Dieu! perſonne,
Par un heureux haſard que je ne comprends pas.
Mais dans votre logis, du haut juſques en bas,
Elle a tout renverſé.

M. DORSAN.

Quelle horrible conduite!

FERVAL.

Laſſe enfin de chercher; — ils auront pris la fuite,
A-t-elle dit. — Veuillez m'accompagner chez moi
Monſieur, je rends juſtice à votre bonne foi,
Et vous aurez le prix promis à votre zèle.
Bref, — je viens à l'inſtant de la laiſſer chez elle.

M. DORSAN.

Son mal a tout-à-fait égaré ſa raiſon.
Mais ramenons, crois-moi, Clémence en ta maiſon.
Pour aujourd'hui du moins, il n'eſt pas vrai-ſemblable
Que ma femme y revienne.

D'ARANVILLE.

Elle? elle en eſt bien capable;
Mais n'importe. — Allons-y: — qu'elle vienne.

Et morbleu je m'apprête à la bien recevoir !

FERVAL, *à M. Dorſan.*

Ah ! pour votre repos cachez lui bien Clémence.
Le portrait dirait tout.

M. DORSAN.

Je meurs d'impatience
Que nous ſoyons chez toi.

D'ARANVILLE.

J'y voudrais être auſſi.
Viennent-ils à la fin ?

FERVAL.

Mon oncle, les voici.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, CLÉMENCE, JUSTINE, GERVAIS, BLAISOT; *enſuite* Mad. DORSAN, *qui ſurvient.*

M. DORSAN.

Mon cher ami Gervais, bien pardon de ta peine.
Je t'enleve Clémence : avec moi je l'emmene.

JUSTINE, *à part.*

Je reſpire.

GERVAIS.

Monſieur, — Gervais eſt tout à vous.

M. DORSAN.

(*à Clémence.*) (*à Eugénie.*)
Venez, ma chere enfant. --- Toi, ma fille, ſuis-nous.

(*Tous les Acteurs en ſcene prennent le chemin de la porte ; les uns pour s'en aller, les autres pour reconduire ceux qui ſe retirent. Madame Dorſan paraît ; tout le monde reſte pétrifié.*)

FERVAL, *à part.*

Grands Dieux ! tout eſt perdu.

M. DORSAN, *à part.*

Ma femme! je friſſonne.

Mad. DORSAN.

Où conduiſez-vous donc cette aimable perſonne,
Monſieur? C'eſt ſûrement cet objet plein d'appas
Que vous aviez juré que je ne verrais pas.

(*Elle va à Clémence, & la prend par la main.*)

Soyez donc ſans effroi.--Venez, Mademoiſelle.
On ne m'a point trompée; -- elle eſt vraiment fort belle.

EUGÉNE.

N'eſt-il pas vrai, maman?

Mad. DORSAN.

Ce choix eſt plein de goût.
Les plus beaux yeux du monde; -- enfin, parfaite en tout.

(*Elle continue de l'examiner.*)

Mais que vois-je! quels traits! ſerait-il bien poſſible!
Approchez.--Ah! grands Dieux! --le coup ſerait terrible.

M. DORSAN, *à part, tandis que ſa femme confronte Clémence avec le portrait.*

Que n'ai-je pu prévoir ce qu'il va m'en coûter!

Mad. DORSAN, *l'examen fait.*

Allons, pour mon malheur, je n'en puis plus douter.

D'ARANVILLE, *bas à M. Dorſan.*

Ferme.

Mad. DORSAN, *à ſon mari.*

» Né de l'idée & de la fantaiſie,
» Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalouſie;
» Je me voue à jamais au ſort le plus fatal,
» Si l'univers entier a ſon original. «
Tenez, voyez, Monſieur, & jugez vous vous-même.
Voilà le digne objet qu'appellaient tes ſoupirs,
Et pour qui tu formais de coupables deſirs.--
Enfin, voilà le crime, & voilà les complices.

D'ARANVILLE.

Bien obligé.

Mad. DORSAN.

Dis-moi, connais-tu des ſupplices

Qui puiſſent te punir, & dont la cruauté
Égale ta noirceur & ta déloyauté?
Et vous, tendres amis, protecteurs de ſes vices,
Connaiſſez-vous un prix digne de vos ſervices?
Parlez. ---

D'ARANVILLE.

Moi, que les cris n'ont pas droit d'effrayer,
Je réponds & je dis que rien ne peut payer
Le ſervice important que je voudrais lui rendre.
Je ne m'explique pas, --- & l'on peut me comprendre;
Mais ne me melez point dans vos débats d'époux.

Mad. DORSAN.

Ne pas vous y méler! vous qui les cauſez tous!
Vous qui. ---

D'ARANVILLE.

C'en eſt aſſez. --- Vous voudrez bien, j'eſpere
Ne pas trop oublier qu'un tuteur eſt un pere,
Et que je ſuis le vôtre.

Mad. DORSAN.

Oui; vous avez raiſon. ---
De trouble, à votre gré, rempliſſez ma maiſon.
Auprès d'un faible époux calomniez ſa femme:
D'inſidieux conſeils empoiſonnez ſon ame;
Soyez toujours ſon guide & mon perſécuteur:
Je vous reſpecterai; vous fûtes mon tuteur.
(*A Ferval.*)
Mais vous, Ferval, --comment avez-vous le courage,
D'aider mes ennemis à combler mon outrage?
Qui m'eût dit qu'avec eux vous ſeriez de moitié?
Pourriez-vous de ma fille avoir quelque pitié?
Quand loin d'en accorder aux malheurs de ſa mere,
Vous ſervez les auteurs de ſa douleur amere!
Vous me croyiez chez moi: vous ne ſoupçonniez pas
Que je ſerais ſi prompte à marcher ſur vos pas.
Mais d'un trouble mortel mon ame était frappée,
Et mes preſſentimens ne m'ont jamais trompée.
Eh bien! vous vous taiſez: --- vous voilà confondu? ---

FERVAL, *avec dignité.*

Non, Madame; --- on ſe tait quand on a répondu.
Vous pouvez m'arracher le ſeul bien que j'envie:

Vous pouvez à jamais empoiſonner ma vie ;
Mais au moment heureux d'obtenir tant d'appas,
Que j'oſe vous trahir ! on ne le croira pas.

Mad. DORSAN.

Soit. Mais ne comptez plus ſur la main d'Eugénie.

EUGÉNIE, *à Ferval.*

Là, --- vous faites le mal, & moi j'en ſuis punie.

(*Ferval, M. Dorſan & d'Aranville la raſſurent.*)

Mad. DORSAN, *à Gervais.*

Et toi, vieillard coupable ! -- Ah ! quelle trahiſon !
Devais-tu conſentir à prêter ta maiſon ? ---

GERVAIS.

Vous m'accuſez auſſi, Madame ?

Mad. DORSAN.

Oui, plus qu'un autre.
Ah ! je vois maintenant quel manége eſt le vôtre !
Le Maître & le Valet s'entendent à ravir,
Et tu ne le ſers plus que pour le mieux ſervir.

GERVAIS, *avec une noble fermeté.*

Croyez-vous avoir droit, au nom de la diſtance
Qui ſépare de vous ma chétive exiſtence,
De répandre ſur moi l'opprobre & le mépris ? —
(*A M. Dorſan.*)
Ah ! Monſieur, vos bienfaits ſont trop chers à ce prix !
Deux fois le même jour, ſans motifs légitimes,
Madame en ſa fureur nous a pris pour victimes.
C'eſt aſſez. --- Viens, ma fille, en quelqu'aſyle obſcur,
On eſt riche par-tout, quand on a le cœur pur.

Mad. DORSAN.

Vieillard ſententieux & pétri d'imprudence,
Crois-tu par tes grands mots démentir l'évidence ?
Faudra-t-il qu'à mes yeux je n'ajoute plus foi ?
Et cette fille, enfin, n'eſt-elle pas chez toi ?

GERVAIS.

Ne peut-elle, Madame, être chez moi ſans crime ?

CLÉMENCE.

N'ajoutez pas, Madame, au malheur qui m'opprime.

Pour venir implorer de généreux ſecours;
J'ai quitté la Province où je paſſais mes jours.
D'après ce que je vois, j'y voudrais etre encore.

Mad. DORSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

CLÉMENCE.

Madame, je l'ignore. —
Tout ce que je connais de mon ſort douloureux,
C'eſt que, grace à Monſieur, il fut moins rigoureux.

Mad. DORSAN.

Votre âge?

CLÉMENCE.

Dix-huit ans.

Mad. DORSAN.

Et votre nom?

CLÉMENCE.

Clémence.
J'eſpérais le bonheur; — mon malheur recommence.
Puiſqu'à peine arrivée auprès de mon appui,
J'apporte la diſcorde entre ſa femme & lui.

Mad. DORSAN, *à ſon mari.*

Vous avez dix-huit ans pris ſoin de cette fille,
Monſieur?

M. DORSAN, *ſéchement.*

Oui.

Mad. DORSAN.

Vous devez connaître ſa famille?

M. DORSAN.

Oui.

Mad. DORSAN.

Ne puis-je ſavoir? —

M. DORSAN.

Non.

Mad. DORSAN.

Mais un tel ſecret. —

M. DORSAN.

N'eſt pas le mien.

Mad. DORSAN.

Ah ! ah ! vous êtes bien diſcret.

M. DORSAN.

Je dois l'être.

Mad. DORSAN.

A qui donc tient un ſi grand myſtere ?

M. DORSAN.

A Clémence elle-même.

CLÉMENCE.

Eh bien ! pourquoi le taire,
Monſieur ? ſi cela peut calmer. —

M. DORSAN, *avec douceur.*

Paix ! mon enfant.

Mad. DORSAN.

Clémence le permet. —

M. DORSAN.

La raiſon le défend.

Mad. DORSAN.

Quel ſort deſtinez-vous à cette Demoiſelle ?

M. DORSAN.

Le ſort le plus heureux eſt le ſeul digne d'elle.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! pourquoi ne pas la prendre à la maiſon !
Eſt-ce encore un parti proſcrit par la raiſon.

M. DORSAN.

La choſe eſt impoſſible.

Mad. DORSAN.

Eſt impoſſible ? — Ah ! traître !
J'ai donc ſu t'amener à me faire connaître
Le projet odieux de ton cœur corrompu.
L'exécuter chez moi, — tu ne l'aurais pas pu.
Vous auriez craint tous deux, pour votre intelligence,
Ou mon œil pénétrant, ou ma juſte vengeance.

Il était, en effet, plus commode & plus sûr,
De chercher dans Paris quelque réduit obscur,
Qui, pour long-tems du moins, me dérobât ta proie.
Il est bien malheureux que le hasard m'envoie
A tems, pour déranger ce respectable plan,
Et pour rompre le fil d'un aussi beau Roman.
(*à Clémence.*)
Mais sans vous recevoir au sein de ma famille,
Je n'en aurai pas moins grand soin de vous, ma fille.

M. DORSAN.

Que dites-vous? ó ciel!

Mad. DORSAN.

Je te dis qu'avant peu,
Je t'arrache l'objet de ton coupable feu;
Que pour lui procurer une retraite austere,
J'implore dès ce jour l'appui du Ministere.
De ses yeux vigilans ne crois pas la sauver.
Par ses soins, avant peu, je saurai la trouver,
Tu dois en être sûr; & quand ton héroïne
Aura subi le sort que mon cœur lui destine,
Je réclame aussi-tôt le secours de la loi,
Pour briser tous les nœuds qui m'attachaient à toi.

CLÉMENCE.

O Ciel! à quels affronts m'as-tu donc destinée!

M. DORSAN.

Vous menacez de nuire à cette infortunée!
Madame, ce projet est d'un cœur plein de fiel,
Qui pour l'exécuter serait assez cruel?
(*A Clémence.*)
Mais, viens, & de mes bras ne crains pas qu'on t'arrache.
A ton nom; lorsqu'enfin je voudrai qu'on le sache,
Tes plus grands ennemis fléchiront devant toi.
Pour nos nœuds, à quoi sert d'importuner la loi?
Mon cœur vole au-devant de cet heureux divorce,
Madame, & j'y souscris sans que la loi m'y force;
Mais si l'un de nous deux a droit à son secours,
Pour briser des liens, longs fléaux de mes jours,
C'est moi seul, & non pas la jalouse furie
Qui paya ma douceur par tant de barbarie. —
Quel spectacle effrayant s'offre à moi dans ces lieux!

Tourmens dans tous les cœurs, larmes dans tous les yeux.
Les parens, les amis, les valets & le maître,
Autour de vous, cruelle ! il n'eſt pas un ſeul être,
Qui de votre fureur n'ait éprouvé les coups,
Un ami vous reſtait, — & c'était votre époux ;
Mais qui dans l'univers n'eut pitié de perſonne,
Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'eſpoir de retour, il vous eſt interdit,
Et vous vous ſouviendrez que je vous l'ai prédit.

EUGÉNIE, *toute en pleurs.*

Maman. —

M. DORSAN.

Venez, ma fille, & ſuivez votre pere.

D'ARANVILLE.

Bon ! — Partons, ſi tu veux que cette criſe opere.

(*M. Dorſan en s'en allant avec Clémence & les autres, ſe retourne avec ſenſibilité vers ſa femme. D'Aranville l'entraîne. Madame Dorſan n'a plus autour d'elle que Gervais, Juſtine & Blaiſot, qui reſtent pétrifiés. Elle-même abſorbée, & gardant un profond ſilence, reſte quelques inſtans les bras croiſés & la tête penchée ſur la poitrine, enſuite elle la ſouleve, tourne languiſſamment les yeux vers le Ciel, repoſe ſon front ſur ſes deux mains jointes, & ſort à pas lents, ſans dire un mot, dans le plus morne déſeſpoir.*)

(*Gervais, Juſtine & Blaiſot ſortent avec elle.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene eſt chez M. d'Aranville.

(*Le Théâtre repréſente un Sallon-Cabinet, avec différentes portes latérales, donnant à l'extérieur comme dans l'intérieur de la maiſon. A la gauche du ſpectateur, une grande table en forme de ſecrétaire, ſur laquelle ſont deux bougies, & tout ce qu'il faut pour écrire. D'Aranville, aſſis dans un fauteuil près de cette table, a la plume à la main. M. Dorſan, aſſis dans un autre fauteuil, de l'autre côté de la Scene, & dans une attitude douloureuſe ; une main ſur ſon front, l'autre entre les deux mains de Ferval, debout près de lui ; Eugénie grouppée, non loin de là, & du même côté, avec Clémence qu'elle conſole. Tel eſt le tableau que doit offrir la Scene à la levée du rideau.*)

SCENE PREMIERE.

D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, *dans les attitudes ci-deſſus.*

D'ARANVILLE.

EH BIEN ! veux-tu garder un éternel ſilence ?
Écrirai-je ?

M. DORSAN.

Ah ! mon cœur s'eſt trop fait violence.—
Non ; tu n'écriras point, je n'y puis conſentir.

D'ARANVILLE.

Si j'avais cru te voir ſi-tôt te démentir,

Si j'avais pu penſer qu'un éclair de courage
Fût ſuivi du refus d'achever ton ouvrage,
Et que le plus ardent, le meilleur des amis,
Dût finir par ſe voir lâchement compromis,
Tu peux être bien sûr que cet ami fidele
N'aurait pas maintenant à rougir de ſon zèle,
Et que loin de te plaindre, & de te ſecourir,
Sans pitié, ſans regret, il t'eût laiſſé ſouffrir.

M. DORSAN.

Ami tendre & cruel! tu me déchires l'ame.---
Tu n'as donc pas bien lu dans le cœur de ma femme?
Tu ne conçois donc pas, que ſeule, ſans ſecours,
Elle eſt capable, hélas! d'attenter à ſes jours?

FERVAL, *très-ému.*

J'irai, ſi vous voulez,

D'ARANVILLE, *ſéchement.*

Il n'eſt pas néceſſaire.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Non, non, c'eſt moi.

D'ARANVILLE.

Reſtez, autre bel émiſſaire?
Vous êtes des enfans; pleurez, --- éloignez-vous.
Tu crains qu'elle n'attente à ſes jours?--- Entre nous,
Pour un inſtant, peut-être, elle en aura l'envie;
Elle eſt épouſe & mere, elle tient à la vie.
En un mot, je prétends que ceci tourne à bien.
Qu'as-tu fait juſqu'ici? du bruit, --- le bruit n'eſt rien.
Mais ſi déjà ſon ame en eſt intimidée,
Sens donc, qu'une démarche encor plus décidée,
Ajoutant à ſa crainte & venant à propos,
Va te rendre à jamais tes droits & ton repos.

M. DORSAN.

Ce qui porte à mon cœur une atteinte cruelle,
C'eſt qu'enfin l'apparence était vraiment pour elle.

D'ARANVILLE, *ironiquement.*

Sans doute, & l'univers croira que c'eſt à Tours
Qu'eſt le dépôt ſecret de tes tendres amours.
Rien n'eſt plus vrai-ſemblable.

M. DORSAN.

Ah ! nous devions l'inſtruire.---

D'ARANVILLE.

Il en eſt encor tems ; tu peux encor détruire
Le peu qu'a fait pour toi mon aveugle amitié.
Va, cours de ton tyran implorer la pitié.
Va lui dire, à genoux : --- je ſuis un imbécille,
Qui rapporte à ſon joug une tête ſervile.
Vous me l'avez appris : je ſuis né pour ramper;
De mes fers, un inſtant, j'ai voulu m'échapper.
Vous me connaiſſez trop pour me croire coupable :
D'un auſſi noble effort je ne ſuis pas capable.
J'écoutais un ami, dont les ſoins dangereux,
Malgré vous, malgré moi, voulaient nous rendre heureux :
Auſſi je l'abandonne à toute votre haine.
Puniſſez d'Aranville, & rendez-moi ma chaîne.
Va, tu feras ainſi ta paix à mes dépens.

M. DORSAN, *tout en larmes.*

C'en eſt trop.

D'ARANVILLE.

A quoi bon les pleurs que tu répands ?
Aux femmes, aux enfans laiſſe ces faibles armes.
Sois homme.

M. DORSAN.

Ah ! je n'ai point à rougir de mes larmes ;
Elles partent d'un cœur que ta ſévérité
A ſu conduire enfin juſqu'à la vérité.
Écris !---

D'ARANVILLE.

Bon !

M. DORSAN, *avec inquiétude.*

Mon ami ?

D'ARANVILLE.

Quoi ?

M. DORSAN, *héſitant.*

Tâche que la lettre---
Soit douce.

D'ARANVILLE, *s'échauffant.*

Ah ! çà, mon cher, -- veux-tu bien me permettre
De diſpoſer au moins de mon ſtyle ?

M. DORSAN.

Pardon.

(*d'Aranville écrit.*)

M. DORSAN, *après un tems & en héſitant.*

Tu ne menaces pas d'un entier abandon,
N'eſt-il pas vrai?

D'ARANVILLE, *impatienté.*

Morbleu! veux-tu dicter toi-même?

M. DORSAN.

Non.---Fais-la ſeulement ſouvenir que je l'aime.
Qu'elle entende raiſon, & que----

D'ARANVILLE, *en colere.*

Finiras-tu?

M. DORSAN.

Tout eſt dit.

D'ARANVILLE, *ſe remettant à écrire.*

(*Un tems, il continue & dit tout haut:*)

C'eſt heureux.---Juſtice à la vertu.
Tout eſt fait.

M. DORSAN.

Bon!---Voyons.

D'ARANVILLE.

Quoi?

M. DORSAN.

Ne vas-tu pas lire?

D'ARANVILLE, *pliant la lettre & la cachetant.*

Point du tout.---Eſt-ce à toi que j'ai l'honneur d'écrire?

M. DORSAN.

Non,---mais.---

D'ARANVILLE.

C'eſt à ta femme; & tu ne dois rien voir
De ce que la premiere elle a droit de ſavoir.
Ferval?---ſonne un des gens pour porter cette lettre.
Ah! bon! voici Gervais;---il pourra la remettre.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS *survenant.*

GERVAIS.

Avec plaisir, — Gervais ne demande pas mieux,
Et c'est pour vous servir qu'il accourt en ces lieux.

M. DORSAN.

Eh quoi! vous avez pu laisser votre maîtresse
Seule, & dans un état! -----

GERVAIS.

De bien grande détresse.
Monsieur:----mais seule;----non:---ma Justine & Blaisot,
Comme si leurs deux cœurs s'étaient donné le mot,
Ont voulu sur le champ retourner auprès d'elle.
Ils y sont tous les deux,---- fiez-vous à leur zele.

M. DORSAN, *avec un profond soupir.*

Ah! je suis plus tranquille! ---Avant de s'en aller,
Qu'a-t-elle dit? ---Sa rage a bien dû s'exhaler.

GERVAIS.

Pas un mot; point de rage; aucune violence:
Entier affaissement; le plus morne silence.
Son œil mouillé de pleurs s'est enfin soulevé,
Et.---

D'ARANVILLE.

Ton récit bientôt sera-t-il achevé?
Regarde cette lettre;---elle est pour ta maîtresse,
Et je puis t'assurer que le message presse,

GERVAIS, *prenant la lettre.*

Ah! je cours.

D'ARANVILLE.

Un instant; mon ami, souviens-toi
De lui dire qu'ici tu n'as trouvé que moi,
Et que tu ne sais pas où son mari peut être.
Sans quoi tout est perdu pour elle & pour ton maître.

GERVAIS.

J'obéirai.

D'ARANVILLE.

Va vîte, & preſſe ton retour.

(*Gervais ſort.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GERVAIS.

D'ARANVILLE.

L'AFFAIRE, mes amis, prend le plus heureux tour.
Chacun de ſon côté tremble, gémit & pleure.
Le trouble, grace à moi, finira dans une heure;
Mais ſilence, & que rien ne dérange mon plan.

EUGÉNIE.

Oh! moi, d'abord, pourvu qu'on me rende maman,
Je me tairai, bien sûr.

CLÉMENCE.

Et moi! moi! malheureuſe!
Qui fus en peu d'inſtans pour vous ſi dangereuſe,
O mon cher protecteur! obtiendrai-je de vous
Un bienfait? — Le dernier; — je l'implore à genoux.

M. DORSAN.

Levez-vous, — mon enfant, & parlez-moi ſans crainte.

CLÉMENCE.

A venir en ces lieux, quand le ſort m'a contrainte,
Pour prix de vos bontés, ah! je ne croyais pas
Vous porter le malheur qui s'attache à mes pas.
A peine je paraîs & l'on vous perſécute;
Aux plus ſanglans affronts je ſuis moi-même en butte.
L'injuſtice ſuppoſe un accord entre nous:
Je me croyais bien loin de faire des jaloux!
J'ai pu ſouffrir l'affront: mon ame eſt innocente;
Mais je dois l'avouer, le danger m'épouvante;
Et ces affreux cachots prêts à s'ouvrir pour moi,
Ont ſoulevé mon cœur en le glaçant d'effroi.

M. DORSAN, *avec attendriſſement.*

Eh ! pouvez-vous penſer que je vous abandonne ?

CLÉMENCE.

Non, je ne le crains pas ; mais n'affligez perſonne.
Sauvez-moi par pitié de l'horreur des priſons.
Qu'on m'ouvre ſeulement l'une de ces maiſons
Que doivent habiter la paix & l'innocence.
Vous avez bien des droits à ma reconnoiſſance ;
Mais ſi j'obtiens encor cette grace de vous,
Monſieur, de vos bienfaits ce ſera le plus doux.
Mon digne protecteur, achevez votre ouvrage ; —
Contentez votre épouſe ; — épargnez-nous l'outrage :
Et pour faire ceſſer des ſoupçons trop cruels,
Venez, de votre main, m'enchaîner aux autels.

M. DORSAN, *très-ému.*

Moi ? — jamais !

CLÉMENCE.

Le couvent eſt mon unique aſyle,
Puiſque du monde entier ma naiſſance m'exile.

M. DORSAN, *avec douleur.*

Ta naiſſance ? — Ah ! —

CLÉMENCE.

Pardon ; — je n'en parlerai plus.
J'ai fait juſqu'à préſent des efforts ſuperflus
Pour connaître le ſang qui m'a donné la vie.
Tout le monde ſe tait ; — j'en dois perdre l'envie.
Enſeveliſſez-moi dans quelqu'humble ſéjour,
Que j'y pleure à jamais l'heure où je vis le jour.
Mais ſi vous connaiſſez les auteurs de mon être,
Conduiſez à leurs pieds l'enfant qu'ils ont fait naître.
Du malheur d'exiſter quand je vais me punir,
Que mon pere du moins conſente à me bénir.

M. DORSAN, *à d'Aranville.*

Dieux ! vers elle je ſens que tout mon cœur s'élance.
Je vais parler.

D'ARANVILLE.

Pourquoi te faire violence ?
Eſt-il un intérêt plus cher, plus triomphant ?
Obéis à ton cœur, & nomme ton enfant.

M. Dorsan.

Oui, j'ai trop différé cet aveu plein de charmes. —
O ma fille ! —

Clémence.

Qu'entends-je !

M. Dorsan.

Objet de tant d'alarmes !
Tu demandais ton pere ! eh bien ! il t'eſt rendu.
Reçois enfin de lui le doux nom qui t'eſt dû.

Clémence.

Je ſerais votre fille !

M. Dorsan.

Oui, ma pauvre Clémence,
Oui, ton pere t'embraſſe, & ſon bonheur commence.

Clémence.

Mon pere : -- ah ! pour jamais le mien eſt aſſuré. --
(*Avec le plus grand abandon.*)
Mon Dieu pardonnez-moi, -- j'avais trop murmuré.

M. Dorsan.

Hélas ! ma chere enfant, — tu le devais peut-être ;
Tu connus l'infortune avant de te connaître :
De la néceſſité, l'impitoyable loi
Me força dix-huit ans à t'éloigner de moi.
Confiée en naiſſant aux ſoins d'une étrangere,
Tu n'as jamais joui des careſſes d'un pere :
O ma fille ! ton ſort fut long-tems douloureux,
J'en conviens ; mais, crois-moi, je fus plus malheureux :
Lorſque j'étais pour toi dans une nuit profonde,
Lorſque tu m'ignorais, je te ſavais au monde.
Ta mere, digne objet de mon premier amour,
Avait perdu la vie en te donnant le jour.
J'avais pris par penchant une ſeconde épouſe,
Et pour m'accommoder à ſon humeur jalouſe,
D'un voile impénétrable il fallut te couvrir.
Peins-toi, ſi tu le peux, ce que j'ai dû ſouffrir ;
Mais avec ton exil, mon aveuglement ceſſe :
Chere enfant, ma douceur, ou plutôt ma faibleſſe,
Ont payé trop long-tems le tribut à l'amour.
Il eſt juſte qu'enfin la nature ait ſon tour.

CLÉMENCE.

Ah ! je vois maintenant, & tout mon cœur m'assure
Qu'il existe, en effet, ce cri de la nature ;
Cet instinct, qui sans nous, prompt à nous enflammer,
Nous indique l'objet que nous devons aimer.
Riche de vos bienfaits, au sein de ma retraite,
J'ignorais leurs motifs ; mais une voix secrette,
Que j'éloignais en vain, que j'entendais toujours,
Me disait : — Tu les dois à l'auteur de tes jours.

EUGÉNIE, *à Clémence.*

Eh bien ! c'est singulier ! — dès que je vous ai vue, —
(Pour le coup c'était bien une chose imprévue)
La même voix m'a dit, — là, — tout auprès du cœur : —
Va vite l'embrasser, va vite, c'est ta sœur.

CLÉMENCE.

Les nœuds les plus sacrés nous unissent ensemble.
Après de longs tourmens le destin nous rassemble :
Je retrouve un bon pere, une bien tendre sœur ;
Mais de vivre auprès d'eux aurai-je la douceur ?
L'accueil que j'ai reçu d'une épouse alarmée,
Me fait craindre. — Ah ! plutôt que de la voir armée
Contre l'homme sensible à qui je dois le jour,
A ses regards jaloux cachez-moi sans retour ;
Le monde, excepté vous, n'a rien que je regrette.

M. DORSAN.

N'afflige plus ton pere en parlant de retraite.
Va, tu souffris assez pour prétendre au bonheur :
Le tien est dans tes mains ; - un homme plein d'honneur.-

D'ARANVILLE.

J'en réponds.

M. DORSAN.

Vertueux.

D'ARANVILLE.

Tout le monde doit l'être.

Passons.

M. DORSAN.

D'un très-grand bien, digne & généreux maître.

D'ARANVILLE.

Pour ſes propres beſoins, quand on a trop de bien,
Le ſuperflu, de droit, eſt à ceux qui n'ont rien.
Paſſons encor.

M. DORSAN.

Il eſt dans la vigueur de l'âge,
Comme de la ſanté.

D'ARANVILLE.

Parce qu'il fut fort ſage.

M. DORSAN.

Le ton ſévere & ſec.

D'ARANVILLE.

Souvent même aſſez dur.

M. DORSAN.

C'eſt vrai; — mais l'eſprit droit, le cœur ſenſible & pur.
Enfin.

CLÉMENCE.

Eh bien! mon pere?

M. DORSAN.

(*bas à d'Aranville.*)
Eh bien! — parle toi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien! cet homme-là vous a vue & vous aime:
Votre pere, à vos yeux, a flatté ſon portrait;
Moi, je vais, ſans pitié, le peindre trait pour trait.
L'homme dont il s'agit eſt franc, c'eſt ſa deviſe;
Mais juſqu'à la rudeſſe il porte la franchiſe:
C'eſt mal, ſi d'obliger il a l'ardent deſir;
Nul mérite à cela, — c'eſt un trop grand plaiſir.
Pour ſa femme il aura mille défauts énormes,
Car toujours du grand monde il dédaigna les formes;
Sans trop aimer le fond: — grave, jamais plaiſant,
Aimant de bonne foi; mais très-peu complaiſant.
Le premier de ſes goûts eſt d'être ſolitaire
Et libre: auſſi fut-il long-tems célibataire:
Cet état que l'on blâme eſt vraiment un tréſor,
Que peut-être ſans vous il chérirait encor.
Mais comme il ne peut pas ceſſer d'être lui-même,

Il vous épouſera, ſans changer de ſyſtême ;
Et je vous promets bien que, s'il s'unit à vous,
Ce mari-là, du moins, ne ſera point jaloux.

CLÉMENCE.

Vous faites eſtimer celui qu'on me propoſe.
Monſieur, en ſa faveur ce portrait me diſpoſe ;
Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,
De mon pere, je crois, c'eſt le meilleur ami.

M. DORSAN.

Tu ne te trompes pas ; — c'eſt mon cher d'Aranville.

CLÉMENCE.

Il eſt, dans certains cas, aiſé d'être docile.
Mon cœur, dès le berceau, peu fait à ſe trahir
Pourra trouver encor qu'il eſt doux d'obéir.

M. DORSAN, *avec joie.*

Mon ami, — tu l'entends ?

D'ARANVILLE, *à M. Dorſan.*

Et ne ſais que répondre.
(*à Clémence.*)
Votre bonté, ſans doute, a droit de me confondre,
(*vivement.*)
Et je — je n'entends rien au jargon douceteux ;
Mais je crois qu'avec vous l'hymen peut-être heureux.

CLÉMENCE, *recevant ſa main.*

J'en accepte l'augure. —

EUGÉNIE.

Oh ! que je ſuis contente !
Tu ſeras à la fois, ma ſœur, & puis ma tante.
Tiens, voilà ton neveu, qui ſera mon mari.

D'ARANVILLE.

Ferval ? tu ſais combien je t'ai toujours chéri ;
Repoſe-toi ſur moi du ſoin de ta fortune.

FERVAL.

Déjà votre amitié, mon oncle, en était une.
Le bonheur vous attend dans le plus ſaint des nœuds :
Au lieu d'une fortune, à préſent j'en ai deux !

EUGÉNIE.

Comme vous penſez bien, mon ami ! Quel dommage
Que je ne puiſſe pas vous aimer davantage.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS.

GERVAIS, *accourant.*

A MA maîtreſſe, hélas ! qu'avez-vous donc écrit, Monſieur ?

D'ARANVILLE.

Ce qu'il fallait.

GERVAIS.

Pour lui troubler l'eſprit,
Pour accabler ſon cœur déjà plein d'amertume,
Si vous ſaviez, Monſieur, quel chagrin la conſume !
Dans quel état !

M. DORSAN.

Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

GERVAIS.

Que répondre, Monſieur, quand on eſt confondu !
Ecraſé ſous le poids d'une douleur profonde,
On me fuit pour jamais, — je n'ai plus rien au monde,
A-t-elle dit ; — les pleurs ont inondé ſes yeux,
Et le fatal billet. —

D'ARANVILLE.

Elle a pleuré ! tant mieux. —

M. DORSAN.

Tu l'as laiſſée enfin ? —

GERVAIS.

Preſque ſans connoiſſance.

M. DORSAN.

Grands Dieux !

GERVAIS.

Venez, Monsieur, votre cruelle absence,
Si vous la prolongez, lui causera la mort.

M. DORSAN *veut sortir.*

Ah! courons! —

D'ARANVILLE.

Reste-là, — sans te hâter si fort,
Ici même à l'instant tu vas la voir paraitre.

GERVAIS, *avec* M. DORSAN.

Mourante!

D'ARANVILLE.

Oui, pauvres gens, — mourante.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, *accourant.*

BLAISOT.

AH! mon cher maître!
Voulez-vous voir Madame, ou ne voulez-vous pas?

M. DORSAN.

Qu'entends-je! elle se meurt. —

BLAISOT.

Non, elle est sur mes pas,
Et je vous en réponds, très-décidée à vivre.
Justine l'accompagne; or, au lieu de les suivre,
Moi, j'ai pris les devans, en les voyant partir,
Et tout courant, Monsieur, je viens vous avertir.

D'ARANVILLE.

Ne perdons point de tems, voici l'heure pénible,
Qui doit fléchir un cœur bien long-tems inflexible.
Il faut plus d'un instant pour cette guérison:
Venez tous en ce lieu. — Dorsan, que ta raison
Respecte l'entretien qu'ici tu vas entendre;
Ne songe qu'à l'effet que tu dois en attendre:
Si tu dis un seul mot, tu détruis ton bonheur.

M. DORSAN.

A ne point te troubler, j'engage mon honneur.

(Ils se donnent la main.)

D'ARANVILLE.

Je suis content, — silence. —

(Tous entrent dans le cabinet.)

SCENE VI ET DERNIERE.

D'ARANVILLE, *un moment seul ; ensuite* Mad. DORSAN & JUSTINE ; *tous les autres Personnages restent cachés dans le cabinet.*

D'ARANVILLE *se mettant à son secretaire.*

ALLONS, -- prenons courage,
Sagement, à sa fin, conduisons mon ouvrage.
A la raison sévere unissons la pitié ;
Et ménageons l'amour en servant l'amitié.

Mad. DORSAN, *arrive ayant une lettre à la main, & très-émue.*

Ah ! Monsieur ! votre cœur a-t-il pu vous permettre
De tracer l'ordre affreux que contient cette lettre ?
(Elle lit :)

» Il vous prie d'envoyer chez moi tout ce qui lui » appartient dans une maison que vous le forcez d'aban- » donner pour jamais. «

Et mon époux dicta cet arrêt foudroyant !

D'ARANVILLE.

Cet arrêt est tout simple & n'a rien d'effrayant,
Madame ; c'est son bien que votre époux demande,
Et l'on doit obéir, quand l'équité commande.

Mad. DORSAN.

Il voudrait, sans retour, se séparer de moi ?

D'ARANVILLE.

Il veut épargner les longueurs de la loi ;

Pour

Pour rompre vos liens, encore à l'inſtant même,
Vous l'avez menacé de ſon pouvoir ſuprême;
Sans quoi — jamais à vous Dorſan n'eut renoncé:
Vous qui parlez d'arrêt, — vous l'avez prononcé.

Mad. DORSAN.

Le délire où j'étais eſt de ceux qu'on pardonne.
Je ne m'en prends qu'à vous ſi Dorſan m'abandonne.
Monſieur, — à ſon épouſe oſez-vous le cacher?

D'ARANVILLE.

Eh! Madame, en ces lieux vous pouvez le chercher.
Vous en avez, dit-on, fait la viſite exacte.

Mad. DORSAN, *amèrement.*

Avais-je tort, Monſieur?

D'ARANVILLE.

Oh! bien tort: — c'eſt un acte
Qui, joint à vos ſoupçons déjà très-outrageans,
En bleſſant mon honneur, bleſſait le droit des gens.
Mais paſſons: — à préſent vous ſuppoſez peut-être,
Que s'il n'eſt pas chez moi, du moins je dois connaître
Le lieu de ſa retraite?

Mad. DORSAN, *avec autorité & toujours plus émue.*

Eh mais! — ſi ce n'eſt vous! —
Qui donc le connaîtra? — Rendez-moi mon époux.

D'ARANVILLE.

C'eſt me dire en deux mots, — rendez-moi ma victime.
Non, — Madame, — il a pris un parti légitime.
Après de longs tourmens injuſtement ſoufferts,
Un eſclave a raiſon quand il briſe ſes fers.
Le vôtre eſt libre enfin. — Souvenez-vous, au reſte,
Qu'il a vécu ſeize ans dans cet état funeſte;
Que reſpectant des nœuds tiſſus par ſon ami,
Seize ans votre victime en ſilence a gémi;
Mettez avec ſes maux vos torts dans la balance,
Et juſtement punie, imitez ſon ſilence.

Mad. DORSAN, *au comble de l'émotion.*

Imiter ſon ſilence! — ah! je ſuis hors de moi. —
Quand mon époux me fuit pour ſuivre une autre loi;
Quand je vois mes liens briſés avec ſcandale,
Je laiſſerais en paix triompher ma rivale?

Non. — S'il vous plait, Monſieur, de la favoriſer,
Tout s'unit pour me plaindre & pour m'autoriſer.
A prévenir l'affront que j'eſſuirais par elle,
Mille appuis généreux ſoutiendront ma querelle.
Les épouſes en foule, au Tribunal des loix,
Pour l'épouſe opprimée éleveront leurs voix.
Il y va du repos, de l'honneur des familles :
J'aurai dans mon parti, les meres & les filles.
Vous ſerez confondus, & —

JUSTINE.

Grands Dieux ! calmez-vous,
Madame, vous veniez dans un deſſein plus doux.

D'ARANVILLE.

Qui valoit mieux cent fois. — Cette fureur extrême
M'ôte à jamais l'eſpoir de vous rendre à vous-même.
Renoncez à Dorſan ; — vous ne le verrez plus.

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Grands Dieux ! --- épargnez-moi des tourmens ſuperflus.
Juſtine vous dit vrai. --- Je ne cherchais ſa trace,
Que pour tout avouer, que pour demander grace.
Oui, --- j'avais fait ſerment d'abjurer mon erreur. ---
Je ne ſais quel démon m'a rendu ma fureur ;
Mais au lieu d'une femme égarée & jalouſe,
Conduiſez à ſes pieds ſa gémiſſante épouſe.
Qu'elle puiſſe implorer un pardon généreux ;
Si vous la lui cachez, ſera-t-il plus heureux ?
A fléchir ſon courroux comment puis-je prétendre,
S'il ne doit plus, hélas ! ni me voir, ni m'entendre ?

D'ARANVILLE.

Votre cœur eſt vraiment une énigme pour vous,
Madame, & c'eſt le ſort de tous les cœurs jaloux,
Qui paſſent tour à tour de l'eſtime à l'outrage,
De l'amour à la haine, & du calme à l'orage.
Dorſan qui vous connait, croira-t-il qu'un moment
Ait pu produire en vous un pareil changement ?

Mad. DORSAN.

Il ne le croira pas ſans en avoir la preuve,
Sans doute ; -- mais, Monſieur, qu'il me mette à l'épreuve
Tout le tems qu'il voudra ; mes ſoupçons indiſcrets
N'empoiſonneront plus ſes jours ni ſes ſecrets.

Sur Clémence elle-même à ſon gré qu'il ſe taiſe;
Je n'en murmure point, mais du moins qu'il s'appaiſe.
Malgré tous mes ſermens, malgré mon repentir,
Si mon cœur, un inſtant, vient à ſe démentir;
Si ma fougueuſe erreur en moi cherche à renaître;
Qu'il m'abandonne alors, --- il eſt toujours le maître.

D'ARANVILLE.

Ah! vous avez raiſon d'avoir bien des remords;
Mais vous ne ſavez pas le plus grand de vos torts.

Mad. DORSAN, *avec effroi.*

Parlez!

D'ARANVILLE.

Cette étrangere, auſſi ſage que belle,
Outragée à nos yeux d'une façon cruelle,
Dont pendant dix-huit ans en Province il eut ſoin,
Qui de ſes yeux jamais ne dût être ſi loin,
Qui ſe crut juſqu'ici, ſans parens, ſans famille,
Savez-vous bien qui c'eſt?

Mad. DORSAN.

Je frémis! —

D'ARANVILLE.

C'eſt ſa fille.

Mad. DORSAN.

Sa fille!

D'ARANVILLE.

Oui, — c'eſt le fruit de ſon premier lien.

Mad. DORSAN.

Il était veuf & pere, & je n'en ſavais rien!

D'ARANVILLE.

Avant de vous connaître, il fut l'époux d'une autre;
S'il vous l'eût dit, Madame, eût-il été le vôtre? —
Calculez maintenant ce qu'il ſouffrit pour vous;
Il fut malheureux pere & malheureux époux.
Victime dévouée à votre tyrannie,
Sa fille de chez lui dix-huit ans fut bannie.
Le haſard la ramene: — il craint avec raiſon
De la voir tout-à-coup paraître en ſa maiſon.
Pour vous deux ſa tendreſſe également diſcrette

Lui cherche, loin de vous, une honnête retraite;
Votre inſtinct ſoupçonneux vous la fait découvrir,
Et pour elle à l'inſtant les priſons vont s'ouvrir.
Mais courez au Miniſtre : — allez, femme jalouſe,
Sa priſon eſt ici ; — Clémence eſt mon épouſe.

Mad. DORSAN, *dans l'abattement de la ſtupéfaction.*

Clémence ! - elle eſt ſa fille ? - & votre épouſe ? Ah ! Dieux !
Je dois être un objet exécrable à leurs yeux ;
L'eſpérance à mon cœur eſt à jamais ravie.
Pour réparer mes torts, il faut plus que ma vie.
J'ai trop bien mérité ſon entier abandon,
Pour avoir même droit d'implorer mon pardon.
Je le perds, -- je perds tout ; -- que mon ſort s'accompliſſe.
(*Elle va pour ſortir.*)

M. DORSAN, *en dedans, avec un cri d'attendriſſement.*

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, terminons ſon ſupplice,
Et le nôtre.

Mad. DORSAN, *qui s'en allait triſtement, revenant ſur ſes pas avec impétuoſité.*

Grands Dieux ! c'eſt lui ; j'entends ſa voix.
Que je le voie au moins pour la derniere fois,
Et que je meure après.

(*D'Aranville ouvre le cabinet, M. Dorſan ſort, ſa femme ſe précipite à ſes pieds, en diſant :*)

Ah ! Dorſan ! je ſuccombe. —

M. DORSAN, *la relevant.*

C'eſt dans mon ſein qu'il faut que mon épouſe tombe.
Leve-toi.

Mad. DORSAN.

(*Elle le quitte pour ſerrer Clémence dans ſes bras.*)

Mon ami ! — me pardonneras-tu ? —
J'allais perſécuter ta fille & la vertu ; —
J'allais à tous ſes maux joindre encor l'infamie !

M. DORSAN.

Commande à tes regrets ; — calme-toi, mon amie.

Mad. DORSAN.

Non, jamais tant d'excès ne ſeront trop punis.

M. DORSAN.

Va, pour les oublier tous nos cœurs ſont unis,
Et moi, je ſuis vengé,—ſi tu veux être heureuſe.

Mad. DORSAN.

Cher époux! la voilà cette ame généreuſe
Que tourmenta ſeize ans mon aveugle fureur.
Seize ans autour de moi je ſemai la terreur;
Je vous déſolai tous, & pour toute vengeance,
Je n'éprouve de vous qu'amitié, qu'indulgence.
Ah! ſi cette leçon ne change pas mon cœur,
(*A M. Dorſan.*)
Il mérite du tien l'éternelle rigueur.
Qu'à jamais ſans pitié mon époux m'abandonne.

M. DORSAN.

Tu me rends mon bonheur, — que rien ne l'empoiſonne.
Et toi,—le plus prudent, le meilleur des amis,
Que ne te dois-je pas!

D'ARANVILLE.

Je te l'avais promis.
Ta femme ſur ton cœur remporte une victoire
Un peu prompte,—mais sûre & nous pouvons y croire.

Mad. DORSAN.

Croyez-y:—loin de moi, j'ai riſqué dans ce jour,
De voir fuir à jamais la nature & l'amour.
(*A Clémence.*)
C'eſt vous en dire aſſez. Venez, venez, ma chere,
Daignez être ma fille.

CLÉMENCE.

O Madame! ô mon pere!
Je pardonne au deſtin tous les maux qu'il m'a faits.—
Ils ſont trop compenſés par de ſi grands bienfaits.

Mad. DORSAN *tend la main à ſon mari, & dit à d'Aranville,*

(*En lui donnant la main de Clémence.*)

Vous voyez votre ouvrage,—& votre récompenſe.

(*Elle prend enſuite la main d'Eugénie qu'elle donne à Ferval, en lui diſant:*)

Monſieur, voici la vôtre.

FERVAL.

Ah, Dieux !

Mad. DORSAN.

Oui, quand on penſe
Comme vous, on n'eſt pas vertueux à demi. —
Lorſque je vous preſſais de trahir votre ami,
Vous avez mieux aimé perdre votre Eugénie ;
Par le plus ſaint des nœuds qu'elle vous ſoit unie.
(*A Eugénie.*)
Toi, ma fille, en l'aimant eſtime ton époux,
Souviens-toi de ta mere & du ſort des jaloux.

EUGÉNIE.

Chere maman ! combien je vous ſuis obligée !
Puiſque de ce défaut vous voilà corrigée ;
Ce n'eſt pas, comme on dit, un mal déſeſpéré.
(*A Ferval.*)
Et ſi je l'ai jamais, — eh bien ! j'en guérirai.

M. DORSAN.

Il ſuffit ; — près de moi je veux avoir mes filles.
L'amour & l'amitié ne font pas deux familles :
C'eſt chez moi qu'à jamais je fixe leur ſéjour.
(*A ſa femme.*)
Et toi, toi dont le cœur eſt changé ſans retour,
Chere ame, tu l'apprends par ton expérience ;
Le bonheur des époux eſt dans la confiance.

Fin du cinquieme Acte.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Lieutenant Général de Police, la Pièce intitulée : *La Femme Jalouſe ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 30 Janvier 1785.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris ce 31 Janvier 1785.

LE NOIR.

PIECES DE THÉATRE,

Qui ſe trouvent à Paris,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

Par M. FORGEOT.

	£	s
LES Rivaux Amis, Comédie en un acte, ...	1	4
Les Épreuves, Comédie en un acte, ...	1	4

Par M. FAUR.

Montroſe & Amélie, Drame en quatre actes, en proſe.	1	10
L'Amour à l'épreuve, Comédie en un acte, en vers.	1	4
Iſabelle & Fernand, Comédie en trois actes, en vers, mélée d'Ariettes.	1	10

Recueil de quelques ouvrages de M. Wattelet, in-8° broché.		4

Ce volume contient différentes pieces de Théâtre, en proſe & en vers.

La Maiſon de campagne à la mode, Comédie en deux actes en proſe, par le même.	1	4
Le Séducteur, Comédie en cinq actes, en vers, par M. le Marquis de Bievre.	1	10
La Fauſſe Coquette, Comédie en trois actes, en vers, par M. Vigée.	1	10

Par M. DESFORGES.

Tom Jones à Londres, Drame en cinq actes en vers.	1	10
L'Épreuve villageoiſe, Opéra bouffon, en deux actes en vers.	1	10
La Femme Jalouſe, Comédie en cinq actes, en vers.	1	10

LIVRES NOUVEAUX.

PLAN de Lecture pour une jeune Dame, in-18. broché. 1 4

PAR M. DE CERUTTI.

L'Aigle & le Hibou, Fable avec des notes, in-8 broché. 1 10

Recueil de Pieces en proſe & en vers in-8 broché. 1 10

Fables choiſies de John Gay, miſes en vers François, par M. D. M. in-8 broché. 1 10

De l'Univerſalité de la Langue Françoiſe, diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin (par M. le Comte de Rivarol) ſeconde édition, in-12. 2 8

On a tiré quelques exemplaires de ce diſcours, ſur papier d'Annonay.

Recueil de Pieces intéreſſantes & peu connues, pour ſervir à l'Hiſtoire & à la Littérature, par M. de la Place, 3 vol. in-12 broché. ..... 9 «

Chaque volume ſe vend ſéparément.

L'Art du Valet de Limier, avec la maniere de dreſſer un chien de plaine & diverſes recettes pour guérir les chiens des maladies les plus dangereuſes; auquel on a joint un état des différens rendez-vous de chaſſe du Roi & des Princes du ſang, avec la diſtribution des Quêtes & le placement des relais: par MM. Des Graviers, Commandans des Veneries de M. le Prince de Conty, in-12 broché. ..... 2 «

Le Nouveau Code des Tailles, avec une table raiſonnée ſur cette matiere, 3 gros vol. in-12. br. 10 10

LIVRES SOUS PRESSE,

Et qui paroîtront inceſſamment.

Poëſies diverſes de M. Hoffmann, in-12, petit format.

Hiſtoire d'Ecoſſe, traduction nouvelle de l'Anglois, de Robertſon, avec des notes, 3 vol. in-12.

Le Bonheur dans les Campagnes, in-8°.

Le tome ſecond des Ouvrages de M. Wattelet, in-8°.

Recherches Phyſiologiques & Philoſophiques ſur la ſenſibilité ou la vie animale, in-8°.

LE COUVENT

OU

LES FRUITS DU CARACTERE

ET

DE L'ÉDUCATION,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par M. LAUJON.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 16 Avril 1790.

PRIX, 1 liv. 10 sols.

A PARIS:

Chez VENTE, Libraire, Boulevart des Italiens,

N°. 340, près la rue Favart.

1790.

PRÉFACE. *

J'AI présenté ce petit Ouvrage sous deux titres ; *le Couvent*, qui, si je ne me trompe, annonce la peinture de divers Caractères, concourant, selon leurs fonctions différentes, au développement d'une action principale, désignée par mon second titre ; *les fruits du Caractère et de l'Éducation*

Ce dernier titre, par les vues utiles qu'il indique, a le double avantage, d'éloigner l'esprit des spectateurs, de toute idée malignement indécente, et de me préparer à moi-même une défense contre les reproches auxquels j'avais présumé d'avance, que m'exposerait le titre isolé du *Couvent*.

J'ai trouvé mes juges les plus sévères, dans quelques Personnes timorées, qui, depuis nombre d'années, s'étant interdit les spectacles, n'ont pu me juger sur la Scène : (1) si par hasard elles se permettent la lecture des ouvrages que l'on y donne ; si le mien excite leur curiosité ; je vais essayer de les ramener à

* Elle renferme des indications qui peuvent être utiles aux Troupes de Spectacles de Province, qui se proposent de faire représenter cette petite Comédie.

(1) *Segniùs irritant animos demissa per aures.*
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus. . . . .
Hor. de Arte Poët.

l'indulgence, en les priant de songer que, si elles m'ont jugé sans m'avoir entendu, il est juste que ce ne soit pas du moins sans m'avoir lu.

Cet Ouvrage n'avait d'abord été destiné qu'à l'amusement de quelques sociétés, auxquelles les tableaux que j'esquisse étaient familiers; quelques Amis crurent y voir des vues utiles et intéressantes pour un Sexe destiné à répandre des consolations sur le nôtre. Ils n'eurent pas de peine à me persuader; j'en appele à tout auteur; nous devenons aisément crédules sur ce qui flatte notre amour-propre. Presque décidé à faire représenter cette petite Comédie, je n'étais plus retenu que par la crainte de risquer la première Comédie sans homme, qui ait paru sur le Théâtre, et par le danger d'y traduire des personnages que notre Nation (presque la seule) s'était jusqu'à présent prescrit de n'y point admettre. J'appris que l'on préparait, à plus d'un Théâtre, des Ouvrages dans lesquels on introduisait des Religieuses. Un Auteur * a fait le premier pas; je me suis exposé à faire le second; j'ai trouvé grâce aux yeux de nombre de spectateurs indulgens; je serais trop heureux, si quelques traits de morale, devenus plus sensibles dans le jeu, si vrai, si expressif, de mes Actrices, dépourvus, à la lecture, de l'agrément qu'elles

* *Le Souper Magique*, représenté sur le Théâtre de la Nation, au mois de Février 1790.

n'ont pas cessé d'y répandre, prévalaient encore sur l'idée qu'imprime l'habit qu'on me reproche, dans l'esprit des Personnes qui, sans en avoir pu juger l'effet, d'après leurs impressions personnelles, ont cru leur délicatesse intéressée à suspecter la mienne.

Mon Ouvrage est-il favorable ou nuisible aux Personnages employés dans l'esquisse légere que je viens d'exposer aux regards du Public? Si j'ai peint des abus, ai-je négligé des avantages? Ne serait-on pas tenté de croire, qu'il est peu de Maisons d'institution publique, qui soient exemptes d'abus, puisqu'on en trouve jusques dans celles qui sont le plus respectables? L'exemple de la sœur Saint Ange, admise sans dot, ne prouve-t-il pas les ressources que ces asyles ouvrent aux talens indigens? Démontrer qu'il peut exister, dans un cœur, des sentimens long-tems assoupis, qu'un instant peut y réveiller, et rendre funestes à la candeur même, (2) en échappant à-la-fois à sa vigilance, et à celle des Autres; en induire (ne fût-ce que d'après ce léger exemple) que les vœux religieux absolus sont souvent inconsidérés; est-ce une morale déplacée? Elle serait, tout au plus, surabondante, en ce qu'elle a le défaut de plaider une cause jugée.

J'ai cherché à développer, dans le rôle de

(2)... *Quò virtus, quò ferat error!*
Horat. de Arte Poëticâ.

l'Abbesse, un cœur sensible, compâtissant ; un zèle actif sur tout ce qui intéresse le bonheur de ses subordonnées ; les vertus les plus essentielles enfin : je les ai opposées dans le même caractère, à quelques défauts, tels que l'habitude d'attacher la plus grande importance à l'administration de l'asyle confié à ses soins, le désir de chercher dans tous les yeux, le succès des peines qu'elle se donne ; d'en parler enfin avec la complaisance la plus marquée : l'impression de ces légers défauts, dont on parvient à se corriger, peut-elle l'emporter sur celle des qualités qui les excusent, et qu'il est si difficile de réunir ? J'ai mis en action dans les rôles de sœurs Converses, quelques habitudes frivoles et minutieuses, quelques petits ridicules, si légers qu'ils ne déparent pas la candeur, et dont la peinture est si attrayante sous les pinceaux de l'inimitable Auteur de Vert-Vert ; mais ces *graves* (3) *riens*, qui sont si précieux pour de jeunes recluses, n'offrent-ils pas la preuve assurée de leur innocence ? N'est-ce que dans le Cloitre que le babil outre mesure (4) peut prêter à la critique ? Ou la simplicité rend-elle insensible à la parure (5) ! Et n'est-ce encore que dans le

(3) Les graves riens, les mistiques vétilles.
Gresset. Ver-Vert.

(4) Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble. *Idem.*

(5) Il est aussi des modes pour le voile.

Cloître, qu'une épingle dérangée tracasse une jeune tête? Où la curiosité peut-elle être plus animée que dans des asyles où tout ce qui vient du monde, tout ce qui peut y tenir, acquiert le charme de la nouveauté? Mais, pour tâcher d'être exact dans mes portraits, j'ai réuni dans les jeunes sœurs, à l'obéissance la plus scrupuleuse, à la soumission la plus entière à leurs supérieures, une politesse, une douceur, qui leur sont particulières, et surtout une prévenance (6) habituelle pour celles qui ne cherchent pas à les indisposer par des propos déplacés. *

L'éducation de Mademoiselle de Fierville est moins un reproche pour celles qui s'en sont chargées, qu'une leçon pour les Pères qui ne s'occupent qu'à rendre inutiles les soins qu'elles prennent; et ne retrouvent-elles pas, dans l'éducation de sœur Saint-Ange, leur élève, la bonne opinion que Mademoiselle Fierville pourrait leur faire perdre? Quant aux *jalousies* qui s'élevent entre la naissance

(6) Les petits soins, les attentions fines. *Idem.*

* Il faut observer que ces petits défauts, affectés aux Sœurs Converses, se font remarquer en Elles, d'une manière analogue à leur caractère, et à leur âge. La sœur Anastase est vive, la sœur Euphémie est doucereuse; toutes deux sont jeunes; et leur indiscrétion, leur curiosité, s'annoncent différemment dans le rôle de la Touriere, qui, toujours en action, malgré son âge, est toujours essoufflée quand elle parle, et qui, naturellement obligeante, est aussi humoriste que bavarde.

et la fortune, et préparent, d'avance, des divisions qui, du Cloître, passent et se perpétuent souvent dans le Monde ? Je sais qu'il est nombre de Couvens, où ces abus, destructifs de toute émulation, ne subsistent pas. La leçon n'est donc utile que pour les Maisons où la surveillance se trouverait moins active ou moins éclairée.

S'il est peu de mères qui se prêtent à imiter la Marquise dans les précautions qu'elle croit nécessaires pour se répondre, à elle-même, du bonheur de son fils, on conviendra du moins que son exemple n'offre rien de dangereux.

Voilà, sans doute, de bien longs détails sur un bien petit Ouvrage; mais quand on cherche à justifier son honnêteté, la crainte de n'en pas dire assez, peut servir d'excuse. Quelques abus de moins, et un habit de plus sur la Scène ? C'est entre ces deux objets que j'avais à me décider. Si j'ai cédé à la pûreté de mes motifs; je puis opposer, au scrupule qui a pu m'inculper, le bonheur que j'ai eu de voir telle mère vertueuse, tel père occupé de l'instruction de ses enfans, telle sage institutrice, mener aux représentations de ma pièce leurs filles ou leurs élèves, c'est au moins un préjugé favorable sur quelques leçons utiles, que je ne pouvais exposer sur la Scène, qu'avec l'habit qui seul peut les y faire entendre : aussi, quand l'accueil du public a daigné

m'encourager, je n'ai pu me défendre de répéter ce vers d'une Epître (7) dont la moralité est si connue.

» Ah, mon habit! que je vous remercie

(7) Epître à mon habit, par M. Sédaine.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE, femme très-âgée. *Mme Suin.*

La Sœur S. ANGE, Religieuse non Professe. *Mlle Contat.*

La MARQUISE DE S. SER. *Mlle Raucourt.*

La sœur BONAVENTURE, Touriere, moins âgée que l'Abbesse. *Mme Bellecourt.*

La sœur ANASTASE, jeune Converse. *Mlle Emélie.*

La sœur EUPHEMIE, jeune Converse. *Mlle Lange.*

Mademoiselle FIERVILLE, fille d'un Financier. *Mme Petit.*

Premiere PENSIONNAIRE, Seconde PENSIONNAIRE, Troisieme PENSIONNAIRE, Filles de qualité. *Mlle Masson.* *Mlle Ch. Lachaſſaigne.* *Mlle Simon.*

FRANÇOISE, Commissionaire, attachée au Tour. *Mlle Dantier.*

La Scène se passe dans le Parloir de l'Abbesse.

LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE

ET

DE L'ÉDUCATION.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le parloir de Mme l'Abbesse ; une grille sépare la partie intérieure de ce parloir, de sa partie extérieure.

SCENE PREMIÈRE.

Sœur EUPHÉMIE.

Elle sort de l'appartement de l'Abbesse.

Sœur ANASTASE, *qui arrive de la porte du cloître presqu'en même tems que sœur Euphémie.*

Elle a quelques livres à la main.

Sœur EUPHEMIE, *en regardant les vases de fleurs.*

GRACE au Ciel, voilà le parloir de notre bonne Abbesse orné comme elle le souhaitait (*appercevant la sœur*). Ah sœur Anastase ! cela n'est-il pas ? . . .

Sœur ANASTASE

Délicieux... ma sœur! ... mais, c'est du parloir extérieur que le coup d'œil doit être charmant.

Sœur EUPHEMIE, *courant ouvrir la porte de la grille et avec joie.*

Venez, ma sœur!

Sœur ANASTASE.

Vous en avez la clef, ma sœur?

Sœur EUPHEMIE.

Madame me l'a prêtée pour ouvrir à la sœur Saint Ange.

(*Elles entrent dans le parloir extérieur*).
(*Sœur Anastase examine le tout avec satisfaction*).

Sœur ANASTASE.

Ah! cela repose la vue tout-à-fait agréablement! et le fauteuil de Madame entre son perroquet et ses fleurs! oh! par exemple c'est parfait.

Sœur EUPHEMIE.

C'est ce qu'elle m'a dit... et vous voyez que, soit qu'elle reçoive dans l'intérieur, (*sœur Anastase fait signe que non*) ou dans l'extérieur du parloir, elle trouve ou sous sa main, ou sous ses yeux, toutes ces petites douceurs habituelles... mais êtes-vous aussi excédée de fatigue que moi, ma sœur? *en s'asseyant.*

Sœur ANASTASE.

Si je le suis? sœur Euphémie! sainte miséricorde! quelle matinée! dès cinq heures du matin aller à notre laboratoire, préparer la potion calmante de Madame; de chez Madame, au garde-meuble pour transporter les beaux siéges, chercher, avec la Touriere, dans le parloir près la classe, le clavecin, la table des études; puis au jardin

pour en rapporter des fleurs ; puis, un moment au réfectoire...

Sœur EUPHEMIE.

Comme de raison, ma sœur; et moi ? me réveiller avant le jour... aussi, voyez mes yeux !.. je suis sûre qu'ils font peur... m'habiller à la hâte... (*sœur Anastase lui attache son voile*). Aussi mon voile tient à peine sur ma tête, (*avec volubilité*) puis le lever de Madame, sa toilette, puis (*appuyant sur ceci*), faire partir sur le champ une lettre d'elle...

Sœur ANASTASE.

Pour qui, ma sœur ?

Sœur EUPHEMIE, *avec humeur.*

Eh ! je n'ai pas eu la précaution de lire l'adresse.

Sœur ANASTASE, *avec reproche.*

Ah ! ma sœur !

Sœur EUPHEMIE.

Cela est vrai, mais j'étais si troublée... et pourquoi tous ces dérangemens? quel est son but en ornant si bien son parloir ?

Sœur ANASTASE.

Ce n'est pas, je crois, pour ajouter à la faveur, déjà assez grande, qu'elle fait à la nouvelle maîtresse, de lui prêter son parloir, pour donner aujourd'hui ses leçons?

Sœur EUPHEMIE.

Oh bien, oui ?

Sœur ANASTASE, *l'interrompant.*

Madame faire de ces bévues-là ?... Elle connaît trop bien son monde Allez, allez, ma sœur ! malgré son grand âge, elle ne radote pas encore.

Sœur EUPHEMIE. (*on sonne*).

Mais elle m'appele? oui, elle me sonne (*en courant vîte.*) Je reviens, et lui dirai que vous avez fait sa commission. (*Elle rentre vîte chez l'Abbesse.*)

Sœur ANASTASE, *vivement.*

Tâchez de savoir quelque chose!

SCENE II.

Sœur ANASTASE, *seule.*

QUE je ne puisse deviner! cela est impatientant!... mais je songe.... cette lettre qu'elle a fait partir ce matin, serait-ce pour un mariage?... et cette maîtresse de clavecin avec qui elle veut causer?... ces femmes-là connaissent bien du monde! Madame aime assez à s'occuper des intérêts des familles.... allons! je m'attends à voir, cet après-midi, arriver quelque grande Dame à ce parloir, que l'on a disposé à cet effet. Ah! sœur Euphémie! vous n'avez rien de nouveau?

SCENE III.

Sœur EUPHEMIE, Sœur ANASTASE, LA TOURIERE, *un instant après.*

Sœur EUPHEMIE, *à Sœur Anastase qui la suit et ferme la porte de la grille.*

RIEN : sortez, prenez vos livres ! nous donnerons le tout ensemble à la Touriere. (*En sonnant la Touriere.*) M asœur ! ma sœur !

LA TOURIERE, *ouvrant sa porte.*

Eh bien, eh bien ? encore un surcroît d'occupation, je gage ?

Sœur EUPHEMIE.

Le tour, s'il vous plaît, ma sœur, pour les livres de musique de la sœur S. Ange, à qui Madame m'a chargé d'ouvrir son parloir ?

Sœur ANASTASE, *en mettant aussi ses livres dans le tour.*

Et les livres d'histoire, d'instruction....

LA TOURIERE.

Je sais, je sais.

Sœur EUPHEMIE, *lui montrant une chocolatiere qu'elle met dans le tour.*

Et puis ? ce qui vous fera oublier vos peines ?

LA TOURIERE, *avec joie.*

Ha, ha ! remerciez bien pour moi Madame, entendez-vous, mes sœurs ? dites-lui que j'aurai l'œil à ce que

l'on ne dérange pas la sœur.... passez-moi la sonnette!... si elle a besoin de moi....

Sœur EUPHEMIE.

Si la nouvelle maîtresse arrive, vous sonnerez Madame, qui ne veut parler à personne autre ?

LA TOURIERE.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma sœur ? venez, venez ! il faut que je m'explique là-dessus....

Les Sœurs rentrent dans le parloir extérieur.

Madame aurait-elle oublié qu'elle m'a dit qu'elle recevrait ici, aujourd'hui, une Marquise.... qu'accompaguera la mère.... d'une de nos Pensionnaires? .... c'est un objet plus intéressant que vous ne croyez, vous autres !

Sœur EUPHEMIE.

Comme quoi donc, ma sœur ?

LA TOURIERE.

Ah ! comme quoi ? comme quoi ? je vous le dirais bien, mais c'est que .... il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir.... (*à Sœur Euphémie.*) Ma sœur ! allez tout de suite lui dire que je vais exécuter ses ordres que .... (*à sœur Anastase.*) vous entendez bien, ma sœur ? mais si c'était un oubli de Madame? (*á sœur Euphémie*) vous m'en préviendrez tout de suite .... entendez-vous ?

Sœur EUPHEMIE, *à sœur Anastase.*

J'y cours ; voilà la clef. Si la sœur S. Ange arrivait...

SCENE

SCENE IV.

LA TOURIERE, Sœur ANASTASE.

LA TOURIERE.

C'EST que je ne veux manquer à rien.... et j'ai de la mémoire, Dieu merci! ... au reste, il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût une affaire manquée.

Sœur ANASTASE.

En quoi, dites-moi?

LA TOURIERE.

Je vous dirai donc que (*s'interrompant en voyant sœur S. Ange qui arrive du cloître*)... voici la sœur S. Ange!

Sœur ANASTASE.

Et Mademoiselle de Fierville?

LA TOURIERE.

Et Mademoiselle de Fierville?... je me sauve.... moi qui n'ai pas encore fait sa commission!... Elle m'en dirait de bonnes.

Sœur ANASTASE.

Sa toilette est faite de bon matin!

LA TOURIERE, *fermant sa porte.*

Il y a peut-être de bonnes raisons pour cela. (*Elle sort.*)

La sœur Anastase ouvre la grille á la sœur S. Ange, et rentre chez l'Abbesse.

SCENE V.

Mlle DE FIERVILLE, Sœur S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE.

Sœur S. Ange, sœur S. Ange! voyez le soleil qu'il fait, venez donc au jardin!

Sœur S. ANGE.

Non, vous dis-je.

Mlle DE FIERVILLE.

Et qu'est-ce que vous voulez faire au parloir de Madame l'Abbesse?

Sœur S. ANGE.

Profiter de la permission qu'elle m'a donnée; y trouver les amusemens que je cherche.

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! votre éternel clavecin! votre musique et vos dessins, et vous appelez cela.... des amusemens?

Sœur S. ANGE.

En connaissez-vous de plus agréables?

Mlle DE FIERVILLE.

Eh! c'est d'un ennui....

Sœur S. ANGE.

Cela vous ennuie?

Mlle DE FIERVILLE.

A la mort.

Sœur S. Ange.

Je vous plains.

Mlle de Fierville, *d'un air très-content.*

Je ne suis pourtant point du tout à plaindre. Sœur S. Ange! faites-moi votre compliment.

Sœur S. Ange.

Et sur quoi ?

Mlle de Fierville.

Comment, vous ne devinez pas!... à l'air joyeux que vous me voyez?...

Sœur S. Ange.

Non.

Mlle de Fierville.

Vous n'avez pas pris garde que je suis plus parée qu'à l'ordinaire?

Sœur S. Ange.

Ah! vous allez voir Madame votre mère!

Mlle de Fierville.

Mon père, vous voulez dire? non pas que je n'aimasse autant ma mère, si je ne retrouvais toujours dans sa bouche, les mêmes leçons que l'on me fait au Couvent.

Sœur S. Ange.

C'est qu'elle vous aime; et plus une mère a de tendresse pour sa fille, moins elle a d'indulgence pour les défauts qu'elle remarque en elle.

Mlle de Fierville.

Mais des défauts, je n'en ai pas; (*vivement*) est-ce que vous m'en trouveriez?

Sœur S. Ange.

Je ne dis pas cela.

Mlle de Fierville.

Vous voyez donc bien qu'elle a tort ; d'autant que ce n'est pas ma faute, si nos goûts sont différens. (*d'un ton très-léger*). J'aime la parure, elle la déteste ; elle aime la lecture, je ne saurais la souffrir.... à l'exception des Romans... que j'aime à la folie.

Sœur S. Ange.

Et qui sont si instructifs ?...

Mlle de Fierville.

Si amusans ! si tendres !... et que ma mère m'arrache des mains, dès qu'elle peut me surprendre à les lire.

Sœur S. Ange.

Elle a tort.

Mlle de Fierville.

N'est-ce pas ? c'est beaucoup plus intéressant, je crois, que de savoir si... Clovis a existé avant Philippe de Macédoine... que je ne verrai jamais... et qui est mort ?... il y a peut-être deux cens ans, n'est-ce pas ?

Sœur S. Ange, *riant.*

Oh oui, vous avez raison.

Mlle de Fierville, *avec vivacité.*

Sans doute, car à quoi cela sert-il ? les Maîtres arrivent, on me sonne ; la leçon commence, elle m'ennuie ; je bâille, ils s'en apperçoivent ; ils levent le siège, je leur donne leur cachet ; ils s'en vont bien contens ; et moi aussi ; et tous les jours c'est la même chose, parce que je n'aime point ce qui me gêne, et qu'enfin, quand on est riche, on n'a pas besoin de toutes ces balivernes-là.

Sœur S. Ange, *avec douceur, mais d'un ton un peu sérieux.*

Eh, Mademoiselle! . . . les fortunes qui paraissent les mieux assurées, sont souvent celles qui s'écroulent le plus facilement; qui l'a mieux éprouvé que moi? où en serai-je, si mes talens ne m'avaient assuré ici un sort à l'abri de tous les événemens.

Mlle de Fierville, *très-vivement.*

Un sort: Ah! miséricorde! vous appelez une place au noviciat, un sort.

Sœur S. Ange.

Très-consolant, quand on n'a pas plus de ressources qu'il ne m'en restait; et c'en est une bien précieuse, puisque je la dois en partie à mes talens, qui, tout faibles qu'ils sont, me serviront de dot dans ce Couvent, grâce aux bontés de Madame l'Abbesse.

Mlle de Fierville, *d'un ton très-léger.*

Oh oui! Madame l'Abbesse a assez bien arrangé cela; (*très-vivement*) mais c'est que vous lui serez utile au moins, ne vous y trompez pas.

Sœur S. Ange, *avec douceur.*

Ne diminuez rien de l'obligation que je lui dois avoir.

Mlle de Fierville, (*d'un ton dédaigneux et à part*).

Ne va-t-elle pas s'imaginer que c'est pour l'amour d'elle? Pauvre dupe! allez, allez! croyez que l'Abbesse, avec son petit ton doucereux, et son air de désintéressement, sait très-bien ce qu'elle fait; et que la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, ne l'empêche pas de sentir combien vous leur devenez nécessaire. Car vous êtes. . .

Sœur S. Ange.

Très-reconnaissante.

Mlle DE FIERVILL.

Fort bien, fort bien.... Mais suffit que ce qui vous convenait, parce que vous n'avez pas d'autres ressources, .. je puis bien m'en passer, moi qui suis riche ?

Sœur S. ANGE, *d'un ton sérieux.*

Eh ! j'étais née pour l'être ! si mon père, objet de tous mes regrets.....

Mlle DE FIERVILLE.

Comment ! quand il vous a rendu victime de son imprudence ?

Sœur S. ANGE.

Ah ! vous allez me conter mon histoire.

Mlle DE FIERVILLE, *avecjoie.*

Eh bien ! laissons cela pour parler de ce qui m'intéresse ; d'abord, comment me trouvez-vous ?

Sœur S. ANGE, *avec ironie.*

Chose fort intéressante, en effet !

Mlle DE FIERVILLE.

Très-intéressante, parce que j'ai des raisons pour être jolie aujourd'hui..... Il faut que je vous confie un secret, mais vous me promettez de n'en rien dire ?

Sœur S. ANGE.

Oh ! je ne suis point du tout curieuse.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh que si ! premièrement une Religieuse l'est toujours.

Sœur S. ANGE, *riant.*

Oh ! mais je ne suis encore qu'aspirante.

Mlle DE FIERVILLE.

Plaisanterie à part; faites-moi votre compliment, sœur S. Ange! (*avec grande joie*) je vais sortir du Couvent.

Sœur S. ANGE, *riant.*

A la joie que vous annoncez de le quitter, vous n'avez pas envie d'y laisser beaucoup de regrets! vous devriez cependant songer, que vous n'y avez pas déjà trop d'amies.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais vous êtes d'une sincérité admirable!

Sœur S. ANGE.

C'est le seul mérite que je me connaisse.

Mlle DE FIERVILLE.

C'est très-mal à vous; car il faut que je vous croye mon amie, pour vous mettre dans une confidence.....

Sœur S. ANGE.

Que vous avez déjà faite à cinq ou six de ces Demoiselles;

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Comment! Elles vous l'ont dit?.... oh les bavardes!

Sœur S. ANGE.

Eh! qui voulez-vous qui vous garde le secret? vous ne garderiez celui de personne; vous cherchez à mortifier vos compagnes.....

Mlle DE FIERVILLE.

Comment? quand elles se font un plaisir de m'humilier? quand à tout propos elles trouvent le moyen de citer... et c'est *M. le Marquis*, mon père... *M. le Commandeur*, mon oncle, *M. le Baron*, mon petit-frère!.... et moi, que ces titres-là désolent!...

Sœur S. Ange.

Pour imiter leurs torts, vous les écrasez du poids de la fortune de M. votre pere ?... qui vous aveugle...

Mlle de Fierville.

Dites que c'est la jalousie qui aveugle mes compagnes ! aussi n'ai-je eu rien de plus pressé, que de leur annoncer que mon mariage va me rendre leur égale ! et tout en recevant leur complimens, je voyais qu'elles étouffaient de dépit.

Sœur S. Ange.

Charmantes dispositions ! eh ! Mademoiselle, je souhaite que vous n'éprouviez jamais combien il est dangereux de prêter des armes à l'Envie ; mais au moins, pour parler de votre mariage avec tant de confiance, auriez-vous dû attendre que vous vous fussiez assurée de plaire à la mère de votre prétendu. (*Elle passe à la table des études.*)

Mlle de Fierville.

Vous savez donc que ma mère doit me l'amener ici aujourd'hui ?.... comme tout se sait pourtant ! Mais !.... vous doutez que je lui plaise ? vous m'allarmez, est-ce que ne suis pas coëffée à l'air de mon visage ?

Sœur S. Ange.

Eh ! je ne dis pas cela !

Mlle de Fierville.

Oh ! mais je le devine, moi. Convenez-en ! le bleu ne me va point ; aussi c'est la faute de votre sotte de sœur Touriere, à qui j'ai dit de me faire l'emplette d'un ajustement couleur de rose, et je l'attends depuis ce matin ! (*avec impatience.*) Ah ! sonnez-la, je vous en prie !

Sœur S. Ange.

Eh ! Mademoiselle ! m'enlever tout le tems que je veux employer à l'étude !

Mlle DE FIERVILLE, *prenant la sonnette avec impatience.*

Ma sœur, vous n'êtes guères complaisante ! (*elle sonne.*) Il me semble pourtant, que la peine n'était pas considérable.... (*Elle sonne.*) Viendra-t-elle donc à cette heure ? (*Elle sonne.*)

SCENE VI.

Sœur S. ANGE, LA TOURIERE, Mlle DE FIERVILLE.

LA TOURIERE.

EH bien, eh bien ? quand vous sonnerez cent fois, il faut bien le tems de monter l'escalier !

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! vous voilà, sœur Tourière ?

LA TOURIERE.

J'ai cru que Madame l'Abbesse se trouvait mal, ou que le feu était au Couvent, pour le moins.

Mlle DE FIERVILLE.

Voilà un quart-d'heure que je sonne, pourquoi ne montez-vous pas ?

LA TOURIERE, *avec humeur.*

Oh pourquoi ? ... Mademoiselle ! vous avez le commandement beau ? mais il ne faudrait être occupée que de vous !

Mlle DE FIERVILLE.

Quand cela serait ? il me semble que mon père vous donne d'assez bonnes étrennes pour cela ?

LA TOURIERE, *avec plus d'humeur.*

Ma foi, Mademoiselle.... ce sont.... de petites.... gracieusetés, j'en conviens.... mais qui sont bien gagnées,... avec vous, je vous en réponds ; et si c'était aussi bien vous, comme c'est lui qui me les a données, je vous les aurais rendues, tant vous me les avez reprochées de fois.... mais enfin ; qu'est-ce que vous voulez ?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, ce que je veux ? l'avez-vous oublié ? et cet ajustement couleur de rose, que je vous ai priée de me faire faire par la Marchande de Mode ? grace à votre peu de soin, je ne l'aurai pas.

LA TOURIERE, *avec humaur.*

Comment, grace à mon peu de soin ?... est-ce que je peux y aller, moi ? est-ce que je peux quitter mon tour ? qu'est-ce que j'ai pu faire, que d'envoyer.... Françoise... dire que vous attendiez après ?... qu'on se dépêchât ?

Mlle DE FIERVILLE.

Bon ! Françoise est une lambine.

LA TOURIERE, *haussant les épaules.*

Françoise, Françoise !.... qui est la diligence même ! et qui y a été de si bon cœur !... sans déjeûner encore !... et voilà le grand merci ? et moi qui laisse refroidir mon chocolat, que Madame l'Abbesse a eu la bonté de m'envoyer ! et tout cela pour écouter.... (*Elle sort.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! vous êtes impatientante.

LA TOURIÈRE, *revenant sur ses pas, et baigayant de colère.*

Ma.... ma foi, Mademoiselle ! quand vous descendriez, comme on dit, de... de la côte... d'Adam.... vous n'en diriez pas plus. (*La sœur S. Ange en riant, et haussant les épaules, prend un livre.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! vos sornettes m'ennuient; ... [*regardant la sœur qui lit*] il me paraît aussi, que j'empêche la sœur S. Ange, de faire sa lecture ? je ferai tout aussi bien d'aller au jardin. [*Elle sort avec humeur, et revient sur ses pas.*] Ah ! s'il arrivait ici une Marquise.... que ma mère m'amenera, une Marquise, entendez-vous?... ayez soin de me sonner tout de suite ! [*Elle sort.*]

SCENE VII.

LA TOURIERE, LA Sœur S. ANGE.

LA TOURIERE, *en grognant.*

On n'y manquera pas... allons, allons ! celle-là a bon besoin de son bien toujours ! (*à la sœur*) j'espère que nous en serons bientôt débarrassées; car cette Marquise... c'est pour un mariage; vous savez cela ?

Sœur S. ANGE.

Oui.

LA TOURIERE.

Et avec le bien que celle-ci a?... cela ne peut pas manquer, vous entendez bien? car je vous assure, ma sœur, que moi, (qui ne veux de mal à personne !).. en vérité !... je crois que je souhaiterais que... cela ne se fit pas;... n'était... qu'elle nous resterait encore ici?

Sœur S. Ange, *se levant après avoir remis les livres en place*

Il est vrai qu'on serait tentée de croire, qu'elle s'inquiette peu de s'y faire aimer.

La Touriere.

Aimer?... comment ma sœur! c'est que s'il y en avait deux comme elle ici!... assurément, je suis bien attachée à Madame l'Abbesse, et à toutes ces dames; et à vous, ma sœur, en particulier...

Sœur S. Ange.

Je vous en remercie, sœur Bonaventure.

La Touriere.

Non, c'est la vérité, mais si nous en avions deux comme elle!... que je ne m'appele pas sœur Bonaventure! (Dieu me pardonne le serment! et vous ma sœur!) mais je renoncerais à être touriere, pour n'avoir plus à faire à elle; oui, je préférerais, je crois, d'être simple sœur... attachée... aux cuisines ou au potager.

Sœur S. Ange, *avec un ton de bonté.*

Je le crois, ma pauvre sœur; mais vous oubliez que votre chocolat se réfroidit.

la Touriere.

Bien obligée, ma sœur. [*elle sort et revient*] à-propos j'oubliais aussi de vous dire que la Maîtresse de clavecin, qui est malade, doit en envoyer une autre à sa place.

Sœur S. Ange.

C'est bon, c'est bon.

La Touriere, *en s'en allant.*

Madame l'Abbesse me l'a fait dire ce matin; mais j'avais oublié de vous en prévenir, parce que cette Mademoiselle

de Fierville ? . . . réellement elle me fait tourner la tête. (*avec douceur*) Sans adieu, ma sœur ! (*elle sort*).

Sœur S. Ange.

Adieu, sœur Bonaventure !

La Touriere *grognant en s'en allant.*

Ah, mon Dieu ! . . . ça ! . . . mais c'est qu'on n'y tient pas. (*Elle rentre chez elle*).

SCENE VIII.

LA Sœur S. ANGE, *seule, riant, et passant à son clavecin.*

Sœur S. Ange.

La pauvre sœur Bonaventure n'est pas contente ; et franchement, elle a raison. . . quel caractère ! je ne vois personne, dans ce Couvent, qui ne fut fort aise de la voir humiliée. . . . que je plains le mari qui l'aura ! mais en attendant que la Maîtresse de clavecin arrive, occupons-nous un peu ! (*elle feuilette plusieurs livres de clavecin, et les remet à leur place en disant*). Voyons ! une piece ? . . . non. . . quelques airs plutôt. . . Ah ! . . . ma chanson favorite ! (*Elle se met au clavecin et chante*)

L'attrait qui fait chérir ces lieux
C'est le calme de l'innocence ;
Quand aurai-je le droit heureux
D'en partager la jouissance !
C'est mon espoir ! c'est le seul bien
Qui doive me séduire ;
C'est un bonheur, je le sens bien,
Puis-je trop me le dire ?

SECOND COUPLET.

Ici la douceur de nos loix
Rend nos jours et nos nuits paisibles;
Et l'amitié seule a des droits
pour enchaîner nos cœurs sensibles.
C'est, etc.

[*On entend la sonnette du parloir*].

Mais on sonne! c'est pour Madame l'Abbesse; c'est apparemment cette Marquise. [*Elle se leve et va remettre sa musique en place*].

SCENE IX.

Sœur S. ANGE, LA MISE DE S. SER, *tenant un livre de musique*, LA TOURIERE, *qui porte ses dessins.*

LA TOURIERE, *après avoir mis en place le carton de dessins.*

SI vous voulez vous asseoir, Madame? Madame l'Abbesse va venir.

Sœur S. ANGE à la Marquise.

Vous savez, Madame, que son grand âge, ne lui permet pas d'aller bien vîte? mais je vais la chercher et lui donner la main.

LA MARQUISE.

Ma sœur vous êtes bien obligeante; oserais-je vous prier de lui dire, que je suis la maîtresse de dessin et de musique, que Madame Henri envoie pour la suppléer?

Sœur S. Ange.

Ah! c'est Madame? (*Elle lui fait une révérence*). Je vais avec grand plaisir faire votre commission: je suis bien aise de vous prévenir que (*d'un air riant*) j'aurai l'honneur d'être une de vos écolieres.

LA MARQUISE.

J'en ferai charmée. Mais n'oubliez pas que c'est au défaut de Madame Henri, dont assurément je n'ai pas le talent!

Sœur S. Ange, *riant.*

Oh! la modestie est le fard des talens; mais Madame, vos momens sont sûrement précieux; je vais faire diligenter Madame l'Abbesse. [*Elle sort*].

LA MARQUISE

Je vous en remercie, ma sœur.

SCENE X.

LA MARQUISE, LA TOURIERE.

LA MARQUISE.

Voilà une jeune sœur bien aimable?

LA TOURIERE.

Aimable, douce... ah! c'est qu'il faut la connaître! la sœur S. Ange.

LA MARQUISE, *avec surprise.*

Comment, la sœur S. Ange? je connais fort ce nom-là.

LA TOURIERE.

Oui, c'était son nom de pensionnaire... car elle a été pensionnaire, avant d'être au noviciat; elle a eu un père... quand je dis! on sent bien cela; mais c'est que son père, ... avait épousé en secondes nôces une autre femme ... qui n'était pas la mère de celle-ci... C'est une grande histoire que tout cela; le père ... était vraiment Capitaine de vaisseau.

LA MARQUISE.

Eh! j'en ai entendu parler.

LA TOURIERE.

Oui, oui, c'est cela... car sa douceur, sa figure? c'est beaucoup; mais ce n'est rien en comparaison de son ame;... pour ne pas plaider avec sa belle-mere... qui avait besoin du peu de bien que le père avait laissé... parce qu'il avait embarqué presque toute sa fortune... et que sur la mer, son vaisseau et lui... rien ne s'est sauvé... vous entendez bien?... Or; cette jeune demoiselle-ci, aurait pu demander à sa belle-mère le bien du père, vous concevez bien?... et c'était juste; eh bien, Madame, elle a préféré, pour laisser du soulagement à sa belle-mere, de se faire religieuse... et elle n'en dit rien... j'ai su cela moi, parce que je sais tout, et elle ne veut pas que l'on le sache, elle, c'est ce qu'il y a de mieux; et si je vous dis cela, c'est que j'espère que vous n'en parlerez pas au moins, Madame

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur! mais dites-moi un peu, mademoiselle de Fierville?...

LA TOURIERE.

Oh! ce sera votre écoliere aussi; mais: (*à part*) quelle différence! vous verrez, vous verrez... (*l'Abbesse entre*). Ah! voilà, Madame l'Abbesse!

SCENE

SCENE XI.

ACT. PRÉC. L'ABBESSE, *soutenue par les Converses, et précédée par sœur S. Ange qui lui baise la main et sort.*

L'ABBESSE *à la Marquise.*

AH! Madame la M. (*la Marquise lui fait un signe*). Laissez-nous un peu, sœur Bonaventure. [*Les Converses qu'elle fait retirer, se parlent d'un air animé et marquent leur surprise et leur curiosité*].

LA TOURIERE.

Si Madame de Fierville amene cette Marquise? les ordres que Madame m'a fait donner tiennent-ils?

L'ABBESSE.

Nous verrons... oui, oui... [*la Touriere sort*] Je vous demande mille pardons, Madame, mais j'ai pensé vous nommer madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je l'ai bien vu, aussi vous ai-je fait signe, vous auriez tout découvert; [*Elles s'asseoient*] comment vous portez-vous?

L'ABBESSE.

Vous êtes bien bonne, madame la Marquise, je vais, [*s'écoutant parler*] aussi bien que le peut permettre mon grand âge, et tous les soins qu'entraîne après si la place que je remplis... vous les imaginez sans peine, madame la Marquise? mais je suffis encore à tout... et quand on veut, comme moi, entrer dans tous les détails d'une

administration comme celle de cette maison !.. je vous assure qu'il faut, une tête... aussi bonne que celle que j'ai... et j'en suis (*d'un air riant*) quelquefois étonnée moi-même... que voulez-vous ? ce sont des graces d'état, et que le Ciel daigne m'accorder :... mais, madame la Marquise, venons à ce qui vous intéresse !

LA MARQUISE.

Oui, mais ne m'appelez donc plus madame la Marquise !

L'ABBESSE.

N'ayez pas peur ! je ne m'y tromperai pas ; je vous ai déja annoncée dans cette Maison, comme une maîtresse de musique et de dessin. [*riant et d'un ton de satisfaction*]. Je suis à tout, Madame, je suis à tout.

LA MARQUISE.

J'en suis bien persuadée....

L'ABBESSE.

Et j'en ai bon besoin, je vous assure... Oh ça ! voulez-vous que je sonne pour avertir mademoiselle de Fierville ?

LA MARQUISE.

Causons un petit moment sur ce qui la regarde.

L'ABBESSE, *souriant.*

Vous avez peur que j'aie oublié, ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; mais jugez si j'ai bien retenu ce que contenait votre lettre ! » vous avez un fils, de » vingt-six ans, Colonel d'un régiment,... et qui ne » manque pas de fortune... ».

LA MARQUISE.

Mais mon fils, en passe de faire son chemin, aura toujours après moi vingt-cinq mille livres de rente.

L'ABBESSE.

Oh ! mademoiselle de Fierville sera immensément riche... Mais tout cela ira à merveilles, sa mère est prévenue; et le père... est impatient d'appeler sa fille, madame la Marquise. Mais suivons, ... » Comme vous » désireriez que M. votre fils, en prenant une femme, » vous donnât en elle, une compagne, qui contribuât » à votre satisfaction... n'est-ce pas cela? vous êtes bien » aise de connaître par vous-même celle que vous lui » destinez ».

LA MARQUISE.

C'est cela même.

L'ABBESSE.

Vous voyez donc bien; ... et...

LA MARQUISE.

Mon fils me laisse absolument maîtresse de son choix.

L'ABBESSE.

Je viens de vous le dire; et pour mieux juger la jeune personne, aux parens de laquelle j'ai déjà porté les premières paroles, vous avez engagé sa mère. ...

LA MARQUISE.

Qui m'a promis le secret, à n'en rien dire à sa fille...

L'ABBESSE.

Ainsi que moi, à trouver bon que vous vinssiez ici, sous le prétexte de donner des leçons.

LA MARQUISE.

Justement, mais dites-moi, je vous prie!.. le caractère de mademoiselle de Fierville?..

L'ABBESSE, *avec un peu d'embarras et de surprise.*

Son caractère!.. oh! vous entendez bien que je ne peux guères répondre ... sur cela... si j'en dis du bien?

je vous paraîtrai suspecte; et puis, il faut bien que j'abandonne quelques détails aux maîtresses, qui, sous mes ordres, aident à conduire cette maison... d'ailleurs je suis très-discrete sur ces questions-là. Elle est jolie d'abord... elle a de l'esprit, mais vous en jugerez vous-même, je vais sonner pour l'avertir, [*prenant la sonnette sur le clavecin.*

LA MARQUISE.

Volontiers.

L'ABBESSE, *en sonnant.*

Elle est jolie, fille unique, elle aura cent mille livres de rente; son père est dans la haute finance, et depuis trente ans, je vous laisse à penser...

LA MARQUISE, *á part.*

Pas un seul mot sur son caractère!

L'ABBESSE.

Chut.

SCENE XII.

LES MÊMES, LA Sœur EUPHÉMIE.

L'ABBESSE, *à la Sœur.*

AVERTISSEZ mademoiselle de Fierville pour sa maîtresse de clavecin... Ah! et la sœur S. Ange!

Sœur EUPHÉMIE.

C'est bon, Madame. [*Elle sort*].

SCENE XIII.

L'ABBESSE, LA MARQUISE.

L'ABBESSE.

CAR vous l'avez aussi pour écoliere, Madame, je lui fais continuer ses leçons... vous l'avez déjà vue, notre sœur S. Ange?

LA MARQUISE.

Elle m'a fait une peine! ....

L'ABBESSE.

C'est un ange, Madame, que cette personne-là, candeur, esprit, talens... Elle est éleve de notre Maison, et nous fait honneur, j'ose le dire. Dans deux mois elle sera des nôtres... Je la fais recevoir sans dot.

LA MARQUISE.

Cela m'intéresse avec d'autant plus de raison, que je connaissais son père.

L'ABBESSE.

Oui!

LA MARQUISE.

Feu mon mari s'était proposé de demander mademoiselle S. Ange, pour mon fils, qui était même décidé à l'épouser, sur tout le bien qu'on en disait, quoiqu'il ne l'eût vue qu'une seule fois; moi, qui vous parle, je ne la connais que d'aujourd'hui; le père s'est avisé de se remarier; je perdis mon époux; la position de mon fils, devint plus brillante, celle de mademoiselle de S. Ange le devenait moins..

L'ABBESSE.

Sûrement.

SCENE XIV.

LES MÊMES, Sœur EUPHÉMIE, Mlle DE FIERVILLE.

Sœur EUPHEMIE.

MADEMOISELLE de Fierville.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame, c'est une de vos écolières. (*La sœur Euphémie retire le fauteuil de l'Abbesse, et après avoir présenté Mademoiselle de Fierville à la Marquise, elle donne le bras à l'Abbesse.*

SCENE XV.

LES MÊMES; PLUSIEURS PENSIONNAIRES, [*observant avec curiosité, de la porte de la grille.*]

Mlle DE FIERVILLE, *à part et avec humeur.*

CE n'est que la maîtresse de Clavecin ! ..

UNE PENSIONNAIRE.

Ce n'est pas sa Marquise ?

LES AUTRES PENSIONNAIRES.

Ce ne serait pas sa Marquise ? voyons : écoutons.

[*Elles se cachent derriere les sieges du parloir intérieur*].

L'ABBESSE.

Je vous laisse, et reviendrai savoir, si vous êtes contente.

Sœur ANASTASE, *sortant de chez l'Abbesse, fait un cri de frayeur en voyant quelqu'un derrière les sièges.*

Ah! Mesdemoiselles! vous m'avez fait une peur!..

L'ABBESSE, *appelant les Pensionnaires qui s'enfuyaient.*

Eh! que venez-vous faire ici, Mesdemoiselles?..

UNE PENSIONNAIRE, *en entrant dans le parloir extérieur avec ses Compagnes.*

Faire notre cour à Madame. [*Elles lui baisent la main tour à tour.*]

L'ABBESSE.

Oui, oui;... et puis un peu de curiosité?

PENSIONNAIRE.

Il est vrai, notre Mère.... qu'il en est bien quelque petite chose... (*aux autres*) pourquoi mentir?

AUTRE PENSIONNAIRE, *gaiement.*

Notre Mère devine tout; nous venions... pour voir cette Marquise que Fierville nous a dit qu'elle attendait.

TOUTES.

C'est la vérité, notre Mère.

PENSIONNAIRE.

Et cela?.. pour faire notre compliment avec toute confiance...

TOUTES TROIS, *avec ironie en regardant mademoiselle de Fierville.*

Oui! avec toute confiance, à notre bonne amie.

L'ABBESSE.

Fort bien, fort bien, mais cela ne doit regarder que Mademoiselle. Laissez-la prendre sa leçon!

LES PENSIONNAIRES, *après lui avoir baisé la main, et l'avoir saluée, sautant de joie et rentrant dans le Cloître.*

Ce n'est pas sa Marquise.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE.

LA MARQUISE, *après avoir salué modestement, et essayé si le clavecin était d'accord.*

Oh! ça, Mademoiselle, voulez-vous que nous commencions? je dois vous prévenir que je n'ai assurément pas le talent de madame Henri.

Mlle DE FIERVILLE, *regardant si l'Abbesse est rentrée.*

Oh! vous en aurez toujours assez pour moi... [*avec joie*], madame l'Abbesse est rentrée... prenez d'abord votre cachet!.. je ne me soucie pas de prendre ma leçon.

LA MARQUISE.

Vous n'aimez peut-être pas le clavecin.

Mlle DE FIERVILLE.

Ni la musique.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, que vous préférez le dessin.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! bien oui ! comment s'attacher, de gaité de cœur, à faire de gros yeux... qui ne finissent pas ? car on ne m'en sort pas ; voyez ! (*montrant l'exemple*) voilà mon cahier ; c'est une occupation bien amusante !

LA MARQUISE.

Mais quand on commence ? ...

Mlle DE FIERVILLE.

Par ennuyer, l'on a tort ; tenez ! voici un cachet de plus, pour ne m'en plus parler.

LA MARQUISE.

Eh ! mais ....

Mlle DE FIERVILLE.

Prenez donc ! est-ce que Madame Henri ne vous a pas prévenue que c'est mon usage ?

LA MARQUISE.

Elle a oublié de me le dire.

Mlle DE FIERVILLE.

Ce sont mes conditions ; il faut bien qu'elle y souscrive ; car sans cela, je dirais à mon Père, qu'elle montre mal ; et lui, qui ne se connaît pas plus aux talens, que je ne les aime, mais qui paye bien, me donnerait bien vîte une autre Maîtresse ; ainsi vous jugez bien que Madame Henri ! ....

LA MARQUISE, *riant.*

Ah ! Mademoiselle, je n'ai garde d'indisposer contre elle une écoliere aussi précieuse que vous.

Mlle DE FIERVILLE.

C'est bien sur cela que je me fie.

LA MARQUISE.

Au surplus, ce sont des talens qui ne sont pas absolument nécessaires ; et, Mademoiselle s'en dédommage sûrement par des connaissances plus utiles .... la Géographie, l'Histoire ... la lecture ! par exemple ? ...

Mlle DE FIERVILLE.

M'ennuye à la mort ; quoi ! l'histoire ancienne ou profane ! ... des dates à se mettre dans la tête ? cela fatigue à retenir ... il n'y a guère que la danse que j'aime ; ... encore ! ...

LA MARQUISE, *riant*

Vous ne faites pas grand cas des talens ?

Mlle DE FIERVILLE, *riant*

Pas trop, si vous voulez que je vous dise vrai ; et mon Père pense sur cela bien différemment que ma Mère : » Vas, vas, ma fille, me dit-il, quand ma Mère me sermonne : (car elle est pour les talens, elle,) » Vas, ne crains rien, tu es jolie ; tu auras du bien, un mari sera trop heureux de t'avoir ... A propos de cela, vous êtes sûrement répandue dans le monde ?

LA MARQUISE.

Mais un peu ; à l'aide des Ecolieres que j'ai.

Mlle DE FIERVILLE.

Je vous dirai ... mais n'en parlez pas au moins !

LA MARQUISE.

Vous jugez bien, Mademoiselle ...

Mlle DE FIERVILLE.

C'est qu'il est question, pour moi, d'un mariage.

LA MARQUISE, *jouant l'air étonné.*

D'un mariage ?

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui, cela ne dépend en quelque façon que de mon aveu ....

LA MARQUISE.

Ah ! fort bien.

Mlle DE FIERVILLE.

Causons un peu ensemble, cela vaudra mieux que ma leçon . . .(*elle se lève et va à la porte en chantant*) attendez que je voye si la porte de l'Abbesse est bien fermée. (*Elle revient se mettre à sa place.*) Oui : connaissez-vous Madame la Marquise de S. Ser ?

LA MARQUISE, *avec joie.*

Beaucoup : je finis même à présent un dessin tout-à-fait intéressant dont elle m'a chargée : elle s'est donnée des soins pour me procurer de nouvelles Ecolières ; et j'enseigne de plus à une de ses nièces avec qui j'en parle souvent.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oüi ? . . . [*l'embrassant.*] Oh ! vous êtes charmante . . . vous allez me dire tout ce que j'ai envie de savoir.

LA MARQUISE.

Vous me rappelez en effet, que j'ai entendu parler du mariage de son fils.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie et vivacité.*

Eh ! vraiment, oui ; c'est de moi qu'il est question : quelle femme est-ce que cette Marquise ?

LA MARQUISE.

Une femme . . : de mon âge . . qui n'a qu'un fils.

Mlle DE FIERVILLE.

Je le sais.

LA MARQUISE.

Il n'a des yeux que pour elle, qui, de son côté, n'est occupée que de son bonheur.

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Oh cela! j'en suis sûre, car elle veut me le donner pour mari, comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Ah! cela est vrai.....

Mlle DE FIERVILLE.

Oui, oui... mais dites-moi? est-ce une femme qui aime la dissipation? le plaisir?

LA MARQUISE.

Mais c'est une femme assez sensée, autant que je puis m'y connaître;... elle fait grand cas des talens, par exemple.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air assez rêveur.*

Oui?

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle DE FIERVILLE.

Et faudra-t-il vivre avec elle?

LA MARQUISE.

Comment! vous en doutez? oh! très-certainement: une femme, qui aime son fils, ne voudra pas s'en séparer; du moins, je le crois.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air rêveur.*

Vous croyez? (*vivement.*) Oh! une Bru qui a de l'esprit comme moi, tourne comme elle veut celui de son mari: et quand il n'est plus question après que d'un sacrifice? vous jugez bien!...

LA MARQUISE.

Ah, ah !....

Mlle DE FIERVILLE, *gaiement.*

Ce n'est pas là mon embarras... et le Marquis de S. Ser ? d'une jolie figure, à ce que l'on dit ?

LA MARQUISE.

Mais, assez bien....

Mlle DE FIERVILLE, *très-gaiement.*

Bon, tant mieux ! et son caractère ?... car c'est un point essentiel !

LA MARQUISE.

Vous êtes bien dans mes principes ; mais.... il est doux, aimable.

Mlle DE FIERVILLE.

Jugez donc, quel plaisir ! quand, me trouvant Marquise, je viendrai dans un carosse brillant, faire ici ma visite de nouvelle mariée pour flatter le petit amour-propre des Religieuses qui m'ont élevée ! et sur-tout je n'oublierai pas de demander mes Compagnes, qui seraient à la joie de leur cœur, si mon mariage ne se faisait pas... vous avez pu les voir ?... le Marquis est donc aimable, doux ?

LA MARQUISE.

Mais un peu ennemi du faste.

Mlle DE FIERVILLE.

Quelle folie ! aime-t-il du moins le Bal, la Comédie, les Spectacles enfin ?

LA MARQUISE.

Il y va, mais sans en raffoler.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! je veux qu'il en raffole, parce que j'en raffolerai, moi ; et qu'il faut bien que je me dédommage de l'ennui que j'ai eu au Couvent... d'ailleurs, je lui apporte une fortune assez considérable, pour qu'il se prête à tout ce qui peut me plaire. Mais j'entends quelqu'un. Mettons-nous vîte, à ma leçon de dessin ! voilà mon exemple... [*en le lui montrant*] mes yeux éternels ! cela n'est-il pas bien récréatif ? [*à voix basse*] il est bien heureux que je vous aye trouvée aussi instruite !

LA MARQUISE.

Je vous assure, Mademoiselle, que je me sais bon gré de l'être.

SCENE XVII.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE, LA TOURIERE, FRANÇOISE, *qui tient dans un carton un ajustement couleur de rose.*

LA TOURIERE.

MADEMOISELLE, voilà votre ajustement, couleur de rose, que Françoise apporte de chez la Marchande de Modes, (*Françoise salue en mettant sur la table, le carton*).

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

(*à Françoise qui sort toute interdite,*) (*à la Touriere*)

Elle est une sotte ; et vous oubliez tout... elle arrive à présent, je vais la gronder comme elle le mérite.... imaginez-vous, Madame ! que j'envoie chercher un ajustement couleur de rose, parce que le bleu ne me va pas si bien.

(*Elle voit arriver la Sœur S. Ange.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES; LA Sœur S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

AH! sœur S. Ange! voilà mon ajustement que l'on m'apporte à présent!... que dites-vous de cela?.... et Madame la Marquise de S. Ser, ne tardera sûrement pas à arriver!

Sœur S. ANGE, *avec grande surprise.*

Comment! Madame la Marquise de S. Ser!

Mlle DE FIERVILLE, *avec impatience.*

Eh oui! cette Dame que j'attends.

Sœur S. ANGE, *à part.*

Ciel!

Mlle DE FIERVILLE, *sans regarder la Sœur.*

C'est bien cruel... je n'aurai jamais le tems..... encore, ma Femme-de-chambre qui n'est pas revenue de chez mon Père! je vais toujours dans ma chambre; peut-être, qu'en me dépêchant?... oui, oui: je vous quitte, Madame; mais, pressée comme je le suis! vous vous jugez bien?... s'il faut que je n'aye pas le tems de changer d'ajustement?... je ne le paye pas à la Marchande de Modes, déjà... Elle en sera pour sa peine, et Françoise pour sa course; elles peuvent bien s'y attendre... à présent! (*revenant à la Marquise.*) Ah! je vous remercie de votre leçon; Madame Henri ne m'en a jamais donné de plus agréable. (*La Touriere sort en haussant les épaules.*)

LA MARQUISE, *lui faisant une révérence avec embarras.*

Mademoiselle!... tout ce que l'on peut vous souhaiter, c'est qu'elle vous soit utile.

SCENE XIX.

LA MARQUISE, LA Sœur S. ANGE, *rêveuse.*

LA MARQUISE.

Son ajustement lui tient bien au cœur ! mais si elle connaissait comme moi la Marquise de S. Ser, elle pourrait bien s'épargner le frais de toilette; car l'ajustement est la chose à laquelle Madame de S. Ser regarde le moins.

Sœur S. ANGE.

Je vois à cela que Mademoiselle de Fierville vous a mise dans sa confidence ?

LA MARQUISE.

C'est la première chose qu'elle a faite ; je suis, à présent, aussi instruite qu'elle, de tout ce qui a trait à son mariage.

Sœur S. ANGE.

Elle vous connaît donc ?

LA MARQUISE.

Non assurément ! (*la sœur fait un signe de surprise qu'elle dérobe à la Marquise*,) petite indiscrétion qui avait pour but de parler de son mariage.

Sœur S. ANGE, *avec douceur et un sourire de bonté.*

Ah ! bien pardonnable . . . à son âge sur-tout ? dans sa position ? une jeune personne aime à s'occuper, et à occuper les autres de ce qui flatte ou son goût ou son amour-propre. D'ailleurs, Madame, il y a des physionomies si intéressantes, qu'elles entraînent malgré nous notre confiance.

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur! vous voulez-donc me rendre indiscrete? ... vous leur trouvez de si bonnes excuses!... Eh bien! pardonnez-moi une seule question! au moment où vous avez entendu nommer Madame de S. Ser, un mouvement de surprise, ou de tristesse qui vous est échappé, m'a laissé croire que vous aviez peut-être à vous plaindre d'elle?

Sœur S. ANGE,

Point du tout; que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

C'est que je la connais....

Sœur S. ANGE.

Ah! j'étais faite aussi pour la connaître.

LA MARQUISE.

Mais enfin?... ce saisissement m'inquiète encore.

Sœur S. ANGE.

Rien de si simple; je n'ai jamais vu Madame de S. Ser; mais il y a... sept ans environ, que, je ne sais par quel hasard, j'eus occasion de me trouver avec son fils.

LA MARQUISE.

Ah! vous l'avez vu.

Sœur S. ANGE.

Une seule fois... et assurément trop peu de tems pour qu'il ait pu me rester la moindre idée de ses traits; mais cependant assez, pour avoir remarqué en lui, (autant qu'en peut juger une jeune personne,) un maintien doux, honnête, et réservé, qui justifiait à mes yeux l'éloge que j'en entendais faire, et qui prouve aujourd'hui que la fortune s'attache quelquefois au mé-

rite... ce qui me rend cette époque si présente ?..... c'est qu'elle a précédé, de très-peu de jours, tous les malheurs... d'une famille... qui m'intéresse, de sorte que, ce nom ?... prononcé pour la première fois dans cette Maison... me les a rappelés ; ... et je n'ai pas été maîtresse de mon saisissement ; vous voyez qu'il n'y a rien que de très-naturel ? C'en est assez, je crois, pour bien vous convaincre, que je n'ai pas le plus léger reproche à faire à Madame de S. Ser ?

LA MARQUISE.

J'en suis fort aise pour elle.

Sœur S. ANGE, *allant avec la Marquise à son clavecin.*

Mais, Madame, prenons notre leçon ! vous me faites oublier que vos momens sont précieux.

LA MARQUISE.

Je vous assure, que je les trouve bien employés.

Sœur S. ANGE.

Vous êtes bien honnête, mais les réflexions nous gagnent quelquefois malgré nous : (*feuilletant un livre de musique.*) Voyons ! (*souriant*) je vais trembler.

LA MARQUISE.

Vous chantez aussi ?

Sœur S. ANGE.

Un peu... (*riant*) voulez-vous en juger ? je vais m'accompagner (*changeant de livre.*) Qu'est-ce que je je chanterai ? (*cherchant dans son livre.*)

LA MARQUISE, *feuilletant le livre avec elle.*

Ah ! celle-ci ?

Sœur S. ANGE.

Je ne l'aurais pas choisie.... mais soit !

PREMIER COUPLET. *

» Nos plaisirs sont légers, mais ils sont sans alarmes :
» Plus bruyans, dans le Monde, ils en sont plus trompeurs;
» J'ai pu croire, un moment, qu'ils avaient plus de charmes.

(*La Marquise fait un jeste de surprise.*)

» Un seul moment d'espoir doit-il coûter des pleurs ?

SECOND COUPLET.

» Je ne cherchais qu'un cœur ; il cherchait la fortune !

(*La Marquise l'observe avec plus de surprise et d'intérêt*),

» Ce fut, à mes regards adoucir ses revers ;
» La raison a banni cette idée importune,
» Pour m'en dédommager par des liens plus chers.

LA MARQUISE.

Vous trembliez en commençant ; mais vous vous êtes rassurée sur la fin ; et je puis dire que vous êtes une fort bonne musicienne.

Sœur S. ANGE.

Ah ! fort bonne ? c'est beaucoup dire. J'ai senti de bonne heure la nécessité de cultiver mes talens... Eh ! où en serai-je sans eux ?

LA MARQUISE.

Des réflexions tristes ? changeons de leçon ! voyons un peu vos dessins !

Sœur S. ANGE.

Volontiers : (*Elle montre ses dessins et elles s'asseyent*),

LA MARQUISE.

Voilà un paysage qui est... assez bien. (*Elle y donne un coup de crayon*). Ah ! l'ombre marquée un peu trop légèrement.

* On peut suppléer la harpe au clavecin, pour accompagner ces couplets.

Sœur S. Ange, *corrige, et lui en présente un autre.*

(*en riant*).

Vous avez raison... un peu d'étourderie!... celui-ci ?

LA MARQUISE, *examinant.*

Très-bien, par exemple... (*en voyant un troisième*) à emrveilles... en vérité !

Sœur S. Ange.

Oui, oui! faites-moi des complimens!

LA MARQUISE.

Je ne flatte point... vous êtes très-forte ! je ne ferais pas mieux, assurément.

Sœur S. Ange.

Oh! comparez avec les originaux!

LA MARQUISE, *en les comparant.*

J'y vois très-peu de différence... mais convenez avec moi, qu'une copie... se ressent toujours de la gêne... qui est inséparable de l'imitation! l'on a beau copier aussi parfaitement...

Sœur S. Ange, *riant; d'un ton découragé et en souriant.*

Oh!

LA MARQUISE.

Croyez-moi, ma sœur! je m'y connais. Je suis caution qu'avec vos talens, vous ne devez chercher vos modeles que dans vous-même. Vous pouvez assurément vous passer de leçons.

Sœur S. Ange.

Bon! j'ai voulu cinq à six fois essayer de travailler d'idée;.. je n'ai jamais pu y réussir... voulez-vous voir... (*en riant et avec ironie*), de mes chefs-d'œuvres ?

LA MARQUISE, *en recevant les dessins qu'on lui passe.*

Voyons, voyons!.. cette tête?.. [*marquant la plus vive surprise*,] est très-bien, déjà.

Sœur S. ANGE, *d'un air négligé.*

Trouvez-vous?

LA MARQUISE, *marquant plus de surprise et fixant la Sœur plus attentivement.*

Et ressemblante, même.

Sœur S. ANGE, *de même.*

Ressemblante?

LA MARQUISE, *en fixant la sœur avec plus d'attention encore.*

Quoi!.. ce n'est pas une copie?

Sœur S. ANGE, *lui en passant un autre.*

Non assurément... mais celle-ci est mieux.

LA MARQUISE.

Comment, mais vous avez copié l'une d'après l'autre.

Sœur S. ANGE.

Non, je vous le jure... et voici le reste. Tenez! un Pélerin, un Berger qui garde ses moutons.

LA MARQUISE, *après avoir examiné.*

Mais encore une fois?... jugez-en! (*lui présentant les dessins et les lui faisant comparer*). Vous devez voir comme moi, que c'est absolument la même personne que vous présentez sous des habillemens différens; rapprochez ces têtes!... (*en lui souriant pour ménager son embarras*), et vous ne vous en étiez pas apperçue?

Sœur S. ANGE, *avec étonnement et naïveté.*

Jamais. Cela vous prouve que mon imagination n'est pas fertile en idée neuve.

LA MARQUISE, *en cherchant son porte-feuille.*

Ne dites pas de mal de vos idées ! Vous allez voir que ce serait critiquer les miennes.

Sœur S. ANGE, *avec un air d'embarras.*

Comment donc ?

LA MARQUISE.

C'est la chose la plus singulière. Une mère m'a demandé le portrait de son fils... Je vais vous le montrer, et, s'il était sorti de mes mains... si je ne venais de l'achever à l'instant... on croirait que nous nous sommes, toutes deux, prêté notre modele.

Sœur S. ANGE, *avec étonnement.*

Madame ?..

LA MARQUISE, *en le lui donnant, et le rapprochant de celui de la Sœur.*

Jugez-en !... il est à la Marquise de S. Ser.

Sœur S. ANGE, *redoublant de surprise. Rendant le portrait avec vivacité et confusion.*

A la Marquise de S. Ser ? (*avec autant de trouble que de douleur*). Ah ! Madame !.. (*avec instance*) Madame ! quel voile épais vous retirez de mes yeux ! que serais-je donc devenue, si cette scène eût eu d'autres témoins que vous ? (*avec désolation*) suspectée, sans doute, de conserver, dans mon cœur, des impressions que je n'ai dû ressentir !... je serais morte de douleur et de confusion... (*en pleurant.*) Ainsi donc l'ame,... la plus pure peut-être !... et certainement la plus innocente !..., qui n'admet de bonheur, que celui de renoncer pour jamais au monde !... n'est pas à l'abri du soupçon !... (*très-vivement et avec agitation.*) Madame... déchirez !..., déchirez, je vous prie, ces malheureux amusemens de mes loisirs !... ils déposeraient, je le sens, contre mes premiers vœux, contre

une indifférence dont je fais gloire, et dont je me suis faite une nécessité... Juste ciel!... Ah! déchirez-les! je vous supplie, dans l'instant!

LA MARQUISE.

Réfléchissons! ma sœur!... on pourrait les retrouver... confiez-les moi!

Sœur S. ANGE.

Vous les jetterez au feu, Madame? vous-même? je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Fiez-vous en toute assurance à moi! persuadez-vous bien que votre situation m'affecte... au point de la regarder comme la mienne!

Sœur S. ANGE, *lui baisant la main, serrant les dessins avec agitation dans le porte-feuille de la Marquise.*

Ah!... Tout m'inquiète... tout m'agite... je crains que l'on ne vienne... (*se levant pour regarder du côté du parloir.*) (*à part*) Si tous les jours ressemblaient à celui-ci, les instans en seraient bien cruels!

LA MARQUISE, *à part.*

Comme elle est charmante! et ce bonheur échapperait à mon fils?...

Sœur S. ANGE.

Vous n'osez plus me regarder, Madame? donneriez-vous une interprétation, humiliante pour moi, à de malheureux souvenirs... bien involontaires, je vous assure?

LA MARQUISE.

Mademoiselle, écoutez-moi!... je suis... la meilleure et la plus sûre amie de Madame S. Ser. Ses projets de mariage m'ont seuls attirée ici. Et si cette Mère? (à qui je ne puis rien cacher) (*sur un geste que fait la*

Sœur pour l'interrompre.) Ecoutez-moi, par grace! si cette mère à qui son fils parle souvent de vous et toujours avec regret, (*à la Sœur qui veut encore l'interrompre.*) J'en suis sûre.... si la Marquise? se pénétrant de vos malheurs? se les reprochant? mieux éclairée enfin sur le bonheur de son fils.... vous le demandait elle-même?

Sœur S. Ange, *avec transport de reconnaissance.*

Ah! ah! ah! Madame! comment? votre bon cœur vous abuse, vous égare jusques-là? c'est assurément ce qui fait que j'ose vous répondre, et puis c'est une supposition... avec cela! [*d'un ton très-radouci.*] Vous ne vous appercevez pas que vous opposez à ma raison tout ce que (d'un autre que de vous) je croirais imaginé pour la troubler? ménagez-moi donc! et sentez, comme moi, que soumise, par la reconnaissance, aux volontés de notre digne Supérieure, il ne doit jamais être dans mon ame, de laisser, dans l'asyle respectable qu'elle ouvre à mes malheurs, l'exemple dangereux.

La Marquise.

D'une infortunée? qui aime mieux se condamner à des jours de trouble et de douleur, que d'avouer les sentimens qui les lui préparent?

Sœur S. Ange.

Voici Madame l'Abbesse.... je tremble.... rien qui me compromette? prenez-y garde, je vous prie!

SCENE XIX.

LES MÊMES, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *à qui la Sœur baise la main en tremblant.*

Eh bien! vos écolieres? êtes-vous contente, Madame?

LA MARQUISE.

La réponse m'embarasserait moins s'il n'était question que de la sœur; mais...

L'ABBESSE.

Comment donc?

LA MARQUISE, *montrant la sœur qui veut s'en aller et à qui l'Abbesse fait signe de rester*

D'abord j'ai cru devoir lui apprendre que je suis chargée de suivre ici les intérêts de Madame la Marquise de S. Ser. Vous approuverez les raisons que j'ai de m'expliquer devant Mademoiselle de S. Ange. Madame! Mademoiselle de Fierville, ne peut absolument convenir au Marquis. Quel présent à lui faire, bon Dieu! vous ne connaissiez sûrement pas le caractère de la jeune personne?

L'ABBESSE.

Oh! vous vous effrayez! quelques vivacités? un peu d'étourderie?..... son âge excuse tout cela; mais tant de fortune?...

LA MARQUISE

Serait payée trop cher. Réfléchissez-y! je sais comme pense la Marquise? et je suis fondée à dégager absolument sa parole, et dès ce moment même.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame ! .. quel embarras cela va me causer !.. et compromise ! moi ! moi ! ha ! que vous me faites de peine !

LA MARQUISE.

Eh ! j'y vais ajouter encore ... il le faut !

L'ABBESSE.

Que dites-vous ? comme vous êtes émue !

LA MARQUISE.

C'est de la surprise que vient de me causer sœur S. Ange.

Sœur S. ANGE.

Madame !

LA MARQUISE.

Non, Mademoiselle. Quand je viens de découvrir, de ranimer en vous des impressions, que vous conserviez sans vous en appercevoir, puis-je me dispenser d'éclairer et votre bienfaitrice, et vous-même, sur les suites funestes et menaçantes qu'elles entraînent et pour l'une et pour l'autre ?

L'ABBESSE, *à la Marquise.*

Vous m'étonnez et m'allarmez à un point ! .. (*à la sœur.*) Ma chère fille ! ... et que cela m'ait échappé, Madame ?

Sœur S. ANGE.

Mais jamais ces souvenirs ne m'ont occupée ... daignez croire que le tems, la raison ! ...

LA MARQUISE.

Vous avaient trompée. J'en ai la preuve la plus sûre ... (*d'un ton très-radouci, et en mettant la main sur le portefeuille.*) Voulez-vous que Madame nous juge ?

Sœur S. ANGE, *avec agitation vive.*

Non, Madame. (*à part.*) Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je sens.

L'ABBESSE.

Tu me refuses pour juge ? moi, ma fille ? c'est m'éclairer et t'accuser toi-même ... et dans ce moment ? cette agitation (que je ne t'ai jamais vue !) ne suffit-elle pas pour déceler des sentimens...

LA MARQUISE.

Qui n'étaient qu'assoupis dans votre cœur. Mais avec quelle facilité s'y sont-ils réveillés au seul nom de mon fils !

Sœur S. ANGE, *tombant dans un fauteuil.*

De votre fils ? oh ciel !

L'ABBESSE.

Ma fille ! les impressions que tu cherches à te dissimuler n'en sont pas pour cela moins inquiétantes. Elles te prépareraient un avenir affreux ... (*à la Marquise,*) que je vous sais gré de nous avoir éclairées l'une et l'autre ! eh ! que serait-elle donc devenue si ses derniers sermens eussent assuré, dans cette Maison, l'engagement absolu de sa liberté ?

LA MARQUISE, *avec la plus vive joie, à l'Abbesse.*

Ah ! je vous vois pénétrée de tout l'intérêt qu'elle inspire !

L'ABBESSE.

Sa tranquillité, la mienne, mon devoir même, Madame ! tout l'exige... Quelque douloureuse que soit pour moi, la perte que nous allons faire en toi, ma fille ! (*avec la plus vive douleur.*) je te rends ta liberté....

Sœur S. ANGE.

Vous me désolez.... eh bien, Madame, j'en saurai faire un usage, digne de vous et de moi, en remplaçant les soins que je devais à ma bienfaitrice, par les consolations nouvelles que je puis offrir à l'infortunée que mon père chérissait si ardemment.

LA MARQUISE.

Que vous êtes respectable, Mademoiselle ! daignez

disposer de votre liberté, non pas pour verser des consolations sur une seule mère ! mais pour rassurer encore celle qui peut, à présent, vous ramener à l'idée de son fils, vous demander son bonheur, et vous répondre de ses sentimens, avec autant de sécurité, qu'elle se promet de satisfaction, si vous l'acceptez pour époux !

Sœur S. ANGE.

Quoi, Madame ? que je dérange les projets que vous aviez sur Mademoiselle de Fierville ?

SCENE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, Sœur ANASTASE, Sœur EUPHÉMIE.

L'ABBESSE, (*les deux Sœurs passent de l'appartement au cloître, écoutent.*)

D'ABORD. Madame la Marquise de S. Ser, (*les deux Sœurs marquent leur étonnement et leur joie et courent au cloître,*) (et tu viens de l'entendre,) avait dégagé sa parole....

SCENE XXI.

LA MARQUISE; L'ABBESSE, LA Sœur S. ANGE.

LA MARQUISE.

AVANT de vous demander la vôtre.

Sœur S. ANGE.

Mais, Madame, que je vous appele ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui ; puisque vous prouvez, si bien, combien ce titre vous est cher.... (*la Sœur baisant sa main.*) Ah ! je suis au comble de la joie !

SCENE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, Mlle DE FIERVILLE, LES PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES, (*de dedans le cloître.*)

ON vient de te dire qu'elle est ici.

Mlle DE FIERVILLE.

Cela est-il bien vrai ?

L'ABBESSE, *avec crainte.*

C'est Mademoiselle de Fierville !

LA MARQUISE, *à l'Abbesse qui veut empêcher Mlle de Fierville d'arriver.*

Laissez ! Je puis lui parler sans compromettre ni sa délicatesse ni la nôtre.

Mlle DE FIERVILLE, *parlant aux Pensionnaires.*

Eh bien, tant mieux. Ma toileste me servira de quelque chose. Mais puisque vous en êtes sûres, venez avec moi ! (*Elle les amene et les quitte en voyant la Marquise.*) Ah ! bon jour, Madame ! (*Elle lui fait un salut de protection.*) (*á l'Abbesse.*) Notre Mère, ces Demoiselles m'assurent que Madame la Marquise de S. Ser est arrivée. J'en doute fort ; car assurément elle m'eut fait appeler.

LA MARQUISE.

Elles ne vous ont point trompée, Mademoiselle.

UNE PENSIONNAIRE, *à part.*

Il serait plaisant qu'on nous eut dit vrai.

LA MARQUISE.

Vous la voyez dans cette maîtresse....

Mlle DE FIERVILLE.

A qui j'ai parlé avec tant de franchise?

Seconde PENSIONNAIRE, *bas à l'oreille de Mlle de Fierville.*

Et qui t'a donné des leçons que tu as trouvées si agréables?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment Madame? ah! (*à part.*) qu'ai-je fait!

Seconde PENSIONNAIRE.

Je m'en étais doutée, en vérité.

TOUTES TROIS.

Et moi aussi.

LA MARQUISE, *aux Pensionnaires.*

Permettez!...

TOUTES, *en lui faisant une révérence respectueuse.*

Madame! pardon!...

LA MARQUISE, *à Mlle de Fierville.*

Mademoiselle! j'ignorais quand je vous ai fait offrir la main de mon fils, qu'il eut disposé lui-même de son cœur.... Je compte voir aujourd'hui Madame votre mère...

Mlle DE FIERVILLE.

Et lui dire notre conversation, peut-être?

LA MARQUISE, *en riant.*

Ah ! pas dans tous ses détails. La prier seulement d'agréer les excuses que je vous dois à toutes deux. Mais, Mademoiselle ! (*du ton le plus radouci.*) que ma visite ne vous ait pas été tout-à-fait inutile ! et permettez-moi de vous dire, que lorsqu'on réunit, à une figure vive et intéressante, tout l'esprit que vous avez .... en vérité, (*du ton le plus indulgent et le plus doux*) l'on serait bien à plaindre, de n'en pas faire l'usage.... qui ne laisserait en vous rien à désirer.

Mlle DE FIERVILLE, *la saluant d'un air gêné.*

Madame!... j'entends.... ce que cela veut dire ; (*aux Pensionnaires en s'en allant,*) me voilà donc encore restée au Couvent ! (*Elle sort.*)

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, Sœur S. ANGE, LES PENSIONNAIRES.

Une PENSIONNAIRE, *avec joie.*

QUAND je t'ai dit que son mariage ne se ferait pas...

Toutes les PENSIONNAIRES.

Oh j'en étais sûre ! (*Elles s'en vont.*)

L'ABBESSE, *les rappellant.*

Mesdemoiselles ? profitez de la leçon ! et persuadez-vous bien, qu'aux yeux des personnes sensées, le caractère et l'éducation l'emportent sur la fortune elle-même.

LES PENSIONNAIRES.

Bien obligé, notre Mère. (*Elles sortent en sautant*).

SCENE XXIV & dernière.

TOUTES, *(excepté les Pensionnaires et Mlle de Fierville.*

Sœur ANASTASE.

VOICI l'heure....

Sœur EUPHEMIE.

Voici l'heure du réfectoire.

L'ABBESSE, *à la Marquise et à sœur S. Ange.*

Nous dînons toutes trois dans mon appartement?

LA MARQUISE.

Volontiers; nous nous arrangerons pour que j'emmene avec moi, ma chère fille....

L'ABBESSE.

Que je regretterai souvent, mais au bonheur de laquelle nous ne cesserons d'applaudir.

Sœur S. ANGE.

Ah, Madame! que de bontés!

FIN.

LE VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE.

LE VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE

POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE
DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE
(A L'ODÉON), LE 15 JUIN 1808.

PAR ALEXANDRE DUVAL.

PRIX : 1 franc.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, boulevard des Italiens, nº 7,
près la rue Favart.

MDCCCVIII.

A MESSIEURS

LES PRÉSIDENT ET GRANDS-OFFICIERS

DU SÉNAT.

MESSIEURS,

Vous avez permis que Thalie vînt placer un de ses temples près de l'auguste enceinte où vous résidez. Au titre de *Conservateurs des Lois*, vous voulez joindre celui de *Protecteurs des Arts*.

Et, en cela encore, vous seconderez dans ses vastes desseins le Génie qui régle les destinées du plus grand des empires. Il encourage les beaux-arts, parcequ'il sait com-

bien ils contribuent à la gloire des états, et même à leur prospérité.

Déja, Messieurs, en jetant les yeux autour de vous, il vous sera facile de reconnoître la salutaire influence des beaux-arts. A peine le monument que le Sénat vient d'élever à l'art dramatique est achevé, et tout un quartier de cette immense capitale paroît prendre une nouvelle vie. Voyez circuler sous les portiques, dans les jardins de votre palais, une population plus nombreuse et plus active. Le riche projette, l'artiste invente, le marchand calcule, l'artisan travaille, le pauvre espere; tous les citoyens enfin, que le nouveau théâtre va réunir et fixer dans les environs de votre palais, ressentent les effets de votre munificence. Il m'est doux d'être leur organe, de vous offrir leur hommage public d'amour et de respect!

Qu'il me soit permis d'y joindre les témoignages particuliers de ma reconnoissance pour l'insigne faveur que vous avez daigné

m'accorder en agréant la dédicace de cette foible production, où j'ai voulu célébrer l'inauguration du nouveau théâtre, et consacrer vos bienfaits.

Je suis avec respect,

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ALEXANDRE DUVAL,

Directeur du Théâtre de Sa Majesté l'Impératrice.

PERSONNAGES.

	MM.
DERBAIN, vieil amateur du Théâtre Français.	DUGRAND.
FLORIMON, acteur du Théâtre de Sa Majesté l'Impératrice.	CLOZEL.
BELISE, actrice du même théâtre.	Mlle MOLIERE.
EUGENE, écolier de l'Université.	FIRMIN.
CLAQUETIN, cabaleur de métier, gascon.	PERROUD.
GERMAIN, ancien portier du Théâtre Français.	CAMMAILLE.
UN MAÎTRE DE MUSIQUE, ITALIEN.	FUSIL.
LA PRIMA DONNA.	Mme BARILLI.
PLUSIEURS CHANTEURS ITALIENS.	

La scene est sur le théâtre de l'Odéon, le matin même du jour de l'ouverture.

LE VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN, *seul.*

Il faut en convenir, c'est un rude métier
Que d'être en un théâtre ou concierge ou portier.
Moi, j'ai, sans me vanter, une tête assez forte;
C'est aussi pour cela qu'on m'a mis à la porte.
Cependant je ressens une certaine peur....
Pourrai-je m'en tirer ce soir avec honneur?
Tous nos jeunes acteurs, qui sont gens très aimables,
Vous font le plus souvent donner à tous les diables :
L'un fait entrer sa niece, et l'autre son cousin;
L'un apporte une écharpe, et l'autre un brodequin;
Si bien que le théâtre où doit n'entrer personne,
De mille curieux en un instant foisonne.
Mais aujourd'hui, morbleu, personne n'y viendra,
Excepté le public, attendu qu'il paîra.

SCENE II.

GERMAIN, DERBAIN.

DERBAIN.

Au faubourg Saint-Germain pourtant je me retrouve.

GERMAIN, *à part.*

Quel est ce monsieur-là?

DERBAIN.

Le plaisir que j'éprouve
Est vraiment des plus vifs.

GERMAIN.

Mais je l'ai vu jadis;
C'est un vieil amateur.

DERBAIN.

Je reviens à Paris.
Après vingt ans passés, je revois le théâtre
Qui fit tous mes plaisirs, dont je fus idolâtre....
Et ce beau monument, qui charme mes regards,
M'annonce que Minerve ici guida les arts.
Tous ces joyeux enfants vont se faire une étude
De charmer ses loisirs, sa docte solitude.
Les arts, de la sagesse habiter le palais!
Ils vont nous enchanter encor plus que jamais.

GERMAIN.

Toujours même chaleur....

DERBAIN.

Par quel effet magique
Paris est-il changé? Quel enchanteur unique,
Si puissant dans un art par Vitruve inventé,
Ose arrêter sa place à l'immortalité?
Et qui donc éleva ces palais à Thalie,
Ce Louvre à la grandeur, ce temple à l'industrie,
A de braves guerriers tous ces arcs triomphaux,
Au commerce, au public, ces ponts et ces canaux?
Quelle main dans Paris porta l'ancienne Rome?

GERMAIN, *à part.*

Eh mais, d'où vient-il donc? C'est vraiment un bonhomme.
(*haut.*)
Il ne sait pas encor.... Monsieur n'a donc pas vu?
Eh quoi, notre enchanteur ne vous est pas connu?
Sa baguette s'étend un peu loin sur la terre :
Vous pourriez la trouver sous un autre hémisphere;
Elle enchaîne la force, inspire la valeur,
Fait d'un ennemi fier un pacificateur,
Concilie et séduit, frappe, console et fonde;
Ses prodiges enfin reglent le sort du monde.

DERBAIN.

Mais, si je ne me trompe, eh! c'est le bon Germain,
Vieux portier des Français?

GERMAIN.

Eh oui, monsieur Derbain,
C'est lui-même.

DERBAIN.

Parbleu, dans cette circonstance,
Je suis charmé d'avoir quelqu'un de connoissance.
Depuis long-temps, mon cher, j'ai quitté mon pays;
C'est d'hier seulement que je revois Paris
Après un grand voyage.

GERMAIN.

Un grand voyage en France?

DERBAIN.

Non, j'ai couru le monde.

GERMAIN

Et malgré vous, je pense;
Car je vous ai connu le goût très casanier.
Vous viviez en paisible habitant du quartier;
Vos travaux vous prenoient toute la matinée;
Puis, vous vous promeniez aussi, dans la journée,
Au Luxembourg; le soir, sans y manquer jamais,
On vous trouvoit assis à l'orchestre aux Français;
Votre place étoit là.

DERBAIN.

Quel temps tu me rappelles!

GERMAIN.

Oui, vous étiez, monsieur, du nombre des fideles,
De ces vrais amateurs dont le goût indulgent
Cultive sous la ronce un sauvageon naissant.
On le greffe, on l'arrose; et l'on agit de sorte
Que l'arbrisseau s'éleve, et de bons fruits rapporte.

DERBAIN.

Bien raisonné. Tu sais si, d'après leurs produits,
Tous ceux que j'ai greffés ont donné de bons fruits?

GERMAIN.

Je ne dois point juger en matiere pareille.

DERBAIN.

Pour moi, j'en peux juger. Arrivé de la veille,
Absent depuis long-temps, je vais revoir enfin
Mes deux meilleurs amis, Corneille et Poquelin.

GERMAIN.

Mais, monsieur, permettez....

DERBAIN.

Je goûte par avance
D'un spectacle enchanteur la douce jouissance;
Je me souviens toujours de la vivacité,
De la grace, du feu, de la légèreté
De l'aimable Molé.

GERMAIN.

Si vous voulez m'entendre.

DERBAIN.

Et toi, jeune Olivier au regard doux et tendre,
Et toi, vive soubrette au pétillant débit,
Qui lançois si gaîment tous les traits de l'esprit,
Joly, je te verrai.... Mais qu'as-tu donc? Tu pleures.

GERMAIN.

Ah! ne vous pressez pas d'habiter leurs demeures.

DERBAIN.

Comment! tous trois auroient....

GERMAIN.

Ils sont où nous irons.
Tâchons d'être avec eux; ensemble nous rirons.

DERBAIN.

Je les regrette bien. De la scene française
Il est d'autres soutiens, et je serois bien aise
De revoir au plutôt un certain amoureux,
La plus belle coquette, et deux valets....

GERMAIN.

Pour eux
Ils se portent très bien.

DERBAIN.

Bon, et ce soir j'espere....

GERMAIN.

Oui, vous pourrez les voir, en passant la riviere.

DERBAIN.

Quoi! ce n'est pas ici que de leur grand talent....

GERMAIN.

Eh! mais d'où tombez-vous, monsieur? du firmamen
Venez-vous de Pékin?

DERBAIN.

Mais d'aussi loin, je pense.
Si l'on connoît par-tout les destins de la France,
Ses guerriers, ses héros, leur chef et ses succès,
On peut bien oublier le Théâtre Français.
Toi, qui depuis trente ans vis à la comédie,
Apprends-moi le destin des enfants de Thalie.

GERMAIN.

Monsieur, c'est un récit que vous me demandez ;
Je sais comme on les fait.... Bon, j'y suis : attendez.
A peine la Discorde, et l'Orgueil, et l'Envie,
Ont formé de poisons l'affreuse zizanie,
Que la troupe bientôt et sans ordre et sans chef....

DERBAIN.

Finiras-tu, Germain?

GERMAIN.

Vous n'en voulez pas? Bref,
Tous les malheurs des temps, les petites recettes,
D'autres opinions, et les Madelonnettes,
Les ayant séparés, tous nos joyeux enfants
Allerent dans Paris colporter leurs talents.
Las! que devient la gloire, argent, quand tu commandes!
Ils furent à mes yeux divisés en trois bandes.
Quelques comédiens, fideles à leurs vœux,
Gardoient du feu sacré les restes dans ces lieux;
Mais ce feu-là, monsieur, brûla bientôt le temple.
Quel incendie! O ciel! en est-il un exemple!
J'ai vu dans un instant consumer cinq palais
De style grec, romain; deux prisons, trois forêts;
Et malgré tout mon zele et celui de ma femme,
Hélas! nous n'avons pu dérober à la flamme
Qu'un tonnerre assez bon, nos deux grands Jupiters,
Un océan tout neuf et vingt livres d'éclairs.

DERBAIN.

Mais la salle, en effet, ne paroît plus la même;

J'admire sa grandeur et sa richesse extrême.

GERMAIN.

Peut-elle être moins riche? Un grand corps de l'état
Sur elle en l'élevant répandit son éclat :
Ce protecteur des arts voulut que le génie
Autour de son palais appelât l'industrie.

DERBAIN.

J'approuve ses projets. Ainsi nos grands acteurs....

GERMAIN.

Nos grands acteurs, hélas!

DERBAIN.

Nos immortels auteurs....

GERMAIN.

Nos auteurs sont mortels.

DERBAIN.

Sur cette noble scene
Font entendre ce soir Thalie et Melpomene.

GERMAIN.

Eh non, monsieur. Bon Dieu! daignez donc m'écouter.

DERBAIN.

Quoi! les Français....

GERMAIN.

Ici ne vont pas débuter;
Et c'est à leur refus qu'une branche cadette
S'introduit en ces lieux, sans bruit et sans trompette.
De Thalie autrefois un jeune nourrisson
Par ses heureux travaux établit la maison;
Elle prospérera, j'en ai quelque espérance.

Elle apporte en ces lieux le travail, la constance,
Et la docilité qui conduit au talent.
Le travail aux cadets réussit bien souvent;
Et jaloux de l'éclat dont le frere aîné brille,
Ils brigueront l'honneur d'être de la famille.

DERBAIN.

Pour moi, quand il s'agit du Théâtre Français,
Des auteurs, des acteurs je fuis tous les cadets :
Si ta branche bâtarde est assez téméraire
Pour venir en des lieux consacrés à Moliere,
Je vais la recevoir de la bonne façon.

GERMAIN.

C'est avoir contre nous trop de prévention;
Et quand vous connoîtrez notre aimable jeunesse....

DERBAIN.

Le talent seul me plaît : oui, lui seul m'intéresse;
Et tel est mon dépit contre tes jeunes gens,
Qu'ils passeront ici de très mauvais moments.

GERMAIN.

Je cours les avertir de cette affreuse trame.
Je vous croyois, monsieur, plus de bonté dans l'ame :
Non, vous ne deviez pas arriver tout exprès
Pour troubler nos débuts. Allez voir vos Français.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DERBAIN, *seul.*

Peste soit de Germain, de sa troupe nouvelle!
En vain de ses acteurs il me vante le zele;
Quand même du public ils seroient estimés,
Je ne vois de talents que ceux que j'ai formés.

SCENE IV.

EUGENE, DERBAIN.

EUGENE.

Ah! pourtant m'y voilà : que le concierge enrage,
Je ne sortirai point, dût-il faire tapage.

DERBAIN.

Qu'avez-vous donc, jeune homme?

EUGENE.

Oh! c'est un radoteu
Ce concierge.

DERBAIN.

Comment?

EUGENE.

Je demande un acteur,
Je prétends lui parler d'une importante affaire,
Il m'éconduit tout net, malgré mon caractere.

DERBAIN.

Eh quoi! monsieur seroit?...

EUGENE.

Un homme intéressant;
De l'université je suis étudiant.

DERBAIN.

Il a tort ce concierge; il ignoroit peut-être
Qu'en ces lieux l'écolier parle souvent en maître.

EUGENE.

Oh! laissez, avant peu nous reprendrons nos droits;
Et bientôt les acteurs reconnoîtront nos lois.

DERBAIN.

Mais votre tribunal, monsieur, n'est qu'au parterre.

EUGENE.

J'en conviens.

DERBAIN.

C'est de là que l'on fait bien la guerre
A ces pauvres acteurs, sur-tout à ces auteurs.

EUGENE.

Mais c'est aussi de nous qu'on obtient les faveurs;
Nos arrêts sont d'ailleurs dictés par la clémence,
Et nos punitions...

DERBAIN.

Ont l'air de la vengeance.

EUGENE.

Il faut bien dans les arts soutenir le bon goût.

DERBAIN.

Mais il faut, quand on juge, écouter avant tout.

EUGENE.

Le seul amour du beau nous anime et nous guide.

DERBAIN.

La jeunesse souvent par passion décide.

EUGENE.

Mais qui peut se tromper quand un ouvrage est bon ?

DERBAIN.

On applaudit long-temps la Phedre de Pradon.

EUGENE.

Oh ! nous avons bien plus d'esprit que nos ancêtres.

DERBAIN.

Dans tous les arts pourtant ils ont été nos maîtres.

EUGENE.

Le goût est bien plus fin, l'esprit plus général.

DERBAIN.

Oui, j'en conviens, jeune homme, et c'est peut-être un ma
Il est pour nos auteurs difficile d'écrire,
On ôte chaque jour une corde à leur lyre.
En vain l'auteur se sert des moyens de son art,
Le public les connoît, les a vus quelque part.
L'amour, l'ambition, sauvent la tragédie;
Mais comment peut-on faire encor la comédie?
Que peut-on inventer? un Moliere a tout dit,
Et Regnard dans ses vers a moissonné l'esprit.
Il faut, me dira-t-on, cueillir le ridicule;
Et si l'on interdit à l'auteur sa férule,
S'il ne peut pas dauber sur les fous et les sots,
Sur qui voulez-vous donc que portent ses bons mots?
Que peut un pauvre auteur? Il change son ouvrage

Taille un habit lugubre au plus gai personnage ;
De la vive Thalie abandonnant le trait,
Pour remplacer l'esprit, il y met l'intérêt;
Et se livrant lui seul au fouet de la satyre,
Fait pleurer le public qui demandoit à rire.

EUGENE.

Pour moi, je ne suis pas du tout de votre avis:
Il reste vingt portraits qui ne sont pas saisis;
Et peut-être avant peu, sur la scene où nous sommes,
Des plus vives couleurs je peindrai tous les hommes.

DERBAIN.

Peste, vous m'avez l'air d'être un terrible auteur.
Quel est votre premier sujet?

EUGENE.

Le professeur.

DERBAIN.

C'est le vôtre, sans doute; et la reconnoissance
Vous a fait...

EUGENE.

C'est le sot, le plus pédant de France;
Il est lourd, ennuyeux, a le regard benin,
Et ne peut dire un mot sans vous parler latin.
Oh! que je rendrai bien sa douceur hypocrite,
Et son penchant modeste à vanter son mérite.

DERBAIN.

Pour peindre ce pédant nouvellement conçu,
Lisez votre Moliere.

EUGENE.

Eh! cent fois je l'ai lu.

DERBAIN.

Quoi! monsieur Trissotin?

EUGENE.

Ah! mon dieu, c'est lui-même.
A le refaire, moi, j'ai passé mon carême;
Mais j'ai d'autres sujets et mille originaux;
Tous, pris dans la nature, attendent mes pinceaux.
J'ai pour oncle un vieillard, un ancien militaire
D'un caractere franc, mais dur, atrabilaire;
Il blâme tout.

DERBAIN.

Bien! c'est le Misanthrope.

EUGENE.

O ciel!

DERBAIN.

Vous alliez concevoir un ouvrage immortel.

EUGENE.

Vous me désespérez. Ah! cette fois, j'espere
Que vous ne lirez pas mon sujet dans Moliere.
J'ai pour cousin-germain le plus drôle de corps;
Mille esprits à la fois agitent ses ressorts:
Il n'est bien nulle part, et par-tout il veut être;
Il a changé d'état au moins dix fois peut-être.

DERBAIN.

N'est-ce pas l'Inconstant?

EUGENE.

C'est à-peu-près cela.

DERBAIN.

Le Théâtre français demain le donnera.

EUGENE.

Encor!

DERBAIN.

Ce fut l'essai d'un bon auteur comique
Dont les travaux ont droit à l'estime publique;
Vous avez du talent, je le crois; mais enfin
Ne le refaites pas, mon cher, après Colin.

EUGENE.

Vous me découragez; dans mon dépit extrême,
Il ne me reste plus qu'à me jouer moi-même.

DERBAIN.

Comment vous peindrez-vous?

EUGENE.

Mais, en franc étourdi.

DERBAIN.

Ah! l'un de mes amis en a fait deux ici;
Et si vous desirez un accueil agréable
De la part du public, comme eux soyez aimable.

EUGENE.

Peste soit des auteurs! ils sont tous nés exprès
Quelque temps avant moi pour traiter mes sujets.

DERBAIN.

Vous ferez mieux d'entrer dans une autre carriere.

EUGENE.

Celle-là me convient.

DERBAIN.

Prenez garde à l'orniere :
De plus adroits que vous y tombent trop souvent.

EUGENE.

Bon! le meilleur coureur peut broncher en marchant.
Je me sens inspiré, j'ai fait mon horoscope;
Et si je n'atteins pas l'auteur du Misanthrope,
Je veux sur ce théâtre, en dépit de son nom,
A sa couronne au moins dérober un fleuron.
D'aujourd'hui, c'en est fait, j'appartiens à la scene,
Et je cours de ce pas voir mon nouveau domaine.
(*Il sort.*)

SCENE V.

DERBAIN, *seul.*

L'enthousiasme est bon, mais il faut réussir;
Qui n'atteint pas le but, trouve le repentir :
Que je plains l'imprudent prompt à s'en faire accroire,
Qui prend pour du talent le desir de la gloire.

SCENE VI.

FLORIMON, BELISE, DERBAIN.

FLORIMON.

Au théâtre, aujourd'hui, je ne viens qu'en tremblant

BELISE.

Mon cher, vous n'êtes pas au moins très rassurant :
Allons, que votre front un instant se déride.
Si notre premier rôle est à ce point timide,
C'est fait de nous ce soir.

DERBAIN, *à part.*

Ah ! ce sont des acteurs !
Je ne leur trouve pas des airs... triomphateurs.

BELISE.

Et d'ailleurs Florimon peut-il avoir à craindre ?
Moi-même du public je n'ai pas à me plaindre ;
Et pourquoi voulez-vous qu'ici plus rigoureux
Il veuille nous traiter plus mal qu'en d'autres lieux ?

FLORIMON.

Songez, en contemplant ces beaux lieux où nous sommes,
A l'effet que produit le regret sur les hommes.
Si le public nous vit d'un regard indulgent,
C'est qu'il crut voir en nous quelque espoir de talent ;
Mais qu'est-ce que l'espoir ? lorsque dans cette enceinte
Tout, jusques à ces murs, va nous porter atteinte.
Ils seront contre nous peuplés de souvenirs ;
On se rappellera tous ses premiers plaisirs....
Des acteurs pleins de feu...

BELISE.

Des actrices très belles.

FLORIMON.

Des pieces d'un talent...

BELISE.

Qui n'étoient pas nouvelles.

FLORIMON.

Enfin, en ce moment, et quoiqu'épouvanté
Du châtiment qu'on garde à la témérité,
Je ne puis m'empêcher de songer, sans ivresse,
Au temps où je venois, dans ma grande jeunesse,
Jouir du charme heureux de dix acteurs parfaits
Qu'on admiroit alors au Théâtre Français.

DERBAIN, *à part.*

Ce jeune homme a du bon.

BELISE, *appercevant Derbain.*

Eh mais! l'on nous écoute!
Ce monsieur seroit-il de la maison?

DERBAIN.

Sans doute;
J'y suis fort attaché.

FLORIMON.

Que pense-t-on de nous,
Monsieur, dans le quartier?

DERBAIN, *à part.* (*haut.*)

Effrayons-les. De vous...

BELISE.

La question, je crois, un peu vous embarrasse?

FLORIMON.

Parlez-nous franchement.

DERBAIN.

On blâme votre audace.
Et tout en estimant votre zele connu,
On craint qu'il ne soit pas du public bien venu.
On dit que si par vous la salle est occupée,
Vous y jouerez, messieurs, *l'Espérance trompée.*

FLORIMON.

Et nous n'espérons rien lorsqu'ici nous venons.
(*à Belise.*)
Ai-je tort?

BELISE.

Nous ferons tout ce que nous pourrons.
Eh! mon ami, c'est trop nous tourmenter la tête.
Je sais bien que ce jour n'est pas un jour de fête;
Mais j'ai pris mon parti, je jouerai de mon mieux;
Tout en tremblant bien fort j'aurai l'air courageux;
Mais si des professeurs de certaine musique
Par un aigre fausset me donnent la réplique,
Je leur dirai tout net : « Lorsque de bonnes gens
« Vous viennent de si loin... peut-être à leurs dépens,
« Il n'est pas genéreux, le jour de l'arrivée,
« De changer de la sorte un devoir en corvée.
« Allons, patientez; je prévois qu'avant peu
« Vous vous régalerez de votre vilain jeu;
« Mais pour notre début, messieurs, grace complette,
« Point d'accompagnement, ou je reste muette;
« Et puisque vous aimez la musique en ces lieux,

« Nous vous en donnerons, et qui vaudra bien mieux ».

FLORIMON.

Voilà ce qu'on appelle un discours oratoire.

BELISE.

Je laisse à nos pédants leur éloquent grimoire ;
Je parle simplement, et c'est toujours très bien.
Vous riez ?

FLORIMON.

Oui, je ris de votre beau moyen.

BELISE.

Très beau, puisqu'il me rend tout-à-fait le courage,
Et je cours m'habiller pour affronter l'orage.
Appelons le concierge.

FLORIMON.

Et que lui voulez-vous?

BELISE, *vivement.*

Mais, la clef de ma loge...

FLORIMON, *en riant.*

Allons, point de courroux.

DERBAIN, *d'un grand sang-froid lui présente une clef.*

Je vais vous la donner, car il me l'a remise.

BELISE, *étonnée.*

Quoi! monsieur, vous avez... Je dois être surprise...

DERBAIN.

Votre loge est charmante ; elle est très près d'ici :
Elle vous conviendra ; c'est celle de *Joly*.

BELISE.

De *Joly!* Quoi, vraiment?...

DERBAIN.

Cette aimable soubrette,
Si vive, si piquante...

FLORIMON.

Et toujours si parfaite.

BELISE, *avec dépit.*

Pourquoi me placer, moi, dans cette loge là?
C'est un tour qu'on me fait; mais on me le paiera.

FLORIMON, *malignement.*

Vous sentez l'épigramme?...

BELISE.

Elle n'est pas heureuse;
Car enfin vous savez si je suis orgueilleuse?
Je puis bien près de vous avoir quelque bon sens;
Mais je ne me crois rien près de ces grands talents.

DERBAIN.

C'est de la modestie.

BELISE, *à Florimon qui rit.*

Ah! cela vous fait rire!
Je ne vous savois pas ce goût pour la satire;
Mais, mon cher Florimon, ne vous y jouez pas,
Et tout autant que moi prenez garde aux faux pas;
Oui, je puis comme vous avoir droit à l'éloge,
Si jamais de *Molé* vous occupez la loge.

DERBAIN, *ironiquement.*

D'après ce qu'on m'a dit, vous devez l'habiter.

FLORIMON.

A nos dépens, monsieur, c'est assez plaisanter;
(*à Belise.*)
Ce seroit abuser... Rassurez-vous, ma chere.
Notre amour pour notre art a fait un sanctuaire
Des lieux que le talent a si bien consacrés:
Par nos comédiens ils seront révérés.
Et lorsqu'ils deviendront pour nous un apanage,
Le Public fixera nos droits à l'héritage.

SCENE VII.

EUGENE, LES PRÉCÉDENTS.

DERBAIN, *à Eugene.*

Ah! vous nous revenez, monsieur l'étudiant.
(*le montrant à Florimon et à Belise.*)
Ce jeune homme est auteur, auteur adolescent;
Il va, l'un de ces jours, entrer dans la carriere,
Et sera pour le moins le rival de Moliere.

BELISE.

Vous me ferez un rôle!

EUGENE.

On se moque de moi.
Mais en dépit de tout, je me suis fait la loi
De consacrer ma vie à la piquante muse
Qui tout en nous pinçant nous charme et nous amuse.

FLORIMON.

Mais, monsieur, pour offrir de comiques tableaux,
Il faut connoître l'homme, et sur-tout ses défauts.
Assez patiemment il souffre qu'on le fronde;
Mais pour bien le saisir, il faut voir le grand monde;
Et vous êtes trop jeune, à ce qu'il me paroît,
Pour bien savoir encor comment le monde est fait.

EUGENE.

Vous n'arrêterez pas mes hautes destinées,
Le talent *n'attend pas le nombre des années,*
Et je sens dans ma tête un volcan comprimé,
Qui bientôt de ses feux aura tout consumé.
Mille sujets encor sont offerts au génie,
Qui seront par le temps bien acquis à Thalie;
Un ridicule passe ou change, je le sais :
Eh bien! pour l'attaquer je changerai mes traits.
Il en est de notre art comme de la peinture;
D'un œil bien différent chacun voit la nature :
Qu'importe le sujet que le peintre a saisi,
S'il a fait ressemblant et s'il a bien choisi.
Je ne briguerai point un triomphe éphémere;
Et, cédant au beau feu qui me guide et m'éclaire,
Loin de craindre les noms de mes prédécesseurs,
Je m'inscrirai comme eux au temple des neuf sœurs.

BELISE.

Très bien! l'enthousiasme est souvent un bon guide;
Grimpez à votre tour sur ce Parnasse aride;
Courez vîte y glaner, et nous nous chargerons

De donner au Public vos heureuses moissons.

DERBAIN.

Nous sommes à présent dans un temps de famine,
Et ce n'est pas monsieur, au moins je l'imagine,
Qui pourra nous tirer du dénuement total...
Mais quelqu'un vient à nous...

FLORIMON.

Quel est l'original?...

SCENE VIII.

CLAQUETIN, LES PRÉCÉDENTS.

BELISE.

Je ne l'ai jamais vu.

EUGENE.

La drôle de figure!

BELISE.

D'un gascon d'autrefois c'est la caricature.

CLAQUETIN, *gasconnant.*

Est-ce aux comédiens, messieurs, que j'ai l'honneur
De m'adresser; je suis leur petit serviteur.

DERBAIN, *montrant Belise et Florimon.*

Il en est deux ici; monsieur, mademoiselle.

CLAQUETIN.

De vos adorateurs voyez le plus fidele.

FLORIMON.

D'où nous connoissons-nous?

BELISE.

C'est la premiere fois...

CLAQUETIN.

C'est la premiere fois aussi que je vous vois;
Mais tel est mon penchant pour les gens de mérite,
Que sans les avoir vus je les vante, les cite;
Sur-tout je sais placer mon éloge à propos.
J'ai combattu pour vous.

BELISE.

Mais, où donc?

CLAQUETIN.

A Bordeaux.
Certains négociants sans esprit, sans prudence,
De vous dénigrer tous avoient l'impertinence;
Ils disoient, sans respect pour le rang ni le nom,
Que vous tomberiez tous, messieurs, à l'Odéon;
Que vous étiez petits, que la salle étoit grande,
Et qu'il falloit d'acteurs faire une autre commande
Sandis! A ce propos je devins furieux.
Vous en avez menti, dis-je à ces factieux,
Ils pourront réussir, s'ils savent bien s'y prendre,
Et pour les appuyer près d'eux je vais me rendre;
Je leur prête mes bras et ceux de mes amis,
Et les fais au début claquer de tout Paris.

BELISE, *à part.*

Ah! c'est un cabaleur.

FLORIMON, *à part.*

Cette exigeante espece

En dépit qu'on en ait, nous poursuivra sans cesse.

DERBAIN, *malignement.*

Vous avez très bien fait d'arriver aujourd'hui,
Car ici vos amis ont grand besoin d'appui.

FLORIMON.

Ses amis! Ah! croyez...

BELISE.

Vous nous faites injure.

CLAQUETIN.

C'est ainsi que l'on parle, en pareille aventure;
On ne nous connoît pas : seulement les matins,
On veut bien avec nous régler les coups de mains.
De la part des acteurs c'est pure modestie;
Mais laissons là, messieurs, cette plaisanterie:
Le devoir nous appelle, et je vole au combat.

EUGENE.

Au combat, que dit-il? Quel est donc votre état?
Le militaire?...

CLAQUETIN.

Oui, non; et pourtant je commande
Au moins une brigade.

FLORIMON.

Ah! dites une bande.

EUGENE.

Je veux mourir cent fois, si j'y comprends un mot.

CLAQUETIN.

Mon grand art est d'abord de placer comme il faut
Les hommes de service.

EUGENE.

Ah! pourtant je devine.

CLAQUETIN.

Des autres sur ce point je laisse la routine :
Ils soutiennent le centre, et moi les deux côtés.
L'orage bien souvent naît des extrémités :
Aussi des petits coins toujours je me préserve;
Et c'est là que je place un peu de ma réserve.
A la salle, en entrant, j'ai donné mon coup-d'œil;
Je réponds du succès.

DERBAIN.

C'est avoir de l'orgueil.

(*en riant, à Florimon et à Belise.*)

Malgré ses grands talents, je crains une défaite;
Et si vous m'en croyez, vous battrez en retraite.

FLORIMON.

Et pourquoi donc, monsieur, nous vouloir tant de mal?

EUGENE.

Et quel est votre nom, monsieur le général?

CLAQUETIN.

Ma famille, monsieur, dans ces lieux est connue,
Et de plusieurs acteurs elle étoit bien venue.
Mon grand-pere, on le sait, fit, à force de bras,
Réussir vingt auteurs, redressa vingt faux pas :
On le surnommoit Claque; et son fils, jeune encore,
Du beau nom de Claquet au théâtre s'honore :
Moi, fils de ce dernier, fidele à mon destin,
J'obtins par mon travail le nom de Claquetin.

EUGENE.

La famille des Claque est, ma foi, très nombreuse.

CLAQUETIN.

Et depuis quelque temps elle est assez heureuse :
Nos talents sont connus, on ne peut s'en passer ;
Une piece sans nous ne peut plus commencer.

DERBAIN.

Eh quoi ! vous descendez de ce grand monsieur Claqu

CLAQUETIN.

J'en fais gloire : il étoit sur-tout fort pour l'attaque ;
Rien ne l'intimidoit.

DERBAIN.

Oui, je sais qu'autrefois
Il *gagnoit en bravo ses vingt écus par mois.*

CLAQUETIN.

Oui ; mais tout renchérit, et vous savez, je pense,
Qu'on n'obtient un succès qu'autant que l'on finance
Ici, je veux agir avec discrétion,
Et je mets à cent francs la réputation.

FLORIMON.

C'est un très bon marché.

DERBAIN.

Profitez de son offre.

EUGENE.

Si l'on se fait un nom en puisant dans son coffre,
Je plains l'homme à talent. Un bon spéculateur,
Fort de ses Claquetins, peut passer pour auteur.

DERBAIN, *à Florimon.*

Contractez sans façon tous deux à l'amiable.

FLORIMON.

Un tel arrangement est toujours méprisable.
Le vrai talent n'a pas besoin de cet appui,
Non pas que je prétende en avoir aujourd'hui :
Mais le public un jour peut m'être plus propice,
Et je veux la faveur qu'on doit à sa justice.

EUGENE.

N'est-ce pas bien penser ?

DERBAIN.

J'en conviens ; mais enfin....

BELISE.

Je voudrois bien savoir, cher monsieur Claquetin,
Qui vous a député près de nous ?

CLAQUETIN.

Mon grand-pere,
Qui, quoique vieux, pourtant guide encor son parterre.
Je reçus à Bordeaux son avis important,
Qui m'annonçoit ici votre emménagement :
Mon fils, me marquoit-il, tu vas partir sur l'heure.
Je legue à ton talent mon ancienne demeure ;
Je garde les Français, ton pere aura Feydeau ;
Du faubourg Saint-Germain je te fais le cadeau ;
Et si tu soutiens bien ton illustre naissance,
Mon sang gouvernera les parterres de France.

EUGENE, *à Claquetin.*

Famille de héros, j'en suis fâché pour vous,

Vous ne régnerez pas au parterre chez nous.
Une université n'est pas trop endurante :
Que peut un Claquetin, bon Dieu! contre cinquante
On n'applaudit qu'autant que nous le permettons ;
Et quand on fait du bruit, c'est nous qui le faisons.

FLORIMON.

Votre université ! Qu'elle soit mon refuge :
Elle est sévere, oui ; mais elle est un bon juge.

BELISE.

Soit : dussé-je trembler de sa sévérité,
Je veux bien me soumettre à l'université.

EUGENE.

Les écoliers sont bons : dès qu'à l'heure on commenc
Et que la piece est bonne, ils font un grand silence.
Rendez-nous donc, monsieur, le faubourg Saint-Germa
Car nous ne voulons pas ici de Claquetin.

CLAQUETIN.

Je ne renonce point encore à l'héritage.
Quelque auteur m'emploîra pour son nouvel ouvrag
Et messieurs les acteurs connoîtront mes talents :
Ils voudront me séduire, il n'en sera plus temps.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *hors Claquetin.*

BELISE.

Nous voilà délivrés de sa triste personne.

FLORIMON.

De ces gens-là pourtant le théâtre foisonne :
Tout en les méprisant, on s'en sert tous les jours.

EUGENE.

A cette espece-là je n'aurai point recours.
Je n'envîrai jamais cet hommage équivoque
D'un applaudissement que l'intérêt provoque :
Pour un instant au plus on trompe le public ;
Le Temps, vrai connoisseur, découvre le trafic ;
Et telle œuvre autrefois qui fut très applaudie,
Du vivant de l'auteur se trouve ensevelie.

BELISE.

Mais il parle vraiment comme un petit Caton.

EUGENE.

Oh ! j'ai, quoiqu'écolier, mes accès de raison.
(*à Belise, d'un air léger et galant.*)
Si je la perds jamais, vous deviendrez coupable.

BELISE.

Ma foi, pour un auteur, il est assez aimable.
Faites un bon ouvrage ; et monsieur Florimon
Vous prendra quelque jour sous sa protection.

FLORIMON.

Je ne protege pas ; mais toujours j'encourage.
Belise, croyez-moi, laissez le persiflage,
Et songeons tous les deux à remplir un devoir ;
N'allez pas oublier que nous jouons ce soir,
Et qu'à notre assemblée il faut aussi nous rendre.

BELISE.

Il est vrai.

DERBAIN.

Mais sur-tout ne faites pas attendre.
Le public mécontent....

EUGENE.

Prophete de malheur !
(*à Belise.*)
Pourquoi les tourmenter ? Allons, point de frayeur :
Comptez sur des amis ; la modestie en donne ;
J'irai les seconder et combattre en personne.
(*Florimon et Belise sortent.*)

SCENE X.

DERBAIN, EUGENE.

DERBAIN.

Vous vous donnez déja les airs d'un cabaleur.

EUGENE.

Du foible seulement je suis le défenseur.

DERBAIN.

Ah ! si vous connoissiez un peu la comédie,
Et si vous eussiez vu jouer la tragédie
Sur ce théâtre....

EUGENE.

Bon, je la vois aux Français,
Et plus parfaite encor qu'elle ne fut jamais.

DERBAIN.

Plus parfaite ! Jadis sur la scene tragique
Un seul....

EUGENE.

Il en est un plus vrai, plus énergique :
Songez à *Manlius;* et quel plus grand acteur
Put rendre comme lui ce fier conspirateur ?
Mais tel est des vieillards le tyrannique usage
De vanter le passé, de blâmer le jeune âge ;
Ils croient, en nous citant tous leurs anciens talents,
Du souvenir des morts écraser les vivants.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN MAÎTRE ITALIEN.

LE MAÎTRE, *dans la coulisse.* (*Il baragouine.*)
Faut-il donc se fâcher, et crier comme quatre ?
Avertissez l'orchestre : allons, place au théâtre !

EUGENE.

Eh mais, que nous veut donc ?....

LE MAÎTRE.

Ah! que de temps perdu!
Faut-il qu'un maître ici soit le premier rendu?
Mais la *Prima Donna* ne fera pas attendre;
Je la connois....

DERBAIN.

Monsieur, qu'allons-nous donc entendre?

EUGENE.

Quel est votre projet, ne peut-on le savoir?

LE MAÎTRE.

Avant notre ouverture, il est prudent de voir
Si la salle est sonore. Ah! vraiment je me pique
De prouver que je sais conduire la musique:
Personne n'y pensoit. Ces messieurs les Français
Sont aimables, charmants, spirituels; mais,...
Quant à notre bel art, ce n'est qu'en Italie....

DERBAIN.

On sait le cultiver aussi dans ma patrie;
Nous avons des chanteurs, qui, par leur goût exquis,
Seroient jugés fameux même en votre pays.

EUGENE.

Vous n'avez donc pas vu notre opéra comique?
L'amoureux, le valet?...

LE MAÎTRE.

Pardon, et la musique.
C'est l'essentiel; mais...

DERBAIN.

Et pourquoi la blâmer?

LE MAÎTRE.

Je ne la blâme pas; mais...

EUGENE.

Elle doit charmer;
Et nos maîtres sont tous très estimés.

LE MAÎTRE.

En France.
Cela se peut bien; mais...

DERBAIN.

Mais je perds patience.
En France, en tout pays, nos grands compositeurs
Des premiers souverains appellent les faveurs.
A leurs travaux, monsieur, si vous rendez justice,
Vous irez applaudir *Richard* et *Stratonice*.
Tant pis pour le Français dont le goût passager
N'apperçoit le talent que dans un étranger!
Je sais que votre école est un très bon modele,
Qne la nôtre aujourd'hui doit se former sur elle,
Que nos musiciens doivent dans l'opéra
Voir un guide en *Pasielle* ou dans *Cimarosa*.
Laissons venir le temps, messieurs de l'Italie;
Nous atteindrons un jour à votre mélodie.
Vous possédiez aussi la peinture autrefois;
Vos peintres à l'Europe ont donné seuls des lois:
Nous les prenions de vous; mais nos jeunes artistes,
Après avoir été quelque temps vos copistes,
Après avoir enfin, dignes étudiants,
Médité *Raphaël* et les peintres flamands,

Se sont mis à la place où brilloient vos ancêtres,
Et donnent maintenant des leçons à leurs maîtres.
De même la musique aura son beau moment:
Vous avez le bon goût et nous le sentiment;
Et si nos jeunes gens vous prennent pour modeles,
A vos bonnes leçons s'ils ne sont pas rebelles,
S'ils viennent les entendre, ils vous admireront,
Et quelque jour peut-être ils vous surpasseront.

LE MAÎTRE.

Moi, je ne dis pas non; je sais bien que la France
Parmi les nations a la prépondérance;
Que l'aimable Français doit l'emporter en tout,
Quand il s'agit des arts, de la guerre, et du goût;
Mais cependant, mousu, s'il s'agit de musique,
L'Italien peut bien se prétendre l'unique,
Per qué sa langue est douce et propre pour le chant,
Et je ne parle pas encor de son talent.
Vous me direz: par-tout on trouve le génie,
Le célèbre *Mosart* est de la Germanie.
J'en conviens avec vous; mais pourtant nous avons
Certain je ne sais quoi qui fait que nous plaisons.
Des accompagnements les suaves mélanges...
Un charme vaporeux... c'est le concert des anges.
Mais je vois s'approcher notre *Prima Donna*,
Vous allez en juger, elle vous ravira.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DES CHANTEURS.

LE MAÎTRE, *à l'orchestre.*

Commençons. Vous, messieurs, soyez à votre affaire;
Accompagnez-nous bien, comme à votre ordinaire.

(*Après le chant*)

DERBAIN.

Je conviens maintenant qu'on ne peut mieux chanter.

LE MAÎTRE.

Je vous le disois bien, c'est assez répéter.

(*Montrant le public.*)

Le maître il est content, et je vous remercie.

(*Les chanteurs sortent.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS.

EUGENE.

Quelque charme qu'on trouve à votre mélodie,
Je lui préférerai celle de nos auteurs;
Les beaux vers de Racine enchantent tous les cœurs.

DERBAIN.

Moi, je crains entre nous, et je dois vous le dire,
Que l'on n'accoure pas aux chants de votre lyre;

Pour les grands amateurs ce spectacle est fort beau,
Mais à de vieux Français il paroîtra nouveau.
J'ai peur...

EUGENE.

Nous ne l'aurons que deux fois par semaines.

LE MAÎTRE.

Ici, des amateurs il en est par centaines;
A notre ancien théâtre ils venoient chaque soir
Afin de nous entendre...

EUGENE.

Et même pour vous voir.

LE MAÎTRE.

Sur nous avec raison l'entreprise se fonde;
On nous suivra, mousu, jusques au bout du monde.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

GERMAIN, LES PRÉCÉDENTS, *hors le maître de musique.*

DERBAIN.

Mais j'apperçois Germain; eh! quel air affligé!
Qu'as-tu?

GERMAIN.

Notre début, monsieur, est dérangé.

EUGENE.

Quoi! l'on ne joueroit pas?

DERBAIN.

Quelle est cette folie?

GERMAIN.

Qui le croira! le trouble est dans la comédie.

DERBAIN, *riant.*

Et mais, c'est du nouveau.

EUGENE.

Quelle est donc la raison?

GERMAIN.

Qui le sait! Quelque diable entré dans la maison,
Quelque vieil amateur à ses Français fidele,
Aura porté l'effroi dans la troupe nouvelle.
Je le vois, je l'entends dire à nos jeunes gens:
« Vous allez remplacer tous les plus grands talents.
« Plus qu'ailleurs le public est ici difficile.
« Vous courez les dangers d'un début inutile;
« Vous ne resterez pas,» et mille autres propos
Qui de tous nos acteurs ont troublé les cerveaux;
Qu'en est-il arrivé? Déja notre amoureuse
Annonce sa migraine; une mere grondeuse
A repris tout-à-coup son ancien enrouement;
Et la soubrette enfin ne parle plus autant.
En vain le directeur, dans cet instant critique,
En beaux raisonnements use sa rhétorique:
Il flatte, il encourage, il se fâche, il gémit;
Mais lui-même, frappé de cet effroi subit,
Ainsi que le nocher, prévoyant son naufrage,
Quitte le gouvernail au plus fort de l'orage,

De même notre chef, en proie à ses douleurs,
Livre aux vents déchaînés la piece et les acteurs.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENTS, FLORIMON, BELISE.

GERMAIN, *montrant leur air abattu.*

Voyez, ils sont déja battus de la tempête.

DERBAIN.

Quoi! monsieur, est-il vrai que la peur vous arrête,
Que vous vous refusez à paroître ce soir?

FLORIMON.

Moi, je suis toujours prêt à faire mon devoir;
Mais la crainte en effet trouble mes camarades.

DERBAIN.

Je serois très fâché que quelques incartades...

EUGENE, *en riant, à Belise.*

Vous avez peur! vraiment? Et votre beau discours?

BELISE.

Quoi! ne voulez-vous pas venir à mon secours.
Oui, nous sommes perdus si l'on ne nous protege;
Moi, je n'ai plus d'espoir que dans votre college.

EUGENE.

Il se présentera, gardez-vous d'en douter.
Mais sans aucun secours vous devez l'emporter.
Vous arrivez d'abord sous un heureux auspice;
Songez à la grandeur de votre protectrice;

Avez-vous oublié que son auguste nom
De ce beau monument ennoblit le fronton :
Quand le public le sait, c'est réussir d'avance,
C'est à votre succès intéresser la France :
Dans ce concours nombreux de divers spectateurs,
Par l'amour qu'on lui porte elle unit tous les cœurs ;
Sa douce bienveillance écarte les disgraces ;
Vos talents séduiront, protégés par les Graces ;
Et vous devrez, messieurs, vos succès aujourd'hui
A cette auguste main qui vous prête un appui.

FLORIMON.

Son nom est une égide.

BELISE.

Au pardon il invite.

DERBAIN.

Jeune homme, travaillez ; vous aurez du mérite.
Quand on sent fortement, quand on voit aussi bien,
De la scene française on devient un soutien.

BELISE.

Oui, nous sommes sauvés.... Ce n'est pas tout encore :
Dans cette tête folle un projet vient d'éclore ;
Il est bon, je m'en flatte, et vous l'approuverez.

EUGENE.

Mais quel est-il ? Voyons.

BELISE.

Oui, vous m'applaudirez.
Sachez que les acteurs, après la grande piece,
Doivent se réunir, et, dans leur allégresse,

Placer dans le salon au travail consacré,
De notre protectrice un portrait révéré.

EUGENE.

Très bien : je vous devine, il faut que l'on apprête....

BELISE.

Oui, des vers, des couplets, une charmante fête;
Et que chacun de nous y dise un petit mot.

EUGENE.

Je me charge de tout.

BELISE.

Travaillez au plutôt :
Si vous exprimez bien notre amour pur, sincere,
Vous aurez, dès demain, votre entrée au parterre.

EUGENE.

Me voilà donc auteur ! mais auteur à huis clos :
On ne parlera pas de moi dans les journaux !

BELISE.

Hélas ! n'enviez pas ce triste privilege :
Mais d'abord prévenez vos amis de college;
Annoncez en secret la fête aux spectateurs,
Et bientôt le public va se joindre aux acteurs.

DERBAIN.

Bon, c'est le vrai moyen de plaire à tout le monde.
Vous ne redoutez plus l'amateur qui vous fronde :
Quant à moi, j'y renonce, et même je promets
De ne plus vous parler de mes anciens Français.
Oui, puisque près de vous le Destin me ramene,
Je viendrai vous juger une fois la semaine,

Et, par quelques conseils donnés bien poliment,
Vous montrer le chemin qui mene au vrai talent.

FLORIMON.

Nous saurons profiter des leçons d'un tel maître.
Bannissons donc la crainte au moment de paraître;
Nous avons pour appui, dans ce jour redouté,

EUGENE.

Les Graces,

DERBAIN.

L'indulgence,

BELISE.

Et l'université.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
IMPRIMEUR DU SÉNAT-CONSERVATEUR.

PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE.

PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois par les Comédiens du Théâtre-Français, le mercredi 20 janvier 1808;

PAR NÉPOMUCÈNE LOUIS LEMERCIER.

Animus æquus est optumum ærumnæ condimentum. PLAUTE.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 7.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

1808.

OPINIONS

SUR

LA COMÉDIE DE PLAUTE.

Une comédie en trois actes n'est pas tellement importante pour son auteur même, qu'il lui faille la défendre ou en appuyer le succès par une grave *préface*. On doit toujours proportionner les frais qu'on fait à la valeur des choses. Je me bornerai, en publiant mon *Plaute*, à présenter les remarques que j'ai recueillies et les réponses qu'elles m'ont suggérées.

Si ce sont les meilleurs modèles qu'il est nécessaire d'imiter en tout dans l'art qu'on cultive, ce seront chez nous *Corneille* et *Racine* qu'on suivra dans le genre dramatique-tragique, et le seul *Molière* dans le comique. Transcrivons ici cet avis de *Molière* qui s'excusait de ne pas protéger l'un de ses ouvrages par une dissertation superflue : « *Je ne manque point*, écrivit-il, *de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur ori-*

gine, leur définition, et le reste. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auraient pas refusé ou des vers français ou des vers latins. J'en ai même qui m'auraient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre ». On sent à cette phrase combien ce docte écrivain, qu'il m'arrivera plus d'une fois de citer dans mon récit, évitait le travers de la pédanterie et toute vanité dogmatique, manie de notre siècle non moins dissertateur que les siècles du bas empire, pleins de subtilités métaphysiques et théologiques.

La représentation de ma pièce ayant excité dans le parterre, au commencement du troisième acte, des débats très-vifs dont j'avais, en froid spectateur, attentivement étudié les causes; le succès qu'a remporté *Plaute* ayant été un moment disputé, je crus que je pouvais sans inconvenance aller entendre les différens avis pour en profiter, et je parcourus les corridors du théâtre. Je ne l'eusse pas fait, si l'ouvrage fût tombé, de peur que ma présence ne s'interprétât comme une insouciance affectée des jugemens de tous. Si, au contraire, son succès n'eût pas été suspendu, j'aurais craint de témoigner cette risible complaisance pour soi-même d'un auteur qui

vient humer l'encens des louanges. L'état douteux des opinions me devenait avantageux, puisqu'il m'était instructif, et je sortis de ma loge sans embarras de ma figure.

Dans les divers groupes assemblés près du foyer, une personne m'aborde, et, après les complimens d'usage sur ma réussite, me demande, en s'étonnant de mon calme, si je l'ai conservé pendant tout le temps du spectacle. — Non, lui dis-je ; à l'instant où les querelles se sont élevées entre les auditeurs, je songeai que mes amis se trouvaient dans la salle, et je fus ému : l'intérêt de cœur qui les exposait par zèle pour moi m'est plus sensible que l'intérêt de mon amour-propre ; ce dernier n'est rien au prix de l'autre, et ne m'agite guère.

Une autre personne qui combattait mes détracteurs m'aperçut, et me dit que je devais être affligé des sévérités du public : elle n'accusait que sa rigueur de l'effet produit par mes propres fautes. Je l'interrompis : « Non, Monsieur, votre bienveillance pour l'auteur vous rend aveugle sur les dispositions marquées par la multitude. Ce même public lui a bien accordé l'indulgence qu'il avait sollicitée, et le résultat le plus honorable dont il puisse jouir, est cette preuve générale de bonté et d'attention, véri-

table prix de son travail, faveur dont il est reconnaissant, douce preuve d'estime qui resserre son indispensable engagement de se faire toujours estimer. Le public, laissé à lui-même, n'est point tel ou tel parterre d'un jour, c'est le durable et unique maître d'un écrivain, c'est de lui que partent les leçons les plus directes, les plus profitables, les plus nobles récompenses, et sa voix, ou soudain, ou à la longue, surmonte toutes les partialités. Je n'avais exprimé cela dans mon *Prologue*, que parce que je le pensais, et non pour m'attirer sa faveur. Une douzaine de perturbateurs a seule causé le tumulte, et je distinguai même en ce bruit que le vœu du grand nombre protégeait la pièce. Les longueurs de quelques scènes pesaient d'autant plus dans les défectuosités de l'ouvrage, qu'on craignait qu'elles ne le renversassent, et toutes les mains ont pris plaisir à en relever les parties fortes et le dénouement.

— Au moins, me répondit-il, vous conviendrez que votre *Plaute* n'a été que superficiellement senti par les gens du monde, et que les principaux traits de son caractère et des personnages qui l'entourent ont échappé à ces gens-là. — Aucun, Monsieur ; les gens du monde ne méritent pas le reproche que vous leur adressez ; la

plupart ont exercé leur goût par la lecture, dans le commerce des beaux-esprits, dans l'observation des choses. Il ne s'agit pas ici de prononcer sur de la haute poésie ni sur des détails scientifiques, mais sur des mœurs théâtrales, mais sur le langage des passions et des ridicules. Où a-t-on cru que la bonne compagnie ne fût pas une excellente école de plaisanterie, de connaissance du cœur, et du vrai jeu des scènes de la vie? Tel homme qui n'a jamais fait imprimer une feuille se laisse prendre à ce qui le divertit ou l'attache, saisit le bon par un sens droit et naturel, se forme une opinion à soi, et l'ose énoncer, tandis qu'un pesant érudit n'émet pas la sienne, ou ne sait penser que d'après sa bibliothèque et que sur la foi de ses confrères.

— Vous me surprenez, répliqua-t-il, de préférer le suffrage des ignares à celui des lettrés. — Ne confondons pas, et n'outrons rien : il est des ignorans en société comme il est des grimes dans les colléges; ce ne sont pas les moins nombreux ni ceux qui tranchent le moins hautement en leurs décisions. L'indulgence et la réserve signalent les gens vraiment instruits.

— J'entends pourquoi vous dites cela, ajouta un témoin de notre explication, vous êtes l'auteur de *Plaute*. Vos collègues, qui vous traitent

avec amitié, vous inclinent au sentiment que vous manifestez. Il vous importe de vanter cette réserve et cette bonté des hommes qui vous ménagent en leurs jugemens. — Oui, Monsieur, les littérateurs dignes de ce nom ont mis à profit la peinture que notre *Molière* offrit comme un miroir aux gens de lettres ses contemporains, lors qu'il rallia *leurs ménagemens de pensées, leur trafic de réputation, leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.* Relisez *la critique de* L'Ecole des Femmes. Les écrivains d'aujourd'hui se louent quand ils en ont sujet, ou se taisent. J'en ai déjà rencontré plusieurs qui m'ont marqué de l'approbation : un coup-d'œil m'a suffi pour voir qu'elle était sincère; car la dent de l'envie ne mord pas le cœur de tous : il y a dans la république des lettres de dignes citoyens et une populace.

Je m'esquivais et glissais vers un autre groupe, lorsqu'un inconnu me tira par l'habit et m'entretint à l'écart en un coin. — Votre succès me charme, dit-il avec politesse; mais je redoute que l'influence des feuilles publiques ne le démente ou ne l'atténue, si vous n'engagez pas quelques amis de leurs rédacteurs à vous soutenir ou à vous épargner leurs attaques. — Moi, Monsieur!

ah! j'ai plus de confiance dans la droiture d'intention du grand nombre, que d'effroi de la perversité de quelques-uns. Je me livre, je garderai mon silence habituel, et n'aurai jamais pour mes ouvrages de rapport personnel qu'avec mon vrai maître, le public. Les gens impartiaux me soutiendront, si je vaux la peine qu'on m'appuie, et ne douteront point que je ne sois touché de leur éloge ou de leurs conseils.

— Discutons, s'il vous plaît, poursuivit l'inconnu, l'objet de votre *Prologue* et celui de votre comédie. N'auriez-vous pas dû mieux éclaircir votre but, exposer davantage ce qu'était *Plaute*, les circonstances de sa vie, ce que pensaient les anciens de son talent; enfin, détailler tout, afin de tout apprendre à un parterre neuf, et que vous dérangiez de la routine de son théâtre moderne? — Je ne sais, répondis-je, si j'aurais pu prévoir par-là toutes les oppositions qui naissent dans chaque esprit, et s'il eût été convenable d'attribuer au parterre une ignorance qu'il n'a pas. N'accomplit-t-on pas son projet quand on se fait bien comprendre? Puisqu'il est vrai qu'on a beaucoup applaudi et un peu murmuré, l'a-t-on fait sans avoir compris? non sans doute. J'avais donc assez préparé mon sujet, et l'on se fût lassé d'une explication sur ce que chacun pouvait

savoir comme moi. — J'ai cru suffisant de nommer *Plaute*, poète comique latin, qui vécut contemporain de *Scipion* au temps de la république romaine, et de dire qu'en empruntant de lui mes ressorts de comédie, j'imitais *Molière*, son vainqueur.

— Fort bien ! mais à quoi bon nous ramener à l'enfance de l'art sorti de sa grossièreté originelle ? Rien ne vous y forçait, ainsi que votre modèle qui le forma et le perfectionna à l'époque où la bonne comédie manquait chez nous de bons exemples. — Aussi n'ai-je pas voulu rappeler les Français à ce premier genre, mais offrir comme un tableau curieux la source d'où la comédie est née et l'esprit de son créateur. Le seul caractère de *Plaute* m'a fourni un portrait original digne de notre scène : c'est-là ce que les progrès de nos modernes m'ont appris à représenter ; c'est-là ce que ne m'a point prêté la *Thalie* romaine. Les élémens que je lui ai repris m'ont aidé à environner *Plaute* d'accessoires assortis au costume qu'il porte. L'eût-on reconnu entouré d'autres interlocuteurs, non plus que couvert de l'habit qui nous revêt ? Il faut que tout, en un spectacle, soit conforme à son objet principal pour maintenir l'illusion, et je n'ai redonné le simple rudiment de l'art que pour l'opposer au goût, à

la mode et à l'afféterie des pièces brillantées par le marivaudage.

Nous nous arrêtâmes-là au bruit de quelques personnes qui s'écriaient l'une à l'autre en passant : *Ah ! le plat ouvrage ! — Point d'intérêt. — Aucun nœud. — Que vous en semble ? — Détestable ! Et pourquoi ? — Parce qu'il est détestable* (On eût cru entendre encore le marquis de *la critique de l'Ecole des Femmes*, et ses *tartes à la crême*) ! — *Ni but moral, ni goût, ni plan !*

Mon inconnu demanda les raisons de leurs arrêts à ces déterminés rigoristes, et j'en interrogeai plusieurs tranquillement ; mais je me convainquis bientôt qu'ils étaient plus embarrassés de motiver leur sentence que de la prononcer, et que moi de la subir.

Je retournai donc vers mon inconnu, qui reprit de cette manière : — On vous reproche de n'avoir animé votre fable par aucune action attachante ; il fallait choisir un sujet qui émût et entraînât : n'était-ce pas aisé à imaginer ? — Oui, certes ; mais je me fusse empêtré dans l'inconvénient du drame, qui, dans ses puissans moyens d'émouvoir, se doit bien distinguer de la comédie ; et ce dernier genre lui-même se distingue en trois différens : la comédie d'intri-

gue, où la curiosité des événemens est le seul intérêt ; la comédie de caractère, où la fidèle imitation des traits qu'on prétend peindre est l'unique point de l'attention ; et enfin, la comédie, où ces deux parties sont jointes, et redoublent par le mélange de leurs qualités le bel effet théâtral ; telle est celle de l'*Ecole des Maris* et du *Tartuffe* : la mienne n'est que du second genre, et le personnage de *Plaute* m'a paru le remplir. *Le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes,* sont dénuées d'action ; le mouvement des ridicules tient aussi plus de place dans ces pièces, et leur seule vivacité s'y développe d'autant mieux dans leurs cinq actes.

J'aurais lieu de vous faire remarquer encore une division dans les trois genres de comédie. Nos pères, moins scrupuleux, et plus sages que nous peut-être, riaient à des pièces dont le seul but était d'exciter l'enjouement par des folies facétieuses : ils ne recherchaient pas une intention grave dans *l'Étourdi*, dans *les Fourberies de Scapin*, dans *l'Amphitrion*, dans *le Légataire*, dans *la Femme Juge et Partie*, et ils savaient bon gré à un auteur dont la gaîté se bornait à les dérider : car c'est un grand bienfait que de nous divertir de nos soucis. Mais puisqu'on exige maintenant un but moral à tous les

jeux d'esprit, n'ai-je pas le droit ici d'assurer que rien n'est d'un meilleur exemple pour les mœurs que l'aspect de ce *Plaute* que sa philosophie place au-dessus des coups de la fortune, qui se contente de peu, qui ne rougit de nulle condition, qui ne se targue ni de ses talens ni de sa fermeté, qui résiste à la pauvreté même, dont la force mâle n'a pas même besoin de la pitié, qui vit libre au milieu des hommes sans les braver, qui les peint pour les instruire et les amuser, et qui ne connaît de dominateurs que les dieux et l'équité de sa conscience? Une pareille image n'est-elle pas consolante pour le peuple, et ce courage en un sort malheureux ne plaît-il pas à tous ceux qui souffrent, et qui n'ont pour les distraire et les dédommager, ni luxe, ni festins, ni confidens? Je suis satisfait d'avoir tourné cela du côté riant; il m'eût été trop facile d'attendrir, si l'art de la comédie m'eût permis de faire pleurer.

— Je ne vous contredis pas en ce point, répliqua l'inconnu : mon cœur avait senti comme le vôtre, et mon desir était de vous entendre expliquer vos vues. Il est d'autres objections contre votre ouvrage que j'ai d'avance réfutées. Celle, par exemple, d'avoir pillé *Molière* en dessinant un avare : ce reproche est injuste, puisque *Mo-*

lière l'avait pris à *Plaute*, et que les profondes traces laissées par un grand maître ne rendaient que plus difficile pour vous de marcher par le chemin où il imprima son génie. D'ailleurs, la présence de l'auteur comique en votre scène est un résultat neuf et de création. Chez *Molière*, c'est un avare qui perd un trésor; chez vous, c'est *Plaute* qui trouve un avare : la noblesse du poète en contraste avec la bassesse d'un homme qui se livre corps et ame pour avoir de l'or, et baise les genoux de celui même qu'il qualifiait de voleur; voilà un frappant effet qui vous appartient et n'avait pas encore été produit.

Mais que je sache pourquoi vous avez usé de cette intrigue d'une femme vendue à *Dœmone* et à *Euclion*, sous le titre de leur fille et de leur nièce? — C'est, lui dis-je, une épreuve que j'ai tentée sur le goût présent des hommes, à qui j'ai soumis une scène admirée de Cicéron comme une des plus belles et des plus comiques du théâtre latin, et applaudie il y a tant de siècles! Cette épreuve n'est pas moins curieuse pour tous que pour moi : ce n'est qu'en risquant des expériences sur l'esprit humain qu'on finit par apprendre et acquérir l'art de lui plaire. J'ai exposé la scène dont vous parlez, pour en faire l'étude et pour ma propre instruction.

Mon homme approuva mon essai. J'eus lieu ensuite de me convaincre que le goût de *Cicéron* était encore le nôtre : cette scène ayant été de mieux en mieux accueillie, aurait été plus goûtée encore, si un moins inhabile auteur l'eût traduite.

A peine avais-je salué et quitté mon inconnu, que deux raisonneurs bénévoles très-connus de moi, me saisirent au passage : l'un, rigide pédant, tout hérissé d'argumens et se roidissant sur des apophthegmes qu'il ne comprend pas; l'autre, faux puriste, toujours plus indigné que *Philaminte* des outrages qu'il croit faits à la langue et à la grammaire. Le premier ne pouvait me pardonner, disait-il, de n'avoir pas respecté les règles de l'art dramatique dans la contexture de ma comédie. J'avoue que je ne savais en quoi j'y avais manqué, et je lui repartis par ces paroles que je me souvenais d'avoir lues dans le bon *Molière* : — *Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorans et nous étourdissez tous les jours! Il semble, à vous ouir parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le*

*plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'*Horace *et d'*Aristote. *Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et* QUE CHACUN NE SOIT PAS JUGE DU PLAISIR QU'IL Y PREND ?.... *Ne cherchons pas de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.*

Mon érudit ignorait d'où je tirais cette réponse, et n'y trouva pas le sens commun : je souris en moi-même de ce qu'il blâmait ainsi la raison de *Molière* et se prenait à mon piége.

Le second critique n'entra pas dans ces difficultés ; il se récria contre mon style. — Que d'expressions triviales ! que de mots bas et hasardés sans choix ! quelle inégalité dans le ton ! J'essayai d'abord de me disculper du tort des grossières pointes faites par les mauvais plaisans qui séparent les syllabes et détournent les significations des mots. Jamais la pudeur d'un écrivain un peu sévère ne saurait prévoir la licence des

équivoques ordurières ; il n'y songe point : le bon ton donne cette innocence à l'esprit.

J'ajoutai que la familiarité des locutions les plus communes convenait le plus à la franchise des personnages comiques : un mode uniforme de langage confond toutes les conditions, empêche de discerner les habitudes des maîtres et des valets. Notre délicatesse, trop scrupuleuse, bannit la naïveté et glace le rire ; souvent même une expression un peu crue anime la saillie du ridicule. Je sais, comme on l'a cent fois répété, qu'il ne faut pas ressembler à *Molière* en toussant et crachant comme lui : on peut ne pas faire dire à *Sosie* qui s'excuse d'avoir refusé le baiser conjugal à *Cléanthis* :

J'avais mangé de l'ail....

Mais sifflerions-nous donc, mais perdrions-nous cette charmante scène pour ne pas entendre ce même *Sosie* s'écrier à sa femme ?

Quoi ? je ne couchai point !

Ce mot *coucher*, que prononce si naïvement encore *Alcmène* devant son mari, ce mot soulèverait le scandale et les huées ; et pourtant il sert de fondement même à la situation la plus

risible, à ce qu'on nomme VIS COMICA. Laissons donc à ce genre toute son aisance, sa vérité, sa liberté, si nous voulons être égayés comme nos pères. Ne circonscrivons pas l'usage des termes aux mesures glacées du ton de nos sallons : le fard, le jargon étroit et précieux de quelques sociétés est étranger, inintelligible au peuple qui vient écouter et saisir les ridicules de tous les états. Vous amoindrissez l'art en le restreignant ainsi. Chaque auteur deviendra sérieux par timidité, si vous appelez son enjouement bouffonnerie et son naturel indécence.

D'accord ! me répondit le critique (car ces sortes de gens approuvent toujours le précepte, et en blâment toujours l'application) : néanmoins les choses vulgaires se peuvent relever et orner par les expressions nobles. Pourquoi dans ces vers, par exemple,

> Et qui droit en ses mœurs veut voir son fils marcher;
> Marchant plus droit que lui, ne doit pas trébucher.

Pourquoi ce verbe *trébucher*? on l'a murmuré. — Eh, Monsieur! c'est l'expression nette et correcte : il ne dépendait que de moi de substituer là des vers infailliblement applaudis à la fin d'une tirade; je n'avais qu'à dire :

Et qui droit en ses mœurs veut voir son fils marcher,
Marchant plus droit que lui dans sa ferme sagesse,
Ne doit de la vertu jamais se détacher!

Ces grands mots de *sagesse*, de *vertu*, tout pleins de l'emphase du drame, ne sont pas sifflables; mais les amateurs éclairés n'eussent pas reconnu en ces vers le ton vrai de la comédie.

Je ne défendrai pas tous les termes que j'emploie; j'ajouterai seulement qu'il en est même d'inusités qui sont quelquefois préférables aux autres; et ce n'est pas les juger raisonnablement que de les isoler en les ôtant de leur place pour les condamner. *Le Misanthrope* dit, en parlant d'un fourbe :

Au travers de son masque on voit *à plein* le traître.

A plein ne se dit point, et ne s'est dit qu'en ce vers; et là, il est excellent : le sentiment le plus vif l'a dicté.

Notre conversation durait, quand je revis l'inconnu qui m'avait d'abord arrêté. Cet honnête homme poussa le zèle jusqu'à me rapporter les autres bruits qu'il avait écoutés pour m'être utile. Son soin obligeant me gagna le cœur; car il ne m'apportait pas d'éloges, mais de nouvelles leçons, ou cherchait près de moi des réfutations

justes aux erreurs qu'on semait au hasard. — On blâme, dit-il, votre personnage d'*Epidique*, et je l'ai défendu. C'est une espèce de *Dave*, rôle ancien, esclave acheté, et non un valet à gages, rôle habituel aujourd'hui dans nos comédies. Tous vos masques sont antiques, hormis celui de *Zélie*. — Vous avez raison, Monsieur : à Rome on ne produisait pas en spectacle les dames romaines, mais des courtisanes vendues ; et cela, non par licence, comme on le croit, mais par une pudeur qui respectait les mœurs publiques en couvrant les mœurs domestiques d'un mystère prudent. Une veuve enjouée, mais tendre, devait prendre sur notre scène la place d'une mérétrice qu'il n'eût pas été décent d'offrir à des spectateurs français. — On est surpris, continua-t-il, que vous ayez commencé deux actes par deux longs monologues. Se peut-il que la même plume qui a tracé de hauts sentimens dans l'un ait écrit le grossier badinage de l'autre ? — J'ai commencé deux actes ainsi pour qu'on remarquât mieux les deux hommes qui parlent. Là, c'est *Plaute* qui entre en colloque avec soi-même ; là, c'est *Epidique*. Le libre penseur ne vit que par ses idées, et ne s'ennuie pas de vivre, quoique infortuné. L'esclave ne vit que par ses

sensations, et est las de vivre dès qu'il souffre. — Toutes ces intentions se remarqueront, me dit l'inconnu; et il me serra la main affectueusement.

L'un des témoins souriant avec malignité : — Ainsi vous croyez, me dit-il, avoir raison en tout, et vous êtes très-content de vous-même ! — Je suis loin de-là, répondis-je; et je vais vous le prouver. Un auteur est suspect s'il se donne toujours raison; mais veut-on, lorsqu'il croit n'avoir pas tort, qu'il se la refuse par une humble affectation, et qu'il imite les hypocrites qui se courbent jusqu'à terre sans déguiser leur orgueil?

Il m'interrompit en m'accusant d'avoir déjà signalé ma bizarrerie par l'ouvrage de Pinto, qu'il qualifiait de monstrueux. Je le priai de ne pas démentir la foule de suffrages honorables que cette comédie politique m'avait obtenus, ni les applaudissemens que le public avait accordés à chacune des représentations qui suivirent la première, si orageuse. Je lui démontrai que ce genre de composition, très-différent du drame héroïque, par la présence des seuls ridicules qui en exclut le pathétique empesé et larmoyant, jeterait peut-être un vif éclat s'il recevait une

forme plus régulière, et qu'un jour il plairait beaucoup à nos Français nés spirituels, railleurs, et aimant les vives impressions comme les Athéniens. *Pinto*, d'ailleurs, est ma seule innovation dans ma carrière théâtrale ; car mon *Plaute* est une imitation de l'antique, ainsi que mon *Agamemnon*.

Mon homme se fâcha, et me dit que j'avais profané sur le théâtre des choses sacrées auxquelles la comédie ne doit pas toucher ; et que l'opinion avait condamné cette licence. — Je ne connais, dis-je, de sacré que la vertu, de bon que le vrai, de juste que le public ; et il n'a pas puni *Molière*, qui démasqua les vices et les imposteurs sur son théâtre. Vous vous convaincrez, Monsieur, de mon respect pour un tel arbitre des mœurs et du goût, en revenant voir mon *Plaute*. Les retranchemens et les corrections que je médite prouveront au public que ma soumission à ses arrêts aura tâché d'effacer les fautes qu'il m'a bien désignées ; si je ne le contente pas, ce ne sera que par impuissance de mieux faire.

Alors une multitude d'hommes, de femmes, d'auteurs, de savans, de nouvellistes, de chansonniers, descendit devant nous les escaliers qui

retentissaient de ces mots : — Les acteurs ont joué à ravir ! je viendrai les revoir dans *Plaute*. — Moi, j'ai mal entendu, je reviendrai prendre une meilleure place pour juger *Plaute*. — Vous respecterez notre sommeil, car nous y reviendrons dormir. — Je gage que la seconde représentation sera une chûte ; j'y assisterai. — Je gage, moi, que la salle sera vide ; je viendrai m'en assurer. — Nous avons ri et applaudi à *la Comédie latine*, parce qu'elle remplit son titre, parce qu'elle nous présente la vieille intrigue, les *Daves*, les *Euclions* du temps de la guerre punique, et souvent des tableaux pittoresques. Nous reviendrons nous transporter un moment à Rome. — Nous, parce que nous aimons l'auteur (heureux si c'eût été-là le mot des jolies femmes) ! Un étranger disait à son voisin : — Monsieur, quel est ce grand acteur comique qui joue *Plaute ?* — C'est, Monsieur, un grand acteur tragique. — Cet admirable talent dans les deux genres a illustré *Garrik* autrefois, — et aujourd'hui *Talma*. — Je reviendrai l'applaudir.

— Bon ! me dis-je, ils y reviendront. La salle était pleine à la seconde représentation, et celles qui l'ont suivie n'ont pas trompé mes espérances.

J'avouerai toutefois que je ne fondai jamais

l'honneur d'un succès véritable sur l'affluence des spectateurs ni sur le silence des critiques. La riante comédie de *l'Ecole des Femmes* fut cruellement critiquée, et le public vint en foule l'applaudir avec justice. La sévère comédie du *Misanthrope* fut dédaignée du parterre, qu'elle n'attira pas; et le public rendit enfin hommage à ce chef-d'œuvre. Mille autres exemples attestent qu'infaillible appréciateur du bon et du mauvais, des grands et des petits ouvrages, ainsi que des diverses actions des hommes, le temps est le seul juge irrécusable.

PROLOGUE DE PLAUTE,

OU

LA COMÉDIE LATINE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

	Acteurs.
MERCURE.	M. THÉNARD.
THALIE.	M.lle BOURGOIN.

PROLOGUE.

MERCURE, THALIE.

THALIE.

Seigneur Mercure, ici qui vous fait donc venir ?
Est-ce que Jupiter, pendant la nuit prochaine,
Vous a chargé de vous tenir
A la porte d'une autre Alcmène,
Tandis que ses bontés pour quelque Amphytrion
S'amuserait encore à dorer la pilule
Par qui la naissance d'Hercule
Attira ma dérision ?

MERCURE.

Thalie, épargnez-nous les traits du ridicule,
Et des Dieux ménagez le roi.
Son tonnerre est plus fort que n'est votre férule :
Malheur à qui se joue à plus puissant que soi !

THALIE.

J'ai droit de me moquer de quiconque est risible :
Du vieux Destin il sait l'arrêt.

Gêner mes libertés n'est pas long-temps possible;
S'il tonnait pour cela, Momus m'en vengerait;
Tout l'avenir le raillerait;
Car ainsi que l'Amour le rire est invincible;
Mais le haut Jupiter dédaigne un malin trait.
Mon esprit moqueur ne consterne
Que les humbles mortels ou qu'un dieu subalterne.

MERCURE.

Je suis un dieu d'esprit au-dessus des propos.

THALIE.

Vanter l'esprit qu'on a, c'est risquer la satire:
Ne parlez pas du vôtre, ou craignez les bons mots.

MERCURE.

D'où vient que mon seul nom toujours me les attire?
Que de maris trompés sans moi seraient plus sots!
Parfois n'est-il pas doux aux Thébains qui reviennent
Que mon honnêteté place sur leur chemin
De bons valets qui les retiennent,
Lorsqu'amoureux acteur un dieu les double enfin?
Malgré les envieux, à la ville, en province,
On m'honore, et l'on sait que des amis du Prince
L'ami de Jupiter est le patron divin.
Espérez-vous, indiscrète Thalie,
En me raillant être bien accueillie?

THALIE.

A vos craintes, je m'aperçoi
Que le titre de Plaute, affiché dans la ville,
Rallume votre injuste bile
Contre un comique auteur qui railla votre emploi.

MERCURE.

Oh! que de tant de hardiesse
Il fut bien châtié par moi!
Protecteur des larrons et de tous gens sans foi,
Je leur fis un butin de toute sa richesse.

THALIE.

Le plus grand de ses biens ne lui fut pas ôté.

MERCURE.

Quel était ce bien?

THALIE.

La gaîté,
Une ame forte, et l'art de peindre la faiblesse
De la bizarre humanité.
Lui-même est aujourd'hui le sujet de sa pièce,
Hommage à Plaute mérité.
Ce père de la comédie,
Qui fut un de mes premiers fils,
Ne fit pas larmoyer ma figure enlaidie,

Et devant les Romains, sur ma scène applaudie,
La montra sans grimace abondonnée aux ris,
Vive en son naturel et d'une main hardie,
Arrachant aux regards surpris
Des ridicules et des vices
Les masques rehaussés par un vrai coloris.
Cet art, qui du public le rendit les délices
Sur Térence plus pur lui fit gagner le prix.

MERCURE.

Je le sais, et j'en eus dépit au fond de l'ame;
Mais quoi? me souvenant que Plaute me fit voir
En complaisant valet d'une adultère flamme,
Par votre Molière, Madame,
Je lui fis voler son miroir.
Ce grand peintre des cœurs effaça ses ouvrages
Par la franche couleur des siens;
Et tous ses naïfs personnages
Seront à jamais les soutiens
De son renom, fondé sur d'éternels suffrages.
Oui, grâce à la publique voix,
Plaute est anéanti par l'éclat de Molière:
Molière envisageant les grands et les bourgeois,
Les travestit si bien, prit si bien leur manière,
Qu'aux tableaux égayés par sa docte lumière,
Nous autres Dieux avons ri mainte fois
Qu'il ait fait de bon cœur rire même les rois,
Dont la grave mine est si fière!

THALIE.

Oui, sans bouffonnerie il a su plaire à tous.
Son style plein de verve est plaisant, vif et doux:
Son mime de chacun prend le tour et le geste;
Noble comme Térence, il fait parler Alceste;
Prompt et gai comme Plaute, agir Sosie et vous:
C'est-là que son goût vrai surtout se manifeste.
Sa sagesse n'eut point ce dédain singulier
Du gros rire du peuple et du ton familier.
Quand son bon Chrisalde conteste,
Il rappelle sans fard, par le plus simple mot,
Et son rôt qui se brûle, et le sel de son pot.
Plus d'un chef-d'œuvre nous l'atteste,
Ses acteurs parlent net en leur profession;
Le bûcheron fagot, l'imposteur onction,
Le médecin purgation...
Je consens qu'aux maris, pour cause,
On sauve la naïveté
De l'épithète qui les glose:
On ne rira pas moins de leur morosité;
Car adoucir pour tous le terme inusité,
Pour eux n'adoucit point la chose;
Mais je veux que la vérité
Repousse du faux ton l'uniforme système,
Que l'auteur disparaisse, et que le vice même
Soit traîné sur la scène en propre original,
Et qu'on craigne un peu moins de sembler trivial
Par la force comique et l'enjoûment extrême.
En ses vivans effets Molière est sans égal;
On dirait que partout sa raison inflexible

Pourchassant les travers, veut les mettre aux abois :
Si même son art infaillible
Ne put les corriger, rendre les cœurs plus droits,
C'est que l'homme est incorrigible.

MERCURE.

Les Ménechmes qu'ici Regnard fit revenir
Annonçaient un rival à votre époux unique.

THALIE.

On sent trop l'écrivain à son style caustique ;
Molière de trop d'art eut l'art de s'abstenir ;
Et, comme a dit le Satirique,
J'ai sur mes brodequins grand'peine à me tenir,
Tant, depuis son trépas, je suis mélancolique !
Ce n'est donc point pour le lui comparer
Qu'on ose ressusciter Plaute ;
Et ce n'est qu'un portrait qu'on s'essaie à montrer
Du modèle premier d'une gloire si haute.
Melpomène a su plaire en r'ouvrant le chemin
Où passa chez les Grecs le cothurne tragique ;
On peut se plaire à voir dans le pays latin
Où marcha la Muse comique.

MERCURE.

De quel œil pensez-vous que les Parisiens
Verront la comédie antique,
Si votre art nouveau ne s'applique
A rajeunir son masque et ses traits anciens ?

THALIE.

Peut-être ils jeteront un œil de complaisance
Sur l'image de Plaute au vieux temps des Romains,
Trouvant à peindre en eux tous les travers humains
Dont les Français encor peignent l'extravagance.
Les spectateurs seront, je pense, récréés,
Si de cet auteur-là le caractère brille,
De l'entendre au milieu de ceux qu'il a créés
Comme un père dans sa famille.

MERCURE.

Moi qui n'oubliai pas là-haut
Comme avec irrévérence
Fit parler les Dieux ce maraud,
Je veux par vingt sifflets tirer de lui vengeance...

THALIE.

Ah! pour un Dieu d'esprit, vous êtes par trop vif!
Est-ce que sans entendre un vrai public condamne?
J'en appellerais, moi, comme mon Métromane,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Le public est un juge éternel, pur et sage,
Qui prévoit tout, sent tout, peut tout apprécier:
Il sait ce qu'aux auteurs coûte le moindre ouvrage,
Et, bien loin de les effrayer,
Avec bonté les encourage.
Le talent des acteurs qui pourront m'appuyer
Des faveurs de ce juge eut plus d'un témoignage,
Et ce n'est qu'en leur jeu que j'ose me fier.

MERCURE.

Eh bien ! tirez-vous-en, je vais souffler l'orage.

THALIE.

Adieu donc! J'ai regret, ici seule avec vous,
De n'avoir nul témoin de notre dialogue ;
Si l'on vous entendait, ce partial courroux,
Blessant les gens sensés, plaiderait bien pour nous,
Et nous servirait de prologue.

FIN DU PROLOGUE.

PLAUTE.

PERSONNAGES.

	Acteurs.
PLAUTE, poète comique.	MM. Talma.
EUCLION, oncle de Leusippe.	Grandménil.
DÆMONE, frère d'Euclion.	Baptiste aîné.
LEUSIPPE, fils de Dæmone.	Armand.
EPIDIQUE, esclave de Leusippe.	Michot.
ZÉLIE, veuve romaine.	M.lle Mars.

(*La scène se passe aux environs du port d'Ostie. Plusieurs bâtimens se découvrent sur les côtés du théâtre; vers le milieu est une masure sur le seuil de laquelle on voit la statue d'un dieu des foyers : cette ruine est attenante à l'une des maisons.*)

PLAUTE,

OU

LA COMEDIE LATINE.

ACTE I.er

SCÈNE PREMIÈRE.

PLAUTE *seul.*

Que de mon mauvais sort j'ai lieu d'être fâché!
S'il me traite si mal, ce n'est pas par ma faute....
Qui l'eût dit, que le pauvre Plaute
Dût à tourner la meule être un jour attaché!
Que lui sert toute la doctrine
Qu'il puisa dans les bons écrits?
Hélas! n'en a-t-il tant appris
Que pour gagner son pain à moudre la farine?
— Allons, Plaute! tais-toi : tu raisonnes très-mal;
Les livres qu'Athènes renomme
T'instruisent à lutter contre un destin fatal;
Et c'est-là des leçons la plus utile à l'homme.
Souffre donc tout en sage; et considère comme
Les humains sur la terre ont tous un sort égal:
Depuis toi, si chétif, jusqu'au fier Annibal,

Héros qui, l'an dernier, fut si terrible à Rome,
Et qu'à son tour pourtant fit tomber un rival.
— Je réponds à cela, Plaute, et non sans justesse,
Que n'étant ici bas consul ni général,
Tu n'as pas tant besoin d'éprouver ta sagesse;
Pour vivre philosophe avec quelque succès,
Que sert de t'exercer à vaincre les excès
D'une pitoyable détresse?
Négociant honnête, ainsi que tu le fus,
Ayant bon lit et bonne table,
Un manteau moins usé, décence convenable,
Car la nudité rend confus,
Tu serais plus heureux, et non moins estimable.
Si les Carthaginois, près des murs de Sarsine,
En fuyant ne t'eussent pas pris
Tes biens, ton coffre-fort, et tes chers manuscrits,
Tu coulerais tes jours avec les beaux-esprits,
En sage de meilleure mine;
Et plus d'un parasite, en goûtant ta cuisine,
Vanterait tes travaux, et tu vaudrais ton prix.
Entends-tu cela, Plaute? — Oui; mais Plaute y réplique,
Que, né d'une humeur fantastique,
S'il eût trop savouré cette félicité,
Son aveugle amour-propre eût dédaigné peut-être
La douce médiocrité,
Bonheur qu'il eût pu méconnaître,
Et seul bien qu'il envie en son adversité;
J'ajoute que, plus riche, il serait plus vanté:
A l'encens des flatteurs l'orgueil se laisse prendre;
Qui sait de mes talens si moi-même entêté,
Je ne me fusse cru le vainqueur de Ménandre,

Avant même d'avoir lutté?
Que dis-je? du Destin le bizarre caprice,
En préservant ma vanité,
Ne me rend pas ce seul service.
Au milieu des humains saurait-on même agir,
Si l'on ne les eût vus sous leur diverse face?
Je tirerai du moins ce fruit de ma disgrâce,
Que, jeté bas sans que j'aie à rougir,
Je puis m'élever haut sans que rien m'embarrasse.
— A merveille! irais-tu jusques à te louer
De ce maudit hasard qui toujours te ballotte,
Et qui se plaît à te jouer?
— Eh! pourquoi non? l'art que cultive Plaute
Doit chercher à s'instruire en tous les rangs divers :
Heureux, j'ai vu les grands, j'ai connu leurs travers;
Malheureux, des petits j'achève ici l'étude;
Et le hasard, propice ou rude,
M'apprend comment partout je ferai dans mes vers
Parler les bons et les pervers.
Ainsi des gens de toute classe,
A mon gré, j'étudie et les tons et les airs;
Et par tous les états le ciel veut que je passe,
Jadis maître, aujourd'hui valet,
Pour que naïvement j'en trace
Un tableau vivant et complet.
Patience! qu'un jour Minerve me seconde,
Et mes brodequins imprévus
Iront faire rire le monde
Des vices effrontés que chez lui j'aurai vus.
— Seigneur Plaute, arrêtez : car en son monologue
Votre superbe esprit s'échauffe tant soit peu.

— Eh, non! toujours en nous, c'est ainsi qu'avec feu
Naît du pour et du contre un secret dialogue;
Et que, du sort nous allégeant les coups,
Pour mieux tromper nos maux, et mieux nous en distraire,
Notre babil imaginaire
Etourdit nos chagrins, et nous enlève à nous.

SCÈNE II.

PLAUTE, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

Epidique! est-ce toi?

PLAUTE.

Non : c'est Plaute qu'arrête
L'attrait de respirer l'air si pur du matin;
Compagnon du meunier voisin,
Je rêve, en mon loisir, content qu'un jour de fête
Ait suspendu pour moi le travail du moulin.
Mais employez mon zèle; et, pour un prix modique,
Plaute agira pour vous aussitôt qu'Epidique :
Car, jadis fortuné, je dépensai mon bien
A rendre gratis des services;
Mais n'en ayant plus le moyen,
Sans honte d'être gueux, je vends mes bons offices,
Pensant qu'être honnête homme en ne possédant rien,
Vaut bien mieux que d'avoir beaucoup d'or et des vices.

LEUSIPPE.

Ce langage de toi jamais ne me surprend :
Comme l'esclave Esope, ici, tu moralises ;
Et déjà te singularises
Par des subtilités au-dessus de ton rang.

PLAUTE.

L'homme qui pense est-il grand ni petit sur terre ?
Je ne fais que du pain, et suis encor tout fier
D'en avoir sans que ma misère
Ait à fléchir sous un patron altier.
Mon seul lien, Seigneur, est un penchant sincère
Pour vous à qui je dois mon gain chez ce meunier.

LEUSIPPE.

Ton salaire est trop peu de chose....

PLAUTE.

Peu de chose est beaucoup pour qui n'a rien, et plus
Qu'un pont d'or qu'on fait pour Crésus :
C'est le besoin en tout qui mesure la dose.
Enfin, je vous dois tout ; j'en suis reconnaissant :
A vous le témoigner un sentiment me lie ;
Et j'aime en vous, d'ailleurs, jusqu'à votre folie :
Cela vous soit dit en passant.

LEUSIPPE.

Je te retirerais de ta triste fortune,
Si j'étais opulent.

PLAUTE.

Ou bien, moins dépensier.
Puis à votre âge on n'a qu'un père pour banquier ;
Et convenez, Seigneur, que la blonde et la brune
Tirent plus d'un effet sur lui chaque quartier.
Vos Phrynés savent ce métier :
Heureux encor si vous n'en aviez qu'une !
Pardonnez, s'il vous plaît, à mon ton familier.

LEUSIPPE.

Quoi, Plaute ? as-tu donc su que je suis infidèle,
Et qu'une jeune esclave amenée en ce port.... ?

PLAUTE.

Vous émeut d'un si beau transport,
Que l'aimable Zélie est au rebut pour elle.

LEUSIPPE.

J'en ai quelques remords... mais Pulchrine est plus belle !
Pulchrine est dans les fers ! ses larmes, ses malheurs
Relèvent à mes yeux sa grâce naturelle....

PLAUTE.

Oui, rien n'est plus touchant qu'une maîtresse en pleurs !

LEUSIPPE.

Un pirate insolent la tient sous sa tutelle :
De parens qu'elle ignore elle est née en ces lieux,
Mais illustres, sans doute ; et sa décence est telle,
Que je la crois au moins d'un sang...

PLAUTE.

Du sang des Dieux.

LEUSIPPE.

Des nochers audacieux
L'enlevèrent alors que la guerre punique
Emporta jusques dans l'Afrique
De nos bords dévastés le butin précieux.
Elle m'a tout conté : tiens, que je te confie...

PLAUTE.

Dites; ces vols, ces rapts, tous ces jeux des destins,
Ce sont ressorts de comédie
Très en vogue chez nos Latins.
Ils sont fort de mon goût; j'ai cultivé leur muse ;
Et des amans surtout la passion m'amuse.

LEUSIPPE.

Figure-toi donc qu'un beau soir,
Me promenant sur le rivage,
Un navire me la fit voir
Tandis qu'il mouillait sur la plage.
Quel spectacle! un concours de soldats, de marins,
Sur deux files rangeait trente femmes plaintives;
Et leurs ris brutaux et malins
Insultaient la pudeur des plus belles captives.
Quel affront pour Pulchrine! elle dont le maintien
En tout est la noblesse même!
Leur gaîté redoublait cette tristesse extrême
Que son premier regard fit distinguer au mien.

PLAUTE (*ironiquement*).

Le regard en dit tant! un coup-d'œil fait qu'on aime.

LEUSIPPE.

Cher Plaute! que tu m'entends bien!
Que d'esprit dans cette parole!

PLAUTE.

Aussi de confident veux-je garder le rôle.
Mon mérite avec l'air frivole,
Est de tout bien saisir et de n'oublier rien.
Donc sans autre préliminaire,
A l'aimable beauté vous jurâtes alors...

LEUSIPPE.

Que pour la fixer sur nos bords,
J'acquitterais bientôt sa rançon au corsaire,
Dût-elle couter des trésors!

PLAUTE.

Et vous n'avez pas une mine!
Bon! voilà comme un fol amant
Croit pouvoir ce qu'il s'imagine,
S'engage, promet, jure, et très-innocemment,
ment.

LEUSIPPE.

Epidique est chargé de remplir ma promesse.

PLAUTE.

Votre valet?

LEUSIPPE.

Lui-même.

PLAUTE.

Ah! fort bien! sa souplesse
Acquittera votre serment :
Vous aurez le profit, lui la scélératesse.

LEUSIPPE.

Que veux-tu, Plaute? égard, raison,
Ne seraient pour moi de saison,
Si Pulchrine restait la proie
De ces vils ravisseurs, fléaux de sa maison.
Ses chagrins, sa vertu, qui me semble héroïque,
Voilà mes intérêts sacrés!

PLAUTE.

Beaux prétextes dont vous couvrez,
Messieurs les amoureux, le desir qui vous pique.
Mais votre éloquence emphatique
N'a jamais le ton plus comique
Que quand vous vous désespérez.

LEUSIPPE.

Cesse de plaisanter; ce n'est point raillerie :
Mon ame est de ses maux tellement attendrie,
Par tant d'appas divers elle m'a su lier,
Que jamais, non jamais, je ne puis l'oublier!

PLAUTE.

Même chose autrefois fut jurée à Zélie :
Moi-même, en vos amours vous servant de valet,
Je le lui dis pour vous à l'appui d'un billet,
Et pourtant votre cœur l'oublie !
Vous savez à quel point je lui porte intérêt ;
Que c'est une femme accomplie :
Car, si je n'eusse appris quelles sont ses vertus,
Et qu'à vous marier tendait cette aventure,
Je ne m'y fusse en rien mêlé, je vous l'assure.
Me verrait-on traité si mal du dieu Plutus,
Si mon honneur prenait conseil du dieu Mercure ?

LEUSIPPE.

Peu sensible et comptant beaucoup sur ses appas,
Elle pourra pleurer de me voir infidèle,
Mais n'en mourra point.

PLAUTE.

Non, ne vous en flattez pas.
Les femmes ont bonne cervelle ;
On en voit peu mourir de perdre leur amant :
Le beau sexe, très-sagement,
Ne regrette pas trop ce qui se renouvelle.
Mais je connais Zélie ; et le délaissement
Affligera son cœur malgré son enjoûment.
Tenez : ainsi qu'il est des blondes et des brunes,
Il est des esprits gais et de tristes esprits :
Par les pleurs, les sanglots, se signalent les unes ;
D'autres, en se moquant, se vengent par des ris.

Il est de ces beautés langoureuses, sensibles,
Qui des consolateurs goûtent bientôt les soins ;
Il en est qu'on voit rire, et pourtant susceptibles
De fidèles regrets que l'on appaise moins.
La folâtre Zélie est de ce caractère ;
Et mon œil, en la remarquant,
La jugea fidèle et sincère,
Sous cette apparence légère
Qui prête à son amour un attrait plus piquant.
Ne m'avez-vous pas dit, en me vantant sa grâce,
Qu'elle a dans sa libre gaîté,
Je ne sais quoi qui vous agace ;
Que sa jalouse activité,
Par une ingénieuse audace,
Sut, en vous jouant mille tours,
De vos pas mal réglés partout guettant la trace,
A de volages feux vous enlever toujours?
Gare donc pour vous qu'elle sache
Le nouveau goût qui vous attache,
Et craignez quelques traits de ses malins amours !

SCÈNE III.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Ah ! je vois Épidique !... Eh bien ? parle, dissipe
Les soucis dévorans dont je suis accablé.

ÉPIDIQUE.

D'avoir couru si fort je suis tout essoufflé....
Patience, seigneur Leusippe.

LEUSIPPE.

Dis, hâte-toi....

ÉPIDIQUE.

Cherchez qui soit plus diligent.

LEUSIPPE.

D'où viens-tu? qu'as-tu fait? m'as-tu trouvé l'argent?

ÉPIDIQUE.

Votre belle, Seigneur, n'est plus chez le pirate.

LEUSIPPE.

O ciel! quoi! ta lenteur me la laisse enlever,
Traître! et ta lâcheté se flatte
D'échapper aux tourmens que tu vas éprouver!

ÉPIDIQUE.

Du sang froid, mon cher maître, un peu moins de colère...

LEUSIPPE.

Moins de colère, infâme! en puis-je avoir assez
Pour punir le retard?...

ÉPIDIQUE.

Eh bien donc, punissez
L'office que vient de vous rendre
Un trop bon serviteur que vos cris insensés
Empêchent de se faire entendre.

LEUSIPPE.

Et qui te défendra de mes coups mérités,
Si Pulchrine à mes vœux par un autre est ravie?
Songe qu'il y va de ma vie.
Que me diras-tu?

ÉPIDIQUE.

Rien, si vous ne m'écoutez.

PLAUTE.

Moi qui suis plus posé, souffrez qu'il me réponde.
Nombre de fois je m'aperçus
Qu'il n'est rien qu'un amant ne brouille et ne confonde:
Les calmes auditeurs sont juges moins déçus.

LEUSIPPE.

Je meurs d'inquiétude!

PLAUTE *à Epidique.*

Allons, je t'interroge:
Quels fruits ont eu tes soins?

ÉPIDIQUE.

Le plus digne d'éloge
Bien plutôt que d'un châtiment.

PLAUTE.

Où la belle captive est-elle en ce moment?

ÉPIDIQUE.

Chez Euclion.

LEUSIPPE.

Eh quoi! chez mon oncle?

ÉPIDIQUE *montrant Plaute.*

De grâce,
Souffrez que je procède avec lui seulement!

LEUSIPPE.

Ah! que ma patience est lasse!

PLAUTE.

Qui l'a mise en ses mains?

ÉPIDIQUE.

Moi, très-subtilement.

PLAUTE.

Et pourquoi l'as-tu fait?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'à ce bon homme,
Véritable aïeul d'Harpagon,

En certain coin obscur je soupçonnais la somme
Qui nous manquait pour la rançon.

PLAUTE.

Si bien donc qu'à ce compte il l'a payée?

ÉPIDIQUE.

Entière.

LEUSIPPE.

Qui? mon oncle?

ÉPIDIQUE.

Votre oncle.

LEUSIPPE.

O mon Sauveur! pardon,
Pardon de ma fureur grossière!

ÉPIDIQUE *à Plaute.*

Sa maîtresse est par moi libre en cette maison.

LEUSIPPE.

Guide-moi, viens; je cours la voir, me jeter...

ÉPIDIQUE.

Non.
De part votre valet, halte-là! Je commande
Qu'on reste en paix, et qu'on m'entende.

LEUSIPPE.

Quel supplice!

ÉPIDIQUE.

Euclion n'a que Plutus pour Dieu ;
C'est le plus dur des pince-mailles,
A qui tirer de l'or arrache les entrailles,
Quoiqu'il en ait caché dans je ne sais quel lieu.
Il fallait accomplir cette œuvre difficile ;
Grâce au ciel ! mon génie en ruses est fertile ;
Et soudain Jupiter nouveau,
J'ai senti ma Minerve armée
Sortir de mon bouillant cerveau.
Mais je tiens à la paix plus qu'à la renommée :
Avant d'aller plus loin, qu'ici pour mon repos
Mon maître, me payant un zélé ministère,
Promette de sauver mon dos
Des coups de bâton de son père,
Car son nom m'a servi.

LEUSIPPE.

Son nom ! à quel propos ?

ÉPIDIQUE.

Vous n'osiez visiter au port votre captive,
De peur qu'à son prochain retour
Il ne vous surprît sur la rive.
Je fus le messager qu'envoya votre amour.
Vous savez qu'autrefois les brigands de Carthage
Ravirent sa fille à treize ans :
A l'avare Euclion j'ai feint que des marchands
De l'hymen de son frère amenait ce cher gage ;
Que le hasard au port me l'avait fait revoir :

« Hésitez, ai-je dit, d'en rompre l'esclavage;
« Leur vaisseau quittera la plage;
« Un délai réduira Dæmone au désespoir,
« Dès qu'au retour de son voyage
« Quelque bruit lui fera savoir
« Que de sauver sa fille ayant eu le pouvoir,
« Un frère a tardé trop à délier sa bourse ».
Mon ladre à geint, crié qu'il était sans ressource;
Mais, feignant qu'un ami lui prêtait un dépôt,
Il m'a fait, par soupçon, accompagner d'un sot
Dont les crédules mains ont avec politesse
Au corsaire averti payé votre maîtresse,
Qu'on nous a livrée aussitôt.
Eh bien! suis-je un maraud, un traître?

LEUSIPPE.

Non, non, embrasse-moi... mon ami! mon soutien!

ÉPIDIQUE.

Quoi! vous abaissez-vous jusqu'à me reconnaître?
Près de vous un esclave est un homme de rien.

PLAUTE.

Vivent les passions! il n'est que leur lien
Qui rapproche à l'instant et serviteur et maître.
La Nature, naïve en sa vivacité,
Des rangs fait seule disparaître
La bizarre inégalité.

ÉPIDIQUE.

On vous eût cru saisi par les fureurs d'Oreste.
Près de l'objet dont mon soin manifeste

Vous rend aujourd'hui possesseur,
Songez devant votre oncle à la traiter en sœur.

PLAUTE.

Vous savez bien qu'à Rome une loi très-mal faite
Donne sur les gens qu'on achète
Le plein droit de vie et de mort :
Ainsi n'oubliez pas de remplir votre accord,
Et songez au péril qu'il courut pour vous plaire :
S'il n'avait pu tromper votre père aujourd'hui,
Vous le rossiez ; et pour l'avoir su faire
Il risque d'autre part d'être assommé par lui.

ÉPIDIQUE.

Tout était gain dans cette affaire.

PLAUTE.

Fâcheux état des indigens!
L'humeur de nos patrons nous expose à des crises ;
Certains d'être impunis, eux seuls font les sottises,
Et tout le mal est pour leurs gens.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous, mes amis! allons revoir Pulchrine ;
Et toi compte à jamais sur mon affection.

ÉPIDIQUE.

Soit dit : frappons au logis d'Euclion.

PLAUTE.

Il n'est pour vous d'aucune urgence
Qu'en cette intrigue-ci je me rende suspect ;
A vos parens, Seigneur, je dois quelque respect,
Et me retire par décence.

LEUSIPPE.

Va-t-en au port ; je crains que trop de diligence
Ne ramène mon père, et que par son aspect
Il n'enlève à mon cœur sa plus chère espérance.

PLAUTE.

Je me place en vedette, et mon œil circonspect
A vos folles amours prêtera sa prudence (*Il sort*).

SCÈNE IV.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, EUCLION.

EUCLION.

Qui heurte si fort ?

LEUSIPPE.

Moi.

EUCLION.

Bonjour, mon cher neveu!
Ton valet Epidique a déjà pu te dire

Que ta sœur est chez nous; ta sœur est en ce lieu;
Te la faire connaître est ce que je desire.

LEUSIPPE.

Votre desir, mon oncle, est aussi tout mon vœu.

EUCLION.

Tu la vis bien petite. Elle fut enlevée
Lorsque nous voyagions au loin;
Mais le ciel juste en a pris soin:
Quelle est belle et bien élevée!

LEUSIPPE.

De tant de qualités rendez-moi le témoin;
J'ai hâte de la voir!

EUCLION.

Mon neveu, patience!
Sa rançon coûte gros, très-gros! et ton devoir
Est d'engager ton père à payer cette avance;
La supporter long-temps est hors de mon pouvoir.

LEUSIPPE.

Voyons ma sœur d'abord; il me tarde à cette heure
De l'emmener...

EUCLION.

Où donc?

LEUSIPPE *troublé.*

Où? mais...

ÉPIDIQUE.

Dans la demeure
De son père Dæmone, afin qu'à son retour
Il l'embrasse... et mon maître même...
Brûle d'en faire autant.... Il sent déjà qu'il l'aime,
Tant c'est un vif instinct qu'un fraternel amour!

EUCLION.

Non, non, de mon logis je ne veux qu'elle parte
Qu'après que mon argent me sera remboursé.

LEUSIPPE.

Ah! Dieux!

EUCLION.

Cela te fâche!

LEUSIPPE.

Oh! point.

EUCLION.

As-tu pensé
Qu'autrement de ma porte aucun pouvoir l'écarte?
Elle est ma garantie.

ÉPIDIQUE.

A ce compte, Seigneur,
La nièce en hypothèque est ici votre gage.

LEUSIPPE.

Après votre beau trait, mon oncle, quel langage!
Songez que la vertu, l'honneur...

EUCLION.

Oh ! les beaux traits, l'honneur, la vertu... peu m'importe !
Pour moi, je ne vois pas ce que cela rapporte.

LEUSIPPE.

Ne faites pas languir mon espoir plus long-temps ;
Je vous promets par ce dieu lare,
Objet de vos respects constans. . . .

EUCLION.

Certe, il a mes respects ! même je vous déclare
Qu'à l'avenir je ne souffrirai pas
Qu'on en parle ; et, dût-on me croire un peu bizarre,
Je ne veux plus de lui qu'on approche ses pas.
Mais c'en est assez dit ; allons chercher ma nièce.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

Que devenir, s'il faut qu'en ses mains je la laisse ?
Aux regards de mon père à peine il va l'offrir,
Que, ne retrouvant point sa fille en ma maîtresse,
Sa fureur va tout découvrir.

ÉPIDIQUE.

La ruse...

LEUSIPPE.

N'y peut rien.

ÉPIDIQUE.

La force...

LEUSIPPE.

Rien encore.

ÉPIDIQUE.

Mais joignons force et ruse, et risquons le combat.
Tentons...

LEUSIPPE.

Quoi ?

ÉPIDIQUE.

Je ne sais.

LEUSIPPE.

Quel projet faire éclore ?

ÉPIDIQUE.

Aux grands maux, grand remède !

LEUSIPPE.

Et quel est-il ?

ÉPIDIQUE.

Un rapt.

SCÈNE VI.

LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, PLAUTE.

PLAUTE.

Seigneur, de votre père évitez le reproche ;
Il a frappé chez lui ; mais ne vous trouvant point,
Du logis de son frère à la hâte il s'approche.
Courez le retenir, ou bientôt il nous joint.

LEUSIPPE.

Hâtons-nous.

ÉPIDIQUE.

Pour raison, nous, faisons diligence.
(*Il suit son maître.*)

SCÈNE VII.

PLAUTE, EUCLION, ZÉLIE.

EUCLION *à Zélie.*

C'est ton frère ; offre-toi, ma nièce, à son regard.

PLAUTE *à part.*

La rivale Zélie !... Eh ! par quelle occurrence ?

ZÉLIE.

Qui ? lui, mon frère !

EUCLION *surpris.*

Où donc a-t-il fui ? quel hasard
Nous cache sitôt sa présence ?

PLAUTE.

Pour saluer son père à l'instant même il part.
Je lui viens d'annoncer sa subite arrivée.

EUCLION.

Dæmone revient !

PLAUTE.

Oui.

EUCLION.

Tu me réjouis fort !
Je cours le prévenir que sa fille est trouvée ;
Afin qu'il me rende d'abord
Mon cher argent qui l'a sauvée
Des mains du trafiquant débarqué sur ce bord.

ZÉLIE.

Toujours du mot argent mon oncle nous salue ;
Ce métal est pour lui plus que famille et tout.

EUCLION.

Oh ! c'est que sans argent il faut que l'on se tue.

PLAUTE.

Imitez-moi ; j'en manque, et suis debout.

EUCLION.

Toi, de qui la misère est la seule compagne,
Tu n'es donc qu'un fripon qui le prend ?

PLAUTE.

Je le gagne.

EUCLION.

Comment ?

PLAUTE.

Par le travail, comme un homme de cœur.

EUCLION.

On sait de tes pareils où la main le déterre.
(*A part.*)
Sauve, sauve de lui le trésor que je serre,
Dieu Lare ! Si tu vois roder ce fureteur,
Sous ton abri cache bien ce mystère !
(*Haut.*)
Je vais faire à Dæmone acquitter la rançon ;
Si je tarde, rentrez ma nièce, en ma maison.

SCÈNE VIII.

ZÉLIE, PLAUTE.

ZÉLIE.

Eh bien ? que penses-tu de voir sitôt Zélie
Devenue en ces lieux la nièce d'Euclion ?

PLAUTE.

Je pense qu'un accès de jalouse folie
Vous a soudain portée à cette invention.

ZÉLIE.

Plaute, es-tu donc instruit par une voix divine?
Tu dis vrai, mon ami; je te dois cet aveu.

PLAUTE.

Je vois, je réfléchis, et je raisonne un peu;
N'est-ce pas-là comme tout se devine,
Sans qu'on soit ni démon ni dieu?

ZÉLIE.

Ainsi ton esprit se rappelle
Que j'adorais Leusippe, et qu'à ma passion
L'ingrat n'a pu rester fidèle?

PLAUTE.

Et, par votre apparition,
Je juge que Zélie, aussi vive que belle,
Au volage apprêtant quelque punition,
Se vendant pour Pulchrine, est venue au lieu d'elle.

ZÉLIE.

J'admire en vérité ta pénétration!

PLAUTE.

Ah! je m'étonne peu qu'ici votre artifice
D'une rivale ait pris le dehors emprunté;

Je sais que toute femme avec facilité
Peut se bien déguiser au gré de son caprice.

ZÉLIE.

En ta condition, je ne m'explique pas
Que ton jugement soit si sage!

PLAUTE.

Faut-il pour y voir clair être de haut parage?
Hommes, femmes, en leurs débats,
Se ressemblent de cœur, d'intérêts, de langage;
Et qui regarde à chaque étage,
Voit qu'on ne fait en haut que ce qu'on fait en bas.

ZÉLIE.

Tu me réponds si bien, que je suis curieuse
De te faire prévoir si mon amant confus
Me pourra pardonner ma ruse ingénieuse;
Si son père, honteux de ses transports déçus,
N'aura point l'âme furieuse
Quand, au lieu de sa fille, en ses bras éperdus
S'ira précipiter une veuve rieuse;
Et si, pleurant ses soins et son argent perdus,
Euclion retiendra sa bile injurieuse.
Que présages-tu là-dessus?

PLAUTE.

Que leur surprise au moins doit sembler dramatique,
Et que, si quelque jour Phébus me rend auteur,
J'en viendrai réclamer le détail véridique

Pour réjouir le spectateur.
Mais n'y pourriez-vous joindre un tableau pathétique ?

ZÉLIE.

Et lequel ? non ; l'espoir de punir un amant
Dont l'infidélité me pique
Me cause un tel plaisir, que de son changement
Il console mon cœur très-peu mélancolique.
Tout se passera bien, grâce à mon enjoûment.

PLAUTE.

Mais ne plaignez-vous pas l'orpheline modeste
Que le tendre Leusippe allait tirer des fers,
Et réduite peut-être au sort le plus funeste ?
Souffrant, je compatis à tous les maux soufferts.

ZÉLIE.

Ah ! je l'ai vue : elle est d'une beauté céleste !
Je la crains un peu trop pour l'oser plaindre autant.
Son aspect sert d'excuse à Leusippe inconstant.
C'est pour une rivale un vrai monstre à décrire !
De grands humides yeux, bien beaux et bien ardens ;
Des lèvres qui diraient ce qu'elles voudraient dire
En montrant les plus belles dents :
Un teint d'une blancheur ! les pieds fins, élégans !
La taille... Oh ! ce serait une horreur, un martyre,
Que de la rencontrer céans !
Va, quelque autre homme, épris d'un beau délire,
L'arrachera bientôt à ces cruels marchands.
Enfin, je l'avoûrai, quoique d'humeur folâtre,
Je prends l'amour au sérieux.

Leusippe doit savoir combien je l'idolâtre ;
Et sans l'importuner de soupirs ennuyeux,
Lorsqu'il me joue un tour, jamais je ne lamente,
Ni n'exhale, en plaintive amante,
Des reproches fastidieux ;
Mais j'enrage en riant, ne sachant faire mieux.

PLAUTE.

Je lui traçais de vous une image pareille ;
Et vous me prouvez que mes yeux
Dans les cœurs lisent à merveille.

ZÉLIE.

N'avertis point Leusippe, et laisse-moi jouir
De la vengeance que j'apprête :
Un mot ferait évanouir
L'espoir dont mon dépit se fait presqu'une fête.
Son valet, par des mots se laissant éblouir,
Sous un voile trompeur pour l'esclave m'a prise.
Quel divertissement me promet leur surprise !
J'ai déjà commencé sur le vieil Euclion
A m'égayer de l'entreprise :
D'un sordide intérêt comme il a l'ame éprise !
Que mon oncle est donc ladre ! et quelle attention
Captivait ses regards sur sa nouvelle nièce,
Pour empêcher ma main d'attiser son foyer,
De gâter quelque meuble, ou briser quelque pièce
De ses vases poudreux qu'il n'ose nettoyer !
Le prix de ma rançon troublait tant sa pensée,
Qu'espérant de son frère en recouvrer les frais,
Son inquiétude insensée

Calculait d'un retard les moindres intérêts,
Et me peignait ce père et ses vices secrets
Avec une infamie à tel excès poussée,
Que, si j'étais sa fille, ici j'en rougirais.

PLAUTE.

J'admire ces deux tendres frères!
Qu'il est doux pour amis d'avoir de bons parens!
Eh! dans chaque maison, hélas! on ne voit guères
Traiter d'un meilleur cœur les moindres différens.

ZÉLIE.

On ne vient point... Adieu! je rentre, en bonne fille,
Attendre sous ce toît mon heureuse famille.

SCÈNE IX.

PLAUTE *seul.*

Ce qui se passe autour de moi
Semble une comédie à mes regards offerte!
Une innocente fille, une rivale experte
Qui la haït sans savoir pourquoi;
Un volage amoureux qui ne sait ce qu'il aime,
Et qui donne en aveugle et retire sa foi;
Un vieil oncle trompé, d'une avarice extrême,
A qui son bien ne sert qu'à le couver des yeux;
Un valet artificieux
Qui dupe des parens, et qu'on dupe lui-même;
Un père qu'on attend, homme sententieux,

Que je soupçonne encor, malgré son ton austère,
D'être sous son masque sévère
Un vieillard très-licencieux :
Pour la scène voilà plus d'un bon caractère ;
L'acte est lié : cherchons le nœud dans ce moment :
Leusippe y peut servir. Il faut que j'imagine
Quelque moyen d'aider les vœux de cet amant.
Et si je prévenais le départ de Pulchrine ;
Cela pourrait produire un heureux dénoûment.
Je verrai par eux tous la pièce exécutée
Du jeu des passions me fournir les ressorts ;
Personnages plaisans d'une intrigue montée,
Ils parleront ; et moi je n'aurai plus alors
Qu'à l'écrire sous leur dictée.
Que sais-je ? en soulevant des interlocuteurs
Les risibles travers que je cherche à connaître,
Je serai parmi ces acteurs,
Le plus original peut-être.
Qu'aperçois-je ? Dæmone... ah ! son frère et son fils
Auront pour le trouver pris une fausse voie...
Tâchons de l'écarter au moins de ce logis.

SCÈNE X.

DÆMONE, PLAUTE.

PLAUTE.

Béni soit Jupiter qui céans vous renvoie !
Salut, Seigneur Dæmone.

DÆMONE.

Ah! ah! c'est toi! bonjour.

PLAUTE.

Qu'un bon père est heureux au moment d'un retour!
A son fils empressé son aspect rend la joie.

DÆMONE.

En cet espoir, jadis j'ai fui le célibat :
Rien de pis que de vivre isolé, sans famille.
L'ennui dans nos vieux ans nous livre un sourd combat ;
On n'a nul confident avec qui l'on babille,
Et l'esprit se mine et s'abat.
Moi, je n'ai plus d'épouse, on m'a ravi ma fille :
Mon fils me reste au moins... mais ce n'est qu'un ingrat ;
Il mange tout mon bien, il se conduit en fat,
Et je végète seul.

PLAUTE.

Conclusion où brille
Le bonheur si vanté du conjugal état!

DÆMONE.

Plaute, vous me raillez!... mais entrons chez mon frère.

PLAUTE.

Votre frère vous cherche ; il sait votre retour :
Leusippe aussi, je crois, est dans votre séjour.

DÆMONE.

Mon fils !... ah ! désormais j'espère
L'y fixer sagement par mon ordre absolu :
Ses penchans vagabonds m'ont trop long-temps déplu.

PLAUTE.

Sur la fougue des sens il prendra plus d'empire :
Le temps le mûrira ; comme vous....

DÆMONE.

Qu'est-ce à dire ?
Suis-je si décrépit ? dans l'âge des langueurs ?
Ah ! je ferais le mal, si j'aimais à le faire :
Mais je sais me régler, et j'ai de bonnes mœurs.
Qu'il suive mon exemple en tous points salutaire.
Mais dis-leur de venir : je me sens un peu las,
Et veux là-dedans les attendre.

PLAUTE.

Si j'ose m'expliquer, cela ne se peut pas.

DÆMONE.

Pourquoi ?

PLAUTE.

Vous blesseriez le parent le plus tendre :
Il cache avec un soin encor mystérieux...
Un objet charmant, précieux.

DÆMONE.

Et l'avare craint-il qu'un frère ne le vole ?

PLAUTE.

Hai! dans les soins qu'il prend il est minutieux....
De cet objet d'ailleurs il vous parlera mieux :
C'est une personne....

DÆMONE.

Ah!

PLAUTE.

Belle comme une idole.

DÆMONE.

Ah! le barbon s'enflamme! il aime les beaux yeux!

PLAUTE.

J'ignore si c'est-là le goût qui le domine....

DÆMONE.

Oui, oui, tous ces vieillards, modèles de nos fous,
Par leurs mauvaises mœurs gâtent les mœurs de tous...
De cette beauté-là je voudrais voir la mine.

PLAUTE.

Seigneur, vers Euclion, de son secret jaloux,
Tournons plutôt nos pas ensemble.
Tout vrai sage qui vous ressemble
S'écarte du beau sexe, et tremble
De regarder des yeux si doux.

DÆMONE.

Que je le vais gronder de son libertinage!

PLAUTE *à part en le suivant.*

J'avais bien préjugé quel grave personnage
Ce bon père jouerait pour nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUCLION, DÆMONE.

EUCLION.

Oui, c'est ta propre fille; elle est pleine d'attraits :
Je me sens fortuné d'avoir brisé ses chaînes;
Et puisque tu consens à rembourser mes frais,
Je la vais appeler afin que tu l'emmènes.
Mais tu me compteras....

DÆMONE.

Oh! je te le promets.
Quels trésors envers toi m'acquitteront jamais?

EUCLION *au seuil de sa maison.*

Holà! faites venir la fille de Dæmone.

DÆMONE.

Eh! d'où vient que Pulchrine est le nom qu'on lui donne?
Le sien est Eudoxie.

EUCLION.

Eh quoi! cela t'étonne?
Les corsaires, dit-on, craignant pour leur butin,

Ont voulu sous ce nom déguiser son destin.
Tu la verras.

DÆMONE.

Les Dieux comblent mon espérance!...
De mes pleurs fraternels laisse-moi te baigner!...
Ne doute en aucun temps de ma reconnaissance.

EUCLION.

J'y compte; elle est sacrée, et tu vas la signer :
Car l'argent n'était pas le mien, en conscience.

DÆMONE.

Qu'il fut ou non le tien, est-il quelque dépense
Qu'en un si grand bonheur je prétende épargner!

SCÈNE II.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE.

EUCLION.

Viens ma nièce.

ZÉLIE.

Pourquoi me faites-vous descendre,
Mon cher oncle?

EUCLION.

Pour embrasser
Un père respectable et tendre
Qui sur son cœur veut vous presser.

ZÉLIE.

Quel est mon père?

EUCLION

Lui, que votre longue absence
Réduisait chaque jour au dernier désespoir.

DÆMONE.

Quelle est celle qui vient s'offrir en ma présence?

EUCLION.

Ta fille : n'es-tu pas charmé de la revoir?

DÆMONE.

Elle!

EUCLION.

De l'embrasser?

DÆMONE.

Qui?

EUCLION.

Ta fille si chère.

DÆMONE.

Celle-ci?.. Bon! perds-tu le jugement?

EUCLION.

Pourquoi?

DÆMONE.

Quel droit a-t-elle à mon embrassement?

EUCLION.

Tu lui donnas le jour.

DÆMONE.

Elle m'est étrangère :

Tu deviens fou, je crois.

EUCLION.

Moi ?

DÆMONE.

Toi-même.

EUCLION.

Comment ?

En quoi cela ?

DÆMONE.

Parce que cette fille,
En aucuns temps, en aucuns lieux,
Pour la mienne n'a pu se produire à mes yeux,
Et n'est point de notre famille.

EUCLION.

Ah ! je sens le détour : je devine, entre-nous,
Qu'une faiblesse condamnable
Peut à la renier engager ton courroux,
Que sa faute à tes yeux la rend méconnaissable.
Belle, jeune, exposée à quelque tort bien doux,
Peut-être.... Elle en rougit.... Va, va, sois raisonnable,
Ce qu'on a fait est fait : pardonne à la coupable.

DÆMONE.

Il n'est courroux, ni tort, ni feinte en tout cela;
Et jamais je ne vis cette personne-là.

EUCLION.

Ouais! vous, immobile, expliquez-vous, Madame:
Pourquoi m'appelliez-vous votre oncle?

ZÉLIE.

Je l'ai dû,
M'entendant par vous-même appeler votre nièce;
Et de peur d'être ingrate envers votre tendresse,
Mon sentiment au vôtre a par-là répondu.

EUCLION.

Pour votre père ici pourquoi prendre mon frère,
Par qui votre mensonge est déjà confondu?

ZÉLIE.

S'il croit ne l'être pas, je n'y contredis guère:
Qu'il ne soit plus chargé de ce titre importun.

EUCLION.

L'est-il?

ZÉLIE.

Un autre ou lui: que sais-je en ce mystère?
Ainsi que tant d'enfans je naquis de quelqu'un;
S'il me nommait sa fille, alors du nom de père
Moi je l'appellerais sans aucun embarras:
Ce nom lui déplaît; en ce cas,
Je n'y tiens plus; point de colère.

DÆMONE.

Ne le nommez donc plus votre oncle à l'avenir.

ZÉLIE.

Eh bien, soit! ni nièce, ni fille.
Me voilà tout-à-coup hors de votre famille.

EUCLION.

Mais, Madame, et le prix qui doit me revenir,
Trente mines d'argent que me dérobe un traître,
Pour vous que j'ai droit de punir;
Vous qu'Épidique acheta pour son maître;
Vous dont le rang, le sort, ne peut se définir;
Vous, dont la liberté ne vient de s'obtenir
Que par l'emprunt qui me ruine!
Le rendrez-vous?

DÆMONE.

Parlez, délicate Pulchrine:
N'est-ce pas sous ce nom?...

ZÉLIE.

C'est aujourd'hui le mien.

EUCLION.

Sous celui-là, Madame, avec un soin extrême
N'étiez-vous pas gardée en un étroit lien,
Quand pour vous racheter j'empruntai sur mon bien?

ZÉLIE.

On n'a pu m'acheter.

DÆMONE.

D'un nouveau stratagême
Cet autre démenti sera-t-il le moyen?

EUCLION.

N'étant fille pour lui, nièce pour moi, ni rien,
N'avez-vous qu'un faux nom? N'êtes-vous pas vous-même?
Ou n'êtes-vous qu'une ombre, un être aérien?

ZÉLIE.

Je suis libre, et jamais ne portai nulle entrave;
Dæmone voit en moi l'amante de son fils :
Des hasards, trop confus pour vous être éclaircis,
M'ont fait chez un marchand passer pour une esclave.
Pardonnez-moi tous deux si, dans votre logis,
L'amour m'amena par la ruse,
Et si d'ailleurs encline au ris,
Fière de mon succès, ma gaîté s'en amuse.
Mais c'est trop d'un tel jeu fatiguer vos esprits :
Montrez-vous généreux pour moi, Seigneur Dæmone,
Un jour vous apprendrez que ma naissance est bonne.
Si votre fils m'aima, mon cœur en fut épris.
(*A Euclion.*)
Vous, aidez-moi, Seigneur, à fléchir un bon père :
Que j'épouse Leusippe; et dès-lors votre frère,
M'acceptant pour fille en effet,
Vous remettra vos fonds quand l'hymen sera fait.

DÆMONE.

Devait-il de mes pleurs renouveler la source,
Et du nom de ma fille employant la ressource....

EUCLION.

Lâchement se jouer...

DÆMONE.

De mon cœur?

EUCLION.

De ma bourse?

ZÉLIE *à Euclion.*

Protégez notre hymen; je rends tout à ce prix.

EUCLION.

Si l'affaire s'arrange, aisément j'y souscris.

ZÉLIE *à Euclion.*

Tout va s'accommoder, je vois son fils paraître.

SCÈNE III.

EUCLION, ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE.

LEUSIPPE *à part.*

Sauvons-la de l'orage.... Approchons.

DÆMONE.

Eh bien! traître!

Ainsi, désespérant mon amour paternel,
Sous le nom de ma fille on t'amène une femme!

Qu'introduit parmi nous ton indiscrète flamme!
Est-il rien de plus criminel?

EUCLION.

Fais-moi tout rendre, et plus rien ne m'effraie :
Avoir une maîtresse est-ce manquer d'honneur?
J'excuse tout quand on me paie.
Ton père est trop rigide, et mauvais gouverneur.

LEUSIPPE.

Cher oncle!...

EUCLION.

Il faut que tous je vous réconcilie.
Tiens, mon neveu, regarde : est-elle assez jolie,
Ta Pulchrine?

LEUSIPPE *à part.*

Dieux! c'est Zélie!

ZÉLIE *en riant.*

Qu'est-ce donc qui vous prend?

EUCLION.

D'où naît cette stupeur?

LEUSIPPE.

Vous moquez-vous, mon oncle?

EUCLION.

Où donc est ta cervelle?
Un beau transport d'amour t'a-t-il ôté le sens?

ZÉLIE.

Eh! Seigneur, qui vous livre à ces troubles pressans?

EUCLION.

Ta belle est sous tes yeux.

LEUSIPPE.

Eh, non! ce n'est pas elle.

EUCLION.

Voici d'un autre tour, ma foi!
Qui diantre est ce démon femelle
Que personne ne veut pour soi?
Eh quoi! ce n'est point-là ta captive si belle?

LEUSIPPE.

Non.

EUCLION.

Quoi! vous n'étiez pas sa maîtresse?

ZÉLIE.

Si fait.

EUCLION.

L'un dit oui, l'autre non : qu'en est-il en effet?
Tu ne reconnais pas ton esclave charmante?

LEUSIPPE.

Non, non, non, vingt fois non!

DÆMONE.

Que comprendre à ceci?

EUCLION.

Quoi! Madame, pour son amante
Il ne vous connaît pas?

ZÉLIE.

Si fait, vous dis-je, si.

EUCLION.

Ah! c'est de quoi tourner la tête la meilleure!

DÆMONE.

Chacun d'eux se dément ici;
Et si j'y vois rien, que je meure!

EUCLION.

Par la voix d'Épidique on peut être éclairci :
Le drôle osera-t-il me dire
Qu'il ne t'a pas acquis du maître d'un navire
Cette femme ou ce démon-ci?

ZÉLIE.

Non, Seigneur, l'amour seul me lie.
Je naquis libre : on me nomme Zélie;
Veuve, j'ai quitté Rome; on y sait mon destin;
Et, passant pour Pulchrine enfin,
J'ai confondu la perfidie
De Leusippe ingrat, faux, volage.....

EUCLION.

Libertin!
Je n'aurai donc recours, vengeance, ni justice!

Neveu, maîtresse, amant, maître, valet, vous tous,
Que pour m'avoir volé Mégère vous punisse!

DÆMONE.

Que sert l'expérience à qui par des filoux
Se laisse comme toi duper en imbécille?

EUCLION.

Je doute que ta vue eût été plus subtile.

DÆMONE.

Quoi! tu n'as pas su même en oncle gouverner
Un effronté neveu qui te trompe et te vole?

EUCLION.

Sais-tu mieux être père, et mieux morigéner
Un fils mangeant ton bien en dépense frivole?

DÆMONE.

De tes aveuglemens tel est le digne prix,
Que ton argent lui sert à payer sa maîtresse!

EUCLION.

Ah! je ne prétends pas payer une traîtresse
Qu'au nom de ta fille je pris:
Entends-tu, mon cher frère?

DÆMONE.

Ah! mon cher frère, écoute;
Pour ma fille il n'est point de somme qui me coûte;
Mais pour tout autre objet je n'en ai point, sans doute.

EUCLION.

Mon frère, tu me dois....

DÆMONE.

Mon frère, pas le sou.

EUCLION.

Nous compterons demain.

DÆMONE.

A demain donc, vieux fou!
(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

EUCLION, ZÉLIE, LEUSIPPE, ÉPIDIQUE, *arrivant de l'autre côté du théâtre.*

EUCLION.

Ah! voici l'autre escroc!...

ÉPIDIQUE.

Tout est su, je le pense.

EUCLION.

D'adoucir mon esprit te crois-tu l'éloquence?

ÉPIDIQUE.

J'appartiens à Leusippe, et ne suis pas à moi:
J'en fais la dure expérience.

Un valet malheureux, exact à son emploi,
D'un maître en ce qu'il fait ne remplit que la loi;
Ce maître a tout pouvoir sur son obéissance;
L'esclave n'a pas même à soi
Ni volonté ni conscience.
Ne m'accusez donc pas de mon manque de foi;
A qui me fait agir imputez en l'offense.

EUCLION.

Ton argument est bel est bon!
Mais n'est point d'espèce sonnante
Comme le prix de la rançon
Que tu m'as su tirer pour une extravagante.

ÉPIDIQUE *à Leusippe.*

Défendez-moi, Seigneur.

LEUSIPPE.

Te défendre, fripon!
Ce n'est pas-là Pulchrine.

ÉPIDIQUE.

Ah! qu'est-ce donc?

LEUSIPPE.

C'est celle
Chez qui, dans ton absence, allait Plaute pour moi.

ÉPIDIQUE.

Oh! sa ruse infernale aura trompé mon zèle!
Puis elle était voilée... Epidique, ah! pends-toi!

EUCLION.

Trente mines d'argent qu'on m'arracha pour elle...!

ÉPIDIQUE.

A cet accident-là comment remédier?

LEUSIPPE.

Ton malheur maintenant est qu'il faut te noyer,
Ou me racheter l'autre.

EUCLION.

Eh! par Pluton! laquelle?
Me veut-on mettre à sec par un nouveau larcin?
Ton père avait raison de te faire querelle
De ton désordre clandestin.

SCÈNE V.

LEUSIPPE, ZÉLIE, ÉPIDIQUE.

ZÉLIE.

Leusippe, il est trop vrai que j'ai su vous confondre:
Par ma jalousie épié,
Vous convainquant d'un tort qu'un mensonge eût nié,
Je vous force à ne rien répondre.
Je n'exprimerai pas tout ce que m'ont coûté
Les efforts de mon ame à vous cacher sa peine;
Mais vous me trompiez; vous, pour briser notre chaîne,

Moi je vous ai trompé, quoique feindre me gêne,
Pour vous rendre à l'amour que vous auriez quitté.
Ne vous en fâchez pas : je vous pardonne encore.
Le serment d'être époux fut par nous prononcé :
Je vous jure l'oubli des erreurs du passé,
N'oubliez pas en insensé
Qu'un fidèle cœur vous adore.

LEUSIPPE.

D'un trait... si généreux... mon cœur atteint... percé...
Ce trait me punit... vous honore...
Nous nous épouserons... trop heureux... je le sai...

ZÉLIE.

Vraiment, vous ne savez que dire!
Avouez avec moi qu'un coupable surpris,
Par sa confusion, donne le droit de rire ;
Que se justifier épuise les esprits,
Et qu'on exprime mieux, même à ceux qu'on abuse,
Les torts qu'on veut avoir que les torts qu'on excuse.

LEUSIPPE.

A ce propos railleur comme on vous reconnaît!
Que ce rire contraste avec les tendres charmes
De Pulchrine qui m'entraînait.
Vous plaisez en riant; elle plaît par les larmes :
Du feu d'un esprit gai vous savez enflammer ;
Mais elle par ses pleurs émeut, touche notre ame :
On ne l'aimerait pas que l'on croirait l'aimer ;
Et l'on vous aime, vous, sans le croire, Madame.

ZÉLIE.

Oui, toujours votre sexe vain,
Se prend aux larmes d'une femme :
Car l'amour-propre est inhumain,
Il s'applaudit des pleurs qu'il croit faire répandre :
Mais telle enfin qui pleure en est-elle plus tendre ?
Ingrat ! que n'ai-je fait pour vous garder ma main ?
Les pleurs ne prouvent rien ; et de votre Pulchrine
C'est peut-être le beau talent !
Toutes ces larmes-là, grimace, j'imagine ;
Mais j'en ai prévenu l'effet, en l'exilant :
J'ai de son patron même exigé la promesse
D'éloigner ma rivale, en emportant le gain
Que lui valut mon tour d'adresse,
Et de lever l'ancre soudain.

LEUSIPPE.

Qu'entends-je ? Ainsi par vous la voilà condamnée
A l'éternelle horreur de la captivité !
Madame, quelle cruauté !
Raillez-la de sa plainte et d'être infortunée.
Mille attraits doux et délicats,
Mille beaux sentimens dont elle semble ornée,
Tout cela, tout, pour gémir enchaînée
Sur les mers, parmi des soldats !...
Votre noire action vous rend affreuse... !

ZÉLIE.

Hélas !
C'est à moi maintenant de gémir, de me plaindre.

Croyais-je qu'à ce point j'avais sujet de craindre
Cette rivale et ses appas ?
Vos éloges outrés ne me ménagent pas.
Sans me la figurer en si noble victime,
Je ne suivis que l'ardeur qui m'anime ;
Vous semblé-je méchante et capable d'un crime ?
Me haïriez-vous sans retour ?
Ah ! loin de m'en moquer, j'en ai regret et honte ;
Et tant de chagrin me surmonte,
Que j'en pleure même à mon tour.

LEUSIPPE.

Les pleurs ne prouvent rien, disiez-vous avec grâce :
Toutes ces larmes-là, chez les femmes, grimace.

ZÉLIE.

Leusippe, c'en est trop ! rompons, et sans retard.
Je vais de ce logis disposer mon départ,
Et fuir de votre cœur l'ingratitude extrême...
Mais je vous jure, en dépit de moi-même,
Que, malgré tous vos torts et votre peu d'égard,
J'en souffrirai, car je vous aime !

(*Elle entre chez Euclion.*)

SCÈNE VI.

PLAUTE, LEUSIPPE, ÉPIDIQUE.

LEUSIPPE.

Plaute, je suis au désespoir !
Au lieu de ma captive a paru sa rivale !

Le mal-adroit, sans s'en apercevoir,
A produit cette scène à nous tous si fatale!
Et mon père, et mon oncle exhale
Sur Zélie et sur moi tout leur emportement!
Elle me nomme ingrat, perfide amant!
Tous deux à son tour l'ont traitée
D'aventurière, d'effrontée!
Tu juges quel beau bruit a fait ce changement,
Et comme j'ai l'ame agitée!

PLAUTE.

Ma pièce marche : c'est charmant!

LEUSIPPE.

Quoi! tu te réjouis de ce qui nous désole!

PLAUTE.

Seigneur, excusez-moi... j'ai dans ma tête folle
Certain plan qui pourrait vous paraître insensé...
Je suis suffisamment instruit par votre bouche :
Maintenant apprenez, vous, l'objet qui vous touche.
Votre récit m'ayant intéressé
Au sort de la jeune captive,
J'ai couru vers le port, rien n'était plus pressé.
Le patron du vaisseau quittait déjà la rive.
Il craint que pour son tour de main
Quelque procès ne le poursuive :
Mais, se tenant en mer sans se mettre en chemin,
Il m'a promis d'attendre encor jusqu'à demain ;
Et Pulchrine est à vous si la rançon arrive.

LEUSIPPE.

Vivat! sus Epidique! alerte! alerte encor!

ÉPIDIQUE.

Que puis-je?

LEUSIPPE.

Il faut pouvoir.

ÉPIDIQUE.

Mais quoi?

LEUSIPPE.

Qu'on s'évertue.

ÉPIDIQUE.

Peste soit du donneur d'avis! ai-je un trésor?

LEUSIPPE.

Cherche et trouve.

ÉPIDIQUE.

Où trouver? sais-je faire de l'or?

LEUSIPPE.

Retiens ces seuls mots: cherche, et trouve, ou je te tue!

ÉPIDIQUE.

Mon cher maître!

LEUSIPPE.

J'ai dit.

ÉPIDIQUE.

Faut-il, par votre loi,
Que je vole, que j'assassine?

LEUSIPPE.

Tu crains le traitement qu'ici l'on te destine;
Si tu ne réussis, tu n'auras contre toi
Que mon père, mon oncle et moi.

ÉPIDIQUE.

Que tenter? où courir?... que mon maître examine...

LEUSIPPE.

J'ai tout vu : pars, agis.

ÉPIDIQUE.

Eh! mais en bonne foi..

LEUSIPPE.

Va donc! tu périras si tu n'acquiers Pulchrine.

PLAUTE.

Vous le troublez par trop.

ÉPIDIQUE.

Fussé-je déjà mort!

LEUSIPPE.

Plus le danger talonne, et mieux on imagine.
Moi, je vais, de ma part, tenter non moins d'effort.

SCÈNE VII.

ÉPIDIQUE, PLAUTE.

ÉPIDIQUE.

Maudit Plaute! c'est toi qui m'attires mon sort.

PLAUTE.

Eh! qui t'épouvante si fort?
N'es-tu plus un héros d'intrigue?
As-tu vu tes pareils triompher sans fatigue,
Et sans péril entrer au port?

ÉPIDIQUE.

Ma vie a trop d'écueils à traverser entière :
J'aime mieux le naufrage; et je me vais dans l'eau
Jeter la tête la première.

PLAUTE.

Le délire vraiment te tient-il au cerveau?

ÉPIDIQUE.

Non, je suis las dans cette terre,
D'entendre un maître aboyer sur mes pas :
Je veux dormir, ou savoir si Cerbère
Sur les infortunés s'acharne autant là-bas.

PLAUTE.

Pour un complot d'amour, une vaine folie,
Vouloir périr! c'est trop de noble emportement.

Traitons ces riens d'un ton de comédie.
Ton destin, en son dénoûment,
Tendrait-il à la tragédie?

ÉPIDIQUE.

Tu ris! mais je me jeterai
Du haut d'un toît; je me noîrai;
Que sais-je? pourvu que je meure,
J'ignore ce que je ferai:
Mais peu m'importe après qu'on en rie ou qu'on pleure.

PLAUTE.

Eh bien! prenons ceci d'un ton plus sérieux:
Entends ces mots judicieux:
Le désespoir est sot. La souffrance commune
Atteint l'homme et la bête; et l'homme en devient une,
S'il se montre en ses maux aveugle et furieux.
Songe que les hasards sont si capricieux,
Que bien souvent un coup de la fortune,
S'il fut mal ce matin, ce soir fait qu'il est mieux.
J'ai beaucoup souffert sous les cieux;
Me suis-je tué? non: j'ai lutté: fais tout comme.
Invoque l'industrie avec l'aide des Dieux:
Ne sois point animal; sois homme.

ÉPIDIQUE.

Mais pour tirer de l'or quel est mon revenu?
Quelle brebis veux-tu donc que je tonde?
Ai-je une maille enfin? moi, sans fonds, pauvre et nu.

PLAUTE.

Chacun est comme toi sur la terre venu :
Et tu vois mille gens à qui richesse abonde,
Et que, par ses talens et par un bon destin,
On devient chevalier, flamine, tout enfin ;
Que d'un bout à l'autre du monde,
Il est plus d'un Crésus, d'un Midas....

ÉPIDIQUE.

Et des gueux
En grand nombre, tels que nous deux.

PLAUTE *avec ironie.*

Tourne du bon côté ton regard héroïque !
Tu fis plus d'un bon tour : produis un tour pareil :
Reprends et gibecière et gobelet magique ;
Charlatan renommé par ton jeu magnifique,
Ferme ! allons ! dans ta tête assemble ton conseil !
Que ce Dave si grand cède au fier Epidique.
Mercure, dieu du vol, a trop vu bâtonner
Ton épaule, où peut-être est déjà son emblême.
En ta profession, l'art est d'imaginer :
Creuse donc ton esprit, rêve un beau stratagême.
Le destin va t'abandonner
Si tu t'abandonnes toi-même.
J'en connais que nul coup ne saurait détourner.
Etrivières, bâton sont peu pour étonner
Un valet tel que toi, plein d'un génie extrême.

ÉPIDIQUE.

Bel encouragement pour me passionner !

Tiens, je suis sans ressort... ma cervelle affaiblie
Par mon maître à la fin se sent trop consterner.

PLAUTE.

Si l'obstacle résiste, il faudra qu'il s'y plie...
Mais évite l'accès d'autres emportemens :
Ton maître ici risquait de perdre ses momens ;
D'un côté vient son père, et de l'autre Zélie.

ÉPIDIQUE.

Je ne vois que fouets et tourmens.
Mieux vaut être, je le parie,
Portier d'enfer, valet d'une furie,
Que serviteur des fous et des amans.

SCÈNE VIII.

DÆMONE, ZÉLIE, PLAUTE.

PLAUTE.

Eh bien? si votre amant vous a trop affligée,
Votre malignité s'en est gaîment vengée!
Et la vengeance est douce à l'esprit féminin.

ZÉLIE.

Leusippe est-il déjà loin de cette demeure?

DÆMONE.

Je l'ai vu s'évader par le sentier voisin :
Sans doute son remords fuit un père chagrin.
Va le rejoindre, Plaute, et l'amène sur l'heure.

PLAUTE.

Très-volontiers, j'y cours : mais soyez-lui clément.
Moi, philosophe, mon usage
Est de ne me mêler que d'accommodement.
Ne grondez pas un fils d'avoir un cœur volage ;
Car interrogez-vous : fûtes-vous toujours sage ?
Plus d'une belle a dû vous choisir galamment,
Etant, comme il paraît, noble et beau de visage.
Vous en souriez même encore en ce moment....
Il se faut regarder de près, sévèrement,
Et passer aux enfans ce qu'on fit à leur âge.

SCÈNE IX.

DÆMONE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Cet homme parle prudemment,
Seigneur, et quoique la première
Victime de ce fils qui vous a courroucé,
J'ose croire qu'à ma prière
Vous ferez grâce au trouble où son cœur fut poussé.
Votre frère Euclion, qui me croyait sa nièce,
A su quelle je suis, vous a dit ma noblesse,
Et comment d'un piége dressé
Mon amoureuse hardiesse
Gaîment osa le préserver :
S'il reconnaît ses torts, fidèle en ma tendresse,
J'espère vous le conserver.

DÆMONE.

Oui, l'on m'a raconté votre faveur insigne
Pour un garnement effronté,
Que jamais votre amour de vous n'eût jugé digne,
S'il ne déguisait pas son plus méchant côté.
Il se feint constant et candide,
Et la belle Zélie ayant trop de bonté,
Le voit peu tel qu'il est, vain, changeant, faux, perfide.
S'il sied à votre sexe, et surtout à vos traits,
De rester douce et généreuse,
Cela me siérait mal, et ma voix rigoureuse
Doit réprimer d'un fils les désordres secrets.
Tout libertin n'a ni foi ni morale;
Il prend esclaves à tout prix;
Au temple même la vestale,
Leurs maîtresses à ses amis,
Une épouse à son frère, une amante à son fils.
Les mœurs, les bonnes mœurs sont plus que tout, Madame.
Quiconque en a se montre à la pudeur soumis,
Et doit d'un œil glacé voir la plus belle femme,
Si d'un contrat formel ses feux ne sont permis.
L'exemple du censeur des jeunes gens de Rome
M'ordonne à mon enfant d'inculquer ces avis:
Qui n'est Caton pourrait cesser d'être honnête homme.

ZÉLIE.

S'il en était ainsi, tout le monde aurait peur;
Ou bien, Messieurs, à vos tendresses,
Devenant maris pleins d'honneur,
Il ne faudrait que des Lucrèces.

Pour moi, je sens un fond d'amoureuse candeur ;
Et, si je m'unissais avec un époux sage,
J'aurais cette vertu dans mon chaste ménage,
Par amour, sinon par froideur :
Car, du moment qu'il nous engage,
L'amour pur à mon sexe inspire un esclavage
Plus scrupuleux que la pudeur.
Je voulais que Leusippe en eût le témoignage :
Mais je prévois, à son outrage,
Qu'il mérite peu mon ardeur.

DÆMONE.

La mériter! ce fourbe!... oh! non, certe! et j'admire
Vos bons sentimens là-dessus!
Dès le premier instant que je vous aperçus,
Je les distinguai bien, et ne saurais vous dire
Que de tendres respects j'en ai pour vous conçus!
On fait grand cas de vous; et le public, Zélie,
Vante ici fréquemment votre sévérité,
Quoique jeune, un peu vive et rieuse.... et jolie.
J'ignorais que mon fils eût la prospérité
De rendre encor pour vous le mariage aimable.
L'infame a méconnu tant de félicité....
Il vous faut un homme estimable,
Qui sache apprécier ce que vaut votre amour,
Point dans l'âge de la folie,
Et point dans l'âge du retour.

SCÈNE X.

ZÉLIE, DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE.

(*Leusippe et Plaute entrant sans être vus des deux premiers interlocuteurs.*)

LEUSIPPE *à Plaute.*

Ah! mon père entretient Zélie!

PLAUTE *à Leusippe.*

Peut-être que pour vous elle plaide à son tour.

DÆMONE *à Zélie.*

Il est, dis-je, prudent que votre sort s'allie,
Non à l'un de ces fats légers, présomptueux,
Mais à quelque mortel sensible, vertueux,
A qui sa douce expérience
Apprenne, en méritant l'amour de si beaux yeux,
Que dans toute une ville immense
Son choix ne pourrait trouver mieux.
Ces gens-là sont formés pour attacher et plaire.....
Il en est que ronge d'ennuis
La longueur de leurs jours, de leurs soirs, de leurs nuits,
Sous un toît riche et solitaire.
Vous êtes veuve, et moi tristement seul et veuf.
Un objet tel que vous toujours fut ma chimère...
L'hymen me deviendrait encor un état neuf.
Je vous livrerais tout, trésors, maison et terre,
Si de mon fils puni vous étiez belle-mère.

ZÉLIE.

Seigneur, y pensez-vous? Si ce fils égaré
Sort du délire qui l'agite,
Me revient repentant, par ma flamme éclairé,
Vous préférant à lui, faut-il que je le quitte,
Moi qui d'un autre amour l'ai seule séparé?

DÆMONE.

Oui, quittez, quittez l'hypocrite.

ZÉLIE.

Ne préférez-vous pas que le mal réparé....

DÆMONE.

J'aime mieux qu'il vous perde, et je vous vengerai;
Lassé d'un fils ingrat, sot, fat, né pour me nuire,
Pour le punir, je vous enrichirai.

PLAUTE *à Leusippe.*

Taisez-vous! fuyez.

LEUSIPPE *à Plaute.*

Non, il est bon de m'instruire.

ZÉLIE *éclatant de rire.*

Ah! ah! grave censeur!... Voici votre rival!
Leusippe vous écoute; et votre exemple austère
Dans le devoir des mœurs ne l'instruira pas mal.
(*Elle sort*)

SCÈNE XI.

DÆMONE, LEUSIPPE, PLAUTE.

LEUSIPPE.

Eh bien? vous me serez moins rigoureux, j'espère?..

DÆMONE.

Quoi! sans égard pour mon autorité,
Tu m'épiais, serpent infame!..

LEUSIPPE.

Quoi! vous vouliez me ravir une femme,
Vous qui montrez à tous tant de sévérité!...

PLAUTE.

Cessez! éloignez-vous.

LEUSIPPE.

Je dois.....

PLAUTE *sévèrement.*

Fuir et vous taire
Quelques torts apparens qu'un père puisse avoir.
Son fils de le blâmer serait trop téméraire :
Ce n'est point à vous de les voir.
Un fils est criminel qui fait rougir son père :
Le silence est votre devoir ;
Partez donc.

LEUSIPPE *à Dœmone.*

Ce hasard vous fera concevoir
Qu'en sa folie au moins l'amour est pardonnable,
Et de nous égarer a souvent le pouvoir. (*Il sort*)

SCÈNE XII.

DÆMONE, PLAUTE.

DÆMONE *à Plaute.*

Plaute, tu viens d'agir en homme raisonnable;
Et je te sais bon gré d'avoir, en l'éloignant,
De mon premier courroux sauvé l'impertinent.

PLAUTE.

Vous trouvez donc ma leçon convenable?

DÆMONE.

S'il m'avait affronté, mon bras l'aurait puni.

PLAUTE.

Sa fuite vous désarme, et surtout votre faute:
Tous vos droits paternels, une erreur vous les ôte;
Mais, comme vous voyez, son respect l'a banni.
Vous, dans cet incident, plus risible que triste,
Souffrez que j'intervienne entre un père et son fils
En personnage moraliste.
N'en ai-je pas sujet? et serez-vous surpris
Qu'à votre tour maintenant je vous gronde?....

DÆMONE *courroucé.*

A tes audacieux avis
Te flattes-tu que je réponde?
Misérable! est-ce à toi?....

PLAUTE *avec véhémence.*

Par Hercule, Seigneur,
Je suis homme et suis libre, et vous saurez que Plaute
Peut à chacun parler honneur.
C'est trop injustement condamner la jeunesse
De relâcher pour soi son propre tribunal:
Tout père de famille, en se respectant mal,
Du respect de son rang dépouille sa vieillesse;
Et qui, droit en ses mœurs, veut voir son fils marcher,
Marchant plus droit que lui, ne doit pas trébucher.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

DÆMONE *seul.*

Ah! n'accusons que moi de l'insolence extrême
Des leçons qu'il m'ose donner.
Mon fils même! à présent puis-je le condamner?
O sot! pour m'absoudre moi-même,
Me faudra-t-il tout pardonner?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPIDIQUE *seul.*

J'ai couru vainement chez tous les usuriers,
Et n'ai pu trouver une obole :
Je me mettais moi-même en gage sur parole ;
Mais quoi! je ne vaux rien, m'ont dit ces gens grossiers.
Leusippe, indigne maître! eh bien! ai-je une issue
Pour éviter la mort?... Non... non, il n'en est pas.
Me demandant de l'or : « Va, cherche, ou je te tue » ;
M'avez-vous dit... soyez satisfait en ce cas.
Toujours à sec, moi, pauvre haire!
Emprunter... mais à qui? Chercher à voler.... où?
Vos menaces d'abord m'ont presque rendu fou ;
Je prends donc mon parti... mourons pour vous complaire!
Oui, le seuil que voilà convient à mon projet....
Dieu Lare! permets-moi d'approcher ton enceinte....
(*Il détache sa ceinture*)
Nouons ceci sous ton image sainte....
Te faire un sacrifice est mon dévot objet.
Bon! voilà ma ceinture ici bien retenue....
La victime à présent y peut sauter le pas ;
Mais avant qu'elle soit pendue,
La victime étant moi, méditons mon trépas....
Oh diantre! je frisonne.... allons, enfantillage!

N'écoutons pas mes sens qu'une peur a saisis...
Mais ce genre de fin que là je me choisis,
Porte un très-vilain nom dans le commun langage :
Elle n'échauffe pas la magnanimité....
Des calomniateurs, je gage,
Diront à ma postérité
Que de quelque autre main on aida mon courage,
Que je ne suis pas mort en sage;
Mais qu'on m'a pendu : fi! cela serait dommage.
Plat scrupule après tout!.... mourons sans vanité.
Pourtant, en ai-je bien envie?
De la lampe une fois quand la mèche est ravie....
Frais, gros et gras, trancher son fil au beau milieu,
Et du gîte où l'on est s'en aller plein de vie,
Pour n'être plus en aucun lieu....
Mais, messieurs les humains, à votre compagnie
Que perd-on quand on dit adieu?
Du bruit, des procès, des querelles,
Des esclavages et des coups,
Des amis faux, des femmes.... Ah! pour elles
Sot qui s'en plaint! leur commerce m'est doux :
Les femmes ne sont pas cruelles;
N'est-il pas vrai?.... d'ailleurs nuls plaisirs absolus :
Qu'en un festin joyeux notre estomac se livre;
On en sort tout pesant : dort-on, on ne vit plus;
Veille-t-on, on travaille; et boit-on, on s'enivre.
Des dégoûts journaliers je me suis tant imbu,
J'ai tant fait de repas, et j'ai tant bu, tant bu,
Que, sans rien regreter, en finissant de vivre,
Du banquet je sors bien repu,
Content que ceci me délivre

De ma peine et des coups dont je me sens rompu.
Marche, marche, Épidique, en mortel intrépide!
Et tente si ce nœud solide
Te soutiendra, toi, qui lourdeau
Doit peser un peu dans le vide.
Tirons à deux mains ce cordeau...

(*Plaute paraît.*)

Bons dieux! tout casse et tombe.. un coffre.. ah! que je voie..
Sa chûte en a brisé la serrure..... de l'or!
Il est plein d'or! tout plein!... oh! cachons ce trésor
Que la fortune ici m'envoie!

SCÈNE II.

PLAUTE, ÉPIDIQUE.

ÉPIDIQUE *à soi-même.*

Grâce à ce secours protecteur,
Je brave maintenant mon patron despotique!
Voici de quoi, j'espère, acquérir du prêteur
Le droit de citoyen dans cette république.
Libre, j'acheterai de mon surplus encor
Vaisselles et maisons, des esclaves, des terres;
Je ferai le commerce et prendrai mon essor,
En grand seigneur, veillant sur tous mes tributaires.
Né diligent, mes soins me seront salutaires:
Je l'ai toujours pensé, le paresseux n'est rien:
En sa sécurité dérangeant ses affaires,
L'opulent qui dort trop se réveille sans bien.

Moi, riche, actif, bientôt, sur un char magnifique,
Je veux qu'en chaque rue on escorte Epidique;
Et, mesurant ma dignité
A l'éclat de mon patrimoine,
Paraître dans notre cité
Egal au trésorier du roi de Macédoine.
Mais ce soir à sa table, ou je suis bien trompé,
Ce richard que je suis, en sa splendeur extrême,
Ne fera qu'un maigre soupé.

PLAUTE *à part.*

Hai! son orgueil s'arrête, et se rit de soi-même :
Ce trait est rare (*à Epid.*). Holà! (*à part.*) Tâtons sa probité.

ÉPIDIQUE.

Le temps me presse.

PLAUTE.

Un mot.

ÉPIDIQUE.

De mon maître suprême
Laisse-moi sans retard remplir la volonté.
Pour Leusippe je dois compter certaine somme.
Adieu!

PLAUTE.

Non, je te tiens : il te faut m'écouter.

ÉPIDIQUE.

Je ne puis.

PLAUTE.

J'ai besoin, moi, de te consulter.

ÉPIDIQUE.

Moi, de te fuir : le maudit homme!

PLAUTE.

Premièrement...

ÉPIDIQUE.

Sois bref.

PLAUTE.

Tu seras bien discret?

ÉPIDIQUE.

Comme un mur.

PLAUTE.

Entends-moi.

ÉPIDIQUE.

Dis vîte ce secret.

PLAUTE.

J'ai vu faire à quelqu'un un larcin en cachette
D'un bien dont je sais, moi, quel est le possesseur;
(*Epidique se trouble*)
Et m'approchant du ravisseur,
« D'un coin d'où je t'ai vu, lui dis-je à voix discrette,
« Je t'ai surpris; ton vol serait en vain nié.
« Arrangeons-nous tous deux, le silence s'achète,
« Pour taire ce larcin donne m'en la moitié ».
Il n'a rien répondu; n'est-ce pas ridicule?
Est-ce trop? là, dis-moi, qu'en pense ton scrupule?

ÉPIDIQUE *s'efforçant de feindre.*

La moitié!.. ce n'est point assez pour recéler :
Il te doit plus, sinon ton honneur doit parler.

PLAUTE.

Grand-merci du conseil! car le fait te regarde.

ÉPIDIQUE.

Qu'est-ce?..

PLAUTE.

Ne tiens-tu pas caché sous ton manteau
Un coffre tout plein d'or?

ÉPIDIQUE.

C'est du ciel un cadeau....
Gare à qui prétendrait me l'arracher!...

PLAUTE.

Prends garde.
Quoi! si son maître ici le réclamait de nous,
Tu le refuserais?....

ÉPIDIQUE.

Que quelqu'un s'y hasarde!
Ai-je pour m'en saisir forcé porte et verroux?
Il était dans ce lieu sans maître,
D'où les Dieux l'ont fait apparaître
Pour me sortir d'angoisse et me sauver des coups.
Salut! homme d'esprit!

PLAUTE.

Non, non, point de refuge :
Ma part, ou bien je parle, ou bien qu'un tiers nous juge.

ÉPIDIQUE.

L'arbitrage est tout clair ; je retiens tout.

PLAUTE.

Mais quoi !
Si le maître de l'or invoque la police,
Je risque en me taisant d'être jugé complice.

ÉPIDIQUE.

Point.

PLAUTE.

N'est-ce pas la loi ?

ÉPIDIQUE.

Que sais-je de la loi ?

PLAUTE.

La loi garde à chacun son avoir sur la terre.

ÉPIDIQUE.

Esclave ici, dans la misère,
Quel rapport a-t-elle avec moi ?

PLAUTE *à part.*

Peste ! quel raisonneur !

ÉPIDIQUE *s'échappant.*

Je vais chez le pirate.

PLAUTE.

Je te suivrai.

ÉPIDIQUE.

Sois donc prompt à la course : allons !

(*Il s'en fuit*)

SCÈNE III.

PLAUTE *seul.*

Il faut pour l'attraper, vainement je m'en flatte,
Comme Mercure avoir des ailes aux talons.
Je m'aperçois à ce qu'il pense
Combien l'aspect de l'or nuit à l'intégrité;
Et qu'un trop long besoin trouble la conscience
De qui n'est pas imbu de l'extrême équité.

SCÈNE IV.

EUCLION, PLAUTE.

EUCLION *se croyant seul.*

J'ai vu de ma fenêtre, à la gauche, un corbeau
Précipiter son noir passage;
Et dans l'air ce sinistre oiseau
Pour un homme un peu riche est d'un fâcheux présage.

PLAUTE *à part.*

Tout cupide vieillard est superstitieux.

EUCLION *apercevant la statue du dieu Lare renversée.*

Qu'est-ce que je vois?.. Mille dieux!...
Mon coffre-fort! ma vie!.. au voleur!.. ô quel crime!..

PLAUTE *à part.*

C'était à lui!.. quel coup théâtral!

EUCLION.

On m'abîme!

PLAUTE *à part.*

Il en mourra.

EUCLION.

Qui parle ici?.. c'est toi, voleur!

PLAUTE.

Moi!

EUCLION.

Ta mine le dit, coquin, pour ton malheur!
Te voilà pris.... sois véridique.
Quoi! sans respect du dieu dépositaire unique
D'un bien qu'en ma maison j'espérais moins sauver...
En as-tu rien distrait pour mieux me l'enlever?
Voyons tes yeux, tes mains, ton manteau, ta tunique....
Où l'as-tu mis, mon or...? Réponds.... il faut parler...
Crois-tu par tes regards me faire reculer?
Tu te tais, et tu ris!.. Ton impudence est rare....
Ah! sacrilége! impie!.. O! déclare, déclare...
Parle, ou mes propres mains, pendard, vont t'étrangler!

PLAUTE *avec véhémence.*

Oh! que je vois à nu, dans ce cœur qui s'égare,
Le modèle frappant d'un vice à dévoiler!...
Sur la scène en public je le ferai parler.
O! qu'à Rome on rira du portrait de l'Avare!

EUCLION.

Répondras-tu?

PLAUTE.

Cet homme effrayé pour son or
Est pour mon art un vrai trésor!

EUCLION.

Que dis-tu de trésor? voleur! ton imposture
Prétend-elle nier que tu m'as pris le mien?

PLAUTE.

Promenez de gros yeux sur moi, sur mon maintien;
Vous ne me prendrez point pour voleur : ma figure...

EUCLION.

Les fourbes, il est vrai, gardent sur tous leurs sens
Un empire qui les rassure;
Et les plus effrontés semblent des innocens.

PLAUTE.

Je n'ai point fait le vol : m'en croirez-vous? j'en jure.

EUCLION.

Les scélérats sont tous sans foi dans leurs sermens.

PLAUTE.

Eh ! qu'à vos yeux je meure si je mens !
Ai-je craint ? ai-je fui ? ne peut-on en justice
Me forcer, si je trompe, à quitter l'artifice ?

EUCLION.

On a vu des coquins, devant les magistrats,
Nier....

PLAUTE.

Ne croyez rien, si c'est votre caprice.

EUCLION *en versant des larmes.*

Eh ! quel est mon voleur, dis, si tu ne l'es pas ?

PLAUTE.

De tels gémissemens sont-ils dignes d'un homme,
Pour la perte d'un or en tout temps passager ?
Et sied-il de s'en affliger,
Ainsi qu'on pleure un père, un ami ?..

EUCLION.

Cette somme,
Hélas ! de la disette où l'avenir réduit
Eût garanti mes jours, eût sauvé ma vieillesse !
Je la venais voir chaque nuit ;
C'était ma femme, ma maîtresse.

PLAUTE.

Que feriez-vous pour qui vous aiderait
A la chercher, et vous la trouverait ?

EUCLION.

Dieux! tout au monde! tout ! Mais pourquoi cette enquête?.

PLAUTE.

C'est que tout soin heureux a son salaire honnête.

EUCLION.

Du larcin qu'on m'a fait noble révélateur,
De me la retrouver aurais-tu la puissance?

PLAUTE.

Que me vaudrait ma récompense?

EUCLION.

Tu me serais, cher Plaute, un frère, un bienfaiteur,
Un égal, un ami!... Le pourras-tu?

PLAUTE.

Peut-être.

EUCLION.

De toute ma maison tu jouiras en maître,
A ma table, mangeant assis auprès de moi.

PLAUTE.

Indigent que je suis, m'y feriez-vous paraître?

EUCLION.

Ah! si tu m'enrichis, rougirai-je de toi?
Pour esclave, s'il faut, prompt à me reconnaître,

Deviens mon possesseur, mon souverain, mon roi,
Ma providence, enfin mon dieu, si tu veux l'être.
Mais le pourras-tu?

PLAUTE.

Je le croi.

EUCLION.

O dieu sauveur! termine un doute qui me tue;
Et qu'en lettres d'airain sur ma porte soit lue
Ta céleste assistance! Oui, qu'encensé de tous,
On te révère, on te salue!
Je te promets une statue:
Oui, ma dévotion t'est due....
Sois content: me voilà d'avance à tes genoux.
Mais qu'au moins ma somme rendue,
Tu la fasses rentrer chez moi... tu le pourras?

PLAUTE *à part.*

Jusqu'où cette âme est descendue!
Et que l'amour de l'or rend l'homme abject et bas!
(*Haut*)
C'en est trop, Euclion, quittez cette posture.
Je ne veux nul profit de ce qui vous fait tort:
Je sais en quelles mains est votre coffre-fort.

EUCLION.

Et quel est ce filou, ce traître?

PLAUTE.

Point d'injure.

EUCLION.

Ces noms lui sont tous mérités :
Un vil auteur de mon supplice!...
Pour le défendre es-tu recéleur ou complice?

PLAUTE.

Après vos sots respects déjà vous m'insultez!
De votre bonne foi serait-ce là l'indice?
Eh bien, que le ciel vous punisse!
Je me tais donc et pars.

EUCLION.

Mon cher Plaute, arrêtez!...
Disposez d'Euclion, prévenez sa ruine...
Vos ordres, vos discours seront tous écoutés.

PLAUTE.

Attendri sur Pulchrine et plaignant sa misère,
Votre neveu des fers veut la tirer encor :
Il faut qu'à sa rançon une part du trésor
Soit par vous destinée, et c'est-là mon salaire.
Mes soins vous remettront le reste de votre or.
Le hasard, non le crime, en fit la découverte :
Ce hasard vous apprend qu'il vous fallait jouir
Des biens dont vous risquez la perte
Par le soin de les enfouir ;
Vers celui qui les tient je m'offre à vous conduire.

EUCLION.

Et soudain?

PLAUTE.

Oui, soudain, à ma condition
Souscrivez-vous? je marche.

EUCLION.

Ah! tu m'y fais souscrire.
Prends des droits absolus sur ma soumission.

PLAUTE.

Dites : « De l'esclave....

EUCLION.

Oui, de l'esclave

PLAUTE.

« Achetée...

EUCLION.

Achetée... ah! bons dieux!

PLAUTE.

« La rançon

EUCLION.

La rançon

PLAUTE.

« Sur mon or....

EUCLION.

Sur mon or.

PLAUTE.

« Est donnée

EUCLION.

Est... prêtée.

PLAUTE.

Qu'avez-vous dit?

EUCLION.

Donnée.

PLAUTE.

Oui, donnée, Euclion.

Votre main.

EUCLION.

La voici. Viens, mon suprême guide!

Marchons!

SCÈNE V.

PLAUTE, EUCLION, LEUSIPPE.

LEUSIPPE.

Plaute!

EUCLION.

On t'appelle... est-ce le voleur?

PLAUTE.

Bon!

Votre neveu!...

EUCLION.

M'a-t-il joué ce tour perfide?

PLAUTE.

Non, sans doute.

EUCLION.

Eh ! vers lui ne te tourne donc pas...
Sors-moi de peine ! avance, et pressons tous nos pas.

SCÈNE VI.

ZÉLIE, LEUSIPPE.

ZÉLIE.

Ingrat, j'ai pris le soin de réparer ma faute,
Afin de mieux punir votre infidélité.
A vous, à ma rivale, il ne faut pas que j'ôte
Le bonheur et la liberté.
Votre injuste reproche est au moins évité
D'immoler l'innocence à mon ardeur jalouse :
Oui, j'ai ravi Pulchrine à la captivité ;
Celle qui sera votre épouse
Ne saurait se flétrir d'aucune indignité.
Je fais ce que l'honneur et mon amour réclame ;
L'estime de qui plaît est un besoin de l'ame :
Ce sentiment produit ma générosité.

LEUSIPPE.

Je ne la verrai point : il me suffit, Zélie,
D'apprendre que dans les douleurs
Elle n'est plus ensevelie !
Votre bienfait m'émeut plus encor que ses pleurs.
Lisez même dans ma pensée....

ZÉLIE.

Je n'y lis que trop bien : voici ce que tout bas
Se disait à soi-même en ses secrets débats
Votre flamme indécise, et qu'enfin j'ai fixée.
Ecoutez-vous parler : « Ah! qu'un jeune homme est fou!
« Pulchrine est malheureuse, et Zélie est constante :
« Aimé-je l'une, aimé-je l'autre amante?
« Mon choix entre elles deux flotte sans savoir où.
« Ce sentiment bizarre est incompréhensible :
« Ma tendresse pourtant y cède tour-à-tour....
« Tour-à-tour! non, ensemble, en même temps, l'amour
« M'offre leur double image, et leur lutte est sensible.
« On pourra s'en moquer si la chose est risible,
« Mais chacune à mon cœur plaît dans le même jour :
« Me le nier m'est impossible ».

LEUSIPPE.

Ne raillez plus... mon cœur à vous seul est lié ;
Pulchrine ne m'est rien, n'étant plus malheureuse :
Ce que je crus amour fut naissante amitié :
Vous vous montrez à moi fidèle, généreuse ;
Vous seule avez l'amour ; elle avait la pitié.

ZÉLIE.

Mensonge, adresse dangereuse
Dont vous savez faire l'emploi!
Faible en vous pardonnant, je serai sotte, moi,
Et ma rivale un jour sera moins vertueuse.
Alors entre elle et moi mille rivalités
Souleveront chez vous nos haines endormies ;

Et l'une et l'autre enfin, piquant nos vanités,
Nous nous déchirerons... quoique bonnes amies.
N'est-ce pas-là toujours ce que les femmes font?

LEUSIPPE.

Je préviendrai le mal en fuyant sa présence.
Quoique étourdi, je fus toujours sincère au fond.
Daignez croire...

ZÉLIE.

Je crois : plus de frais d'éloquence.
Ma bonté franche vous répond
Qu'elle ne désira pour sa seule vengeance
Que ce traité si doux, traître, qui vous confond!

SCÈNE VII.

ZÉLIE, LEUSIPPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE
tenant le coffre sous son manteau.

DÆMONE.

Approche un peu, maraud! qui chez mon propre frère,
Sous le nom de ma fille, as voulu mettre ici
L'amante de Leusippe... On m'a trop éclairci :
Tu n'échapperas pas à ma juste colère.

ÉPIDIQUE.

Vous échapper! vous fuir! en ai-je le dessein?
Evité-je votre rencontre?
Ai-je peur? vous lassé-je à me poursuivre en vain?

Vous coûté-je des pas? me voici, je me montre.
Quoi m'entend-on vous supplier?
Me voulez-vous battre ou lier?
Chargez mes pieds de fers, saisissez la férule :
Garottez-moi : voilà mes épaules, frappez.

DÆMONE.

Ton insolence, après que tu nous as trompés,
Ose affecter ce ton!...

ÉPIDIQUE.

Je le prends sans scrupule.
Liez-moi donc pour me punir.

DÆMONE.

Le courroux me suffoque....

ÉPIDIQUE.

Un excès de colère
Etouffe quelquefois celui qui le tempère :
On doit pour sa santé ne le pas retenir.

DÆMONE.

Ah! tu vas sur ton dos attirer un orage...

LEUSIPPE.

Oses-tu devant nous prendre ce ton brutal?

ÉPIDIQUE.

Eclatez tous deux, faites rage.
Mais dites-moi d'abord quel mal j'ai fait.

DÆMONE.

Quel mal!...

ÉPIDIQUE.

Ne recherchiez-vous pas, vous, Seigneur, votre fille ?

DÆMONE.

Tu payas sous ce titre une autre à nos dépens.

ÉPIDIQUE.

Parce que je la crus née en votre famille.

DÆMONE.

Tu la crus...

ÉPIDIQUE.

Et la crois une de vos enfans.

DÆMONE.

Pourquoi cette nouvelle histoire ?

ÉPIDIQUE.

Parce qu'il me plaît de le croire.

DÆMONE.

Pour me jouer encore il tend de nouveaux lacs.

ÉPIDIQUE.

En nous la reniant vous n'empêcherez pas
Qu'elle soit fille de son père.

DÆMONE.

Quel est ce père?

ÉPIDIQUE.

Vous. Je reviens du vaisseau :
J'y rencontrai Madame. Elle chargea mon zèle
De recevoir l'esclave et la guider chez elle.
J'ai vu Pulchrine enfin ! ses traits et son anneau
Ont tout-à-coup frappé ma mémoire fidèle :
Son nom n'est qu'un surnom qui nous était nouveau.
D'ailleurs, éloigné d'elle au sortir du berceau,
Leusippe était absent quand on vous l'a ravie :
Il méconnut sa sœur en cet objet si beau :
Et bref, notre Pulchrine était votre Eudoxie,
Qui m'envoie à vos yeux présenter ce cadeau.

(*Il lui remet une bague*)

DÆMONE.

C'est elle !... c'est ta sœur !

ÉPIDIQUE.

Vous faisais-je une histoire
En vous croyant son père... autant qu'on peut le croire?

ZÉLIE *à Leusippe.*

Quel bonheur pour nous deux !

DÆMONE.

Ah ! courons l'embrasser...

ÉPIDIQUE.

Bientôt en ce logis elle sera sans doute :
Elle a suivi mes pas, prompts à la devancer:

Vous risquez, en croisant sa route,
De retarder l'instant que vous voulez presser.
Çà! tous deux maintenant châtirez-vous ma faute?

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ZÉLIE, LEUSIPPE, DÆMONE, ÉPIDIQUE, PLAUTE, EUCLION,

EUCLION.

Est-ce que dans l'enfer il a su se cacher?

DÆMONE.

Qui te trouble, mon frère, et t'amène avec Plaute?

EUCLION.

Pour le chercher partout je suis las de marcher.

ÉPIDIQUE *bas à Plaute.*

Et moi las de trouver, comme lui de chercher.

EUCLION *à Plaute.*

Parle-t-il du voleur?

PLAUTE *à Euclion.*

Tout bas! souffrez, pour cause,
Qu'en information je lui dise une chose.

DÆMONE.

Mon frère, qu'as-tu?

EUCLION.

Paix!

LEUSIPPE.

Mon oncle, qu'est-ce?

EUCLION.

Paix!

DÆMONE.

D'où vient la pâleur?...

EUCLION.

Chut!

LEUSIPPE.

Votre front...

EUCLION.

Chut! vous dis-je!

PLAUTE *en secret à Épidique.*

La voix du cœur t'a dit que le devoir l'exige;
En retenant cet or tu te mépriserais.
Qui vole et croit jouir est malheureux ensuite:
Son gain le rend honteux et gêne son maintien;
Et jamais un homme de bien
N'eut à se repentir d'une honnête conduite;
C'est un poids qu'un larcin.

ÉPIDIQUE *à Plaute.*

J'y pensais, sur ma foi.
J'aurais pu voler pour mon maître,
Et je n'ose voler pour moi;
Je rapportais cet or, et le ferai paraître.

EUCLION *confidentiellement à Plaute.*

Hé bien?

PLAUTE.

L'homme est trouvé ; c'est lui. (*Il montre Epidique*)

EUCLION.

Quoi ! c'est ce traître !
(*A Epidique*)
Ce malheureux pendard ! Rends-moi, rends-moi mon or !

PLAUTE.

S'il vous plaît, Seigneur, point encor.

EUCLION.

Secourez-moi, vous tous ! mon droit se fait connaître...
Regardez ce lieu-ci... j'y cachais un trésor...
On me l'a pris... on veut le retenir, peut-être...
(*A Epidique*)
Ignores-tu, maraud, que c'est un grand larcin
De se garder pour soi le propre bien d'un autre,
Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre
Quand son vrai possesseur le redemande enfin ?

PLAUTE.

Nous savons cela tous ; et puisqu'il est le vôtre,
Vous le restituer est son juste dessein.

ÉPIDIQUE.

Très-volontiers, et sans remise ;
Voici le coffre-fort. (*Il le dépose à terre*)

EUCLION.

Mon cher trésor ! mon bien !

PLAUTE.

Qu'est-ce là ?... Dieux ! quelle surprise !...
C'est le mien !

EUCLION.

Quoi! brigand! le tien!...

PLAUTE *écarte Euclion avec force, et met le pied sur le coffre.*

J'en vais fournir la preuve... ici point de méprise.
Que contient-il?

EUCLION.

De l'or qu'avec soin j'ai caché,
Qu'après l'avoir compté jamais je ne touchai.

PLAUTE.

N'est-il rempli que d'or?

EUCLION.

Que d'or pur!

PLAUTE.

Moi, j'atteste
Qu'il porte un double fond dont le secret me reste.
Qui de nous sait l'ouvrir?

EUCLION.

L'ouvrir!...

PLAUTE.

Eh oui, l'ouvrir!
Retournons-le, ceci deviendra manifeste.

(*Il renverse le coffre.*)

EUCLION.

Lâchez, lâchez...

DÆMONE.

La chose importe à découvrir,
Mon frère...

EUCLION.

Donnes-tu dans leur vil subterfuge?...

PLAUTE.

Ouvrez donc, Euclion. Vous demeurez surpris...
(*Euclion reste stupéfait*)

LEUSIPPE.

Ouvrez, mon oncle, ouvrez; mon père sera juge.
(*Plaute ouvre le coffre*)

EUCLION.

Je suis mort!

PLAUTE.

Je suis riche!... O mes chers manuscrits!
Cent rouleaux d'or sont moins que ces rouleaux écrits!

EUCLION.

Mais l'or, mais l'or n'est pas le vôtre...

PLAUTE.

Savez-vous, Euclion, que c'est un grand larcin
« De se garder pour soi le propre bien d'un autre,
« Et qu'un trésor trouvé ne devient pas le nôtre? »
Nos ennemis m'ont fait ce beau vol autrefois;
Romain, vous étiez donc de ces Carthaginois?

EUCLION.

Moi, voler!... Nos soldats étaient à leur poursuite;
Ce coffre dans mes mains tomba pendant leur fuite:
Le sort m'en fit présent.

PLAUTE.

Par cette même loi
Epidique aurait pu juger cet or à soi.

EUCLION.

Ma foi n'est point pareille à la foi d'Epidique;
La mienne...

PLAUTE.

C'est la foi punique.
Vous enterriez mon bien, et j'en userai, moi,
Pour d'utiles besoins, aimant à le répandre.

LEUSIPPE.

Jupiter est propice à ton honnêteté.

PLAUTE.

Epidique est par moi de ses fers racheté.
Plaute sort du malheur; il sut des Dieux attendre
Le prix de ses travaux et de son équité.
Je m'en vais, pour ma gloire, à Rome faire entendre
Mes Ménechmes rians, mon double Amphitrion,
Mes Marchands frauduleux, mon Guerrier fanfaron,
Mes Vieillards libertins... et mon pinceau va rendre
Mon Avare plus vrai sous les traits d'Euclion.

LEUSIPPE.

Comment! tu cultivais les palmes de Ménandre?

PLAUTE.

De Plaute un jour Thalie applaudira le nom.

DÆMONE.

Ah! tu t'es bien acquis, par ta noble constance,
Le droit de corriger les humains vicieux,
Toi qui, sans murmurer, subissant l'indigence,
Oubliais ce larcin d'ouvrages précieux.

PLAUTE.

C'est qu'ayant la tête sensée,

Je ne suis de mon art nullement glorieux;
J'use de la raison qu'en mes vers j'ai tracée.
Quel bien ici-bas est certain?
De chûtes, de succès la gloire est un mélange:
La fortune, l'esprit, les goûts, les mœurs, tout change;
Si même de nos dieux, et de marbre et d'airain,
L'image par le Tems en poudre est dispersée,
Ah! que d'heureux hasards me faut-il obtenir
Pour qu'un mince feuillet, chargé de ma pensée,
L'aille porter à l'avenir!

EUCLION.

Pauvre Euclion, tu n'as plus qu'à te pendre!

ÉPIDIQUE.

A tous il ne manque plus rien.
(*A Dœmone*) (*A Zélie*)
Vous avez votre fille, et vous un mari tendre,
Moi, la liberté...

PLAUTE.

Moi, mon bien,
Et de plus, vous m'avez fait une comédie :
Par vous, sans le savoir, l'intrigue en fut ourdie;
Vous m'avez par hasard fourni l'événement,
Et voilà que dans ce moment
J'en fais, moi, par hasard aussi le dénoûment!
A la faveur de l'antique Thalie,
Et sous le masque des Romains,
Si ma fable mérite un peu d'être accueillie,
Que cette enceinte encor soit par vous bien remplie;
Chers Spectateurs, battez des mains.

FIN.

PA
6568
M7
1803

Plautus, Titus Maccius
Traduction de la comedie de Plaute, intitulee Mostellaria

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 09 03 09 015 6